

revue Phaéton



2017

REVUE PHAÉTON
9 rue Servandoni - 33000 Bordeaux
Tel. +33 (0)5.56.15.90.68
Fax +33 (0)5.57.10.89.27
revue.phaeton@orange.fr
Facebook/RevuePhaeton
www.revue-phaeton.fr

ISSN : 2430-5421
© 2017, Éditions Phaéton

PHAÉTON

EXPRESSION, CITATION, MANIÈRE DE DIRE, INCISE,
LOCUTION, PATATE CHAUDE, MAXIME, ASSIETTE ANGLAISE,
DEVISE, FIGURE, CONTREPÈTERIE, FORMULE, TOURNURE,
DEVINETTE, GRENOUILLE, MARQUE DE BON SENS... CLICHÉ,
PROVERBE, DICTON, CHEMIN DE FER, TRAIT D'ESPRIT, RÉBUS,
PALINDROME, APHORISME, ÉNONCÉ, LIBELLÉ, SLOGAN...



Si je savais quelque chose utile à ma famille et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie, et qui fût préjudiciable à l'Europe, ou bien qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je le regarderais comme un crime.*

Montesquieu (1689-1755)

* *Pensées diverses* in *Œuvres complètes* de Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède Montesquieu (éd. F. Didot frères, 1853)

Plaque apposée en hommage à Montesquieu, rue Porte Dijaux à Bordeaux.

Phaéton

Écrire, transmettre

Image de couverture :
Parking Victor Hugo, Bordeaux
Photographie de Pierre Landete

Parrainages

Marie-Claude Bélis-Bergouignan, professeur émérite d'économie - **Gérard Boulanger**, avocat et historien - **Concha Castillo**, chorégraphe - **Jacques Demorgon**, sociologue - **Gérard Hirrigoyen**, directeur de l'IRGAE et de l'Université Montesquieu de Bordeaux - **Camille Izard**, théologien - **Joël July**, professeur de lettres modernes - **Pierre Léglise-Costa**, linguiste - **Claire Mestre**, anthropologue - **Philippe Méziat**, critique musical - **Elodie Pozzi**, mathématicienne - **Patrick Rödel**, philosophe - **Libor Sir**, photographe - **Jean-Rodolphe Vignes**, professeur de médecine, neurochirurgien.

IN MEMORIAM

Jean Tignol, professeur de médecine (Université de Bordeaux), psychiatre.

Comité de lecture

Marie-Claude Bélis-Bergouignan, professeur émérite en sciences économiques à l'Université de Bordeaux - **Marie-José Cameleyre**, ingénieur en sciences humaines - **Pierre Landete**, avocat - **Suzanne Robert**, animatrice radio et comédienne.

IN MEMORIAM

Henri Martin, Libraire et éditeur.

Correspondants

Chili : **Carles Diaz**

Espagne : **Carlos Loureda**

Ile Maurice : **Gillian Geneviève**

Liban : **Michèle M. Gharios**

Madagascar : **Jean-Michel Perdigon**

Pérou : **Ronald Vega**

Portugal : **Pierre Léglise-Costa**

Russie : **Sofya Brand**

Suède : **Kerstin Munck**

Suisse : **Sophie Jaussi**

Tunisie : **Salma Ben-Sedrine**

Responsable du site internet

Hélène Regnaud

Directeur de publication : **Pierre Landete**, fondateur de *Phaéton*.

Sommaire - Septembre 2017

Définition de Phaéton	P. 08
<i>Phaéon</i> , extrait Opéra de Lully	
Illustration : <i>La chute de Phaéon</i> , tableaux de Rubens	P. 11
Éditorial de Pierre Landete	P. 17
Goya, <i>Aún aprendo</i>	P. 282
Rodolphe Vignes, <i>Doctus regent Gabriel de Tarega ou le médecin oublié de Bordeaux</i>	P. 19
Charles-Henri Cuin, <i>Les vendanges bordelaises de Durkheim</i>	P. 29
Gérard Hrrigoyen et Amélie Villéger, <i>L'apport d'Emile Durkheim* à la connaissance de l'entreprise familiale</i> *Durkheim s'est révélé et a assis sa notoriété à Bordeaux. Il a dispensé en 1892 à la faculté de droit un cours sur la famille conjugale. On fête le centenaire de sa disparition en 2017	P. 45
Bertrand Favreau, <i>L'inauguration</i>	P. 57
Elodie Pozzi, <i>Mathématiques</i>	P. 73
Gérard Boulanger, <i>Aristide de Souza Mendès</i>	P. 81
Clubier de Paris Felici	
Gravure : Les Piliers de Tutelles	
Passage à Bordeaux	
Illustration : <i>Nature Morte et bouteille vide</i> , Geneviève Larroque	
Merles blancs	
<i>Les singes</i> de Sébastien Chevalier	
Michel Wiedemann, <i>Les armoiries de Bordeaux, une girouette politique</i>	
Patrick Rodel, <i>Mauriac et Bordeaux</i>	
Illustration : La Cité du vin	
C. Alves, <i>Environnement à Bordeaux</i>	
Véronique Saint Ges, <i>Des jardins ouvriers aux jardins partagés</i>	
Etienne Rousseau-Plotto, <i>Ermend Bonnal, un musicien de Bordeaux</i>	
Carles Diaz, <i>Monvoisin</i>	
Ronald Savkovic	

Sommaire - Septembre 2017

Marges

Illustration : De la Rocca

Nouvelles

Une nouvelle de Stéphanie Benson

Bernard Clavel, *Contes et légende du bordelais, Bacchus et les Chartrons*

Rome Deguegue, *Vie sur Garonne*

Marie Luce Ribot

Hugo Layan, *Hommage à « Tiber »*

Fred Georges, billet sur le droit des étrangers

Pépites Bordelaises...

Questionnaire de Proust : Brice Nougaret

Auto portrait + Bicentenaire BX Goya 1946

Biographies des membres du Comité de parrainage P. 305

Biographies des membres du Comité de lecture P. 308

Biographies des correspondants P. 311

Définition de Phaéton

Nom propre masculin (*fa-é-ton*) dont l'étymologie est grecque.

Dans la version archaïque du mythe grec, Phaéton est fils d'Éos (l'Aurore) et de Céphale (l'Esprit). L'enfant, d'une grande beauté, fut volé par Aphrodite. Elle le plaça dans le ciel, lui donna à manger une pomme, l'éleva puis il devint le gardien de ce qui fut considéré comme le bien le plus précieux : le savoir, symbolisé par les bijoux d'or d'Aphrodite... Phaéton, devenu adulte, eut d'Aphrodite un fils, Astynoo (la Cité, *αστυ* – le guide *noos*), la plénitude qui guide l'esprit dans la nuit du monde. Le surnom de Phaéton est Phaon, l'étoile du soir (Hespéros) et du matin (Phosphoros). Quand le soleil se couche, Hespéros brille et lorsqu'il se lève, Phosphoros dit Eosphoros, l'étoile solitaire, disparaît. Phaéton est la permanence de la lumière dans la nuit des hommes, celui qui permet la transmission des savoirs, seul gage d'immortalité pour l'Homme.

Dans la mythologie grecque, Phaéton est aussi :

- Atymnios, un héros solaire milésien qui était un frère d'Europe ;
- Adymnos, pour les Crétois a-dyomenos (celui qui est toujours en éveil, celui qui ne se couche pas) était l'étoile du soir et du matin ;
- Protophenos Phaéton (le premier à naître et à briller), un surnom du dieu Éros (Phanès ou Ericepaïos), dans sa version archaïque un taureau blanc argenté (appartenant à Augias, fils d'Hélios) qui défendait les troupeaux contre les bêtes sauvages et qui prit Héraclès pour un lion. Le héros maîtrisa Phaéton à qui il vola la force par le contact magique des cornes (rituel de couronnement et de victoire de l'esprit sur la bestialité) ;
- le Fils d'Hélios (le Soleil) et de Clymène (le Pouvoir). Il s'agit d'une légende très répandue selon laquelle un matin, Hélios céda à son fils, qui le harcelait pour obtenir la permission de conduire, le char du Soleil. Phaéton voulait impressionner ses sœurs les Héliades. Sa mère encouragea Phaéton mais il n'était pas assez expérimenté pour diriger les chevaux blancs de son père (on notera que l'un des chevaux du Soleil se nommait aussi Phaéton). Il les mena d'abord si haut que le givre envahit la Terre puis si près d'elle que tout devint cendre. Zeus, en colère, le foudroya pour éviter une conflagration universelle. Alors ses sœurs pleurèrent des larmes d'ambre...

Phaéton est aussi :

- une tragédie d'Euripide (484-406 av. J.-C.) dont il ne reste que des fragments ;
 - un opéra de Jean-Baptiste Lully (1632-1687) sur un livret de Philippe Quinault (1635-1688) ;
 - un poème symphonique de Camille Saint-Saëns (1835-1921) ;
 - une pièce pour hautbois (inspirée des *Métamorphoses d'Ovide*) de Benjamin Britten (1913-1976) ;
 - un poème de Raymond Queneau (in *L'instant fatal*, 1948) ;
 - une histoire d'Eddy Debons écrite pour un orchestre de Brass Band ;
 - le fichier informatique français relatif au permis de conduire européen ;
 - un charretier ou un mauvais cocher (désuet), par plaisanterie et allusion au fils présomptueux et maladroit d'Hélios... « Le phaéton d'une voiture à foin vit son char embourbé (...) », *Le chartier embourbé*, Jean de La Fontaine ;
 - un véhicule hippomobile léger, découvert et à quatre roues avec deux sièges (un à l'avant pour le conducteur et l'autre à l'arrière pour un ou deux passagers) datant du XVII^e siècle... « Mon phaéton est à la porte je puis mener deux dames... », *La matinée d'une jolie femme*, Étienne Vigée (1758-1820). On notera une variante avec moteur et plusieurs rangées de sièges à la fin du XIX^e siècle puis, au XXI^e siècle, Phaéton est devenu une voiture de la marque Volkswagen ;
 - trois oiseaux de mer, au plumage blanc, dits paille-en-queue, emblèmes des Mascareignes et logo d'une compagnie aérienne (Air Mauritius) portent ce nom:
 - le grand phaéton à bec rouge
 - le phaéton à bec jaune
 - le phaéton à brins rouges ou phaéton phénicière de Gmelin
- « [...] à de grandes altitudes planaient les frégates et les phaétons qui tombaient souvent avec une rapidité vertigineuse pour arracher en l'air leur proie aux oiseaux de mers plongeurs », *À la poursuite du soleil*, Alain Gerbault, tome I, de New York à Tahiti.
- un astéroïde découvert en 1983 dit de la famille Apollon et dont la caractéristique principale est d'approcher le Soleil plus que tous les autres (il « frôlera » la Terre le 14 décembre 2093 !).
 - une pièce de théâtre d'un auteur anonyme en 1625 : *Le trébuchement de Phaéton*.
 - une tragédie de Tristan l'Hermitte (1639).



La chute de Phaéton
Pierre Paul Rubens
(1577-1640)

Version de Washington (1605)
National Gallery of Art

Phaéton,

(Opéra de Jean-Basptiste Lully)

Allez répandre la lumière (Extrait de l'acte IV, scène II - 17 - 18)

Phaéton est une œuvre lyrique en cinq actes de Lully (1632-1687) d'après une tragédie de Philippe Quinault (1635-1688). Phaéton (cf. CD et Livret de *Phaéton* – Chœur de Chambre de Namur, 2012) fut présenté, pour la première fois à Versailles devant le Roi, le 6 janvier 1683. L'opéra est une évocation du mythe du jeune Phaéton qui voulait conduire le char d'Hélios, son père, le soleil. Incapable de guider la course de l'astre, Phaéton fut foudroyé par Zeus... Le Roi-Soleil a dû apprécier le message politique de l'œuvre : quiconque voudra usurper le trône pour la conduite des affaires du monde sera réduit à néant !

[17]

...

Phaéton

*Sur votre char, en votre place
Permettez-moi d'éclairer l'univers.*

Le Soleil

Ah ! Mon fils, qu'osez-vous prétendre.

Phaéton

Si je suis votre fils, puis-je trop entreprendre ?

Le Soleil

*Malgré mon sang, la loi du sort
Vous assujettit à la mort.
Vos désir vont plus loin que la puissance humaine,
C'est trop pour un mortel de tenter un effort
Où les forces d'un dieu ne suffisent qu'à peine.*

Phaëton

*La mort ne m'étonne pas,
Quand elle me paraît belle ;
Je suis content du trépas
S'il rend ma gloire immortelle.*

Le Soleil

*J'ai fait un indiscret serment
Voyez mon triste cœur saisi d'étonnement ;
De l'amour paternel faut-il un autre gage ?
Hélas ! Ma crainte en dit assez,
Un dieu tremble pour vous, mon fils, reconnaissez
Votre père à ce témoignage.*

Phaëton

*Je dois par un courage incapable d'effroi,
Mériter les frayeurs que vous avez pour moi.*

Le Soleil

*Déjà la nuit descend et fait place à l'aurore,
Il faut bientôt faire briller mes feux.
Abandonnez un dessein dangereux,
Évitez votre perte, il en est temps encore.*

Phaëton

*Mon dessein sera beau, dussé-je y succomber.
Quelle gloire si je l'achève !
Il est beau qu'un mortel jusque aux cieux s'élève,
Il est beau même d'en tomber.*

Le Soleil

*Puisque je l'ai juré, je dois vous satisfaire.
Fortune, s'il se peut, prends soin d'un téméraire ;
Mon fils veut se perdre aujourd'hui,
Conserve ses jours malgré lui.*

[18]

Les chœurs

*Allez répandre la lumière ;
Puisse un heureux destin
Vous conduire à la fin
De votre brillante carrière,
Allez répandre la lumière.*

...



La chute de Phaéton

Pierre Paul Rubens

(1577-1640)

Version de Bruxelles (1636)

Musée Royal des Beaux-Arts de Belgique

Pierre Landete.

Doctus regent Gabriel de Tarega **ou le médecin oublié de Bordeaux**

Jean-Rodolphe Vigne

Jean-Rodolphe Vignes est professeur de médecine à l'Université de Bordeaux (cf. biographie complète page XXX). Passionné de littérature et d'histoire, il est l'auteur, pour *Phaéton* en 2015, d'un article sur *Rimbaud et la synesthésie*. Ce nouvel article rend hommage à Gabriel de Tarega, un « médecin oublié » de l'Université de Bordeaux. Né près de Lérída vers 1468, Tarega est un espagnol d'origine juive dont la famille se réfugia en France pour fuir les horreurs de l'Inquisition ibérique. Tarega se convertira et poursuivra d'abord ses études de médecine probablement à Montpellier. A son époque, les médecins juifs d'Espagne, très sollicités, ont fait le lien entre les sciences de l'Orient et les savoirs d'Occident. Lorsque Tarega arrive à Bordeaux, la ville offre un « désert médical ». Grâce à lui, l'Université de sa ville d'adoption, rattrapa son retard. Il y enseigna à partir de 1496. Gabriel Tarega est l'auteur du premier livre imprimé à Bordeaux en 1520, de quatre autres ouvrages de médecine portant tous les armoiries de Bordeaux et d'un *Commentaire* d'Avicenne (en 1534). Il favorisa certainement « une laïcisation » des études de médecine par la création de « collèges non religieux »... Il mourut à Bordeaux en 1536. La ville ne lui a jamais rendu l'hommage qu'il mérite.

On notera, relativement à l'histoire des sciences à Bordeaux qu'il existait un très vieil amphithéâtre de médecine et de dissection qui se situait dans les locaux de l'ancienne Bourse du Travail, place Magendie (à deux pas de l'Hôpital Saint André). À la fin des années 1990, le bâtiment fit l'objet d'une opération immobilière aux contours assez flous... Cet amphithéâtre splendide, a disparu dans le « pur hasard ! » d'un incendie ! Aucune administration n'a fait quoique ce soit ni pour protéger ce patrimoine architectural hors du commun ni pour le restaurer mais, lors de fouilles, furent découverts de nombreux ossements humains démontrant que dans ce lieu un collège de chirurgiens pratiquait un enseignement sans doute bien « laïc » ! Une légende bordelaise évoque même l'existence ancienne, entre l'hôpital et l'amphithéâtre, d'un souterrain qui permettait de transporter les corps sans être vu... Phaéton espère que cet article donnera l'envie aux chercheurs d'écrire de nouvelles pages de « l'histoire de Bordeaux ».

à *Colette Vignes-Martinez*

Depuis 1901 une petite rue de Bordeaux est dédiée à « de Taregua ». Inconnu de la plupart des bordelais, et bien peu des universitaires de la ville, le parcours de vie de Gabriel de Tarega ou son activité médicale et commerciale reflètent le monde dans lequel il évoluait, entre l'Orient et

l'Occident, entre le Moyen Age et la Renaissance. Comme *bordelais* et professeur de médecine, je veux, par ces quelques lignes, rendre à Tarega un hommage bien mérité. Passé, il le fut certainement pour sa famille, ses élèves et ses patients. Ce grand humaniste vivait à Bordeaux peu de temps avant Michel de Montaigne (1533-1592)...

Gabriel de Tarega (on écrit aussi Taregua, Tarrega, Tarregua, Terraga, Terragua) est né vers 1468. Catalan, Gabriel de Tarega est peut-être originaire du village de Tarrega, près de Lérida (dont l'Université fut fondée en 1297). Son prénom est particulièrement symbolique. Gabriel n'a-t-il pas été celui qui apporte la Bonne Nouvelle ? Dans l'Ancien Testament, Gabriel est aussi celui qui annonce à Zacharie la naissance d'un enfant appelé Jean (Tarrega aura lui-même un fils qui portera ce prénom). Gabriel, enfin, est l'ange qui annonce à Marie qu'elle engendrera l'enfant de Dieu : Jésus.

Tarega, sans doute issu d'une famille juive, a dû fuir l'Espagne catholique de son époque et se déclarer chrétien en arrivant en France, prérequis indispensable à la pratique de la médecine. Ce « nouveau chrétien », soumis à l'autorité religieuse catholique, ne fut probablement pas lui-même un *marrane*, au sens originel du terme. On sait qu'il exerça l'art médical à Bordeaux à partir de 1494, rue Bouquièrre, où il possédait une maison avec jardin (cf. archives de la Gironde, H817, 819, 834). Il put y acquérir rapidement une excellente réputation puisque la ville lui confia des fonctions de médecin ordinaire salarié et la charge de soigner notamment les personnages importants de Guyenne. Seulement deux ans après son arrivée, à l'âge de vingt-huit ans, il devient professeur (agrégation au Collège des Médecins) et premier *Doctus regent* (c'est à dire celui qui a le droit de pratiquer et de professer la médecine) de la toute récente Université de Bordeaux (fondée en 1441).

UN PARCOURS EXTRAORDINAIRE

La montée de l'Inquisition

Pendant la Reconquista, l'Espagne « des trois religions » change considérablement avec l'élan de la chrétienté imposée par les Papes successifs. La « limpezia de sangre » est décrétée et la « chasse aux infidèles » se termine symboliquement par l'annexion du Royaume de Grenade en 1492. Les juifs, eux, sont progressivement forcés de partir ou de se convertir (*conversos*). Parmi eux, certains se déclareront alors « chrétiens » tout en poursuivant la pratique de leur religion (*marranes*).

Dans la deuxième partie du XV^e siècle, on observe ainsi une rapide montée en puissance d'une forme violente d'antisémitisme, avec des moments emblématiques comme les émeutes de Tolède et de Cordoue entre 1467 et

1473 (contre les *conversos*). À partir de 1478, furent mis en place de nombreux bûchers (*auodafés*) corollaires de la forte activité des Tribunaux de la Sainte Inquisition notamment dans les États de Castille et d'Aragon. Le zèle de Tomas de Torquemada, confesseur d'Isabelle de Castille, Grand Inquisiteur à partir de 1483 (alors qu'il est issu lui-même d'une famille de « nouveaux chrétiens ») est à l'origine du décret d'expulsion des juifs d'Espagne (décret de l'Alhambra 1492) qui finira de sceller leur sort.

La famille Tarega, comme tant d'autres, tels les Dacosta, Mendes, Millanges (ancêtres d'un futur imprimeur), les de Granollax (d'un futur agrégé de médecine), en raison de ses origines juives, fut contrainte à l'exil. Parmi les destinations possibles, le Royaume de France, proche de l'Espagne, récemment reconstitué et militairement fort, constituait alors une option sécurisante pour ses réfugiés.

Tarega : un savant issu des « grandes écoles »

Tarega, comme beaucoup de médecins « juifs », bénéficiait à son époque d'une bien meilleure réputation que les praticiens hérités de la scolastique occidentale. Sa formation et son expérience étaient basées sur la traduction et l'interprétation des textes anciens. Les philiatres (*philiatros* signifie *ami de la médecine*) faisaient leurs Humanités en étudiant non seulement Aristote mais aussi la médecine « arabe » riche des savoirs grecs et des pratiques médicales indienne ou iranienne. Elle avait donné deux figures fondatrices : Avicenne (Ibn Sina, 980-1037), médecin iranien et Albucasis (Abu Al-Qasim, 940-1013), chirurgien andalous.

Tarega a-t-il fréquenté l'Université de Lerida, à peine à 50 kilomètres de sa ville natale supposée ? Ou bien celle de Perpignan (fondée en 1349) rattachée à la couronne d'Aragon ? A-t-il été philiatre à la fameuse Université de Montpellier (fondé en 1289) qui avait la réputation d'avoir hérité du savoir des andalous ? Montpellier a en effet accueilli des étudiants de toute l'Europe (Espagne, Portugal, Italie, Allemagne, Angleterre) quelle que soit leur religion. Cette attractivité résultait de sa situation géographique, un point de convergence entre le monde méridional (Afrique, Espagne), le monde septentrional (Moyen-Orient, Grèce, Italie) et le monde européen. Le savoir des médecins juifs, constituaient ainsi, un lien entre l'érudition scientifique de l'Orient et l'Occident, un pont entre les Antiques et la modernité. Formés à l'excellence de l'art médical dans ces « grandes écoles », ils pouvaient pratiquer et enseigner sur les terres d'accueil devenant riches de leur science mais également de leur commerce.

Tarega à Bordeaux : au milieu un désert médical !

La ville de Bordeaux n'a pas été épargnée par les grandes épidémies. On notera la grande peste noire de 1346-1353 et surtout celle de 1411 comme causes de la mort d'une partie considérable de la population : 12000 bordelais ! Les quelques médecins de l'époque, bien peu nombreux, périrent également. Bordeaux devint une horreur sanitaire et un désert médical ! Cette situation attira beaucoup de charlatans et la profession médicale eut le plus grand mal à s'organiser pour demeurer crédible. Pour exercer en ville, il fallait initialement passer devant le Collège des Médecins de Bordeaux, prouver son statut de médecin, avoir exercé deux ans, subir un examen en soutenant une thèse puis prêter serment devant maire et jurats. Le premier médecin inscrit par le Collège des Médecins fut le Docteur Jacques Ram en 1414. D'origine allemande, il avait fait ses études à Montpellier. On l'avait probablement été sollicité pour venir, au plus vite, à Bordeaux. L'obligation de célibat pour un médecin n'ayant été levée qu'en 1452, il résidait seul rue Neuve, chez un certain Guilherme de la Rua. Ram reste donc assez isolé dans l'exercice de l'art médical et surtout dans la formation pratique à Bordeaux alors encore dépourvue d'Université. Un changement devait intervenir et c'est dans un tel contexte que Gabriel de Tarega arriva à Bordeaux...

TAREGA : UN MEDECIN LAÏC, UNIVERSITAIRE ET COMMERÇANT

Un moment de laïcité

Dans le langage chrétien du Moyen Age, un « laïc » est un homme baptisé qui n'appartient pas au clergé. Le mot qui s'oppose, étymologiquement et historiquement à « laïc », est précisément le mot « clerc » (*membre du clergé*). À la fin du Moyen Age, les philiatres, furent de plus en plus nombreux. Toutes pratiques confondues, on en compte 400 au XII^e siècle puis 2000 à la fin du XV^e (dont 60% de médecins, 10% de chirurgiens, et... 20% de barbiers !). Durant cette période, progressivement la médecine arabo-galénique a, *exempli gratia*, imposé la réalisation de *saignées* et s'est alors développé un nouvel enseignement de la chirurgie, discipline interdite aux clercs (interdiction de verser le sang - Concile de Latran 1215) qui jusqu'alors prenaient en charge les savoirs universitaires. C'est ainsi que les études de chirurgie pour les étudiants se sont *laïcisées*. La crise traversée par l'Église, au temps du Grand Schisme d'Occident (1378-1417 crise papale, affrontement Avignon / Rome, avec émergence des idées de la Réforme par John Wycliff), va favoriser encore davantage cette laïcisation des études médicales. Furent alors institués des « petits collèges » qui permettaient aux Facultés d'enseigner dans des locaux non soumis aux contraintes imposées par les règles religieuses. Cette perte momentanée de l'influence de l'Église est contemporaine de la nécessité pour les Seigneurs d'affirmer leur autorité : les royaumes étaient en cours de constitution, et les *souverains locaux* devaient

faire valoir leur pouvoir face à l'autorité des Papes. De plus en plus de Seigneurs voulurent chacun créer une université pour affirmer leur suprématie par la diffusion des savoirs. Les nouvelles idées Humanistes de la fin du XV^e siècle et l'autonomie économique de Bordeaux ont eu également pour conséquence une plus grande « discrétion » de la religion dans l'organisation des études médicales.

L'Hôpital Saint André de Bordeaux

En 1245, le Pape Innocent V autorise les Chanoines de Saint André à édifier un bâtiment pour y recevoir et traiter les « pauvres malades ». La demande de soins était considérable car Bordeaux était une ville-étape sur le chemin de Saint Jacques de Compostelle pour un nombre croissant de pèlerins. En 1390, Vital Carles, Grand Chantre et Chanoine de la Cathédrale de Bordeaux fonda officiellement l'Hôpital Saint André par une donation d'un terrain et d'un bâtiment (le premier hôpital se situait à l'emplacement de l'actuelle Place Jean Moulin au début de la rue Vital Carle !). Les statuts de l'Hôpital comportait l'exigence d'un gouvernement laïque parce que, selon lui, il est honnête pour un laïc de *panser*, de servir les pauvres alors qu'un prêtre doit célébrer le sacrement de l'autel... ». L'Hospitalier, ou gouverneur laïque avait donc sous ses ordres des infirmiers mais aussi des prêtres pour servir d'aumôniers. Vital Carles, dont la fortune familiale était immense, rédigea donc le 24 décembre de cette année 1390, un testament en *gascon* faisant don à la ville « à perpétuité et à jamais » d'un vaste jardin et de deux maisons (Prébenderie et Maison Lambert).

Un siècle plus tard, les guerres, les malversations et une administration déplorable des différents hospitaliers contribuèrent à transformer l'Hôpital en un lieu insalubre ne remplissant plus son rôle. Malgré cette situation, maires et jurats de Bordeaux modifièrent les *statuts perpétuels* de l'établissement afin que le lieu ne puisse pas revenir à un ordre religieux. Malgré cela la situation financière, disciplinaire et morale de l'établissement demeura dramatique et très éloignée de l'organisation des hôpitaux conçus par les médecins « arabes ». Louis XI dénonça la ruine des Maisons-Dieu et, en 1516 la Réforme des Hôtel-Dieu profita à l'Hôpital Saint André qui intégra, au sein de son administration, le Parlement de Bordeaux, afin de garantir une gestion convenable. Nul ne sait si Tarega exerça au sein de cet établissement de soin, très proche de son propre cabinet de consultation... (C'est probablement à l'époque Tarega que l'hôpital s'installa hors-les-murs, un peu plus loin que le Fort du Hà, dans le faubourg de Sainte Eulalie... Église derrière laquelle fut découvert l'amphithéâtre de dissection mentionné en introduction de cet article - ancienne bourse du travail de la Place Magendie).

Tarega : premier agrégé de médecine à Bordeaux

Créée le 7 juin 1441 par le Pape Eugène IV à l'initiative de l'Archevêque Pey Berland (1370-1458) et réunissant les Arts, le Droit, la Théologie et la Médecine, l'Université de Bordeaux fut bien vite en conflit avec le Collège des Médecins qui voyait d'un mauvais œil la réduction de ses prérogatives dans le domaine de la formation et de la validation des savants. L'Université avait donc grandement besoin de recruter des enseignants qui étaient également de bons soignants. Tarega y devint le premier agrégé historiquement recensé dans le domaine médical en 1496. À sa mort, en 1536, lui succédèrent à la Chaire de Médecine, différents Docteurs d'origine *marrane* tels Raymond de Granollax, venu d'Aragon, puis en 1553, Raymond de Louppès, neveu de ce dernier et descendant des Lopes de Villeneuve (famille de la mère de Montaigne). Grâce à ce recrutement, l'apport scientifique fut considérablement enrichi et la Faculté de Médecine de Bordeaux rattrapa progressivement son retard scientifique en éclipsa même sa rivale toulousaine (la Faculté de Toulouse fut fondée en 1229).

Pastel et « droit de bourgeoisie »

La bataille de Castillon, en 1453, avait mis fin à la Guerre de Cent Ans contre les Anglais, et Bordeaux redevint alors une possession du Royaume de France. Toutefois, malgré la tutelle (en 1459) de Charles VII (1403-1461), Bordeaux resta anglophile tout en devenant une Ville Royale. Le Château Trompette, et le Fort du Hâ furent alors édifiés pour montrer au peuple de Bordeaux la puissance du Roi de France qui interdit un temps le commerce (notamment du vin) avec l'Angleterre. En raison des préjudices liés à ce « blocus », en 1462, le nouveau roi Louis XI (1423-1483), conscient d'une possible révolte du peuple de Bordeaux, rétablit la liberté commerciale et institua notamment un Parlement... Une fois la paix retrouvée, la prospérité du commerce avec les Anglais put reprendre dès 1475 avec le Traité de Picquiny (entre Louis XI et Edouard IV). Bordeaux allait devenir un grand port international.

Au début du Moyen Age, les couleurs dominantes (religieuse ou du quotidien) étaient le rouge, le blanc et le noir puis, progressivement, à partir du XII^e siècle, le bleu devint l'apparat de la Vierge Marie. La demande en couleur bleue devient très importante auprès des drapiers et autres teinturiers. Au XIII^e siècle, les centres de culture du pastel se situaient en Angleterre (Lincolshire, Glastonburg), en France (Normandie, Picardie), en Allemagne et en Italie. Le pastel des teinturiers, plante herbacée bisannuelle, était depuis bien longtemps utilisé par les Grecs et les Romains comme plante médicinale et tinctoriale. C'est dans le Sud de la France, en raison d'un climat le plus propice à la production des précurseurs du commerce de l'indigo, que le pastel se transforma en produit de luxe. Ainsi, le commerce de l'*Isatis Tinctoria* (Pastel des teinturiers, ou herbe du

Lauragais) se développa surtout à Toulouse, mais aussi à Bordeaux (dès 1475). La région du Lauragais principalement, expédiait via Toulouse, sa production de pastel contrôlée par des négociants souvent issus de familles *marranes* originaires d'Espagne ou du Portugal. Le commerce du pastel avec l'Aragon et toute la Péninsule ibérique allait devenir florissant. Depuis Bordeaux et Bayonne, au regard d'une activité portuaire croissante, le pastel devint aussi un « produit outre-mer »... Il faut noter que la migration des *marranes* a favorisé dans un deuxième temps le développement de ce commerce en acheminant la production via le port de Bordeaux vers Anvers, Amsterdam, Londres ou la Zélande... À cet égard, la famille de Louppès (ou Lopes de Villeneuve) constitue un exemple : d'abord installée à Toulouse, puis à Bordeaux, par l'acquisition d'un « droit *dit* de bourgeoisie », elle permit, avec d'autres, le développement du commerce maritime du pastel et de bien d'autres denrées. À Bordeaux, Tarega lui aussi participa activement à ce négoce du pastel qui lui donna fortune...

Les premières lettres de noblesse de la médecine à Bordeaux

Gutenberg (1400-1468) réalisa la première impression de la Bible entre 1452 et 1454. Quant à son associé (moins connu) Johann Fust (1400-1466), il s'installa à Paris en 1463 pour diffuser la toute nouvelle technique par la formation d'ouvriers imprimeurs et se rapprocha des universités pour vendre des livres aux érudits. Grâce à l'autorisation qui fut donnée par Louis XI, le premier livre médical recensé et imprimé en France (par le lyonnais Barthélémy Buyer, 1433-1485) date ainsi de 1482 : « *De Guidon, corrigées et arguementées de la pratique en chirurgie, avec plusieurs expériences et secrets du chirurgien Guy de Chauliac* » (médecin de Montpellier, 1298-1368).

Quatre en plus tard, à Bordeaux, en 1486, un acte fut passé entre les Jurats et deux allemands (Michel Svieerler, libraire associé à Jehan Waltear) pour la création d'une imprimerie dont l'activité fut reprise par un certain Gaspar Philippe. Sa veuve en 1520, Gilette Molina, poursuivit l'entreprise avec son deuxième époux, Jean Guyart, l'année suivante. Alors que des essais d'imprimerie eurent lieu à Bordeaux à la fin du XV^e siècle, ce n'est qu'en 1520 que fut édité, en ville, par la Maison Gaspar Philippe, le premier livre... signé Gabriel de Tarega et intitulé « *Summa diversorum questionum medicinalium per ordinem alphabeti collectarum per magistrum Gabrielem de Tarega, doctorum regentem Burdegale, et primo de littera A* » (Traité sur les diverses questions de médecine collectées par ordre alphabétique, 1520).

Ce premier ouvrage de médecine dont Tarega est l'auteur *bordelais*, achevé au bout de 4 mois seulement, fut écrit en latin (à l'exception de la prière catholique en français). Il était destiné à répondre aux questions courantes que pouvaient se poser les praticiens de l'époque et chaque chapitre débute par une formule

propice à un bon diagnostic : *queritus* (il se plaint)... Son style pragmatique et pédagogique rappelle celui des manuscrits *mauresques* ; une influence très certainement acquise par Tarega au cours de sa formation hors du Royaume de France. Tarega y aborde la médecine avec la problématique posée par le malade lui-même, faisant de celui-ci *un patient, un plaignant* qui, en quête de soins et de guérison, accorde sa confiance au Docteur à qui... *il se plaint (queritus)*. Sans débiter son travail par la traduction des textes anciens et sans vulgariser le savoir, la volonté de Tarega est bien alors de diffuser son enseignement pour éclairer le praticien et lui permettre de poser son diagnostic librement selon des données objectives. Ce libre-arbitre du médecin fait de l'art médical une science « moderne » particulièrement conforme au courant Humaniste. Avec son livre, Gabriel de Tarega donne au « Bordeaux-médical » ses premières lettres de noblesse !

Il a été retrouvé trois exemplaires de cette première œuvre de Tarega, deux à Paris, une à Bordeaux, preuve d'une diffusion de ces idées bien au-delà de la Guyenne. Au total, Gabriel de Tarega a est l'auteur cinq livres d'enseignement médical, tous portant les armoiries de Bordeaux, ville qui l'adopta définitivement, puisqu'on a retrouvé ses lettres de naturalisation par un Arrêt du Parlement de Bordeaux du 21 juillet 1514 (archives de la Gironde 1927-28, LVII p. 9). Son fils Jean, qui fut également médecin à Bordeaux, participa à l'écriture de l'introduction de certains de ses livres. L'art médical à Bordeaux n'allait plus cesser de se développer jusqu'aux Pôles d'excellence que nous connaissons aujourd'hui.

* * *

L'histoire de Gabriel de Tarega n'a pas encore livré tous ses secrets ! Bien peu de reconnaissance a été accordée à ce savant médecin, commerçant, universitaire et laïc... Obligé de fuir l'Espagne de l'Inquisition en raison de son appartenance religieuse, sa formation de médecin lui a permis de s'installer et de vivre en sécurité à Bordeaux, grande ville étape sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, qui manquait alors cruellement de praticiens de qualité. Ce bordelais eut une renommée suffisante pour qu'il puisse être reconnu par le sévère Collège des Médecins, très attaché à exclure les charlatans ou toute autre personne pouvant exercer la médecine sans autorisation.

Bordeaux fut au XV^e siècle, de par ses échanges portuaires, une ville en plein essor économique. La famille de Tarega put s'enrichir par le développement du commerce du pastel, à l'instar de nombreux *marranes* dont les aïeuls maternels de Montaigne. Ayant acquis une stabilité financière (les médecins pratiquaient souvent une activité de commerce en parallèle), en plus d'un excellent médecin, il se révéla un enseignant précurseur, qui a su se servir d'outils modernes comme l'imprimerie pour diffuser son savoir sur un mode pédagogique original. Son œuvre principale, la « *summa diversarum...* » reste actuellement le premier livre

imprimé, retrouvé à Bordeaux. Ses activités universitaires demeurent méconnues, mais pourtant il fut le premier médecin agrégé recensé de l'Université de Bordeaux. Sa production scientifique demeure un travail particulièrement rare et important pour son époque. Le *bordelais* Gabriel de Tarega est un érudit finalement très... contemporain !

* *Doctus regent Gabriel de Tarega*, médecin oublié de Bordeaux, mériterait une biographie ! En attendant ce travail d'historien, l'auteur de cet article et Phaéton sont heureux de proposer à leurs lecteurs une liste de quelques ouvrages « pour aller plus loin »...

- *Origine de l'imprimerie en Guyenne*, J. Delpit, 1869
- *Almanach de la société royale de médecine*, J.M. Caillau, 1820
- *Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen Age*, 1936
- *Histoire de la médecine et du livre médical à la lumière des collections de la bibliothèque interuniversitaire de médecine de Paris*, Paris 1962
- *Recueil des actes de l'Académie des sciences*, Belles-lettres et arts de Bordeaux, 1848
- *Regards sur la profession médicale en France médiévale (XII^e-XV^e)*, Caroline Darricau-Lugat, Cahiers de recherches médiévales et humanistes 1999
- *Histoire juive de Montaigne*, Sophie Jama 2001
- *Aperçu sur les migrations de médecins marranes*, Alain Ségal, 2000
- *Histoire des marranes*, Cecil Roth, 1932
- *Navires et gens de mer à Bordeaux*, Annales Economies Sociétés Civilisations - M Bataillon, 1969
- *Histoire de la faculté de médecine de Bordeaux et de l'enseignement médical dans cette ville, 1441-1888*, Guillaume Pery, Université de Bordeaux 1888
- *Histoire de l'Hôpital Saint-André, de sa pharmacie et des apothicaires*, O. Gerbouin, Revue d'histoire de la pharmacie, 1996
- *Le commerce du pastel et de l'épicerie à Toulouse de 1450 environ à 1561*, Gilles Caster, Revue Belge de Philologie et d'Histoire 1995
- *Mille ans de médecine et de pharmacie à Bordeaux*, Albert Rèche, 2012

Ouvrages principaux de Tarega et études diverses :

- *Traité contre la peste*, Tarega, éd. G. Philippe, Bordeaux 1519
- *Summa diversorum questionum medicinalium*, Tarega, éd. G. Philippe, Bordeaux 1520
- *Commentaire de l'œuvre d'Avicenne*, Tarega, éd. J. Guyart, Bordeaux 1534 (cf. J.M. López Piñero, *Bibliographia Medica Hispanica, 1475-1955*, Valencia, Instituto de Estudios Documentales e Históricos sobre la Ciencia, 1987-1997, vol. I, pp. 190-191)
- *Gabriel de Tarega*, Histoire de la médecine à Bordeaux au XVI^e siècle, in *Bordeaux Médical*, 6 (1877), 2-5
- *Hipócrates en España (siglo XVI)*, Teresa Santander, Madrid, Dirección General de Archivos y Bibliotecas, 1971
- *Tarega*, un médico en Burdeos, M. Carreras Roca, *Medicina e Historia*, 27 (1973), 3-4

Les vendanges bordelaises de Durkheim

Charles-Henry Cuin

Charles-Henry Cuin est professeur émérite à l'université de Bordeaux, membre du Conseil scientifique du *Centre Émile Durkheim* et coorganisateur du Colloque de Bordeaux (1^{er}- 3 juin 2017) : *La postérité de l'œuvre d'Émile Durkheim (1858-1917.) cent ans après*. Ses travaux sont orientés par la mise en œuvre d'une sociologie cognitive rendant compte des dimensions rationnelles des conduites dans des domaines où prévalent généralement des interprétations en termes d'émotions ou de « culture » : notamment, les pratiques scientifiques des sociologues en matière d'analyse des inégalités sociales et de leur reproduction, l'adhésion aux croyances collectives en particulier religieuses dans les sociétés « sécularisées ». Il a publié en 2011 : *Durkheim. Modernité d'un classique*, Paris, Hermann (« Société et pensées »), 210 p.

Les commémorations sont souvent de bien médiocres prétextes pour exhumer un auteur, « revisiter » une œuvre, voire pour se l'accaparer plus ou moins légitimement. Elles peuvent donner lieu à des artefacts sans grande signification ou encore à des anachronismes turbulents. C'est pour cela sans doute qu'il faut s'en méfier et ne les exploiter qu'avec prudence, c'est-à-dire sans opportunisme de mauvais aloi. Vieillir, pour toute chose, n'est ni une aptitude remarquable ni un processus nécessairement vertueux – exception faite évidemment pour certains grands bordelais.

Le centième anniversaire de la mort d'Émile Durkheim (15 novembre 1917) pourrait bien donner lieu à de tels dérèglements. Mais puisque cet anniversaire tombe cette année, que Durkheim fut pendant quinze ans un bordelais illustre et que l'auteur de ces lignes a longtemps enseigné la sociologie à Bordeaux, il a semblé à celui-ci que *Phaéton* pouvait accueillir sans vergogne un propos consacré aux relations entre Durkheim et Bordeaux. Surtout, ce texte n'est ni un « tombeau » offert à un illustre gisant ni un panégyrique ; les indications, le plus souvent factuelles, auxquelles il se résume n'ont d'autre ambition que de livrer au lecteur quelques éléments à partir desquels celui-ci pourra éventuellement, selon

ses goûts et ses orientations intellectuelles et idéologiques propres, organiser l'une des salles de son « musée imaginaire »¹.

Émile Durkheim (Épinal, 1858 - Paris, 1917) est à la fois l'un des principaux philosophes du tournant du XX^e siècle et l'un des plus éminents représentants de la génération des « intellectuels » engagés dans l'élaboration et le soutien de l'œuvre politique de la III^e République. Mais il est surtout identifié comme l'un des pères fondateurs d'une discipline – la sociologie – à laquelle il a donné de solides fondations tant conceptuelles que méthodologiques. Dans le droit fil de la démarche comtienne, Durkheim a ainsi tenté de forger les instruments théoriques et méthodologiques propres à produire une connaissance positive du monde social susceptible, selon lui, de fonder une morale et d'inspirer l'action politique. « Nous estimons, affirmait-il, *que nos recherches ne mériteraient pas une heure de peine si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif*². »

La première moitié de la carrière universitaire d'Émile Durkheim s'est déroulée à Bordeaux où il a vécu et travaillé pendant quinze ans, de 1887 à 1902 où il rejoint Paris et sa Sorbonne. Les rapports tant intellectuels qu'affectifs entre le savant et cette ville sont complexes et empreints d'ambivalence réciproque. En revanche, l'essor de l'ethnologie, cette discipline sœur de la sociologie, doit sans doute beaucoup à ce que Durkheim considérait comme un exil forcé qu'il aménagea et exploita fort opportunément en devenant le mentor de son neveu Marcel Mauss accueilli à Bordeaux de 1890 à 1895 pour la durée de ses études universitaires. Bordeaux n'est donc pas seulement l'un des berceaux de la sociologie à la fin du XIX^e siècle ; elle fut aussi, et c'est moins connu, à l'origine de la vocation d'un des maîtres de l'ethnologie française.

I. D'ÉPINAL À BORDEAUX : L'ESSOR D'UN PROPHÈTE

Issu d'une famille vosgienne de rabbins totalement « assimilée », le jeune Émile David Durkheim passe par l'École normale supérieure de Paris où il suit les enseignements de Fustel de Coulanges, de Boutroux et de Renouvier, et où il fait la rencontre de Jaurès, Bergson ou encore Janet. Devenu agnostique, il désire mettre la force de ses convictions intellectuelles et morales au service de

1 Ce texte reprend, sous une forme remaniée, la matière de deux articles de l'auteur : « Durkheim » in MURRAY C.J. (Ed.), *Encyclopedia of Modern French Thought*, New-York/London, Fitzroy, Dearborn, 2004, pp. 191-194, et « Émile Durkheim à Bordeaux (1887-1902) : un fécond mais pénible exil », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, N° 13-14, 2008, pp. 171-182.

2 DURKHEIM É., 1973, *De la division du travail social* [1893], Paris, P.U.F., p. 38.

l'enseignement et de la science³. Après l'agrégation de philosophie (1882) et quelques années d'enseignement dans différents Lycées de province (Le Puy, Sens, Saint Quentin et Troyes), il effectue un séjour d'étude en Allemagne d'où il ramène un mémoire sur l'état de la philosophie et des sciences sociales. Il est alors nommé à la Faculté des Lettres de Bordeaux (1887) comme chargé d'un « cours de science sociale et pédagogie ».

L'arrêté de nomination de Durkheim est signé le 20 juillet 1887 par Louis Liard, alors directeur de l'Enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique. Ce poste, le premier de ce type en France, doit sa création à Eugène Spuller, ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts dans le gouvernement Rouvier. On peut penser que Alfred Espinas, alors professeur à Bordeaux et le premier à avoir soutenu une thèse se réclamant de la sociologie⁴ fut à l'origine de cette initiative, également soutenue par L. Liard, ancien universitaire bordelais, et Charles Renouvier, dont Durkheim fut l'élève à l'École normale supérieure⁵.

Lorsque Durkheim arrive à Bordeaux, son projet scientifique est déjà tout tracé. Son premier cours, en novembre 1887, n'est pas du tout celui d'un jeune universitaire (il n'a que 29 ans) débutant dans sa discipline : c'est celui du prophète d'une science qui n'existe pas encore mais dont il annonce avec force la venue. Sa fameuse « Leçon d'ouverture » réalise en effet l'étonnant défi d'énoncer par le détail et dans leur intégralité les principes théoriques et méthodologiques d'une discipline qui n'a encore que bien peu de choses à révéler sur son objet. Le jeune Durkheim ne le dissimule d'ailleurs pas : « Messieurs, Chargé d'enseigner une science née d'hier et qui ne compte encore qu'un petit nombre de principes définitivement établis, il y aurait de la témérité de ma part à n'être pas effrayé par les difficultés de ma tâche. Je crois en effet que, dans nos Universités, à côté de ces chaires du haut desquelles on enseigne la science faite et les vérités acquises, il y a place pour d'autres cours, où le professeur fait en partie la science au fur et à mesure qu'il l'enseigne ; où il trouve dans ses auditeurs des collaborateurs presque autant que des élèves ; où il cherche avec eux, tâtonne *avec eux, parfois aussi s'égare avec eux* »⁶. On aurait tort de voir là un artifice rhétorique, une simple *captatio benevolentiae*. Durkheim mesure parfaitement l'ampleur gigantesque de la tâche qui l'attend : nourrir de faits empiriques un système

3 FILLOUX J.-Cl., 1970, « Introduction » in DURKHEIM É., *La Science sociale et l'action*, Paris, P.U.F.

4 ESPINAS A., 1877, *Des Sociétés animales*, Paris, Germer Baillière.

5 Voir LACROZER., 1960, « Durkheim à Bordeaux (1887-1902) », *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 4^{ème} série, 17, pp. 61-66.

6 DURKHEIM É., *La Science sociale et l'action*, *Op. cit.*, p. 77.

théorique et conceptuel qui, si formidable soit-il, n'en reste pas moins, pour l'instant, un cadre vide – le simple « noyau dur » d'un programme de recherche⁷.

Durant les quinze années de son séjour bordelais, Durkheim va déployer une formidable activité scientifique et académique qui le conduira à la publication de trois ouvrages (*De la division du travail social*, 1893 ; *Les Règles de la méthode sociologique*, 1895 ; *Le Suicide*, 1897) et de près de trois cents articles et comptes rendus d'ouvrages à la confection d'une douzaine de cours et conférences différents. Donnés tous les samedis, les cours de sociologie, régulièrement renouvelés, traitent successivement de la Solidarité sociale (1887-88), de la Famille (1888-89 et 1891-92), du Suicide (1889-90), de la Sociologie criminelle (1892-93 et 1893-94), de la Religion (1894-95 et 1900-01), de l'Histoire du socialisme (1895-96), de la Physiologie du droit et des mœurs (1890-91, 1896-97, 1897-98, 1898-99 et 1899-1900), et de l'Histoire des doctrines sociologiques (1901-02). Les conférences de pédagogie traitent, pour leur part, de l'Éducation morale, de l'Éducation de l'intelligence, de la Psychologie de l'éducation et de l'Histoire des théories de l'éducation. Pour un grand nombre d'entre eux, les cours professés ultérieurement en Sorbonne ne seront d'ailleurs que des reprises des enseignements bordelais. À cela il faut ajouter les exercices pratiques pour les candidats à l'agrégation de philosophie⁸.

Mais c'est la création et l'animation, depuis Bordeaux, d'une revue parisienne – *L'Année sociologique* (1896) – qui constitue le geste fondateur de ce qui allait être très vite reconnu comme l'« École française de sociologie » à partir d'un noyau de fidèles soigneusement sélectionnés (Marcel Mauss, Paul Fauconnet, Henri Hubert, François Simiand et Célestin Bouglé). La nouvelle revue devient l'instrument essentiel de Durkheim pour imposer inlassablement sa conception de la sociologie. Il s'agit, loin de l'essayisme superficiel alors de mode dans ce domaine, de constituer un corpus de connaissances spécialisées et empiriquement fondées, ainsi que de recenser et critiquer l'ensemble de la littérature sociologique contemporaine. L'« École » ainsi formée ne cessa en effet de lutter contre un certain nombre de tendances plus ou moins institutionnalisées en France – telles que l'« interpsychologie » de Gabriel Tarde, célèbre pour ses *Lois de l'imitation* (1890), la psychologie collective de Gustave Le Bon (*Psychologie des foules*, 1895) ou encore l'organicisme de René Worms, fondateur de la *Revue internationale de sociologie* (1893).

7 LAKATOSI. et A. MUSGRAVE (Dir.), 1970, *Criticism and the Growth of Knowledge*, Cambridge, G.B., Cambridge University Press.

8 Un recensement exhaustif des cours et des publications de Durkheim figure dans la « somme » de LUKES S., 1973, *Emile Durkheim. His Life and Work. A Historical and Critical Study*, London, Allen Lane The Pinguin Press.

II. LA PRODUCTION BORDELAISE

I. Un discours de la Méthode

Avec les *Règles de la méthode sociologique* publiées six ans après son arrivée à Bordeaux, Durkheim prétend tout à la fois imposer une théorie sociologique générale et donner à sa discipline les fondements de sa démarche empirique⁹. Véritable manifeste, l'ouvrage s'inscrit dans l'orthodoxie du positivisme comtien selon lequel la science peut et doit éclairer l'action si elle parvient à forger des « lois » inductives dont on puisse déduire des explications et des prédictions.

« Considérer les faits sociaux comme des choses » est sans doute la plus fondamentale de ces règles : puisque les faits sociaux ont une existence réelle (qui se manifeste dans leur caractère extérieur et contraignant), il faut leur appliquer les méthodes d'observation et d'analyse qui sont celles de toute science. La méthode comparative (ou d'expérimentation indirecte) est ainsi la mieux adaptée à leur explication. Mais, parce que l'abord scientifique du social est rendu difficile par l'étroitesse des liens entre sujet et objet (puisque le sociologue est lui-même un acteur social), il convient d'« écarter systématiquement toutes les prénotions » que les acteurs ont de la réalité et qui la leur masquent.

Dans la même perspective, la spécificité des faits sociaux interdit de faire appel à des explications extérieures au monde social et, tout particulièrement, à des facteurs psychologiques ou biologiques – bref, il faut, selon l'adage, « expliquer le social par le social ». Enfin, ce social ne peut être analysé comme le résultat visé de conduites individuelles intentionnelles mais plutôt comme un produit spontané (« sui generis ») d'une alchimie toute mystérieuse où les parties concourent à la formation d'un tout dans lequel elles se dissolvent pour n'en être plus qu'une dimension. Est ainsi solennellement affirmée la totale autonomie de la sociologie comme science « naturelle » de la dimension sociale de la réalité.

Pourtant, si grosse soit-elle des pires dérives de l'hypostasie, du déterminisme, voire du solipsisme (le « sociologisme » dont ses détracteurs l'ont accusée), cette épistémologie a sans doute permis à cette discipline d'acquérir un statut sinon de science « comme les autres » du moins de science pouvant prétendre le devenir et, comme telle, susceptible de connaître une institutionnalisation à laquelle l'école durkheimienne a brillamment contribué. Par ailleurs, le dogmatisme des *Règles* se trouve transgressé par leur auteur même qui, dans ses travaux les plus pertinents (en particulier dans *Le Suicide*) n'hésite pas – et c'est là ce qui en fait toute la valeur – à « descendre dans le for intérieur » des acteurs sociaux pour rendre compte de leurs conduites et, par conséquent, des phénomènes macroscopiques qui en résultent.

9 DURKHEIM É., 1987, *Les Règles de la méthode sociologique* (1895), P.U.F.

2. La réalisation du programme de recherche

Comme dans toute sociologie, il y a, au fondement du paradigme durkheimien une *anthropologie*, selon laquelle les besoins et désirs des humains sont, contrairement à ceux des autres vivants, infiniment extensibles : il n'existe pas de limite « naturelle » à ce que les hommes peuvent désirer. Seules des règles externes – c'est-à-dire *sociales* – peuvent limiter ces désirs en leur définissant un objet.

L'individu n'a donc de salut qu'intégré à la société par l'intermédiaire de groupes sociaux fortement cohésifs au sein desquels il trouve les contraintes sociales qui le libèrent de ses démons naturels que sont l'« égoïsme » (*i.e.* l'individualisme) et l'« anomie » (*i.e.* l'indétermination foncière des buts et des moyens). Dans *Le Suicide*, ce paradigme et ces deux concepts, largement déployés, montrent toute leur fécondité puisqu'on peut démontrer que l'évolution des taux de suicides est étroitement corrélée aux états collectifs soit de dérèglement social (c'est le « suicide anémique » observable au cours des crises sociales les plus graves) soit d'insuffisante intégration des groupes sociaux (c'est, par exemple, le « suicide égoïste » des célibataires)¹⁰. Mais, si la société doit être « suffisamment présente aux individus » par les normes et les liens de solidarité, elle ne doit pas non plus l'être trop ; alors, c'est le suicide « altruiste » des sociétés qui écrasent la personne ou le suicide « fataliste » de celles qui lui imposent des normes insupportables.

Du fait de l'accroissement accéléré de la division des tâches et des fonctions et, par effet, de la multiplication et de la disjonction des segments sociaux, les sociétés modernes sont en permanence menacées d'anomie (*De la division du travail social*). La « solidarité » qui s'y établissait mécaniquement entre des individus partageant les prescriptions et les représentations d'une même « conscience collective » peine à trouver une forme « organique » où la cohésion sociale ne tient plus à la similitude mais, plutôt, à la complémentarité fonctionnelle de segments sociaux – en particulier professionnels¹¹. C'est donc dans la réforme de l'organisation politique et sociale par le « rattachement de toutes les fonctions économiques, ou de certaines d'entre elles, qui sont actuellement diffuses, aux centres directeurs et conscients de la société¹² » et par la liberté laissée aux individus, dans une culture qui ne reconnaît de légitimité qu'aux accomplissements personnels, de réaliser leurs potentialités et de recevoir selon leur mérite, que les sociétés industrielles démocratiques trouveront leur équilibre

10 DURKHEIM É., 1973, *Le Suicide. Étude de sociologie* [1897], Paris, P.U.F.

11 DURKHEIM É., 1991, *De la division du travail social* [1893], P.U.F.

12 DURKHEIM É., 1978, *Le Socialisme : sa définition, ses débuts, la doctrine saint-simonienne* [1928, posth.], Paris, Retz-CEPL, p. ##

et les individus leur « bonheur » (*sic*). Ainsi, le rôle de l'État est fondamental pour maintenir la paix civile, en réglementant la vie sociale et l'activité économique. Pourtant, il ne doit pas dicter ces réglementations de manière autoritaire mais veiller simplement à ce que la société soit convenablement réglementée, c'est-à-dire qu'elle possède les règles qui correspondent à son niveau de développement.

Mais c'est de l'éducation – qui n'est pour la société que « le moyen par lequel elle prépare dans le cœur des enfants les conditions essentielles de sa propre existence¹³ » – que Durkheim attend les effets sociaux les plus bénéfiques. Il y voit en effet l'instrument privilégié permettant à la fois que l'individu accepte librement de se plier aux règles sociales sans lesquelles il ne peut vivre, et que la société puisse imposer sans violence les règles nécessaires à son fonctionnement – selon son état de développement et, partant, celui de la conscience collective¹⁴. Et, pour ce défenseur acharné de l'œuvre scolaire de la III^e République, c'est évidemment l'École qui doit être le lieu et le moyen privilégiés de l'éducation : d'abord parce qu'elle est mieux en mesure que la famille de socialiser l'enfant à la culture de la société globale, ensuite parce que seule une institution sociale peut être revêtue de l'autorité nécessaire à l'action d'enseigner¹⁵.

3. La préparation du dernier chef-d'œuvre

Enfin, on ne saurait oublier que le dernier ouvrage anthume de Durkheim – *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, rédigé à Paris et publié en 1912 – est l'aboutissement de réflexions et de travaux conduits de longue date, et qu'il doit donc à la période bordelaise de son auteur une grande partie de sa matière et de son inspiration¹⁶. Avec cet ouvrage, Durkheim franchit ouvertement les limites de sa propre *doxa* pour délivrer, comme en un dernier message, sa vision définitive de la réalité sociale. La thèse du religieux comme transfiguration fonctionnelle du social par les acteurs eux-mêmes est bien connue : à travers la religion, les hommes adorent leur propre société sans laquelle ils ne sont rien et à laquelle ils reconnaissent une autorité qu'ils sacralisent.

Plus largement, l'ouvrage est un traité de sociologie de la connaissance. Ainsi, Durkheim aurait tenu sa gageure de donner une réponse sociologique au projet de Kant – et même au-delà puisqu'il étend la problématique kantienne à l'ensemble des catégories à travers lesquelles nous pensons la réalité. Mais sans

13 DURKHEIM É., 1968, *Éducation et sociologie* [1922, posth.], P.U.F., p. 41.

14 DURKHEIM É., 1963, *L'Éducation morale* [1925, posth.], Paris, P.U.F.

15 DURKHEIM É., 2014, *L'Évolution pédagogique en France* [1938, posth.], Paris, P.U.F.

16 DURKHEIM É., 1994, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* [1912], Paris, P.U.F.

doute est-ce l'hypothèse « continuiste » formulée et testée dans cet ouvrage qui est la plus remarquable¹⁷ : continuité de l'individuel et du social, de la religion et de la science, de la pensée humaine à travers le temps – qu'elle soit celle du « primitif » ou celle du savant moderne. Car c'est bien cette hypothèse qui, seule, peut permettre au sociologue d'expliquer les croyances auxquelles il ne croit pas lui-même. Pour autant qu'il admette que les raisons du croyant, à quelque monde social qu'il appartienne, lui sont accessibles dès lors qu'il parvient à raisonner avec les mêmes données empiriques que ce croyant, le sociologue peut en effet, à l'instar de Durkheim dans *Les Formes*, rendre compte de la croyance aux rites magiques, à l'existence de l'âme, ou encore aux pratiques ascétiques ou au sentiment du sacré.

Si ce résumé lapidaire ne rend pas totalement justice à la richesse et à la diversité de l'œuvre sociologique bordelaise de Durkheim, il permet au moins de constater que l'entreprise durkheimienne a enrôlé la sociologie naissante dans la plupart des débats politiques et sociaux de son temps, et que ces débats sont aujourd'hui encore au cœur des grandes questions que nos sociétés se posent sur elles-mêmes – qu'il s'agisse des conditions du maintien et de la légitimité de l'ordre social (*De la division du travail social*, 1893), des fonctions de l'éducation scolaire (*L'Évolution pédagogique en France*, 1938 posth.), du rapport des individus à leur expérience sociale (*Le Suicide*, 1897), du rôle des émotions dans la cohésion sociale (*L'Éducation morale*, 1925 posth.) ou encore de la signification des conduites religieuses.

III. VIVRE ET TRAVAILLER À BORDEAUX

La période bordelaise de Durkheim est tout aussi féconde en événements familiaux et personnels. C'est d'abord, après son mariage (1887) avec Louise Dreyfus, fille d'un industriel parisien, la naissance de ses deux enfants (Marie en 1888, André en 1892), sa participation au jury de l'agrégation de philosophie dès 1891 et sa titularisation comme Professeur de science sociale en 1896. Il habite alors au n° 179 du boulevard de Talence¹⁸. C'est aussi le formidable succès rencontré auprès de ses étudiants et l'estime unanime de ses pairs. Son jeune neveu Marcel Mauss, qui assiste à ses cours, en porte témoignage : « Les quelques étudiants philosophes de la Faculté des Lettres de Bordeaux n'étaient pas les seuls auditeurs de Durkheim. Ses cours étaient publics et assez suivis. Il y avait des juristes, des étudiants en droit, quelques collègues, un public assez exigeant, heureusement d'un côté. Mais d'autre part, il y avait aussi des

¹⁷ BOUDON R., 1999, « *Les formes élémentaires de la vie religieuse* » : une théorie toujours vivante, *L'Année sociologique*, vol. 49-1, p. 149-198.

¹⁸ Voir BÉRA M. (Dir.), 2014, *Émile Durkheim à Bordeaux (1887-1902)*, Bordeaux, Éd. Confluences.

instituteurs, des membres des divers enseignements, et enfin, ce personnel vague qui peuple les bancs des amphithéâtres dans nos grandes Facultés de province. Durkheim qui, non seulement était un merveilleux professeur, mais même aimait *professer, rechercha à la fois – effort bien dur – la vérité scientifique et l’efficacité didactique*¹⁹ ».

Le jeune prophète d’une science naissante attire en effet très vite, au-delà même de son public étudiant, des auditeurs cultivés, tant bordelais que parisiens, parmi lesquels il trouve ses premiers disciples : Aubin, Foucault, Hourticq ou encore Lalo²⁰. Dans le milieu universitaire, le juriste Léon Duguit, dont il fréquente régulièrement les « causeries sociologiques », ou encore l’historien Camille Jullian sont séduits par sa doctrine scientifique. En 1895, il apporte sa contribution à l’exposition internationale de Bordeaux, en présentant un tableau phylogénétique des diverses structures familiales²¹. Cependant, travailleur forcené (au point de mettre souvent sa santé en danger), chef de famille attentif et intellectuel sans concessions, Durkheim est tout sauf un mondain : le cercle des amitiés personnelles locales semble restreint à ses deux collègues philosophes Octave Hamelin et Georges Rodier, qui seront de tous les combats.

De fait, cette existence studieuse et austère, voire ascétique²², toute entière organisée autour de l’activité savante et de la vie familiale, n’est pas exempte d’épreuves douloureuses. L’Affaire Dreyfus, qui éclate en 1894, affecte triplement le citoyen juif, l’intellectuel rationaliste et, surtout, le républicain convaincu. Elle va le mobiliser dès l’entrée en scène de Zola en 1898. À une activité scientifique déjà harassante, s’ajoute alors une activité militante inlassable : collecte de signatures pour la révision du procès dans un milieu universitaire hostile ou qui hésite à s’engager ; participation à la fondation nationale de la Ligue pour la Défense des Droits de l’Homme de Ludovic Trarieux, dont il préside plusieurs sections girondines ; réponse au catholique dreyfusard Brunetière dans un article resté fameux sur « L’individualisme et les intellectuels »²³. Cette activité civique se prolonge dans la fondation, avec Hamelin, de la branche locale de la Fédération de la jeunesse laïque, une association de défense et de promotion de l’éducation populaire, dans le cadre de laquelle il prononce plusieurs conférences.

19 MAUSS M., « In memoriam, l’œuvre inédite de Durkheim et de ses collaborateurs », *L’Année sociologique*, n.s., 1, p. 7-29 ; repris in (*Œuvres III*, Paris, Éd. de Minuit, 1968-69, p. 484).

20 Voir BESNARD Ph., « La formation de l’équipe de l’Année sociologique », *Revue française de sociologie*, 1979, XX-1, pp. 7-31.

21 MAUSS M., art. cit. (*Œuvres III*, op. cit., p. 481).

22 Voir FOURNIER M., *Émile Durkheim (1858-1917)*, Paris, Fayard, 2007.

23 DURKHEIM É., *La Science sociale et l’action*, Op. cit., pp. 261-278.

Bordeaux, pourtant, dont il stigmatise quelque part le tempérament « ndolent ²⁴ », a sans doute déçu cet esprit inlassable et rigoureux. Avec la montée de l'Affaire, des hostilités s'affirment jusque dans l'entourage universitaire. Il est même la cible d'un journal local qui l'accuse d'avoir manqué à la déontologie universitaire en ayant appelé ses étudiants à signer une pétition dreyfusarde, et ses étudiants doivent prendre publiquement sa défense ²⁵. Le coup est rude pour ce militant passionné de la laïcité dont on rapporte qu'il refusa plusieurs fois l'invitation adressée par le grand rabbin de Bordeaux pour donner une conférence sur le judaïsme²⁶. Enfin – et surtout –, il ne tarde pas à trouver bien long un séjour qui le tient éloigné du milieu intellectuel parisien, et qu'il va de plus en plus vivre comme une injustice, tant la consécration de la Sorbonne se fait attendre...

Entre Bordeaux et Durkheim l'absence de séduction est donc, tous comptes faits, réciproque. Les écrits et la correspondance (publiée) de l'homme sont quasiment vides de toute référence à la ville où il vécut pourtant pendant quinze ans. Ce n'est pas à Bordeaux mais à Paris qu'il soutient sa Thèse et que Louise met au monde leurs deux enfants, même si la Côte Basque (Biarritz, Guéthary) devient rapidement un lieu favori de villégiature... Quant au choix de Montesquieu comme sujet d'une Thèse complémentaire en latin, dans lequel on a voulu voir un geste d'élégance envers un grand Bordelais, il est d'abord et surtout un hommage rendu par Durkheim à un auteur qu'il tient pour l'un des pères fondateur de la science sociale²⁷.

Parallèlement, Bordeaux semble avoir effacé jusqu'au souvenir de ce résident si peu séduit par elle puisqu'elle n'a longtemps conservé aucune trace du nom du fondateur de ce que l'on appela pourtant longtemps l'« École de Bordeaux » – ni rue, ni école, ni immeuble, ni monument ²⁸. Mais ce n'est pas tout. Le successeur

24 DURKHEIM É., « Lettres à Célestin Bouglé » (lettre du 13 Mars 1899) in DURKHEIM É., *Textes II*, Paris, Éd. de Minuit, 1975, p. 428.

25 LUKES S., *Op. cit.*, p. 333.

26 BIRNBAUM P., 1971, « Préface » in DURKHEIM É., *Le Socialisme*, Paris, P.U.F., p. 17. Voir également BIRNBAUM P., 1976, « La conception durkheimienne de l'État : l'apolitisme des fonctionnaires », *Revue française de sociologie*, XVII-2, p. 247-258.

27 DURKHEIM É., 1892, *Quid Secundatus Politicæ Scientiæ Instituentæ Contulerit*, Bordeaux, Gounouilhou. Trad. française : DURKHEIM É., 1953, *Montesquieu et Rousseau, précurseurs de la sociologie*, Paris, Marcel Rivière.

28 En 1995, à l'occasion d'un Colloque international organisé par le département de Sociologie de l'Université Victor Segalen-Bordeaux 2 et à l'initiative de M. Etienne Halphen, petit-fils de Durkheim, une plaque commémorative été apposée sur la façade de l'immeuble sis 92, Bd Franklin-Roosevelt (anciennement : 179, Bd de Talence) où la famille Durkheim s'installa à son arrivée à Bordeaux ; à partir de 1896, elle vécut au n° 218 du même boulevard. Voir également : BÉRA M., *Op. cit.*

même de Durkheim dans sa chaire bordelaise, le sociologue Gaston Richard, membre jusqu'alors important de l'équipe de *L'Année sociologique*, se révélera très tôt être un apostat et rejoindra les rangs de l'antidurkheimisme de René Worms et de sa *Revue internationale de sociologie*²⁹. Mais c'est avec l'occupation de cette chaire entre 1930 et 1940 par Max Bonnafous, admirateur de Déat et secrétaire d'État sous Vichy, que le sort s'acharnera le plus sur la mémoire de Durkheim. Quant à la période de la Libération, elle ne lui sera pas plus favorable puisque Jean Stoetzel, qui compte cependant parmi les reconstruc-teurs de la sociologie française, demandera tout net à ses étudiants bordelais d'« oublier Durkheim »³⁰ !

IV. DURKHEIM ET MAUSS À BORDEAUX : NAISSANCE DE L'ETHNOLOGIE FRANÇAISE

Durkheim n'est installé à Bordeaux que depuis trois ans lorsqu'il convie son neveu à l'y rejoindre³¹. Le jeune Marcel Mauss, fils de sa sœur Rosine, a dix-huit ans et vient de quitter le lycée d'Épinal, berceau de la famille, où il a fait d'excellentes études secondaires. Pourtant, cet élève si doué ne prend pas le chemin avunculaire de l'École normale supérieure. L'oncle semble en effet avoir décidé d'un autre sort pour son neveu : c'est sous sa houlette qu'il préparera son agrégation de philosophie. Sans doute le choix de l'université de Bordeaux est-il loin d'être mauvais puisque celle-ci compte, après Paris, parmi les meilleures dans ce domaine. En outre, le jeune Marcel, si capable soit-il, paraît devoir faire l'objet d'une éducation particulièrement attentive, propre à inculquer le sens du labeur à un adolescent que son oncle trouve – et ne cessera de juger – bien trop frivole. Pendant cinq ans, de 1890 à 1895, Durkheim ne sera évidemment pas seulement le plus brillant des maîtres de son neveu ; il sera aussi son mentor le plus attentif.

1. Portait de M. Mauss en Pygmalion

De fait, jamais carrière ne fut sans doute mieux préparée ! Bien sûr, le jeune homme cherche alors sa voie. Mais c'est dans l'une des directions que son oncle lui indique – non sans une certaine autorité. « C'est par goût philosophique et

29 Voir PICKERING W.S., 1979, « Gaston Richard : collaborateur et adversaire », *Revue française de sociologie*, XX-1, p. 163-182.

30 Voir BESNARD Ph. (Dir.), 1991, « Reconstructions de la sociologie française (1945-1960) », *Revue française de sociologie*, N° spécial, XXXII-3, p. 443-451.

31 Marcel Mauss (1872-1950), de quatorze ans son cadet, est le fils de sa sœur Frosine. Pendant cette période, le couple Durkheim a également accueilli Henri Durkheim, un autre neveu. Pour une biographie complète de M. Mauss, voir : FOURNIER M., *Marcel Mauss*, Paris, Fayard, 1994.

aussi par destination consciente, écrit-il, que, sur l'indication de Durkheim, je me spécialisai dans la connaissance des faits religieux et m'y consacrai presque entièrement pour toujours. (...) Nous cherchions à placer ma force au meilleur endroit pour rendre service à la science naissante et combler les plus graves lacunes.³² » Voilà, à l'évidence, une « vocation » individuelle bien ... collective, et assez peu spontanée ! On sait en effet que l'élève assiste activement le maître dans la préparation des matériaux du *Suicide* en traitant manuellement 26.000 fiches individuelles – travail titanesque que le maître récompense en confectionnant spécialement pour l'élève un cours sur les origines de la religion, en 1894. « Pour moi (...) et pour lui » précise Mauss³³, qui semble vouloir indiquer par là que l'entreprise collective vient de démarrer.³⁴

Ainsi, il apparaît clairement que ces cinq années de cohabitation bordelaise ont eu pour seul et unique objectif de faire de Marcel Mauss le premier disciple et collaborateur de Durkheim !

L'ambition de Durkheim est en effet de fonder une science positive (et non plus seulement spéculative ou normative) des faits sociaux, c'est-à-dire une science en grande partie inductive même si cette induction doit être largement dirigée par des hypothèses théoriques fortes. De plus, sa conception très strictement évolutionniste de la réalité sociale débouche sur *une méthode génétique* recherchant l'explication des institutions contemporaines dans leurs formes archaïques prétendues être les plus simples, les plus pures et les plus observables. Le matériau empirique dont la nouvelle sociologie doit se nourrir, seule l'ethnologie est donc en mesure de le procurer. Or il sait que sa seule culture, si vaste soit-elle, ne pourra pas suffire à la réalisation d'un tel programme. Il y faut la collaboration de beaucoup d'autres savants, spécialisés dans des domaines nombreux et complémentaires : à eux la moisson des faits, à lui la synthèse des lois ! En outre, l'ethnologie, qui doit être l'instrument privilégié de cette entreprise, est en France encore dans les limbes, et doit à son tour devenir scientifique³⁵. Marcel Mauss, le neveu providentiel, merveilleusement doué dans tous les domaines des sciences humaines sera le premier – chronologiquement et hiérarchiquement – de cette équipe de moissonneurs de faits sociaux que sera l'École durkheimienne. Mieux encore : il devra y être le premier ethnologue.

32 Marcel MAUSS, *L'œuvre de Mauss par lui-même*, art. cit., p. 214.

33 *Ibid.*

34 On sait aussi que c'est à Bordeaux que le futur co-fondateur de *L'Humanité* fait ses premières armes de militant socialiste, et qu'il s'y lie d'amitié avec Marcel Cachin venu disputer à Alfred Dancy son mandat municipal.

35 Voir Victor KARADY, 1972, « Naissance de l'ethnologie universitaire » in *Marcel Mauss*, Paris, L'Arc (48), p. 33.

2. Le Missi dominici de son oncle

En 1895, son agrégation de philosophie en poche, Mauss s'installe à Paris. Il a refusé le poste qu'on lui offrait à Bordeaux, préférant élargir et approfondir ses connaissances en indologie dont il devient très vite un spécialiste. La religion est son domaine de prédilection. Il en maîtrise parfaitement toutes les dimensions – historiques, linguistiques, ethnographiques. Il publie son premier article sur ce sujet en 1896³⁶. Quatre ans plus tard, à l'École pratique des hautes études, il est chargé d'un cours d'histoire de la philosophie et des religions indiennes avant le bouddhisme³⁷. L'année suivante, en 1901, il devient titulaire de la chaire d'Histoire des religions des peuples non civilisés. Après la mort de Durkheim en 1917, il reprendra le flambeau d'une École que la guerre a laissée exsangue pour éclairer la route non plus d'une sociologie qui va lentement s'éteindre³⁸, mais plutôt d'une ethnologie à laquelle il va donner le lustre que l'on sait.

Or souvenons-nous que c'est dès 1895 que Durkheim affirme avoir formé sa conception de la place centrale du phénomène religieux dans la vie sociale³⁹, et que c'est en 1896 qu'il se lance dans l'aventure de *L'Année sociologique* dont le premier volume verra le jour en 1898. Aussi ne peut-on s'empêcher de voir dans le départ de Mauss pour Paris la poursuite de la stratégie scientifique de Durkheim. Minutieusement formé et instruit par ses soins, le destin de ce Pygmalion est de devenir à la fois le *missi dominici* et l'informateur de son créateur – son bras séculier. Bordeaux est en effet trop loin de Paris – seul endroit où toute entreprise collective et toute aventure éditoriale sont possibles, et dont les bibliothèques et les musées renferment seuls la mémoire de la culture humaine sous tous ses aspects.

Arrivé dans la capitale, Mauss devient donc, selon ses propres termes, l'« agent de recrutement » de Durkheim. Il reconnaît en effet que « Durkheim solitaire à Bordeaux sentait cruellement l'énormité de sa tâche et sa relative impuissance. Quel que fût son génie, il ne pouvait dominer que de loin les ressources de l'histoire, du passé, de l'enquête sur les sociétés actuelles⁴⁰ ». Sa rencontre avec Hubert, qui date de 1897, est bien sûr décisive : c'est ensemble qu'ils assureront la responsabilité de la section « sociologie religieuse » de *L'Année*

36 Marcel MAUSS, « La religion et les origines du droit pénal d'après un livre de Steinmetz », *Revue de l'histoire des religions*, 1896, 34, p. 269-295 (Œuvres II, p. 651-698).

37 L'École pratique des hautes études a été créée par V. Duruy en marge de l'Université en 1867 ; sa V^e section (Sciences religieuses) date de 1885.

38 Voir CUIN Ch.-H. et F. GRESLE, 1992, *Histoire de la sociologie. T. 2 : Depuis 1918*, Paris, La Découverte.

39 Steven LUKES, *Op. cit.*, p. 237.

40 Marcel MAUSS, « L'œuvre de Mauss par lui-même », art. cit., p. 210.

sociologique, forts d'une amitié particulièrement étroite et d'une collaboration extrêmement féconde⁴¹. C'est également Mauss qui recrutera, pour l'équipe de la revue, ses collègues Fossey, I. Lévy, Meillet et Moret, et ses élèves Chaillière, Hertz et Stickney⁴². Jusqu'en 1913, date de la disparition de la première série de *L'Année sociologique* à cause de la guerre (qu'il fera comme engagé volontaire), sa collaboration à l'œuvre de son oncle sera inlassable.

Ainsi, on peut penser que c'est l'isolement involontaire de Durkheim à Bordeaux durant quinze ans qui a conduit celui-ci à forger, en la personne de son neveu Marcel Mauss, l'instrument intellectuel et social de la réalisation de son projet. Ce projet ne requérait-il pas, au plan scientifique, la collaboration d'un spécialiste formé dans la plupart des champs de l'ethnologie et, au plan institutionnel, la présence à Paris d'un homme de confiance ? Parce que ce spécialiste n'existait pas, le maître bordelais ne devait-il pas s'acquitter personnellement de sa formation dans la direction la plus efficacement et, surtout, la plus rapidement rentable ?

Ce n'est donc pas seulement sur le destin de Mauss que le séjour forcé de Durkheim à Bordeaux a eu une influence déterminante. C'est aussi – par voie de conséquence – sur le sort de l'ethnologie française elle-même. En effet, si Mauss fut ainsi privé longtemps d'une carrière universitaire brillante⁴³, la discipline dont il devait rapidement devenir le maître tira au contraire des bénéfices immenses de la chance qui la faisait naître en dehors d'une Université qui, dans le même temps et grâce à l'œuvre de Durkheim, allait la reconnaître comme une authentique science humaine⁴⁴. Il suffit, pour s'en convaincre, de rappeler le sort funeste de la sociologie française après la disparition de son fondateur⁴⁵. Désormais privée de la légitimité que lui avait conférée la mission idéologique dont la III^{ème} République l'avait investie, n'étant pas parvenue à s'imposer comme une discipline diplômante et enseignée dans les lycées, sa survie ne dépendait plus que des rares postes universitaires qu'elle était parvenue à conquérir⁴⁶. Vouée

⁴¹ *Ibid.*, p. 215.

⁴² Voir Philippe BESNARD, « La formation de l'équipe de l'Année sociologique », art. cit.

⁴³ En 1931, cependant, cette carrière sera couronnée par une chaire au Collège de France.

⁴⁴ Ce fait est largement démontré par Victor KARADY, « Naissance de l'ethnologie universitaire », art. cit., qui souligne également que la position marginale de l'ethnologie dans l'Université et l'action personnelle de Mauss pour rester à l'écart, voire rompre, avec l'École durkheimienne expliquent le succès de cette discipline.

⁴⁵ Voir CUIN Ch.-H. et François GRESLE, 1992, *Histoire de la sociologie (T.I)*, Paris, La Découverte, p. 6-14.

⁴⁶ Voir KARADY V., 1976, « Durkheim, les sciences sociales et l'Université : bilan d'un semi-échec », *Revue française de sociologie*, XVII-2, p. 267-311.

à la formation d'enseignants de philosophie et, de ce fait, négligeant gravement la recherche, elle allait rapidement dégénérer en une discipline ruminant son passé, spéculant sur ses principes et continuant à affirmer ses vertus de protection de l'ordre social⁴⁷. En revanche, dans le giron de l'École pratique des hautes études, l'ethnologie pouvait se consacrer toute entière à la recherche et à la formation de chercheurs libérés des contraintes académiques de l'élaboration d'une carrière universitaire. Loin des débats idéologiques dont retentissait l'Université⁴⁸ et discipline autonome de la philosophie, dont la sociologie restait la vassale, elle pouvait désormais accomplir sans entraves sa vocation de collecte, d'accumulation et d'analyse concrète des faits concrets. Mauss ne cessa d'ailleurs de le rappeler à ses collègues : « Il est peu utile de philosopher de sociologie générale quand on a d'abord tant à connaître et à savoir, et quand on a ensuite tant à faire pour comprendre⁴⁹ ».

Ce n'est très certainement pas du haut d'une chaire universitaire que Mauss eut pu lancer une telle mise en garde. Et si l'ethnologie française – dont il présidait désormais aux destinées – allait pouvoir éviter de sombrer avec la discipline qui venait de lui donner le jour, c'est peut-être bien parce que le sort avait si longtemps exilé son oncle à Bordeaux.

En 1902, Durkheim est nommé à la Sorbonne comme suppléant puis successeur de F. Buisson dans une chaire dont il obtient en 1913, de haute lutte, qu'elle porte désormais le titre de « science de l'éducation et sociologie ». Cette période parisienne, tout aussi active que la précédente, est essentiellement consacrée à la promotion institutionnelle de la discipline sociologique, à l'édition de *L'Année sociologique*, ainsi qu'à la rédaction des *Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912). Refusant, malgré son amitié avec Jaurès, tout militantisme politique, Durkheim est cependant profondément engagé dans les combats réformateurs et laïques républicains et, tout particulièrement, dans celui de « La nouvelle Sorbonne » pour rénover l'enseignement supérieur, où il se fera de solides et parfois odieux adversaires. La fin de sa vie sera d'ailleurs marquée, en pleine guerre, par d'ignobles attaques personnelles de nature antisémite et par la mort de son fils André sur le front serbe. Il meurt le 15 novembre 1917, d'épuisement et – dit-on – de chagrin.

⁴⁷ Voir Johan HEILBRON, 1985, « Les métamorphoses du durkheimisme, 1920-1940 », *Revue française de sociologie*, XXVI-2, p. 203-237.

⁴⁸ *Ibid.* Voir également LEPENIES W., 1990, *Les Trois cultures. Entre science et littérature l'avènement de la sociologie*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.

⁴⁹ Marcel MAUSS, *Œuvres III*, Op. cit., p. 354.

L'œuvre de Durkheim est loin, dans l'ensemble, de constituer une référence privilégiée pour la sociologie contemporaine. Tant sur le plan épistémologique que sur celui de ses orientations théoriques cardinales, cette dernière semble s'être éloignée d'une entreprise qu'elle juge, de façon inégalement informée, par trop « positiviste » et par trop « holiste ». Mais la sociologie durkheimienne vaut infiniment plus que sa vulgate : d'une part, ce *positivisme* joue le plus souvent le rôle d'un utile garde-fou contre bien des dérives scientifiques et, d'autre part, ce *holisme* est toujours conjugué avec un individualisme qui, à y bien regarder, s'avère décisif dans les processus explicatifs. Aussi convient-il sans doute de rectifier une représentation qui se fonde trop rapidement sur les écrits dogmatiques de Durkheim au détriment d'analyses aussi nuancées que subtiles.

Ainsi, l'œuvre durkheimienne nous apparaît tout à la fois plus différenciée, plus moderne et, surtout, plus féconde qu'ont tenté de le faire accroire de trop rapides proclamations de son épuisement théorique et méthodologique. Cent ans après la disparition de son auteur, elle n'a pas cessé d'inspirer ses successeurs, tant par la pertinence et l'actualité des questions qui la fondent que par la richesse des perspectives de recherche qu'elle continue à ouvrir.

Quant au rapport de Durkheim à Bordeaux, il est pétri d'ambivalence. Celui qui affirmait que « le lien qui rattache chacun de nous à un point du territoire que nous occupons est infiniment fragile et se brise avec la plus grande facilité. (...) La vie qui nous entoure *immédiatement n'est même pas celle qui nous intéresse le plus vivement.*⁵⁰ » est aussi celui qui, lorsqu'il quittera Bordeaux pour Paris, écrira à son ami bordelais O. Hamelin : « Revenu ici le 16 septembre pour emménager, j'ai été pris aussitôt d'un mauvais état moral qui m'a fait passer de tristes moments et à tout le monde autour de moi. (...) Mais ce qui était pour la plus grande part ans mon état, c'était, vous le devinez, le sentiment d'une certaine diminution morale, par le fait que j'avais renoncé, sans raison absolument impérieuse, à la vie sévère que je menais de concert avec vous. Si terne qu'ait été, par certains côtés, mon existence, j'y tenais et elle me tenait⁵¹ ».

50 DURKHEIM É., 1950, *Leçons de sociologie* (1890-1900), Paris, P.U.F., p. 135.

51 DURKHEIM É., 1975, « Lettres à Octave Hamelin » (21 octobre 1902), *Textes*, T. 2, *Op. cit.*, p. 455-46.

L'apport de Durkheim à la connaissance de l'entreprise familiale

Gérard Hirigoyen et Amélie Villéger

Amélie Villéger est Attachée Temporaire d'Enseignement et de Recherches (ATER)   l'Université de Bordeaux. Ses domaines d'expertise portent sur la gestion d'entreprise, les ressources humaines et l'entreprise familiale. Elle a soutenu en 2016, sous la direction du Pr. Gérard Hirigoyen, un doctorat en Sciences de Gestion (*Contribution à la connaissance de la gouvernance copreneuriale dans l'entreprise familiale*). Ce travail s'intéresse au contexte spécifique dans lequel un couple gère une d'entreprise commune et met notamment en exergue le pouvoir formel et informel des femmes qui s'y engagent. Gérard Hirigoyen (voir biographie des parrains de Pha ton en page XXX) ancien Président de l'Université Montesquieu, dirige le Pôle Universitaire de Sciences de Gestion de Bordeaux (PUSC).

Lorsque, jeune professeur agrégé de philosophie, Émile Durkheim (1858-1917) arrive à Bordeaux en 1887¹, il est chargé du nouveau cours de « pédagogique et science sociale » à la faculté des Sciences et des Lettres². Ses  tudiants³ sont inscrits à la faculté de droit, d'histoire ou de lettres, la sociologie n'existait pas en tant que discipline académique. Mais, en montrant qu'il « faut traiter les faits sociaux comme des choses » (*Les Règles de la méthode sociologique*, 1895), il impose progressivement l'idée que le chercheur sociologue peut étudier

1 C'est Louis Liard, professeur de philosophie à la Faculté de Bordeaux et directeur de l'enseignement supérieur, qui nomme Durkheim en 1887 à Bordeaux, où il succède à Alfred Espinas, promu doyen de la Faculté des lettres.

2 Située au 20 Cours Pasteur, aujourd'hui Musée d'Aquitaine.

3 Certains deviendront célèbres comme Marcel Mauss, son neveu, futur fondateur de l'ethnologie ou Léon Duguit, qui empruntera à son professeur la méthodologie sociologique pour ses futures analyses juridiques.

les phénomènes sociaux comme le chercheur physicien étudie les phénomènes physiques⁴. C'est le début d'une riche carrière scientifique qui fera de lui le père de la sociologie moderne⁵.

À Bordeaux, Durkheim se révèle et assoit sa notoriété. Sur les cinq ouvrages de référence qu'il écrit quatre sont publiés durant sa période bordelaise (sa thèse latine sur Montesquieu en 1892, *De la division du travail social* en 1893, *Les Règles de la méthode sociologique* en 1895 et *Le Suicide* en 1897). Quant à son dernier opus, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912), il a, lui aussi, été préparé dans la capitale girondine, même s'il ne sera publié qu'ultérieurement à Paris. Parallèlement, il prend la tête du premier département de sociologie créé dans une faculté européenne et fonde *L'Année Sociologique*, revue qui le propulse au rang de fondateur de « l'École durkheimienne » et scelle sa reconnaissance internationale.

Durant cette période, son engagement est aussi politique. Il prend parti dans l'affaire Dreyfus et est nommé président de la section bordelaise de la toute jeune Ligue des droits de l'Homme.

Il s'installe à Paris en 1902, « sans raison absolument impérieuse » (Béra, 2014)⁶, sinon celle de l'opportunité d'une nomination à la Sorbonne où il prend la tête de la chaire « Sciences de l'éducation ». Sa période parisienne est cependant à la fois moins heureuse personnellement et moins féconde scientifiquement que son séjour bordelais. Il sombre dans une dépression qui le minera plusieurs mois.

Cent ans après sa disparition⁷, il est intéressant de s'interroger sur la permanence et l'actualité de la pensée de ce père fondateur. Les travaux de Durkheim sont éminemment précurseurs et permettent d'éclairer et de comprendre les problématiques contemporaines des entreprises familiales, car ils sont centrés sur celle qui a longtemps été considérée comme la variable manquante de la recherche dans ce domaine : la famille.

4 Il suggère même que la sociologie peut précéder à l'étude d'autres sciences pourtant déjà reconnues : « Il me semble impossible que l'art juridique ne se modifie pas suivant l'idée qu'on a de la société en général, ou de telle fonction sociale en particulier » (Introduction à la sociologie de la famille, 1888).

5 Bien qu'il considère lui-même qu'un autre célèbre auteur bordelais, Montesquieu, est l'un des précurseurs de la sociologie (Durkheim, 1892), il reste celui qui l'a portée au rang de discipline universitaire.

6 Béra, M. (2014). *Émile Durkheim à Bordeaux (1887-1902)*. Bordeaux: Confluences.

7 Un colloque international intitulé « La postérité de l'œuvre d'Émile Durkheim cent ans après » s'est tenu à Bordeaux les 1, 2 et 3 juin 2017 pour célébrer le centenaire de sa disparition.

Durkheim (1892)⁸ considère la famille comme le groupe social « le plus simple de tous et dont l'histoire est la plus ancienne ». Dans ce groupe social, il souligne le glissement de ce qu'il appelle « le communisme familial » vers « l'individualisme familial ». Si dans le premier système de référence, la famille est « un tout où les parties n'ont plus d'individualité distincte », dans le second, « chacun des membres qui la composent a son individualité, sa sphère d'action propre » (p. 5).

En 1892, dans son cours sur la famille conjugale qu'il dispense à la faculté de Bordeaux, Durkheim estime que « le grand changement qui s'est produit à ce point de vue, c'est l'ébranlement progressif du communisme familial [...]. Chacun prend davantage sa physionomie propre, sa manière personnelle de sentir et de penser ; or, dans ces conditions, le communisme devient de plus en plus impossible, car il suppose au contraire, l'identité, la fusion de toutes les consciences au sein d'une même conscience commune qui les embrasse ». La famille communiste et son esprit clanique sont en train de disparaître, si ce n'est déjà fait : « Du clan, pour la première fois, il ne reste plus de traces » (p. 7).

Mais, pour Durkheim, il est un lien qui peut pallier l'appauvrissement du communisme familial : le lien conjugal⁹. « Tandis que la famille perd du terrain, le mariage au contraire se fortifie ». La « famille communiste » devient une « famille conjugale », c'est-à-dire une entité centrée sur « le mari, la femme, les enfants mineurs et célibataires »¹⁰. Il la nomme « conjugale » car « les seuls éléments permanents en sont le mari et la femme, puisque tous les enfants quittent tôt ou tard la maison ». Plus tard, Lacan (1938)¹¹ parlera de manière plus prosaïque de « trognon » conjugal, pour décrire le même phénomène de « contraction de la famille occidentale » autour du couple parental. Cette famille conjugale peut, selon lui, succéder au clan d'antan. Dans *L'origine des systèmes familiaux*, Todd (2011)¹² estime d'ailleurs que cette forme familiale, qu'il appelle « famille nucléaire », est le modèle familial premier et universel à partir duquel tous les autres se sont développés.

8 Durkheim, E. (1892). La famille conjugale. *Revue philosophique*.

9 Le Play (1855) a une vision moins positive de la famille nucléaire. Il la qualifie d' « instable », car les parents sont destinés à y mourir seuls, du fait du départ des enfants. Dans les deux autres formes familiales qu'il identifie, au contraire, tous les fils (famille patriarcale) ou l'un des enfants (famille souche) continuent de cohabiter avec leurs parents une fois mariés. In Le Play, F. (1855). *Les ouvriers européens. Études sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe, précédées d'un exposé de la méthode d'observation*. Paris: Imprimerie impériale.

10 La famille conjugale peut aujourd'hui aussi se constituer autour de l'union de deux hommes ou de deux femmes, depuis la loi n° 2013-404 du 13 mai 2013.

11 Lacan, J. (1938). *Les complexes familiaux*. Paris: Encyclopédie Française.

12 Todd, E. (2011). *L'Origine des systèmes familiaux, Tome 1 : L'Eurasie*. Paris : Gallimard.

Durkheim (1892) remarque en outre que le milieu professionnel pourrait lui aussi être un substitut aux insuffisances désormais avérées de l'institution familiale : « On ne voit donc qu'un groupe qui soit assez rapproché de l'individu pour que celui-ci puisse y tenir étroitement, assez durable pour que celui-ci puisse espérer la perspective. C'est le groupe professionnel. Je ne vois que lui qui puisse succéder à la famille dans les fonctions économiques et morales que celle-ci devient de plus en plus incapable de remplir [...]. Pour sortir de l'état de crise que nous traversons, il faudra peu à peu attacher les hommes à leur vie professionnelle, constituer fortement les groupes de ce genre. Il faudra que le devoir professionnel prenne dans les cœurs le même rôle qu'a joué jusqu'ici le devoir domestique » (p. 12).

En agrégeant famille et entreprise, l'entreprise familiale semble donc avoir trouvé la parade à l'étiollement du phénomène communiste. Dans la famille entrepreneuriale comme dans la famille communiste « tous les parents vivent en commun, possèdent en commun » (Durkheim, 1892). Finalement, l'entreprise familiale serait peut-être le dernier bastion du communisme familial durkheimien.

C'est pourquoi il est paradoxal de constater que ces analyses n'ont jamais été mobilisées pour appréhender l'entreprise familiale. La pensée de Durkheim, appliquée au contexte entrepreneurial, apporte pourtant un éclairage aussi précieux qu'étonnamment d'actualité aux problématiques de ces entreprises. Elle permet notamment de replacer la famille au cœur de l'analyse et de procéder au déplacement du raisonnement de « l'entreprise familiale » vers « la famille entrepreneuriale ».

D'abord, la déliquescence du lien de communauté familiale signe l'indépendance de l'individu. En effet, si le lien est ce qui rapproche, il est aussi ce qui entrave. En s'individualisant, l'être social s'émancipe de sa famille. À moins que ce ne soit l'inverse. En tous cas, il devient plus facile pour lui de choisir « une tâche et un genre de vie propre » (Durkheim, 1888)¹³. L'affaiblissement du communisme familial va de pair avec un renforcement de l'autonomie professionnelle. Le travail, autrefois principalement réalisé en famille, peut alors s'envisager à l'extérieur. La révolution industrielle a initiée le phénomène : l'individu est sorti de sa famille pour aller travailler. Aujourd'hui, la mondialisation ne fait que l'accentuer : l'individu sort de son pays pour aller travailler. L'éloignement géographique, facilité et normalisé, contribue à distendre les liens familiaux. Les nouvelles technologies de communication ne pallient que partiellement cet étiollement de la cellule familiale. Les entreprises familiales sont elles aussi touchées par le phénomène. Si l'hétérogénéité des

¹³ Durkheim, E. (1888). *Introduction à la sociologie de la famille*. Bordeaux: Annales de la faculté des lettres de Bordeaux.

attentes et des fonctions d'utilité individuelles au sein de la famille a longtemps été ignorée pour leur étude, il est aujourd'hui, et sous l'impulsion d'auteurs comme Hirigoyen (2009)¹⁴, impossible de ne pas en tenir compte (I). Ensuite, le resserrement de la cellule familiale autour du couple conjugal trouve un écho significatif dans la croissance ininterrompue d'une forme particulièrement répandue d'entreprises familiales : celles dirigées par des couples (II).

I. L'apport de l'analyse durkheimienne à la compréhension de l'atténuation des liens familiaux dans l'entreprise familiale

Durkheim attribue le déclin du communisme familial à la densification et à la complexification des sociétés¹⁵. L'individualisme serait un moyen d'être reconnu et de se reconnaître dans un tissu social de plus en plus dense et complexe. « L'accroissement simultané du volume et de la densité des sociétés, voilà en effet la grande nouveauté qui sépare les nations actuelles de celles d'autrefois ; voilà probablement un des principaux facteurs qui dominent toute l'histoire ; voilà, en tout cas, la cause qui explique les transformations par lesquelles a passé la solidarité sociale [...]. Quand les sociétés ont peu d'étendue, grâce au contact plus intime de leurs membres, à la communauté plus complète de la vie, à l'identité presque absolue des objets de la pensée, les ressemblances l'emportent sur les différences et par conséquent le tout sur les parties ; au contraire, à mesure que les éléments du groupe deviennent plus nombreux sans cesser d'être en relations suivies, sur ce champ de bataille agrandi où l'intensité de la lutte croît avec le nombre des combattants, les individus ne peuvent se maintenir que s'ils se différencient » (Durkheim, 1988, p. 6).

Comme soumise à un réflexe pavlovien et darwinien, la famille doit donc « nécessairement se contracter à mesure que le milieu social avec lequel chaque individu est en relations immédiates, s'étend davantage » (Durkheim, 1892).

Mais Durkheim ne se contente pas de constater l'essor de l'individualisme. Il en fait aussi une critique plus ou moins larvée. Lorsqu'il enseigne à ses étudiants bordelais sa « loi de la contraction familiale », il associe le communisme familial à un système garant d'une certaine stabilité et d'une harmonie familiale et sociale alors que l'individualisme conduit à ce qu'il appelle l'anomie¹⁶, c'est-à-dire une

14 Hirigoyen, G. (2009). Concilier finance et management dans les entreprises familiales. *Revue française de gestion*, 8(198-199), 393-411.

15 Dans *De la division du travail social* (1893), Durkheim parle de « densité morale et dynamique de la société ».

16 Du grec ἀνομία / *anomia*, du préfixe ἀ- *a-* « absence de » et νόμος / *nomos* « loi, ordre, structure ».

situation où les aspirations individuelles ne sont plus régulées par les normes sociales. Or, le recul des valeurs communes entraîne le recul de l'ordre social. L'individu se sent perdu et, dans cet univers non cadré par des normes supérieures fortes, le sentiment de liberté qu'il cherchait peut rapidement se transformer en perte de repères. Il ne sait plus comment borner ses désirs et souffre du « mal de l'infini », qui peut le conduire au suicide (Durkheim, 1897)¹⁷.

Même si certains auteurs s'opposent ensuite à cette vision¹⁸, l'atténuation des liens familiaux possède donc, dans l'approche durkheimienne, et dans celle de plusieurs auteurs à sa suite¹⁹, une connotation largement négative.

Les entreprises familiales ont suivi cette évolution sociétale et le communisme y a aussi, dans une certaine mesure, laissé la place à l'individualisme. Dès 2002, Hirigoyen²⁰ relève qu'au cours du temps, le capital de l'entreprise familiale devient théoriquement de plus en plus dispersé, entre les mains de membres familiaux de moins en moins proches généalogiquement. Plus le temps passe, plus l'entreprise familiale risque d'être confrontée à l'éparpillement de son capital et donc à la montée de l'individualisme.

Par analogie avec l'analyse durkheimienne dans laquelle c'est « l'accroissement simultané du volume et de la densité des sociétés » qui provoque la chute du communisme familial, l'accroissement simultané du volume et de la densité de la famille propriétaire précipiterait-il la chute de l'entreprise familiale ? Effectivement, selon un rapport Pwc de 2014²¹, seules 12% d'entre elles existent encore à la troisième génération.

Là encore, la pensée durkheimienne est éclairante. Selon lui, plus un milieu social est restreint, plus il est en état de s'opposer à ce que des divergences apparaissent (Durkheim, 1892). En s'élargissant, la famille entrepreneuriale

17 Durkheim, E. (1897). *Le Suicide : Étude de sociologie*. Paris : Félix Alcan.

18 Pour Déchaux (2011), « l'individualisme n'est pas le contraire de la régulation sociale, mais une autre manière de se représenter et de vivre le lien à l'autre. Écartons le mythe assimilant individualisme et déclin de la société, cette crainte naïve d'une possible dissolution sociale ». In Déchaux, J.-H. (2011). La famille à l'heure de l'individualisme. *Revue Projet*, 3(322), 24-32.

19 Pour Kant par exemple, l'individu n'est certain de bien agir que si les motifs qui le déterminent tiennent, non aux circonstances particulières dans lesquelles il est placé, mais à sa qualité d'homme in abstracto. Au contraire, son action est mauvaise si elle ne peut se justifier que par ses intérêts propres.

20 Hirigoyen, G. (2002). Le gouvernement des entreprises familiales. Dans *La gestion des entreprises familiales, sous la direction de Gérard Hirigoyen et Jérôme Caby* (pp. 17-31). Economica.

21 Le rapport, intitulé "Bridging the gap: Handing over the family business to the next generation", est disponible à l'adresse : http://www.pwc.fr/fr/assets/files/pdf/2014/04/pwc_entreprises_familiales2014.pdf

devient donc non seulement un terreau de plus en plus propice aux divergences mais aussi une entité de moins en moins forte pour les affronter. Si dans la société, le recul des valeurs communes conduit à la diminution voire à la destruction de l'ordre social, dans l'entreprise il conduit à la diminution voire à la destruction de l'ordre entrepreneurial.

En effet, c'est bien l'unité de la famille qui fait la force de l'entreprise familiale. En cas de scission familiale, l'implosion entrepreneuriale est probable. La qualité des liens familiaux a même un impact sur la performance (Litz, 1997)²². Les liens familiaux équilibrés jouent un rôle crucial pour le succès et la survie de l'entreprise familiale. La « santé du système familial » et « les bonnes relations entre les membres de la famille » sont des éléments essentiels de la pérennité entrepreneuriale (Beckard et Dyer, 1983)²³. Des liens familiaux « proches et forts » sont vitaux pour la longévité de ces firmes et fondent leur réussite (Sorenson, 1999)²⁴.

Or, dans les firmes familiales, chaque membre de la famille a une relation différente à l'entreprise et des intérêts différents dans l'entreprise, que ce soit en termes de pouvoir, de droits, de prestige, de sécurité, d'économie ou d'engagement. Les exemples d'entreprises familiales dans lesquelles la famille perd le contrôle suite à des dissensions internes sont très nombreux. L'archétype bordelais du genre est sûrement le château d'Yquem, passé aux mains du groupe LVMH à la suite de conflits entre les membres de la famille propriétaire. Alors que le comte de Lur Saluces souhaitait ardemment garder l'entreprise au sein de la famille²⁵, le reste de la famille, allié à Bernard Arnault, avait un avis contraire. Ces partisans de la vente ont fini par l'emporter, s'enrichissant considérablement²⁶ mais ruinant parallèlement l'unité familiale. La valeur financière était plus importante à leurs yeux que la valeur émotionnelle (Hirigoyen, 2014)²⁷.

22 Litz, R. A. (1997). The family firm's exclusion from business school research: Explaining the void ; addressing the opportunity. *Entrepreneurship Theory and Practice*, 21(3), 55-70.

23 Beckard, R., & Dyer, G. (1983). Managing continuity in the family-owned business. *Organizational Dynamics*, 12(1), 59-65.

24 Sorenson, R. (1999). Conflict management strategies used by successful family businesses. *Family Business Review*, 12(2), 133-146.

25 Il engage quarante procédures judiciaires avec l'idée que « quand on a un joyau que la terre entière nous envie, on ne bazarde pas ça stupidement » (in : De Lur Saluces, 1999, *La morale d'Yquem*, Grasset-Mollat).

26 La vente a eu lieu pour un milliard de francs.

27 Hirigoyen, G. (2014). Valeur et évaluation des entreprises familiales. *Revue française de gestion*, 5 (242), 119-134.

De nombreux exemples similaires jalonnent les histoires des familles entrepreneuriales telles que Gucci, Taittinger, Marie Brizard, Gerlain, Tesseire, Lacoste, Flammarion, Gallimard ou Peugeot pour n'en citer que quelques-unes. Dans tous les cas, c'est la dégradation du lien intrafamilial qui est à l'origine de l'effondrement progressif de l'emprise de la famille sur l'entreprise.

Face à la montée de l'individualisme, Durkheim prône le resserrement des liens autour de la cellule conjugale. Puisque la famille ne se reconnaît plus dans un socle large d'attentes et de valeurs, il importe qu'elle préserve son unité et son rôle social fondamental au moins dans le cercle restreint de la famille conjugale.

2. L'apport de l'analyse durkheimienne à la compréhension de l'importance de la cellule conjugale dans l'entreprise familiale

Dans son *Débat sur le mariage et le divorce* (1909), Durkheim considère l'institution du mariage comme une garante de ce cadre social fort qui préserve les citoyens des turpitudes de l'individualisme : « La réglementation matrimoniale est salutaire à l'individu ». Il estime d'ailleurs qu'il y a une corrélation entre taux de divorce et taux de suicide : « Ce qui est plus remarquable, c'est que, dans tous les pays connus, les suicides sont d'autant plus nombreux que les divorces sont plus faciles et plus fréquents. Plus les divorces sont multipliés, et plus les époux perdent une portion notable de leur immunité ordinaire. Ils se tuent beaucoup plus que là où les divorces sont plus rares ». Il en conclut que le divorce diminue les « chances de survie » des hommes²⁸.

D'autres auteurs noteront plus tard un lien entre solitude conjugale et homicide. Mucchielli (2004)²⁹ montre qu'environ 60% des individus ayant commis un homicide n'ont pas de vie conjugale au moment des faits (qu'ils n'aient jamais vécu en couple, qu'ils soient séparés ou divorcés, sans enfant ou bien encore avec des enfants mais qu'ils fréquentent peu ou pas).

Durkheim estime donc que la perte de repères conjugaux entraîne une perte de repères sociaux. C'est pourquoi il est, selon lui, du devoir de l'État de préserver la société formée par les époux, qu'il appelle « société domestique ». Elle ne doit pas dépendre de « l'arbitraire des particuliers et du caprice des volontés ».

²⁸ Il note cependant que la femme, elle, est « moins éprouvée par l'affaiblissement de l'institution matrimoniale. Sa tendance au suicide reste sensiblement la même, que les divorces soient fréquents ou non ». Elle « a moins besoin du mariage que l'homme ». D'ailleurs, « veuve, elle convole moins facilement que l'homme en secondes noces ». Il explique ce « moindre besoin du mariage ressenti par la femme » par le fait que « chez elle, l'instinct sexuel est déjà contenu et modéré, en dehors même de l'état de mariage, par les mœurs et l'opinion qui ont, à ce point de vue, des exigences et une sévérité toutes particulières pour la femme ».

²⁹ Mucchielli, L. (2004). Homicide, anomie, pauvreté et désaffiliation. *Revue européenne des sciences sociales, XLII*(129).

En répondant à l'un de ses interlocuteurs pro-divorce, il précise cependant qu'il n'est pas partisan d'une indissolubilité absolue du lien matrimonial mais plutôt d'une indissolubilité relative, attachée au jugement du magistrat pour chaque cas qu'il examine, l'essentiel étant que ce jugement « ne tînt pas seulement compte des désirs exprimés par les parties, mais songeât davantage aux grands intérêts sociaux qui sont engagés dans toute question de ce genre ».

Une fois encore, cette analyse apporte un éclairage précieux à la connaissance de l'entreprise familiale. L'importance que Durkheim accorde à la solidité du lien conjugal trouve une résonance particulière dans ces entreprises. En effet, historiquement, la famille était l'unité qui permettait l'essentiel des activités de production, qu'elles soient agricoles, artisanales ou commerciales. À la campagne, le travail productif est réalisé à la maison, en famille. En ville, les magasins, bureaux ou ateliers sont situés en façade de la maison familiale, au rez-de-chaussée, et les pièces de vie à l'étage ou à l'arrière. La famille a donc pu être considérée comme « une unité économique de base plus ancienne et plus solide que tous les systèmes économiques existants » (Barnett et Barnett, 1988)³⁰. Pour certains auteurs (Demos, 1988, par exemple)³¹, « ce n'est pas une exagération de dire que l'histoire de la famille c'est en fait l'histoire du travail en famille ».

Mais, plus précisément, ces entreprises s'organisaient autour d'un couple dirigeant. La plupart des professions (agriculture, artisanat, clergé, maître de maison...) obligeaient l'un des époux à prendre part activement à la mission de l'autre. Aux États-Unis, les petites entreprises familiales commerciales ou artisanales étaient couramment appelées les *mom and pop shops* ou *mom and pop businesses*, en référence au couple parental « tenant la boutique ». Le phénomène des couples mariés travaillant ensemble est donc aussi vieux que la famille. Aujourd'hui encore, lorsque la création se fait en binôme, dans 88% des cas c'est le conjoint qui est choisi comme partenaire³² et environ un tiers des entreprises familiales sont dirigées par des couples³³.

Or, en s'associant ainsi, ces couples ne contribuent-ils pas à contrer le dépérissement du communisme familial ? En regroupant autour d'un couple parental de référence, les aspirations et les valeurs communes d'une famille et

30 Barnett, F., & Barnett, S. (1988). *Working together: Entrepreneurial couples*. Berkeley : Ten Speed Press.

31 Demos, J. P. (1988). *Past, Present, and Personal, The Family and the Life Course in American History*. New York: Oxford University Press.

32 Source : INSEE, Enquête Emploi, 1999.

33 Sources concordantes : National Federation of Independent Business (NFBI) (2002) Small business poll: Families in business. Washington, DC, Family Firm Institute, 2012, Fitzgerald et Muske, 2002.

d'une entreprise, ces entreprises familiales restaurent, dans une certaine mesure, l'esprit clanique d'antan. D'autant que la problématique familiale est au cœur de leurs préoccupations et de leurs motivations (Hirigoyen et Villéger, 2015)³⁴. En effet, la possibilité de se rendre disponible pour les enfants et la famille sans craindre d'éventuelles répercussions professionnelles négatives est l'un des avantages majeurs évoqués par ces couples. Fenwick (2002)³⁵ voit d'ailleurs dans la gouvernance en couple « un nouveau phénomène post-moderne à associer à la recrudescence des valeurs romantiques et domestiques dans l'entrepreneuriat ». Lucaccini et Muscat (2001)³⁶ parlent aussi de retour aux valeurs familiales de l'aire préindustrielle.

En outre, le lien marital, que Durkheim considère comme garant de la stabilité sociale, est ici utilisé comme garant de la stabilité entrepreneuriale. Le couple devient le socle fondateur et vital de l'entreprise. Cette forme de gouvernance offre à l'équipe dirigeante un niveau de connaissance mutuelle qu'aucun autre binôme, y compris familial, ne pourra atteindre (Brannon et al., 2013)³⁷. Dans un monde où le respect des contrats d'échange est incertain, l'identité des partenaires va avoir une importance cruciale et va influencer sur la continuité et la stabilité de l'échange. Il y a avantage à échanger ou à établir des relations entrepreneuriales avec son conjoint en raison d'une connaissance approfondie du partenaire et de sa personnalité, d'une confiance et d'une loyauté exacerbées ainsi que de la durabilité du lien (Fourçans, 2006)³⁸. De plus, lorsque l'on considère que le fait de s'associer avec un partenaire compétent et impliqué est l'un des principaux facteurs de succès entrepreneurial et que les entrepreneurs recherchent avant tout des collaborateurs qu'ils connaissent bien et en qui ils ont confiance, le recours au conjoint semble être la solution la plus pertinente et la plus cohérente. En plus de la stabilité familiale et entrepreneuriale, l'association conjugale permet d'économiser des coûts de contrôle et de transaction (Villéger, 2016)³⁹.

34 Hirigoyen, G., & Villéger, A. (2015). *Copreneurs in Family Firms : Marital Myth at the Heart of Family Myth*. London: Family Firm Institute Annual Conference.

35 Fenwick, T. (2002). Transgressive desires: new enterprising selves in the new capitalism. *Work, Employment and Society*, 16(4), 703-723.

36 Lucaccini, L. F., & Muscat, E. J. (2001). *Family business and careers: classic and contemporary issues*. Unpublished manuscript.

37 Brannon, D. L., Wiklund, J., & Haynie, J. M. (2013). The varying effects of family relationships in entrepreneurial teams. *Entrepreneurship Theory and Practice*, 37, 107-132.

38 Fourçans, A. (2006). *L'économie expliquée à ma fille*. Paris (éd. du Seuil) .

39 Villéger, A. (2016). *Contribution à la connaissance de la gouvernance copreneuriale dans l'entreprise familiale*. Université de Bordeaux: Thèse de doctorat.

À travers les couples dirigeants, la « société domestique » durkheimienne est donc confortée, voire réhabilitée, dans sa puissance. L'*affectio maritalis* remplace alors l'*affectio familiae* déclinant.

En conclusion, l'application de la pensée durkheimienne à l'étude des entreprises familiales est aussi inédite que révélatrice. Elle confirme, si cela était encore nécessaire, les prédicats visionnaires du père de la sociologie. Elle éclaire aussi les méandres de la gouvernance d'entreprises inextricablement soumises aux lois du lien familial mais qui ont choisi de considérer, comme le faisait Durkheim dans *L'éducation morale* (1903), qu'« il y a un plaisir à dire nous, au lieu de dire moi ».

L'inauguration

Bertrand Favreau

Bertrand Favreau est écrivain et avocat. Bâtonnier de l'Ordre des avocats de Bordeaux, il fonde, le 27 février 1984, l'Institut des Droits de l'Homme du Barreau de Bordeaux puis, le Prix Ludovic Trarieux attribué chaque année à un avocat qui a illustré par son œuvre ou son action la défense des droits de l'homme (le premier lauréat fut Nelson Mandela en 1985). En 1986, il crée l'Union des Avocats Européens puis, en 2001, l'Institut des Droits de l'Homme des Avocats Européens (European Bar Human Rights Institute) dont il est Président.

Bertrand Favreau est l'auteur de nombreux livres dont *George Mandel, un clémenciste en Gironde* (éd. Pedone 1969), *Georges Mandel ou la passion de a République 1885-1944* (éd. Fayard 1996), *Derrière la cause isolée d'un homme* (1/ éd. de la Presqu'île 1996 & 2/ éd. du Passant 2001), *Le bien sorti du mal* (éd. Le bord de l'eau 2008).

Il a également participé à la composition d'ouvrages collectifs : *Les Girondins* (sous la dir. de François Furet et Mona Ozouf, éd. Payot 1991), *La protection juridictionnelle des droits dans le système communautaire* (éd. Bruylant 1997), *Les nouveaux droits de l'homme en Europe* (éd. Bruylant 1999), *Le procès équitable* (éd. Bruylant 2001), *Quelle justice pour l'Europe* (éd. Bruylant 2004), *Les partis liberticides et la Convention des Droits de l'Homme* (éd. Bruylant 2005), *Dreyfus réhabilité, cent ans après* (éd. Le bord de l'eau 2007), *La loi peut-elle dire l'histoire* (éd. Bruylant 2012)

Le 2 mars 1984, le Garde des Sceaux, Robert Badinter est à Bordeaux pour la traditionnelle rentrée de la Conférence du stage. À cette date, est inauguré le buste en bronze de Ludovic Trarieux (sculpture signée Pierre Lagénie), en présence de Jacques Chaban-Delmas, à l'entrée des locaux de l'Ordre des Avocats dans le Palais Thiac à Bordeaux. Aujourd'hui le buste est toujours à la même place mais l'Ordre des Avocats a été « chassé » du Palais de Justice pour laisser place aux inaccessibles « appartements de justice » : les bureaux de la Présidence de la Cour d'Appel ! Le Barreau de Bordeaux après plusieurs décennies d'oubli, rendait pourtant à cet endroit-là, le 2 mars 1984, hommage à un ancien Bâtonnier de la ville qui deviendra Ministre de la Justice : Ludovic Trarieux (1840-1904). Trarieux fut un grand serviteur de la République. Son installation à la Chancellerie date de janvier 1895 au moment de l'affaire Dreyfus. Il prend, tel que l'écrit Robert Badinter (in *Discours de la Conférence du Stage de Bordeaux en hommage à Trarieux*, 2 mars 1984 – Bull. Bât. de Bordeaux, avril 1984), conscience de l'erreur judiciaire (en réalité un « crime judiciaire ») grâce au discours à la tribune d'Auguste Scheurer-Kestner, Vice-Président du Sénat, en février 1895. Trarieux s'engage alors aux côtés des défenseurs de Dreyfus et comprend que les combats pour la Justice ne se mènent pas uniquement dans l'enceinte judiciaire mais se gagnent « par et avec » l'opinion publique qui doit être sans cesse mobilisée pour les libertés. C'est sur cet argument fondamental que Ludovic Trarieux a créé Ligue des Droits de l'Homme en 1898.

Ce jour-là, 2 mars 1984.

« Les dates sont destinées à l'oubli, mais elles fixent les hommes dans le temps et elles portent en elles de multiples connotations¹. »

« Il existe ainsi une lecture à pierre ouverte des palais de Justice². »

Ce jour-là, 2 mars 1984. Le Palais de justice de Bordeaux accueillait le ministre de la Justice. Sans doute, n'était-ce pas la première fois, mais pour une rentrée de la conférence des avocats, il s'agissait d'une première. Et, plus que d'une inauguration, il s'agissait d'un double hommage. Ce jour-là, le barreau de Bordeaux réparait quatre-vingts ans d'oubli. Quatre-vingts ans après sa mort, le barreau de Bordeaux célébrait un ancien bâtonnier. Ce même jour, un ministre de la Justice y célébrait un autre garde des Sceaux, quelque quatre-vingt-dix ans plus tard. Quatre-vingt-dix ans après, il évoquait l'arrestation injuste d'Alfred Dreyfus. Les événements n'en faisaient, à vrai dire, qu'un. Car le bâtonnier en question n'était autre que Ludovic Trarieux, le fondateur de la Ligue des droits de l'homme. Hommage à l'avocat, hommage au dreyfusard, illustré par un nouveau buste, auquel les plus audacieux avaient souscrit, à l'entrée de ce lieu que la tradition appelait, depuis plus d'un siècle, la « bibliothèque et les appartements de l'Ordre des avocats ».

Pourquoi, à vrai dire, Robert Badinter était-il venu ce jour-là à Bordeaux où l'on réparait quatre-vingts ans d'oubli d'un enfant du Barreau ? Oublié Ludovic Trarieux ? Pourtant, la République ne s'était pas dérobée aux hommages. Dès 1906, le Sénat lui avait consacré un buste de marbre « dans la galerie qui précède la salle des séances ». Après tout, si l'on se livre à un bilan rapide des destinées posthumes de la III^e République, au-delà d'un Panthéon bien connu, combien de sénateurs auront-ils vu ériger un buste à leur mémoire dans les galeries du Sénat ? En 1907, le président de la République, les présidents des Chambres et le président du Conseil, Georges Clémenceau, s'étaient joints à la foule réunie place Denfert-Rochereau, à l'extrémité de la rue Froidevaux, pour lui dédier un monument. Déjà un premier buste avait été élevé grâce à une souscription de Ligueurs. Combien d'hommes politiques se seront vu honorés d'un monument à leur gloire et d'un square tout entier sur une place emblématique de Paris ? Sa ville natale n'était pas demeurée en retrait : une

1 J. L. Borges, *Livre de préfaces « Prólogos con un prólogo de prólogos »*, Gallimard, coll. « Folio », 1987, p. 121.

2 R. Badinter, « Préface », in *La justice en ses temples. Regards sur l'architecture judiciaire en France*, éditions Errance, 1992, p. 9.

première effigie de bronze avait été inaugurée en 1928, devant la maison natale, sur la place centrale d'Aubeterre-sur-Dronne. Combien de parlementaires ont-ils été honorés de leur statue sur la place éponyme de leur cité de naissance ?

Pourtant, le Palais de Salomon de Brosse, Denfert ou Aubeterre, tout cela, relevait d'un autre hommage. La gratitude du Sénat envers un de ceux qui avaient sauvé l'honneur des politiques dans la tourmente de l'« Affaire », le tribut spontanément souscrit par les camarades Ligueurs, la fierté reconnaissante des concitoyens décernée à l'enfant du pays. Mais, à Bordeaux plus que partout ailleurs, Trarieux, était oublié. Les histoires locales sont constellées de destins méprisés et de héros négligés.

À Bordeaux, plus qu'oublié, Ludovic Trarieux semblait rejeté par les siens. De lui, la compagnie des avocats n'avait voulu conserver qu'un dernier présent : un des derniers tableaux des avocats du Parlement de la ville, relégué dans un coin du bureau du bâtonnier. Certes, le Barreau l'avait élu, jeune bâtonnier républicain à trente-six ans, au cœur des attermolements et des revirements du 16 mai. Et même si le Barreau n'aime guère les transfuges, il était même allé jusqu'à lui pardonner d'avoir choisi de s'inscrire en 1881 au barreau de Paris. Mais, avait-on su absoudre le gendre du président de la Chambre de commerce de la ville d'être, un jour, devenu l'un des premiers dreyfusards et d'avoir achevé prématurément sa carrière politique sur des estrades pour s'y enflammer aux côtés des militants anarchistes ? Sans oser le dire, comment ne pas préférer célébrer des gloires plus locales et plus ternes au fondateur et premier président de la Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen ?

Le temps du discours

Ce jour-là, la vaste et oblongue salle des pas perdus, scandée de ses colonnes cannelées de style indécis, était tendue de draps blancs plissés. La vaste nef judiciaire était inondée par la claire lumière du jour diffluant des larges baies vitrées qui ceinturent ses hauts murs. Entre les piliers à base carrée et les seize fûts striés, seules les longues feuilles découpées des palmiers d'arc géants étaient venues, pour la circonstance, rompre de leur courbure alanguie un espace minéral aux verticalités obstinées, réminiscences de Piranese ou de Feininger. Le garde des Sceaux avait fait son entrée entourée de sa protocolaire « escorte » ministérielle, davantage ce jour-là, une garde d'honneur que les destins futurs feraient qualifier de superlative : Claude Jorda, Jean-Louis Nadal, Jean-Marc Sauvé... Le ministre avait pris place sur une simple estrade, dominée par les robes noires de sept dizaines de jeunes avocats que surplombait, en fond de scène, l'expression dubitative d'un Montesquieu de marbre venu d'un autre siècle. Il s'était assis sur le fauteuil de cérémonie, emprunté à une salle d'audience, dont les tons

de vert mêlèze vieilliss par le temps tempéraient le véronèse luminescent du sol. Au premier rang du public, Jacques Chaban-Delmas, Daniel Mayer, Roland Dumas, Yves Jouffa. Un ancien Premier ministre, le président du Conseil constitutionnel, le ministre des Affaires européennes, et le président de la Ligue des droits de l'homme, pour ne citer injustement que les plus illustres au sein d'un parterre d'élus et de juristes.

L'heure attendue du discours était venue. Au centre de la tribune attendait un lutrin solitaire, portant un pupitre sur un piétement d'ébène. Dans un silence que réverbère la vaste nef, le garde des Sceaux pose ses mains sur le pupitre d'apparat à la blondeur de chêne.

« ... *À l'assemblée le résultat est acquis d'avance. Devant la cour d'assises, à l'inverse, le dénouement demeure jusqu'au bout incertain*³. » Qu'en serait-il d'une salle remplie certes d'avocats mais aussi de notables et d'élus de tous bords ? Sans une note, il prend possession de son auditoire, non pas pour forcer les consciences, mais pour scruter les visages. Il capte le regard de chaque auditeur. Rechercher, croiser constamment les regards, c'est sa façon de s'emparer de son public. Qu'importe, s'ils sont plusieurs centaines, il parlera à chacun les yeux dans les yeux, comme lui seul sait le faire. Le pouvoir de convaincre s'étiole si les yeux se dérobent. Au milieu de l'orchestre de fuseaux, cher au poète, la sage voix s'apprête à chanter pour les yeux. Et déjà, chacune et chacun a déjà compris que ses mots ne seront prononcés qu'à son intention.

Comment d'ailleurs un auditoire par nature voué au verbe ne serait-il pas conquis d'avance dès lors que l'hommage s'élève comme une célébration de « *l'art sacré de l'éloquence toujours vivant dans les Palais, et d'abord dans ce grand Palais de Justice* ». *Hommage à la « noble et riche tradition de l'éloquence girondine* ». Vergniaud, Dufaure, Trarieux.

Mais, ce jour-là, il ne s'agissait déjà plus de cela. L'évocation dépassait les vanités d'un ressort judiciaire. Pourquoi, alors, célébrer Trarieux, parmi les 496 gardes des Sceaux qui s'étaient succédés, depuis 1791, dans un barreau qui en avait donné d'autres à la République, de Duranthon, en 1792, à Ernest Monis en passant par Jules Dufaure ? Quelques esprits soucieux de coïncidences ou d'apparences auraient vainement tenté de trouver quelque analogie dans une telle célébration d'un avocat, devenu par la suite sénateur, qui ne s'était voué qu'à une seule fonction ministérielle, les Sceaux, à quelque cinquante-trois ans. Mais jusqu'alors, sans doute, y aurait-il eu peu à dire sur un parcours parlementaire classique d'avocat sous la III^e République. Député modéré de la République opportuniste, mais préférant « *les plus*

3 R. Badinter, *L'Abolition*, Paris, Fayard, 2000, p. 302.

calmes atmosphères du Sénat », conservateur social du « Centre gauche », défenseur de l'Ordre, rapporteur de deux des lois anti-anarchistes, ministre de la Justice en 1895.

Comment ne pas le confesser, dès l'exorde, aussi grands que fussent ses mérites ?

« À examiner, en janvier 1895, ainsi, cette carrière, à se tenir un instant arrêté dans ce parcours de vie, on ne peut pas s'empêcher de penser qu'il y a eu là en effet un parcours exemplaire, mais dont je crois pour ma part que, nous n'aurions pas retenu beaucoup de leçons. »

Et pourtant, il y avait bien quelque chose d'insigne dans le destin de l'homme politique. À y regarder de plus près, comment ne pas déceler qu'à 24 ans à peine, le jeune charentais lauréat du concours de la conférence du stage, avait prononcé son discours initiatique devant un parterre de gloires provinciales, bardées de conservatismes. Comme le veut la tradition, il avait dû faire l'éloge d'un de ses vénérables anciens dont la vie avait été faite de « probité », de « culte consciencieux du devoir » et de « chevaleresque délicatesse⁴ ». Mais, comme s'il fallait y voir un signe prémonitoire pour l'avenir, il avait éprouvé une délectation ineffable à célébrer la rébellion de son modèle qui, au soir de la carrière, alors qu'il venait de perdre sur le siège un procès de minime importance, n'avait pu s'empêcher de lancer sa toque et son dossier à la face des magistrats qui venaient de prononcer leur décision.

La métamorphose

Sans doute, Trarieux, oublié de l'histoire, n'est-il pas Mathieu Dreyfus, « le frère admirable ». Il n'est pas Picquart, le « héros », il n'est pas comme Demange et Labori, la « Défense ». Mais, il a accepté, avec l'humilité que dicte la grandeur d'une conviction, son destin de second rôle. Bien qu'il fût l'un des premiers.

Parce qu'il fut l'un des premiers à douter, l'un des premiers à chercher. Parce que garde des Sceaux en 1895, alors qu'en 1894, avait commencé le calvaire d'Alfred Dreyfus, il a reçu les confidences de Demange. Joseph Reinach est formel, c'est parce qu'il était « inquiet » que Trarieux a voulu en savoir plus « dès qu'il entra à la Chancellerie ».

Parce qu'il fut l'un des premiers à vouloir agir dans l'ignorance alors de ce que d'autres cherchaient aussi, ou savaient déjà. Dès 1895, il avait été informé

⁴ L. Trarieux, « Éloge de M. H. Tessier », prononcé à la conférence des avocats de Bordeaux le jeudi 15 déc. 1864, Imp. Émile Crugy, 1964, p. 13.

de l'illégalité, mais, plus encore, dès 1897, Trarieux avait vu l'écriture du bordereau que lui a montré un des experts de l'Affaire. Dès mai 1897, Bernard Lazare avait accompagné Scheurer-Kestner au domicile de Trarieux⁵. Un voile s'est déchiré : le prisonnier de l'île du Diable est innocent.

Parce que, aussi, dès que la première occasion publique lui en fut donnée, il n'hésita pas. Ce jour-là, ce fut le 7 décembre 1897, à la tribune du Sénat. Il a gravi les marches. Il a été le seul.

« C'est quand il a vu Scheurer-Kestner monter à la tribune du Sénat... et interrompu, et raillé et vilipendé, précisément parce qu'il développait la thèse de l'erreur judiciaire, et qu'il est monté à son tour à la tribune que s'est effectuée la métamorphose⁶. »

Propos « d'une extrême prudence », sans doute, « discours d'un homme gouverné par le sens politique », assurément. Mais, ce jour-là, au Sénat, il a été le seul. Pour l'affaire Dreyfus, la date du 7 décembre 1897 connote la passation de pouvoir. Louis Leblois le confirme. A partir de ce jour, le chef de file des dreyfusards parlementaires, ce n'est plus Scheurer-Kestner, malade, c'est désormais Trarieux. Et, il ne ménagera plus ses efforts jusqu'à l'épuisement.

Dès lors, la garde des Sceaux le martèle avec force, ponctuant chaque mot fort d'un sforzando, pour que chacun puisse davantage se pénétrer de la portée de l'engagement. Non seulement il a été le seul, mais il a accepté de tout perdre.

« Et, à cet instant-là, en mesurant les réactions, il a très bien compris, lui, Trarieux, que s'il se range clairement du côté de ceux qui vont soutenir la révision, il se trouvera inévitablement du côté de ceux que hait la majorité politique, (et d'abord la sienne !), mais bien au-delà, de ceux que la majorité de la nation considère comme les suppôts des traîtres, les membres du parti allemand, les suppôts du parti juif. »

Il n'attendit pas, il est vrai, bien longtemps. Dès janvier 1898, la presse se déchaîna : « C'est au-delà des frontières que les Zola, les Scheurer, les Trarieux, les Reinach conservent leurs plus sûrs appuis ; c'est au-delà des frontières qu'ils chercheront asile au jour inévitable de l'explosion des colères françaises. » Trarieux est devenu l'« immonde laquais des coulisses judéo-chrétiennes », l'« agent de l'Angleterre »...

5 Lettre de Bernard Lazare à Trarieux, juin 1899.

6 Toutes les citations en gras et en retrait ainsi que les passages en italique sont extraits du discours inédit de Robert Badinter, prononcé à Bordeaux, dans la salle des pas perdus de la cour d'appel, le 2 mars 1984.

Le temps de la narration s'estompe. L'évocation le cède à la réflexion. Il convient désormais de s'adresser à la raison. Le Garde propose de mener de concert l'analyse plus avant : « *C'est à partir de là que, me semble-t-il, devrait se développer notre réflexion.* » Quel est, en vérité, le sens de cette « métamorphose », en forme de sacrifice de Trarieux qui l'a poussé à vouloir n'être qu'un acteur de second plan de la grande tragédie de la fin du XIX^e siècle ?

« N'oublions pas que Trarieux, lui n'est pas un écrivain, n'est pas un artiste, n'est pas un professeur, n'est pas un "intellectuel"... Trarieux est un homme politique. Cela veut dire en clair que sa carrière et sa fortune politique qui sont très brillantes, il ne peut pas ne pas avoir la pleine conscience de ce qu'en se jetant du côté des révisionnistes pour servir la justice, il va les compromettre et probablement les ruiner à tout jamais. Et c'est en cela que Trarieux mérite, tout autant que Zola, notre admiration. »

Si Trarieux n'est pas Bernard Lazare, il est encore moins Zola. Pourtant, comment ne pas se remémorer, qu'en ces temps où la presse quotidienne n'était pas avare de lettres ouvertes, Trarieux a été, là encore, l'un des premiers, à adresser une lettre ouverte au ministre de la Guerre, le 6 janvier 1898, dans le journal *Le Temps*. Déjà, il y jongle avec l'anaphore : « *Est-il vrai ?* », scande-t-il à six reprises. « [...] Est-il vrai qu'au cours de l'année 1896, le Lieutenant Colonel Picquart, chef du Bureau des Renseignements, ait été appelé à étudier contre un officier supérieur aujourd'hui encore, une affaire d'espionnage ?... ? »

Trarieux est un avocat et un politique. Il n'est pas un écrivain. Son élan épistolaire est condamné à l'oubli. Il l'ignore alors, mais une semaine plus tard, sa lettre, engagée mais modérée, va être aux yeux de l'histoire gommée à jamais par une autre anaphore. Celle de *L'Aurore*, dont l'écho ne devait cesser de se répercuter dans les siècles à venir. Il ne fallait plus questionner, il fallait accuser. Pourtant, même si les six « *Est-il vrai...* », respectueux et prudents, de Trarieux ont été depuis anéantis à jamais par l'insurpassable scansion des huit *J'accuse...* révolutionnaires d'Émile Zola, il n'y a ni excès, ni irrévérence, à rappeler que le rôle de Trarieux, l'effacé, s'il ne peut être comparé à Zola, l'unique, ne méritait sans doute pas d'avoir été si injustement occulté.

« Parce qu'il est un homme politique, Trarieux sait où son courage va le conduire. Et il y va résolument puisqu'il n'y a pas six semaines qui s'écoulaient entre le moment où Trarieux parle au Sénat et celui où il va se trouver présent au procès Zola. »

7 *Le Temps*, 8 janv. 1898.

Commencée le 9 février, sa déposition dura tard dans la nuit. Ce soir-là, Zola nota hâtivement ses impressions sur des feuillets retrouvés éparés et inachevés après sa mort : « Le soir où Trarieux a déposé dans la nuit qui tombait, avec les chants de la Marseillaise, les cris qui venaient du dehors : la Convention... » Ces cris qui venaient du dehors, Trarieux les a bien entendus. Il s'en souviendra plus que tout autre. Quelque temps après, il dira qu'il a « entendu les clameurs retentissantes de “À bas et à mort les juifs”, jetant autour d'elles la terreur menaçant la liberté de la défense et cherchant à opprimer l'indépendance du juge⁸ ». Et cela, pas plus que l'illégalité, pas plus que l'injustice, Trarieux n'a jamais pu le supporter.

Comment ne pas le rappeler, précisément en ce 2 mars ? Lors des inaugurations, les quantités peuvent parfois recouvrir autant de sens que les millésimes. La date est, ici encore, riche de connotations. Car, c'était précisément un 2 mars, en 1893, que Ludovic Trarieux était revenu dans le Palais de justice de ses débuts, devant cette cour d'assises de la Gironde, pour y défendre son ami d'adolescence, David Raynal, dont l'histoire a voulu obstinément oublier qu'il aura été l'un des premiers hommes politiques juifs de la République à devoir subir les plus incessantes et les plus pernicieuses attaques antisémites, avant d'autres demeurés plus célèbres par la suite, de Léon Blum à Pierre Mendès-France, en passant par Georges Mandel.

Ce 2 mars-là, Ludovic Trarieux était venu défendre son condisciple du lycée de Bordeaux et son jumeau électoral en Gironde, parce qu'il ne supportait pas les mobiles inavoués des outrages qu'il avait subis. Une fois encore Raynal avait été diffamé par le député de l'Aveyron, Denayrouse, ancien opportuniste qui avait rejoint, par dépit, la France ultra-nationaliste. Qu'avait-il voulu crier aux jurés de la Gironde ? Allez-vous faire « chorus à la campagne anti-sémite ! Allons-nous, grand Dieu, retourner plus d'un siècle en arrière, au temps où les rois de France prêtaient, à leur sacre, le serment d'extirper l'hérésie⁹ ? ». Après trois jours de débat, à quelques mètres de la tribune de cet autre 2 mars, les jurés girondins avaient condamné le diffamateur antisémite, sans circonstances atténuantes, à trois mois d'emprisonnement. La République ne peut un instant s'accorder de propos antisémites.

Les promesses de l'aube

C'est bien parce que la République n'est pas un régime de faiblesse, que Trarieux avait été au premier rang du combat parlementaire anti-boulangiste.

8 L. Trarieux, *Cinq plaidoiries*, Paris, 1903, p. 264.

9 L. Trarieux, *Cinq plaidoiries, op. cit.*, p. 228.

Juge à la Haute Cour, il savait qu'il ne participait pas à une œuvre de justice, mais commettait un acte politique en jugeant des accusés absents, sans défenseurs. Mais il s'agissait pour lui d'un devoir de défense républicaine : « Il n'y a pas à reculer devant un devoir, quelque périlleux et fastidieux qu'il puisse être, et dans le cas particulier, il eut été bien lâche et bien indigne de se récuser¹⁰. »

Par haine du césarisme moins que par dégoût de l'antisémitisme, Trarieux a compris l'un des premiers le lien indivisible en ces temps entre défense de la République et combat dreyfusard que Léon Blum théoriserait. L'un des premiers combats de l'ordre républicain c'est de lutter contre le mal qui ronge les esprits. Qu'expliquait Léon Blum après tout ? Que l'*Affaire* offrait aux nostalgiques du temps du Général, l'occasion d'une revanche. Que les dreyfusards et leurs « plus prompts recrues » n'avaient pas manqué de devenir « le Syndicat », les acteurs d'un « complot monté à prix d'or par le syndicat juif et par l'Allemagne ». Et, qu'il existait alors, derrière des « avant gardes antisémites et boulangistes, des masses profondes, déjà prêtes à entrer en action... », avec le dessein de détruire « ou bien la République laïcisée, ou bien la République tout court¹¹ ».

Pour la défense de cette République, la « *prescience de l'homme politique qui est la marque du véritable homme d'État* » exigeait qu'une action fut entreprise.

Ici, le rythme du discours change. Le phrasé prend l'essor d'un staccato, la voix s'enfle et perfore, détachant les phonèmes de chacun des mots forts.

« Trarieux a compris au moment même du procès Zola, que les combats pour la justice, ne se mènent pas seulement, aussi passionnés soient-ils, dans le cadre des enceintes judiciaires, que les combats pour la justice se jouent d'abord, dans les circonstances extrêmes, au niveau de l'opinion publique. Et par conséquent, que le service de la justice demandait qu'au-delà du combat mené pour la révision dans l'affaire Dreyfus, l'on constitue, l'on crée une institution permanente, une organisation, un rassemblement d'hommes de justice, qui se mobiliserait en toutes circonstances pour défendre, en tout lieu s'il le fallait, les libertés et les droits de l'homme. »

Dès cet instant, l'indignation partagée se mue en une coordination organisée et solennisée : l'idée de Trarieux de créer la Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen, était lancée. Quant à la date,

10 L. Trarieux, lettre inédite.

11 L. Blum, *Souvenirs sur l'Affaire*, Gallimard, coll. « Idées », 1981, p. 72-73.

l'état civil en demeure incertain. Au cours d'une suspension d'audience du procès de Zola, assurément. Le jeudi 17 ou le vendredi 18 février, pour certains, ou encore plus tôt, dès le mercredi 16, selon Victor Basch, entre la déposition du général de Pellieux, brandissant triomphalement le « faux » d'Henry et la proclamation du général de Boisdeffre, « évoquant devant le pays le spectre de la guerre¹² ». L'histoire a retenu une date de naissance plus officielle, celle du 4 juin 1898. C'est à cette Ligue, alors presque centenaire, que ce soir-là, le ministre adresse un hommage sobre mais fort :

« Je dirai simplement que les promesses de l'aube, formulées par Trarieux ont été bien tenues. »

À partir de quelques mots simples, le public peut alors voir surgir une évocation riche d'histoire. En un seul instant, il peut concevoir l'œuvre du « fondateur » et voir défiler en une chevauchée unique tout le cortège des quelque deux cents ligues futures créées sur son modèle dans tous les pays, au cours du siècle qui allait suivre, pour progressivement se rapprocher et se fédérer en une Fédération internationale portant un message universel pour la défense des peuples du monde.

Dès juillet 1898, à peine un mois après l'assemblée constitutive de la Ligue, c'est au domicile de Ludovic Trarieux, rue de Logelbach, qu'est rédigé le Manifeste de la Ligue. Adresse collective dans laquelle le premier précepte est un appel à agir sans désespérer contre l'antisémitisme : lutter contre la « poussée d'aveugle fanatisme » et sauver « l'âme de la France d'un grave péril ». Il faut combattre pour empêcher que l'antisémitisme « arrive à détruire peu à peu les principes d'égalité civile et politique qui nous ont ouvert, depuis 1789, l'idéal d'humanité dont nous portons la responsabilité dans le monde !... On ne reconnaîtra plus bientôt la patrie française, si, au lieu d'être des citoyens égaux devant ses lois, nous redevenions, en remontant à plus d'un siècle en arrière, un peuple voué aux préjugés de races, aux haines religieuses et à l'intolérance sectaire ».

Désormais, l'avocat est devenu un militant. Prêt à « *défendre, en tout lieu s'il le fallait, les libertés et les droits de l'homme* ». Arménie, Finlande ou Transvaal, autant de pays où la liberté était alors persécutée et où il va, dans un élan précurseur, s'attacher à intervenir pour la sauvegarder. Plus qu'une organisation, c'est une forme d'organisation qui est née. Trarieux, l'ancien ministre, et ses amis ont proclamé que la défense des droits de l'homme était une cause trop grave pour en laisser la sauvegarde aux institutions des gouvernements.

12 E. Naquet, *Pour l'Humanité. La Ligue des droits de l'homme de l'affaire Dreyfus à la défaite de 1940*, Rennes, PUR, 2014, p. 68.

« C'est par là que Trarieux a dégagé de l'affaire Dreyfus, au-delà même de la péripétie et du combat symbolique mais décisif pour la justice, cette perspective d'avenir. »

La dimension du vécu

L'évidence de l'engagement pourrait-elle permettre d'oublier la violence des souffrances et des tourments ? Dépassant ces « *actes triomphants dont l'histoire conserve la mémoire* », comment le garde des Sceaux pourrait-il ne pas encourager l'auditeur à prendre « *la dimension du vécu* » ?

« Aujourd'hui, cela apparaît comme un admirable scénario, un grand roman dont on sait à l'avance que cela finira heureusement. Mais, en 1898, il en fallait du courage moral, et, je dirai plus, du courage physique aussi, pour s'engager comme il l'a fait du côté des dreyfusards... »

Puis, la déclaration devient interrogation. Le garde des Sceaux, ne saurait se contenter d'une simple affirmation. Ou d'une adhésion sans participation, trop rapidement emportée. Détachant désormais chacun de ses mots, il invite alors ceux qui l'écoutent à bien vouloir se poser une question. Mieux encore, c'est lui qui va la leur poser directement. En un questionnement qui s'adresse à tous ceux qui depuis des générations n'auraient pas voulu le comprendre.

« Dans la réalité quotidienne, Trarieux à partir de 1898, qu'est ce qu'il a connu jusqu'à sa mort ? De 1898 à 1904, dans ces combats-là, qu'a-t-il connu Trarieux et qu'a-t-il souffert ?... Ces "hommes de boue", ces "feuilles immondes", Trarieux en a connu toute la cruauté, et jusque dans sa vie privée. »

Tant d'insultes, tant d'avanies et d'odieux outrages, que l'on ne saurait égrener en ce soir de célébration. D'autres, plus tôt, puis après, en ont reçu à vrai dire de pires. Lui, n'a connu, ni l'exil, ni les poursuites, sinon les procès qu'il a lui-même intentés à ses diffamateurs. Mais, quant à lui, était-il fait pour supporter tant de critiques ? Le courage que lui dictait sa raison, sa modération et sa courtoisie, parfois jusqu'à la componction, lui avaient fait dire à 24 ans : « Telle est la vanité des choses d'ici bas ! Pour qu'on songe à nous, il nous faut attirer les regards, nous montrer debout dans la lie¹³. »

Déjà, le crépuscule hivernal est tombé sur la salle. Tandis que les globes des lourds candélabres de fonte commencent à rougeoyer, des reflets ambrés

13 L. Trarieux, « Éloge de M. H. Tessier », préc., p. 13.

vacillent comme une lueur de flamme dans les plis des hautes tentures de drap blanc, bercées par le courant d'air d'une salle trop grande. L'espace semble devenir plus intime. Le hall perd sa démesure, prodiguant une atmosphère de veillée. Le discours devient confidence. Dans la pénombre dorée naissante, le garde des Sceaux invite à partager sa méditation :

« Je crains hélas, que Ludovic Trarieux n'ait pu accéder à ces détachements... À lire, les propos de ses amis qui l'accompagnaient au dernier jour, on voit au-delà du discours de circonstance, la plaie ouverte jusque dans les âmes amicales par l'intensité des bassesses, des attaques dont il avait fait l'objet. Et, l'un d'entre eux a ce propos admirable, il dit : Ludovic Trarieux en souffrait intérieurement et silencieusement. »

Silencieusement. Et chacun alors, de méditer, en cet instant, les propos de cet autre ami, qui avait dit : « Les blessures répétées que lui firent des mains hostiles et même des mains amies l'atteignirent dans ses forces vives, et c'est alors que le mal commença d'apparaître, d'exercer ses ravages. »

Après le moment de la pause s'annonce l'heure du rapprochement :

« Et puis comme si ce silence avait été un grand filet où il avait d'un coup pris tous les cœurs, l'avocat doucement entreprend de les ramener à lui. Il ne bouge plus. Sa voix s'est assourdie. Le ton même a changé, devenu extrêmement calme, presque monocorde¹⁴. »

Le regard parcourt la salle comme le faisceau éclaire son emprise. Après tant de force retenue, tant de persuasion tranquille, nul doute que les plus réservés ont été conquis et les derniers réticents convaincus. Et s'il est dans la salle, quelques descendants des oublieux d'hier, qu'ils trouvent la signification véritable de leur présence, ici, en ce jour :

« C'est parce que Ludovic Trarieux a choisi, à un instant décisif, de servir la justice, qu'il a su préférer la justice à l'ordre au sens conventionnel du terme, contrairement au philosophe, et qu'il a choisi, en connaissance de cause, de s'exposer, qu'il a beaucoup souffert, qu'il n'a pas eu la véritable récompense, pas plus que Scheurer-Kestner pas plus que Zola, morts sur le chemin de la libération, de la vérité et du triomphe de la justice, et sans l'avoir pleinement connu, c'est pour toutes ces raisons que nous sommes réunis ici pour rappeler son souvenir, sa lutte, son action dont nous sommes tous dépositaires. »

¹⁴ R. Badinter, *L'Exécution*, Paris, Grasset, 1973, p. 30.

Tous. Ici. Par ces deux mots, le dépôt solennel est désormais acté. C'est le temps de la péroration. La nuit venue d'en haut s'est maintenant emparée des chapiteaux et des entablements, autour de la salle, les fuseaux de pierre et leur feston de voiles géants se renvoient désormais une même douceur cuivrée. Après l'appel à la raison des hommes, c'est celui de l'émotion. Les dépositaires ne sauraient être liés par un seul pacte de raison, mais par un engagement qui sourd de leur cœur. Une analyse rationnelle de ces « *actes triomphants* » du passé saurait-elle suffire, quand seule la sensibilité des êtres permet d'accéder pleinement à la vérité des mouvements de l'âme qui y ont poussé ? Le discours ne pouvait s'achever sans que le message de fraternité et d'humanité de Robert Badinter n'ait retenti sous les travées octogonales du plafond du Palais de justice :

« Zola, toujours lui, avait écrit à Alfred Dreyfus, lorsqu'il était revenu de l'île du Diable, ces mots très simples : "Je vous adresse du fond du cœur, tout mon fraternel salut, pour ce que vous avez souffert pour nous." C'est ce même message fraternel que j'adresse ce soir, en notre nom à tous, à Ludovic Trarieux, comme nous le faisons pour tous les combattants de la justice et de la vérité. »

L'appel à partager ces valeurs élémentaires d'harmonie et d'humanité a saisi la salle au point de la figer dans l'unité du silence d'un instant. Puis, les applaudissements prolongés jaillissent d'une assistance qui semble accepter, ce jour-là, sa mission de veiller sur les destinées futures du combattant de « la justice et de la vérité », si justement célébrées. Contrits ou conquis, tous, sauf quelques dignitaires d'un ordre ancien aux mains ostensiblement inertes, sont alors convaincus non seulement d'en avoir toujours été les justes héritiers, mais d'être désormais les seuls vrais « *dépositaires de son souvenir, de sa lutte, de son action* ». Rien ne semblait pouvoir altérer l'unisson. Il n'est pas jusqu'à cette veuve d'un ancien bâtonnier, davantage venue pour le cocktail qui va suivre, qui ne concède, mais du bout des lèvres sans pouvoir renoncer à sa révision personnelle de l'histoire :

« Après tout Dreyfus n'était peut-être pas coupable ! »

L'inauguration

Ce jour-là, 2 mars 1984, après tant de prolégomènes, à peine les longs applaudissements tus, le bâtonnier avait déclaré, non sans quelque témérité : « Je vous invite Monsieur le garde des Sceaux à inaugurer maintenant ce buste, qui accueillera désormais les visiteurs de notre Ordre. »

Inaugurer un buste du sénateur de la Gironde ne relevait-il pas d'un acte sisyphien ? Au Sénat, le buste de Verlet, qu'a voulu lui dédier la gauche contre

le vote de la droite et du centre, trône au côté de celui de Scheurer-Kestner. Sculpté dans le marbre, préservé sous les ors du palais du Luxembourg, il n'encourait aucune menace. Il a résisté au temps, sinon à l'oubli. Mais les hommages successifs coulés dans le bronze avaient dû inexorablement subir quant à eux, une même adversité. La première effigie d'airain de Ludovic Trarieux par Jean Boucher a été inaugurée en 1907, au sommet du monument dans le square de Denfert. Mais en 1909, ce furent les Camelots du roi, les premiers qui la saccagèrent. Quelques trente années plus tard, elle devait connaître bien pire et céder à la fureur nazie. Nul n'a jamais songé à la remplacer, et depuis 1942 le monument décapité en est le seul vestige. Et, dans la ville natale d'Aubeterre, ce fut pire qu'à Denfert. À trois reprises les traits de l'enfant de la commune, sculptés dans le marbre furent inaugurés, mais jusqu'à ce jour, aucun n'a duré plus de trois décennies. Le premier, en 1928, dû au sculpteur Peyronnet, solennellement installé au centre de la place, avait disparu 15 ans plus tard, sous les maillets et les marteaux du délire destructeur de l'occupant. Sans doute, l'avait-on remplacé, en 1958, par un autre buste de bronze, œuvre du statuaire René Pajot, mais comme si une fatalité d'airain s'acharnait sur le métal, il devait disparaître, à son tour, moins de trente ans après.

En ce 2 mars, le nouveau buste, voulu par des avocats, était là, tout près, au sommet de l'escalier de la cour d'appel, juste au-dessus du vestibule de cette cour d'assises où Trarieux avait exhorté les jurés de la Gironde, le 2 mars 1893, à condamner la haine antisémite qui voulait accabler l'ami David Raynal. Pour le rejoindre, il fallait gravir une à une les marches de pierre, comme en écho symbolique à l'ascension du 7 décembre 1897, qui avait marqué la « *métamorphose* ». Mais, ce jour-là, point de tribune, un simple palier de palais de justice, antichambre de la bibliothèque et du bureau du bâtonnier, sur lequel le buste attendait, drapé sous un linceul de résurrection.

Au terme d'une montée silencieuse, un instant immobile sur le palier, le garde des Sceaux ne voulut pas accomplir seul le geste inaugural, retirer seul le voile. Il prit les mains de Daniel Mayer, pour qu'agissant de concert avec les siennes, elles retirent lentement le drap. Après tout, n'était-ce pas finalement davantage le fondateur de la Ligue que le ministre de la Justice que l'on ressuscitait ce jour-là dans la sincérité et la sobriété de son message ? Il fallait au double hommage un double geste. Ce jour-là, point de parole, plus de « mouvements divers ». Le voile glissa lentement dans le bruissement de l'étoffe caressant doucement le bronze. Dans le glissando feutré de la toile interprété à quatre mains, apparut un visage. La nouvelle effigie de bronze non pas du Trarieux de 1897, mais du jeune bâtonnier de 1877. Puis, la toile s'affala et chacun pu découvrir le buste hiéراتique et stylisé, figé dans un bronze rutilant au reflet d'or mycénien, enté sur un haut bloc convoquant les blancheurs du Pentélique. Trarieux, le réprouvé, se tenait là, parmi ses pairs,

son image retrouvée et sa mémoire restaurée, dominant son grand escalier. Un Trarieux avocat, tout en moustache et favoris, en robe avec son rabat, épure pyramidale surgie d'une masse rugueuse et conique, tel un cardinal de Manzù. Comme si le marbre et le bronze étaient extraits de la même carrière, ou faits de la même matière, il semblait à jamais à l'abri au cœur de son refuge judiciaire. Un buste de bronze que l'on voulait à jamais protégé et qu'aucune barbarie ne détruirait plus.

Le retour de Trarieux, restauré dans la mémoire de ses pairs, faisait que désormais, tous les visiteurs de l'Ordre seraient accueillis par les traits sculptés par Pierre Lagénie. Des décennies après, Trarieux veillait à nouveau avec sollicitude sur ses confrères dans ce palais de justice qu'il avait tant aimé et où il était venu presque quotidiennement pendant près de 20 années. À l'abri derrière les murs épais d'un temple judiciaire, du moins ne disparaîtrait-il pas, comme à Denfert, comme à Aubeterre. Trarieux en son barreau, surveillé par les siens, rien ne pouvait lui arriver. Le sénateur, deux fois élu, de la Gironde, devenait inamovible. Ainsi, serait définitivement vaincue la malédiction du bronze. Après tout, les statues ne se déboulonnent que si leurs gardiens les abandonnent.

Épilogue

Mais il est vrai que les avocats ne sont dans les lieux de justice que des occupants toujours précaires et souvent éphémères. À Bordeaux, depuis 1846, sans être locataires, ils y avaient pris des quartiers plus que séculaires, dans de vastes salons, que le préfet de la Gironde leur avait octroyés dès l'origine lors de la construction du Palais sous la désignation officielle d'« appartements » des avocats. Trarieux y avait été élu bâtonnier. C'était au milieu du XIX^e siècle.

En ce XX^e siècle finissant, la place des avocats n'était plus dans les palais. N'avaient-ils pas eux-mêmes voulu posséder leur propre maison ? Leurs locaux trop longtemps concédés avec leurs larges baies vitrées dominant la ville, avaient incité à la revendication. Cent cinquante ans après, il leur fallut céder et renoncer à leur occupation, abandonner leurs pièces de réception. Ils eurent le droit cependant, de démonter l'ébénisterie d'art et d'emporter leurs dieux lares. Ils purent ainsi décrocher les plus illustres des cimaises, Brochon et Peyronnet, desceller de leurs portiques, les plâtres des grands ancêtres, de De Sèze à Martignac, en y ajoutant Vergniaud, ces pères tutélaires que les avocats de jadis avaient eux-mêmes désignés pour rehausser la décoration de leur bibliothèque lors de sa construction, au temps de Louis-Philippe. En cette dernière année du siècle, il a fallu, sans protestation, les déloger du haut de leurs colonnes d'acajou verni, tandis qu'on emballait châssis, toiles et

portraits. Les boiseries circulaires elles-mêmes furent emportées, afin que la place fût vierge de tout vestige du barreau. Sans un ultime regard pour la cire à jamais perdue. À l'heure du dernier paquet, Trarieux, non réclamé, resta seul, impassible sur son palier.

Seize ans après son inauguration, l'héritage de bronze était-il décidément trop lourd à porter ou d'autres pouvaient-ils mieux bénéficier de son message ? Car, la grande statue abandonnée dans la retraite, dominant d'une encolure le visiteur d'espaces désormais offerts, n'était ni le vestige d'un siège, ni le fruit d'un stratège aux milles ruses. Le rouleau de parchemin qu'elle renfermait dans le bronze creux ne contenait que la liste de ses souscripteurs. Nul retour féroce n'était à craindre depuis une nouvelle Ténédos. La statue de Lagénie n'était pas l'œuvre d'Epéios. Elle n'exprimait aucun funeste présage et pouvait être adoptée sans ambages. Après tout, l'inauguration n'avait confié le dépôt sacré qu'à des gardiens innommés. Comme dans les antiques légendes, seul celui qui s'en révèle digne est appelé à recueillir un jour l'héritage de bronze.

Aujourd'hui, le Premier président a remplacé le Bâtonnier. Les services de la Première présidence ont succédé à l'Ordre des avocats. Pour Ludovic Trarieux, comme pour l'enfant délaissé qui trouve dans l'attention d'une famille d'accueil un renouveau inespéré, ce fut l'occasion d'une nouvelle destinée. Désormais, après une nomination, une prise de fonction ou une convocation, chaque magistrat qui se rend chez son chef de Cour, doit, comme dans un rite obligé, passer sous le regard de l'ancien garde des Sceaux, qui semble se muer en guide pour lui adresser une dernière profession de foi. N'avait-il pas lancé dans un dernier discours, alors que ses forces déjà l'abandonnaient :

« Ce n'est pas pour notre plaisir que nous nous sommes intéressés à la cause de la justice ; c'est guidés par la voix de notre conscience et la certitude de défendre le droit¹⁵. »

Qu'il s'y attarde ou qu'il l'ignore, le juge, qui peut croire entendre encore l'écho de ces principes recteurs, rend ainsi en cet instant un double hommage. À deux gardes des Sceaux, qui, à quelque quatre-vingt-dix années de distance, ont eu la Justice pour seul ministère. Le premier qui a choisi de sacrifier sa carrière - et sans doute sa santé - au combat contre l'injustice et pour la vérité, le second qui y a ajouté la lutte contre la peine de mort. Sous le regard figé dans l'airain de l'ancien garde des Sceaux, se conjugue

15 Sénat, 1^{er} juin 1900.

et se confond le double patronage de l'ardent et douloureux combat pour la révision et de l'exigeante mais inlassable lutte pour l'abolition. Comme un appel toujours recommencé à vouloir rechercher, à chaque pas, davantage de vérité et d'humanité dans l'œuvre de la justice. Plus qu'une simple convention, l'inauguration s'était voulue anticipation, plus que réconciliation. Son message dépassait l'hommage tardif d'une profession pour se transcender en une impérieuse et toujours future exhortation.

Mathématiques sous influence bordelaise

Elodie Pozzi

Elodie Pozzi est Maître de Conférences en mathématiques à l'Université de Bordeaux. Après l'agrégation de mathématiques obtenue en 2008, elle a soutenu une thèse en mathématiques pures en 2011 à l'Université de Lyon. Dans sa thèse intitulée « Propriétés spectrales et universalité d'opérateurs de composition pondérés », elle développe des propriétés d'applications (fonctions entre espaces) en lien avec un problème mathématique ouvert (non résolu) du XX^{ème} siècle. Ses années postdoctorales à l'Institut National de la Recherche en Informatique et Automatique, INRIA lui ont permis d'enrichir ses thématiques de recherche davantage tournées vers les applications des mathématiques à des domaines comme la physique et la médecine.

À la simple évocation du nom de cette merveilleuse ville, vous verrez le visage de tout individu dans le monde, s'illuminer, probablement en train de penser à une bonne bouteille de vin rouge, symbole du bon vivre en France ou bien, accordons-leur le bénéfice du doute, la fierté de connaître une ville française autre que Paris. Dans la ville de Bordeaux, toute la symbolique du vin a une place prépondérante. Pourtant, il est un des aspects assez méconnus du grand public parmi la riche histoire de Bordeaux ; au-delà du patrimoine viticole, vinicole et culturel, Bordeaux renferme une activité scientifique fructueuse. En effet, ont vécu à Bordeaux de nombreux mathématiciens, apportant une contribution majeure à la recherche mathématique mondiale. Le récit qui suit n'est pas un tracé historique ; retracer l'histoire des mathématiques bordelaises pourrait à elle seule faire l'objet d'une thèse. On présente quelques aspects des mathématiques à Bordeaux tout en éclairant le lecteur sur le monde inconnu qui est celui de la recherche mathématique.

Il est toujours difficile de parler mathématiques sans provoquer une réaction négative. En effet, elles rappellent souvent des souvenirs plus ou moins plaisants voire douloureux qui remontent à notre jeunesse. Certainement parce que les mathématiques sont considérées comme un outil ayant pour objet de segmenter élèves et étudiants en deux catégories « les bons » et les « mauvais » en

mathématiques, associant ainsi les mathématiques au registre de l'émotion et de la sensibilité, très présentes durant notre jeune âge. Cependant, en France, nous n'avons pas à rougir de notre culture mathématique ni de nos mathématiciens, mondialement reconnus : (il n'y a qu'à voir les récentes Médailles Fields¹ et Prix Abel², par exemple). Sans rentrer dans la complexité de l'organisation de la recherche mathématique en France, actuellement chaque université des sciences comporte un département de mathématiques comprenant un ensemble d'enseignants-chercheurs et de chercheurs regroupés par thématiques de recherche. Le département de mathématiques de Bordeaux I.M.B. (l'Institut Mathématiques de Bordeaux) englobe huit grandes thématiques de recherche. Certaines développées à Bordeaux depuis plus d'un siècle. Parmi les plus anciennes, on peut distinguer la théorie des nombres et l'analyse. Commençons par la théorie des nombres. Sans rien enlever à l'excellence des autres thématiques de l'Institut de mathématiques, la théorie des nombres a un passé riche. Tout d'abord : qu'est-ce que la théorie des nombres ? Sans entrer dans une explication trop formelle ou trop complexe, on peut dire que la théorie des nombres est l'étude des propriétés des nombres entiers. On se souvient avoir appris dans notre jeunesse que parmi les nombres entiers, on distingue les nombres premiers des nombres qui ne sont pas premiers. Si cette distinction est faite entre les nombres, c'est simplement parce que les nombres premiers possèdent des propriétés remarquables. Celles-ci sont d'autant plus intéressantes lorsqu'elles sont appliquées aux outils de la vie courante sans que l'on s'en aperçoive ; c'est le cas par exemple, du cryptage des données sur internet qui repose sur une propriété des nombres premiers. Depuis l'époque de l'antiquité, nous savons grâce à Euclide qu'il y a un nombre infini de nombres premiers. Pourtant, leur répartition parmi les nombres entiers semble n'obéir à aucune règle. Les mathématiciens se sont donc intéressés au nombre de nombres premiers plus petits qu'un entier donné s . Comme on peut le constater, l'énoncé de ce problème est simple ; il s'agit à première vue de compter le nombre de nombres premiers. Il n'a pas été résolu avant le 19^{ème} siècle et la preuve de ce résultat fait appel à des outils élaborés et des méthodes fines. C'est ce qui fait souvent la contradiction de la théorie des nombres : un énoncé simple et une démonstration difficile à produire. Il n'est pas rare que des questions de théorie des nombres n'aient été résolues que quelques siècles après avoir été énoncées. La question du nombre de nombres premiers ne fait pas exception : elle se posait déjà à l'époque de l'antiquité. Par exemple, Euclide a déterminé le nombre de nombres premiers plus petits que 1000.

1 Prestigieuse récompense (équivalent du Prix Nobel) décernée tous les 4 ans pour les travaux mathématiques. Elle est attribuée à des mathématiciens de moins de 40 ans.

2 Récompense attribuée chaque année à un mathématicien. Elle est décernée par l'Académie norvégienne des sciences et des lettres.

Ce n'est qu'en 1896, que Jacques Hadamard a démontré une formule permettant d'estimer le nombre de nombres premiers plus petits qu'un entier donné très grand. Il s'agit d'un résultat majeur de théorie des nombres ; parmi l'infinité des nombres premiers, ce résultat permet de nous éclairer sur la répartition des nombres premiers. Il est pourtant moins connu que Jacques Hadamard a établi ce résultat lorsqu'il était Professeur à l'Université de Bordeaux. Ce qui peut paraître plus surprenant, c'est que Jacques Hadamard n'était pas Professeur de mathématiques mais Professeur d'astronomie et de mécanique rationnelle. Pour expliquer ce paradoxe, il faut se replonger dans le contexte historique. À l'époque, les sciences n'étaient pas aussi cloisonnées qu'aujourd'hui disciplines et en particulier la physique et les mathématiques. Rappelons que pour être un bon physicien, il est nécessaire de posséder de solides connaissances mathématiques. Un grand nombre de mathématiciens ayant donné leur nom aux théorèmes que l'on apprend à nos étudiants ont eu une activité scientifique riche dans différents domaines des sciences dépassant le cadre des mathématiques. Jacques Hadamard est l'un d'eux. Il est d'ailleurs reconnu comme un grand mathématicien français même si son titre à universitaire ne le mentionnait pas explicitement. Un ouvrage lui est d'ailleurs consacré dont le titre est sans équivoque « Un mathématicien universel »³. Ses résultats ont été publiés dans des revues de recherche mathématique très connues⁴. Son œuvre mathématique a un écho conséquent dans les mathématiques enseignées.

Le théorème des nombres premiers n'est pas le premier de ses résultats bordelais. D'ailleurs, ce théorème ne porte pas son nom, contrairement à d'autres obtenus en théorie analytique des nombres⁵. Parmi les résultats bordelais, citons l'inégalité d'Hadamard, le théorème des trois cercles d'Hadamard, le lemme d'Hadamard, entre autres. Il a également obtenu des résultats en géométrie. Ses travaux ont largement influencé la recherche mathématique

3 Titre de la version française de « Jacques Hadamard, a universal mathematician » par V. Maz'ya et T. Shaposhnikova.

4 Un chercheur présente ses résultats sous la forme d'un article donnant les énoncés et démonstrations et sont soumis pour publication à des revues scientifiques dont les relecteurs sont des mathématiciens spécialistes. La publication constitue la validation des résultats obtenus. Les revues scientifiques sont nombreuses et sont pour la plupart spécialisées: par exemple, il existe des revues de théorie des nombres, de géométrie, d'analyse, d'équations aux dérivées partielles. Certaines très prestigieuses sont dites « généralistes » comme *Acta Mathematica*, *Annals of Mathematics*, *Inventiones*, entre autres. La publication dans des grandes revues généralistes implique que le ou les résultats obtenus ont un intérêt pour l'ensemble de la communauté mathématique et non simplement thématique.

5 La théorie des nombres est une branche de la théorie des nombres qui utilise principalement des outils de fonctions et l'analyse fonctionnelle, branche active de la recherche mathématique en analyse.

notamment en théorie analytique des nombres. Il a été le grand inspirateur de nombreux mathématiciens reconnus comme André Weil⁶. L'œuvre d'Hadamard dépasse les frontières mathématiques ; il a contribué à la mécanique analytique, l'élasticité, l'hydrodynamique et même à l'histoire des mathématiques et la psychologie. Jacques Hadamard est resté quatre ans à Bordeaux, de 1893 à 1897, année à laquelle il intégrera le Collège de France⁷ et sera Maître de Conférences en mathématiques à l'Université de Paris. Depuis 2011, la Fondation Mathématique Hadamard a été créée rassemblant de nombreux laboratoires de recherche mathématiques de Paris et un des objectifs de cette fondation est le décloisonnement thématique⁸. Le passage de Jacques Hadamard a marqué la recherche mathématique bordelaise donnant une dynamique à la théorie analytique des nombres. En effet, si Jacques Hadamard n'a pas de descendant ou d'héritier scientifique direct à Bordeaux, des mathématiciens en théorie des nombres et leur activité ont perpétué cette tradition. Même si certains mathématiciens bordelais du 20^{ème} siècle n'ont pas (encore) vu leur théorème enseigné aux futurs professeurs de mathématiques, leur contribution n'est pas sans impact sur la théorie des nombres en général.

La recherche dans ce domaine prend place actuellement à l'Institut mathématiques de Bordeaux. Avant le mouvement récent de la fusion des laboratoires existants, avant 2007, il y avait à Bordeaux le laboratoire d'Algorithmique Arithmétique A2X. Ce laboratoire a dédié ses recherches à l'arithmétique (étude des nombres entiers) et au développement des algorithmes de calculs sur ordinateur. C'est dans ce laboratoire qu'a été conçu un logiciel de calcul arithmétique puissant Pari/GP⁹ utilisé par les chercheurs en arithmétique du monde entier. Sa conception a nécessité le travail des chercheurs du laboratoire A2X et sa maintenance est toujours effectuée par des membres de l'IMB, qui est le seul laboratoire de mathématiques sur le campus des sciences de Talence. Le succès de ce logiciel a par ailleurs contribué à la renommée mondiale du laboratoire bordelais en théorie des nombres. En effet, l'équipe de théorie des nombres de l'IMB, issue de l'ancien laboratoire A2X est considérée comme l'une des meilleures équipes de théorie des nombres au niveau mondial. En outre, la revue spécialisée en théorie des nombres intitulée « Journal de théorie des nombres de Bordeaux » est rattachée à l'équipe. Ce journal a été créé en 1989 et certains des éditeurs sont des membres actuels de l'équipe de

6 Mathématicien en théorie des nombres et en géométrie algébrique et par ailleurs frère de Simone Weil.

7 Prestigieux centre d'enseignement et de recherche à Paris www.college-de-france.fr/site/college/index.htm

8 www.fondation-hadamard.fr/fr/fondation/roles-et-missions

9 <http://pari.math.u-bordeaux.fr>

théorie des nombres. Ce journal international considéré comme une très bonne revue ajoute à l'excellence de l'équipe bordelaise. Remarquons que l'influence bordelaise sur la recherche en théorie des nombres à un niveau mondial s'exprime au 19^{ème} siècle plus par un travail collaboratif et une équipe que par le travail d'une seule personne ce qui reste de manière générale assez exceptionnel. Mentionnons cependant Henri Cohen, Professeur de mathématiques à l'Université de Bordeaux qui a été l'instigateur du logiciel Pari/GP. Il a consacré ses travaux à la théorie des nombres et les aspects computationnels (implémentation par ordinateur) et a été invité à la très prestigieuse conférence internationale de 2002 durant laquelle les médailles Fields sont décernées. On citera également Michel Mendès-France dont le nom de famille est publiquement connu pour des raisons moins mathématiques¹⁰ ; il a apporté sa contribution scientifique en théorie analytique des nombres et a été récompensé pour son rôle dans la diffusion de la théorie des nombres auprès du grand public : il a reçu en 1999 le prix Paul Doistau-Émile Bluet de l'information scientifique pour son livre sur les nombres premiers¹¹.

Dans la continuité de l'influence bordelaise initiée par Jacques Hadamard, nous faisons référence à la théorie des fonctions qui est une branche de la recherche mathématique et fait partie de ce qu'on appelle l'analyse. Tout lecteur pourra se remémorer les moments difficiles passés à dériver correctement une fonction et à l'étudier. Ce type de calcul et d'étude sont, à une toute petite échelle, de l'analyse. Certains résultats établis par Jacques Hadamard lors de sa période bordelaise ont permis des développements dans le domaine de l'analyse et plus précisément dans l'analyse complexe¹². Coïncidence ou pas, l'analyse a pour sa part une histoire au sein du laboratoire de mathématiques. Sans entrer dans le détail des différentes sous-branches de l'analyse, il existe une ancienne tradition de l'analyse à Bordeaux. Il n'est pas facile de dire avec précision qui a été l'initiateur du développement de la recherche en analyse à Bordeaux. Ce qui est sûr c'est que plusieurs mathématiciens y ont contribué. Par exemple, dans les années 60, Henri Nlend, à l'époque étudiant en thèse de Jean Colmez et du célèbre Laurent Schwartz¹³, a contribué à une intense activité de recherche en analyse par ses travaux mais également avec ses nombreux doctorants qui se sont impliqués dans l'expansion de la recherche en analyse au niveau mondial dont un certain

10 Michel Mendès-France est le fils de l'homme d'Etat Pierre Mendès-France.

11 Les nombres premiers, par Michel Mendès-France et Gérald Tanenbaum, Edition Que sais-je ?

12 Analyse complexe : branche de l'analyse qui porte sur l'étude des fonctions d'une variable complexe.

13 Laurent Schwartz fait partie des plus grands mathématiciens français. Il est à l'origine de la théorie des distributions qui a permis le développement des équations aux dérivées partielles (équations modélisant les phénomènes physiques). Il est lauréat de la médaille Fields en 1950.

Jean Esterle, actuellement Professeur émérite¹⁴ à dans cette Université. Certains pourraient considérer qu'ils ont contribué à une école d'analyse à Bordeaux qui aurait donc débuté autour de 1969 et ils n'auraient pas complètement tort. Même si cette école n'existe pas au sens strict, des mathématiciens analystes avec leur recherche, leurs étudiants et leurs engagements dans la société mathématique ont joué un rôle fondamental pour l'analyse à Bordeaux ; nous citons précédemment Jean Esterle, mais mentionnons aussi, les Professeurs émérites dans cette même Université : Bernard Chevreau, apportant dans sa recherche bordelaise les thématiques de recherche américaine¹⁵, Nikolaï Nikolskii, mathématicien russe ayant développé à Bordeaux un type d'analyse de l'« école russe » et qui a formé un grand nombre de professeurs actuels dans cette Université. En ce sens, il est possible de parler d'une école d'analyse.

Pouvoir parler d'influence bordelaise en mathématiques en faisant référence au 19^{ème} siècle relève de l'exception en recherche. Il est en effet très difficile d'observer une continuité thématique en recherche résultant des travaux d'une seule et même équipe s'échelonnant sur plus d'un siècle. Généralement les thématiques de recherche évoluent au fil du temps, certaines pouvant apparaître et entraîner une nouvelle dynamique. Entre les membres d'une même équipe, les thèmes de recherche peuvent varier. Précisons également que le processus de recherche est ponctuée par la mobilité de carrière des chercheurs contribuant à sa diffusion et au brassage des savoirs au contact des autres chercheurs en France et à l'international. Cependant, on remarque qu'il y a à Bordeaux une tradition de la recherche mathématique dans des domaines anciens comme la théorie des nombres et l'analyse, dont la frontière peut être mince comme l'a montré Jacques Hadamard. Au fil des décennies, des générations de mathématiciens ont développé leurs travaux de recherche au sein d'un laboratoire, encadré de nombreux doctorants, se sont engagés pour la recherche. Ils ont donc contribué à l'épanouissement de la recherche mathématique bordelaise et à sa renommée mondiale.

¹⁴ Titre honorifique à l'Université à la fin d'une carrière universitaire.

¹⁵ Bernard Chevreau a effectué sa thèse aux Etats-Unis, sous la direction de Carl Pearcy, analyste reconnu.

Ouvrages :

« Jacques Hadamard, un mathématicien universel » par V. Maz'ya et T. Shaposhnikova, Sciences et Histories, EDP Sciences.

« Les nombres premiers », par Michel Mendès-France et G erald Tanenbaum,  dition Que sais-je ?

Pages web :

Images des mathématiques : <http://images.math.cnrs.fr>

Dossier sur Jacques Hadamard :

<http://images.math.cnrs.fr/Hadamard-et-Bordeaux>

<http://images.math.cnrs.fr/Jacques-Hadamard-et-le-theoreme.html>

<http://images.math.cnrs.fr/Jacques-Hadamard-passeur.html>

<http://images.math.cnrs.fr/Le-seminaire-Hadamard>

Institut Mathématiques de Bordeaux : www.math.u-bordeaux.fr

The Mathematics Genealogy Project <https://genealogy.math.ndsu.nodak.edu>

[Poésies]



Piliers de Tutelle

Les Piliers de Tutelle, construits à la fin du II^e siècle, formaient, selon Ausone (309-395), un temple de pierres blanches. Ces *Piliers*, dédiés aux divinités tutélaires de Burdigala, étaient situés sur le forum, à l'emplacement approximatif de l'angle *sud-ouest* du Grand Théâtre de Bordeaux. En ruine, ils furent rasés définitivement en 1677. Leur plan fut cependant conservé par l'architecte Claude Perrault (1613-1688). Le détail de cette gravure du XIX^e siècle permet de se faire une idée de l'importance du monument ainsi reconstitué.

Passages à Bordeaux

- 1 - **L'anonyme de Bordeaux**, *Récit d'un pèlerinage de Bordeaux à Jérusalem* (extraits)
- 2 - **Ausone**, *Bordeaux*
- 3 - **Paulin de Bordeaux (dit de Nole)**, Épître XXIV à Sulpice Sévère (citation)
- 4 - **Huon de Bordeaux, Obéron dit l'enchanteur**, *Geste anonyme* (extrait)
- 5 - **Geoffroy Gay**, *Histoire véritable la colombe miraculeuse de l'Ormée de Bordeaux*
- 6 - **Étienne de la Boétie**, *Discours de la servitude volontaire* (extrait)
- 7 - **Montaigne**, *Nous faillons, ce me semble, en ce que nous ne nous fions pas assez au ciel de nous...*
- 8 - **Friedrich Hölderlin**, *Langage / à Diotima (in Poèmes de la folie de Hölderlin) / En souvenir de* (extrait)
- 9 - **Jasmin**, *L'aveugle de Castelcullier* (extrait)
- 10 - **Flora Tristan**, *Bordeaux* (in « Tour de France », journal 1843-1844)
- 11 - **Francis Jammes**, *Prière pour aller au paradis avec les ânes*
- 12 - **Victor Segalen**, *Maïeutique*
- 13 - **Louis Emié**, *Une ville au clair du monde*, poème illustré par Mildred Bendall
- 14 - **Jean de la Ville de Miremont**, *Je suis né dans un port...*
- 15 - **Firmin Farges dit François Larfeuil**, *Ceux qui n'ont pas de tombe*
- 16 - **Bernard Manciet**, *Le cœur / Los parlaires (Per El Yivo)*
- 17 - **Jean Rousselot**, *Il faudrait être encore plus simple*
- 18 - **Patrick Espagnet**, *Flamenco*
- 19 - **Roger Boussinot**, *Vie et mort de Jean Chalosse, moutonnier des Landes* (extrait)
- 20 - **Raymond Guérin**, *Parmi tant d'autres feux...* (extrait)
- 21 - **Jean-Pierre Martinet**, *Nuits bleues, calmes bières* (extrait)
- 22 - **Thierry Metz**, *L'homme qui penche* (extraits)
- 23 - **Jean Forton**, *Le vieux monsieur*
- 24 - **Jean Vautrin**, *Chronique heureuse d'une rentrée libérale avancée*

L'anonyme de Bordeaux

Récit d'un pèlerinage de Bordeaux à Jérusalem (extraits)

L'Anonyme de Bordeaux (Burdigalensis) est le premier récit en latin, d'un pèlerin en Terre Sainte. L'anonyme de Bordeaux quitte Burdigala pour Jérusalem en 333. Constantin est alors le premier Empereur chrétien (sa conversion date de 312). Le pèlerin dresse l'inventaire des lieux qu'il traverse au départ de sa Cité natale jusqu'à la Ville Sainte (via Toulouse, Milan, Constantinople, Ankara, Tarse, Antioche...). Le texte original se compose essentiellement d'une liste de localités et de quelques mentions descriptives (pour une lecture in extenso, consulter le site « Gallica »). L'exactitude des distances inscrites laisse penser que cet anonyme s'est référé à des livres d'arpentages à usage militaire et administratif. Phaéton a choisi de citer les quelques lieux dans lesquels ce voyageur séjourna et de publier l'extrait de la description de Jérusalem par le Pèlerin. Le passage relatif à la *lapis pertusus* (*pietre fendue*) où le peuple juif venait se lamenter et prier est une mention particulièrement précieuse du "Bordelais".

ANNO DOMINI CCCXXXIII

ANONYMI ITINERARIUM A BURDIGALA HIERUSALEM [...]

CIVITAS BURDIGALA, UBI EST FLUVIUS GARONNA, PER QUEM FACIT MARE OCEANUM ACCESSA ET RECESSA PER LEUGAS PLUS MINUS CENTUM

Au fleuve *Garonna*, qui traverse la Cité de Burdigala, les flux et les reflux de l'Océan se font sur plus ou moins cent lieues (*mascaret*). Puis le "Bordelais" énumère les Cités (civitas), les haltes (mansion), les relais (mutatio), tous les lieux dans lesquels il séjourne pour se reposer, prendre ses repas, changer de monture avant de poursuivre sa route...

... **de Bordeaux à Arles** - *exemples de mentions* : mutatio Stomatas (Saint Médard d'Eyrans), mutatio Sirione (Cérons), civitas Vasatas (Bazas), Elusa (Eauze), Auscius (Auch), Tholosa (Toulouse), Sotomago (Castelnaudary), Castellum Carcasso (remparts de Carcassonne), civitas Narbona, Beterris (Béziers), Nemauso (Nîmes), Arelate (Arles)...

FIT A BURDIGALA ARELATE USQUE MILIA CCCLXXII, MVTATIONES XXX, MANSIONES XI

De Bordeaux à Arles : 372 milles dont 30 étapes et 11 haltes.

... **toujours en France** - *exemples de mentions* : civitas Auenione (Avignon), Arausione (Orange), mutatio ad Letoce (Bollène), mansio Acuno (Montélimar), civitas Valentia, mansio Byrigante (Briançon)...

... **puis en Italie** – *exemples de mentions* : civitas Taurinis (Turin), Ticino (Pavie), Mediolanum (Milan), Bergamo, Verona, Pataui (Padoue)...

... **jusqu'à Constantinople** – *exemples de mentions* : civitas Emona (Ljubljana), Singiduno (Belgrade), Serdica (Sofia), Constantinopoli.

FIT OMNIS SUMMA A BURDIGALA CONSTANTINOPOLIM UICIES BIS CENTENA UIGINTI UNUM MILIA, MUTATIONES CCXXX, MANSIONES CXI

Au total, entre Bordeaux et Constantinople : 2221 milles, 230 étapes, 112 haltes.

de Constantinople à Jérusalem – *exemples de mentions* : traversée du Bosphore, civitas Nicomedia, Anchira Galatia (Ankara), Cappadociae, civitas Tarso (Tarse – il mentionne que Paul *dit* L'Apôtre y est né), Antiochia, Syria, Foenicia, civitas Tripoli, Birito (Beyrouth), Tyro, Ptolomaida (Saint Jean d'Acre), mansion Sicamino (Haïfa), Carmelus Mons, civitas Caesarea Palestina, Iudaea (Judée), Valée d'Elah (il indique que c'est là que David a tué Goliath), Agazaren Mons (lieu du sacrifice d'Abraham), Sechim (Naplouze – tombeau de Joseph)...

Extrait choisi : description de Jérusalem par le Pèlerin de Bordeaux :

[...] Il y a, à Jérusalem, deux grandes piscines sur le côté du temple, une à droite et une à gauche, qui furent construites par le Roi Salomon et, un peu plus loin dans la Cité, il y a deux autres piscines jumelles avec cinq portiques que l'on nomme Bethsaïde. Ici, les personnes qui sont malades peuvent être guéries. Les piscines contiennent une l'eau qui est rouge lorsqu'elle est troublée. Il y a aussi une crypte dans laquelle Salomon avait l'habitude de torturer les démons. Il y a une très haute tour où notre Seigneur est monté et où le tentateur lui a dit : *si tu es fils de Dieu, alors jette toi dans le vide*. Là, se trouve une pierre d'angle laissée par les bâtisseurs dont on dit qu'elle est la pierre angulaire. Sous le pinacle de la tour, on rencontre de nombreuses pièces qui forment le Palais de Salomon. On y trouve la chambre dans laquelle il écrivit le Livre de la Sagesse. Cette chambre est couverte par une dalle d'un seul tenant. On peut y voir de grands réservoirs d'eau souterrains et des bassins dont la construction a nécessité un travail considérable. Dans l'enceinte, où se dressait le Temple que Salomon avait construit, il est dit que le sang de Zacharie fut répandu sur le pavement de pierre devant l'autel qui demeure encore aujourd'hui. Dans toute la cour, si clairement qu'on les croirait imprimés dans la cire, on voit les marques des clous des chaussures des soldats qui l'assassinèrent. Il y a deux statues d'Hadrien et non loin de ces statues, une *pierre perforée* devant laquelle les Juifs viennent prier et se lamenter. En gémissant, ils déchirent leurs vêtements....

Lorsque vous sortez de Jérusalem pour gravir le Mont Sion, du côté gauche, plus bas dans la vallée, près d'un mur, on trouve une piscine à quatre portiques

nommée Bassin de Siloé. On peut observer un autre bassin à l'extérieur. Une source coule pendant les six jours et les nuits de la semaine mais le dimanche, c'est à dire le septième jour, on interrompt son écoulement le jour et la nuit.

À côté du Mont Sion, on peut voir la maison du prêtre Caïphe dans laquelle le Christ a été flagellé contre une colonne encore debout. À l'intérieur des murs de Sion, on voit où se situait le Palais de David. Des sept synagogues d'autrefois, il n'en reste qu'une. Sur les six autres, on laboure et on sème, tel que l'a écrit le prophète Isaïe.

Après le mur de Sion, en marchant vers la Porte de Neapolis (Naplouse), vers la droite, plus bas dans la vallée, il reste des murs qui sont ceux de la maison ou du prétoire de Ponce Pilate. C'est là que notre Seigneur fut jugé avant sa Passion. Sur la gauche, se situe la petite colline du Golgotha où le Seigneur fut crucifié.

À environ un jet de pierre de là, est le caveau dans lequel le corps du Christ a été exposé avant de se relever au troisième jour. En cet endroit, sur ordre de l'empereur Constantin, a été édifiée une très belle Basilique avec sur les côtés des réservoirs d'où l'on tire l'eau. Il y a aussi un bassin à l'arrière dans lequel les enfants sont baptisés.

À la sortie de Jérusalem, par la Porte située à l'Est, on peut aller gravir le Mont des Oliviers en traversant la vallée de Iosafath (Josaphat). Sur la gauche, pousse des vignes au milieu desquelles une pierre marque l'endroit où Judas Iscariote a trahi le Christ. A droite, il y a un palmier dont les enfants coupèrent des branches pour les lancer sur le chemin au passage du Christ. Non loin de là, à un jet de cailloux environ, se trouvent deux tombes remarquables par leur beauté. Dans la première qui est un véritable monolithe repose le prophète Isaïe et dans l'autre Ezéchias, roi des Juifs.

Par-là, on peut accéder au Mont des Oliviers où, avant la Passion, Le Seigneur enseigna aux Apôtres. L'empereur Constantin a fait bâtir ici, une très belle Basilique.

À une faible distance se trouve la petite colline où Moïse et Elie apparurent lorsque le Seigneur s'y réfugia pour prier avec Pierre et Jean.

Un mille et demi vers l'Est se situe la Cité de Bethania où il y a une crypte dans laquelle repose Lazare que le Seigneur a relevé.

Quelques mentions de localités après Jérusalem : Hiericho, Mortuum Mare, le Joudain (Iordane – lieu du baptême), Bethleem, Terebinte, Cebron...

[...] Le Pèlerin en rentrant passa notamment par La Macédoine, Thessalonica, Pella ... puis Clipeas (Lecce), Brindisi, Beroes (Bari), La Campania, Capua, Roma, Mediolanum (Milan), Ariminum (Rimini)...

Pour aller plus loin :

- *Histoire des croisades* (dont étude détaillée de l'itinéraire), Joseph-François Michaud (cf. Gallica)
- *Itinéraire de Paris à Jérusalem, récit de voyage*, François-René de Chateaubriand, 1811 (l'auteur mentionne l'itinéraire de *L'anonyme de Bordeaux*)
- *Recueil des itinéraires anciens* Fortia d'Urban, 1845 & *Itinerarium Antonini Augusti et Hierosolymitanum*, Pinder, et Parthey, 1848 ouvrage de référence pour la traduction
- *Itineraria romana I*, Teubner, Leipzig, 1929
- *La topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte, Chap. I – Le pèlerin de Bordeaux*, M. Halbwachs, PUF 1971
- *Structure formulary nell'itinerarium burdigalense (a. 333)*, *Aevum*, 1983
- *The itinerarium burdigalense*, *JRS*, 90, 2000 (*Politics and salvation in the geography of Constantin's empire*).

Bordeaux

Decimus Magnus Ausonius dit Ausone

Ausone, né à Burdigala en 309, rendit l'âme en 395 dans une villa familiale située dans le vignoble bordelais entre Langon et La Réole où il s'était retiré à la mort de son protecteur, l'empereur Gratien. Après des études à Bordeaux et Toulouse, il enseigna dans sa ville natale notamment la rhétorique à Paulin de Nole (353-431) avec lequel il entretiendra une riche correspondance.

En 364 l'empereur Valentinien I^{er} le nomma précepteur de son fils Gratien. Il devient Questeur du Palais de 374 à 378 avant d'obtenir de hautes charges dans l'administration civile en tant que Préfet du Prétoire des Gaules en 377, Consul en 379 puis Proconsul d'Asie. Ausone est aussi renommé comme auteur d'épigrammes, églogues et épîtres.

Avec Ausone, est née une *École de Bordeaux* qui, composée de littérateurs et de savants, fut un relai majeur entre l'Antiquité et les temps modernes. S'illustrèrent ainsi, rendons leur hommage, l'avocat Sulpice Sévère (363-429, retiré du monde - à l'imitation de son ami Paulin de Nole - pour écrire la *Vie de Saint Martin*), le médecin Macellus Empiricus (V^e siècle, disciple tardif de Scribonius qui fut, au I^{er} siècle, le médecin de l'Empereur Claude), le rhéteur Paulin de Périgueux (V^e siècle) et l'aristocrate Paulin de Pella (376-460), petit-fils d'Ausone. Plus tardivement, sous l'influence de ces *illustres aquitains*, le troubadour Venance Fortunat (530-609) surnommé *l'enfant bien-aimé des Muses*, poète de cour et évêque de Poitiers, fut en France le dernier poète de l'Antiquité tardive. Au Moyen Âge, l'influence de ces penseurs *de Bordeaux* fut tout autant notable que celle d'Ennoë (légal du Pape à Constantinople, 473-521), et de l'aristotélien Boèce (480-525). L'esprit de cette *École de Bordeaux*, née avec les plus brillants artisans de la reconquête de l'Europe par la culture grecque a-t-il vraiment cessé de souffler ?

Ausone a classé Bordeaux parmi les plus belles Cités du monde avec Rome, Constantinople et Carthage, Antioche et Alexandrie, Trèves, Milan, Capoue, Aquilée, Arles, Mérida, Athènes, Catane et Syracuse, Toulouse, Narbonne (cf. *Ordre des villes célèbres*, Ausone de Bordeaux, *Opuscula Omnia, Œuvres complètes*, édition bilingue par Bernard Combeaud, éd. Mollat, Bordeaux 2010 – et – éd. Paleo, 2006, 263 pages, pp. 110, 111).

BORDEAUX. Depuis longtemps je me reproche un impie silence, ô ma patrie ! Toi, célèbre par tes vins, tes fleuves, tes grands hommes, les mœurs et l'esprit de tes citoyens, et la noblesse de ton Sénat, je ne t'ai point chantée en premier ! comme si, convaincu de la faiblesse d'une pauvre cité, j'hésitais à essayer un éloge non mérité ! Ce n'est pas là le sujet de ma retenue : car je n'habite point les rives sauvages du Rhin ou les sommets de l'Hémus et ses glaces arctiques.

Burdigala est le lieu qui m'a vu naître : Burdigala où le ciel est clément et doux ; où le sol, que l'humidité féconde, prodigue ses largesses ; où sont les longs printemps, les rapides hivers, et les coteaux chargés de feuillage. Son fleuve qui bouillonne imite le reflux des mers. L'enceinte carrée de ses murailles élève si haut ses tours superbes, que leurs sommets aériens percent les nues. On admire au dedans les rues qui se croisent, l'alignement des maisons, et la largeur des places fidèles à leur nom ; puis les portes qui répondent en droite ligne aux carrefours, et, au milieu de la ville, le lit d'un fleuve alimenté par des fontaines ;

lorsque l'Océan, père des eaux, l'emplit du reflux de ses ondes, on voit la mer tout entière qui s'avance avec ses flottes.

Parlerai-je de cette fontaine couverte de marbre de Paros, et qui bouillonne comme l'Euripe ? Qu'elle est sombre en sa profondeur ! comme elle enfle ses vagues ! quels larges et rapides torrents elle roule par les douze embouchures ouvertes à son cours captif dans la margelle, et qui pour les nombreux besoins du peuple ne s'épuise jamais ! Tu aurais bien voulu, roi des Mèdes, rencontrer pour ton armée cette fontaine^[xx], quand les fleuves desséchés te firent faute ; et promener ses eaux par les villes étrangères, toi qui ne portais partout et toujours avec toi que l'eau du Choaspès.

Salut, fontaine dont on ignore la source, fontaine sainte, bienfaisante, intarissable, cristalline, azurée, profonde, murmurante, limpide, ombragée.

Salut, génie de la ville, qui nous verse un breuvage salubre, fontaine appelée *Divona* par les Celtes, et consacrée comme une divinité. L'Apone ne donne pas un plus sain breuvage, le Nemausus un cristal plus pur, le Timave et ses vagues marines une onde plus abondante.

Que ce dernier chant ferme le cercle des villes célèbres. Si Rome brille à l'autre extrémité, que Burdigala fixe sa place à celle-ci, et partage ainsi le faite des honneurs. Burdigala est ma patrie ; mais Rome passe avant toutes les patries. Burdigala a mon amour, Rome a mon culte ; citoyen dans l'une, consul dans toutes les deux, mon berceau est ici, et là ma chaise curule.

Épître XXIV à Sulpice Sévère (citation)

Paulin de Bordeaux (*dit de Nole*)

Saint Paulin (Meropius Pontius Paulinus), Père de l'Église, né à Bordeaux en 353 est mort évêque à Nole, en 431. Il eut Ausone pour précepteur et comme ami le poète Prudence (348-405). Il fit de sa vie un « carrefour d'esprits élus » de Martin de Tours à Jérôme, d'Ambroise à Augustin, de Saint Delphin et Saint Amand de Bordeaux à Nicéas de Remesiana, de Vitrix de Rouen à Rufin d'Aquilée, de Pammachius à l'avocat Sulpice Sévère... Il dédia sa vie littéraire à l'adaptation de la tradition poétique païenne aux exigences de la foi chrétienne (*Pour moi l'unique art est la foi, désormais le Christ, ma poésie* – Chant XX 32. cf. discours du Pape Benoît XVI lors l'Audience Générale du 12 décembre 2007 consacrée à Paulin dans laquelle est également noté l'extrait de l'Épître XXIV à Sulpice Sévère). Paulin fut nommé Consul à Rome en 378, proconsul en Campanie en 380 avant d'épouser en Aquitaine, une espagnole chrétienne, Tharasia (en 385) sous l'influence de laquelle il fut baptisé puis ordonné prêtre à Barcelone. Malgré l'opposition de toute l'aristocratie bordelaise, il distribua aux pauvres toutes ses richesses puis vécut en Espagne avec sa femme avant de retourner en Italie où l'attirait sa dévotion pour le martyr Saint Félix. Ses œuvres demeurent essentielles à l'histoire religieuse de son temps. Il est le Saint Patron de ceux qui cultivent leur jardin...

[...]

L'abandon ou la vente des biens temporels possédés dans ce monde ne constitue pas l'accomplissement, mais seulement le début de la course dans le stade ; ce n'est pas, pour ainsi dire, le but, mais uniquement le départ.

En effet, l'athlète ne gagne pas au moment où il se déshabille, car il dépose ses vêtements précisément pour entamer la lutte : il n'est digne d'être couronné comme vainqueur qu'après avoir combattu selon son devoir.

[...]

Huon de Bordeaux (Obéron *dit* l'enchanteur, extrait)

Geste anonyme

Huon de Bordeaux est une *chanson* de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle dans laquelle Obéron *dit* L'enchanteur est un personnage féérique (cf. première traduction en français : éd. F. Guessard et C. Grandmaison, 1860). Issu de la légende mérovingienne (avec le personnage d'Alberich, Roi des elfes) puis de cette geste de France, on retrouvera Obéron dans *Le songe d'une nuit* d'été de Shakespeare (1554-1616). Huon, fils du Comte Seguin de Bordeaux, vient de tuer *Charlot*, le fils héritier de Charlemagne (742-814). Condamné à mort par l'Empereur, il doit, pour échapper à la pendaison, se rendre à Babylone et accomplir des exploits afin d'être exempté de peine : décapiter le premier païen qu'il y croquera, arracher les quatre dents de sagesse de l'Émir, lui couper sa barbe blanche... Huon, traverse, en chemin, la forêt d'Obérons dont il obtient le soutien pour son salut. Les prouesses et faits du jeune noble Bordelais rappellent les aventures extraordinaires de Lucius, héros des *Métamorphoses* d'Apulée (125-170) ou celles du *Candide* de Voltaire (1694-1778)... Dans la geste, le meurtre de *Charlot*, évoque peut-être celui du Roi d'Aquitaine, le Prince héritier *dit* Charles l'Enfant (847-866), fils de Charles II Le Chauve (823-877), par un certain *Aubouin* ou *Auborin*. Le véritable Seguin était Comte de Bordeaux sous Louis I^{er} *dit* le Pieux (778-840), fils de Charlemagne, Roi d'Aquitaine, des Francs et Empereur d'Occident. En raison de son caractère insolent, le Comte fut déchu de son titre par Louis qui, selon la légende bordelaise, serait né à Casseuil près de Gironde-sur-Dropt au lieu-dit Montalban. Là était érigée la Villa de Cassinogilum autrement nommée Palais de Charlemagne (actuellement hameau *Paradis* !).

[...] un petit homme vint par le bois touffu. Il était tel que je vais vous dire : aussi beau que soleil en été, vêtu d'un manteau brodé et orné de trente bandes d'or pur puis lacé sur les côtés avec des fils de soie. Il portait un arc dont il savait se servir : la corde en était de soie naturelle, et la flèche aussi était d'un très grand prix. Dieu ne dota nulle bête de si grands pouvoirs [...]. Il avait au cou un cor d'ivoire clair, cerclé de pépites, un ouvrage des fées des îles de la mer. L'une d'elles fit à Obéron ce don : qui entend le cor retentir et sonner, s'il est malade, retrouve aussitôt la santé et n'aura plus, si grande infirmité ! Une autre fée lui donna mieux : qui entend le cor, sans mentir, s'il a faim, sera tout rassasié, et s'il a soif, tout désaltéré. Une troisième fée lui donna un autre don : il n'est pas un homme, si malheureux soit-il, qui, au son du cor, ne se mette à chanter. Une quatrième fée lui offrit ce que je vais vous dire : il n'y a marche ni pays ni royaume, jusqu'à l'Arbre-Sec ^[de Palestine, devenu sec à la mort du Christ] ni par delà la mer, si l'on y fait sonner et retentir le cor, qu'Obéron ne l'entende, à Monmur, sa cité.

Le petit homme se mit à sonner et les quatorze hommes qui traversaient le bois commencèrent à chanter :

– Ah ! Dieu ! dit Huon, qui nous vient visiter ? Je ne sens ni faim ni souffrance.

– C’est le nain bossu, dit Géraume : par Dieu, je vous en prie, sire, ne lui parlez pas, si vous ne voulez demeurer avec lui.

– Non, dit Huon, avec l’aide de Dieu !

Voici donc le petit bossu qui se mit à leur crier d’une voix forte :

– Holà ! les quatorze qui passez par ma forêt, salut au nom du roi du monde ! Je vous conjure, par le Dieu de Majesté, par l’huile et le saint chrême, par le baptême et par le sel, par tout ce que Dieu a fait et établi, je vous conjure de me saluer.

Les quatorze prirent la fuite. Le petit homme, très irrité, d’un de ses doigts frappa le cor : et une tempête s’éleva, accompagnée d’un orage. Il fallait voir pleuvoir et venter, les arbres se briser et se rompre en éclats, les bêtes fuir ne sachant où aller, les oiseaux parmi les bois voler ! Il n’y eut pas un homme créé par Dieu qui ne soit épouvanté !

Obéron coupe alors la route aux fuyards et lance à leur poursuite quatre cent chevaliers sortis de terre. Huon doit s’avouer vaincu.

– Sire, dit Huon, soyez le bienvenu !

Obéron dit :

– Dieu te puisse honorer ! Huon, beau-frère, tu m’as bien salué ; jamais salut, en vérité, ne fut, par le Dieu de Majesté, mieux récompensé que ne sera le tien !

– Sire, dit Huon, dites-vous vrai ? Je me demande fort pourquoi vous me poursuivez ainsi.

– Par Dieu, dit Obéron, vous le saurez : je vous aime tant, pour votre grande loyauté [...]. Vous ne savez pas quel homme vous avez rencontré, mais vous le saurez sans plus attendre. Jules César m’a élevé bien tendrement ; la fée Morgue qui eut tant de beauté, fut ma mère celle des légendes celtiques que l’on retrouve dans les romans de la Table ronde. Dieu me puisse sauver ! Ils n’eurent pas d’autre enfant en toute leur vie ; à ma naissance, ce fut une grande fête : ils invitèrent tous les barons du royaume. Les fées y vinrent rendre visite à ma mère. L’une d’elles fut mécontente et me donna le don que vous voyez : je serais un petit nain bossu. Et je suis ainsi, j’en ai le cœur outré : je n’ai plus grandi après trois ans passés. Quand elle me vit ainsi tourné, elle me donna le don que je vais vous dire : je serais le plus bel homme fait de chair qui fut jamais après Notre-Seigneur. Je suis donc tel que vous me voyez ici : je suis aussi beau que soleil en été. Une autre fée me donna mieux encore : je connais de l’homme le cœur et les pensées, et je sais dire comment il s’est conduit. Une troisième fée, pour m’améliorer et pour me corriger, me donna le don que je vais vous dire : il n’y a marche ni pays ni royaume, jusqu’à l’Arbre-Sec, aussi loin qu’on puisse aller, si je le souhaite au nom de Dieu, que je ne m’y trouve, tout à ma volonté, aussitôt que je l’ai désiré. Et quand je veux bâtir un

palais à plusieurs chambres et à grands piliers, je l'obtiens aussitôt, vous auriez tort d'en douter, et toute nourriture que je peux désirer, et toute boisson que je veux demander. Je suis né dans la ville de Monmur : elle est bien à quatre cents lieues d'ici, sans mentir : j'y suis plus tôt allé et venu qu'un cheval ne parcourt un arpent. Oui, je suis né à Monmur, une cité qui fut à mon ancêtre. Huon, beau frère, sois le bienvenu ! Tu n'as pas eu de nourriture depuis trois jours ou plus : tu en auras, Dieu me protège ! Veux-tu manger au milieu de ce pré herbu, ou dans une grande salle de pierre ou de bois ?

– Sire, dit Huon, par la vertu de Jésus, à votre volonté !

– Bien répondu ! dit Obéron. Huon, écoutez-moi. Je n'ai pas encore conté tout ce que les fées me donnèrent. La quatrième fit une chose admirable ; elle me donna le don que je vais vous dire : il n'est oiseau, bête ni sanglier, si sauvage et si cruel soit-il, si je veux de ma main l'appeler, qui ne vienne à moi volontiers, de plein gré. Et avec cela, elle me donna encore autre chose : du Paradis, je sais tous les secrets, et j'entends les anges au ciel, là-haut, chanter. Je ne vieillirai jamais de ma vie, et à la fin, quand je voudrai finir, auprès de Dieu j'ai mon siège placé.

– Sire, dit Huon, c'est merveilleux ! Qui a reçu un tel don doit bien l'aimer !

– Petit Huon, dit Obéron, quand tu m'as parlé, tu as agi sagement, en homme d'expérience ; car, par Celui qui souffrit sur la Croix, jamais si beau jour ne te fut donné. Tu n'as pas mangé depuis trois jours passés ? Tu en auras, en quantité, et la nourriture que tu voudras !

– Hélas ! dit Huon, où trouver du pain ?

– Tu en auras beaucoup, dit Obéron. Mais, dis-moi, en toute franchise, veux-tu manger dans le bois ou dans le pré ?

Sire, dit Huon, Dieu me puisse sauver ! Peu m'importe, pourvu que j'aie dîné !

– Ami, dit Obéron en éclatant de rire, écoutez-moi donc : couchez vous à terre, dans ce pré, vous et les hommes que vous avez amenés : de Dieu viendra tout ce que vous verrez ! Seigneurs, couchez vous à terre !

Ils le firent de bon gré. Obéron se mit à formuler un souhait. En moins de temps que le trait d'un archer, il leur dit : Levez-vous ! Ils obéissent, sans tarder : les voilà debout sur leurs pieds : devant eux, ils virent un grand palais princier !

Désormais Obéron protégera Huon en toutes circonstances : il lui confie son cor d'ivoire, pour l'appeler à chaque difficulté. Au terme de multiples épreuves, HUON finit par accomplir sa mission. De retour en France, il trouve son héritage usurpé par son frère, mais fait reconnaître son droit grâce à Obéron. Ce dernier décide de remonter en Paradis, à la droite de Dieu...

Extrait du *Discours de la servitude volontaire*

Étienne de la Boétie

Étienne de La Boétie est un écrivain humaniste, né le 1^{er} novembre 1530 à Sarlat et mort le 18 août 1563 à Germignan, dans la commune du Taillan-Médoc, près de Bordeaux. C'est à l'Université d'Orléans, où il entame des études de droit, qu'il écrit son premier et plus célèbre ouvrage, le *Discours de la servitude volontaire* ou le *Contr'un* (gallica.bnf. pp. 7-8) Il a alors 18 ans et envisage une carrière dans la magistrature. Dans ce texte majeur de la philosophie politique, La Boétie oppose l'équilibre de la terreur entre bandits, égaux par leur puissance (et qui se partagent à ce titre le butin des brigandages) à l'amitié qui seule permet de vivre libre. Le tyran, quant à lui, vit dans la crainte permanente de l'assassinat : n'ayant pas d'égaux, tous le craignent ! La Boétie fut élevé à l'Office de Conseiller en la Cour par lettre patente d'Henri II en 1553. L'année suivante, admis au Parlement de Bordeaux comme Conseiller (deux ans avant l'âge légal), il devient l'ami intime de Montaigne. À partir de 1560, La Boétie est chargé par Michel de L'Hospital d'intervenir dans diverses négociations pour parvenir à la paix dans les guerres de religions opposant catholiques et protestants. Si La Boétie est toujours resté, par ses fonctions, serviteur fidèle de l'ordre public, il est cependant considéré par beaucoup comme un précurseur intellectuel de la désobéissance civile et comme l'un des tout premiers théoriciens de l'aliénation. Il est aussi le traducteur des ouvrages de Plutarque, Virgile et de L'Arioste (Ludovico Ariosto).

[...] Il y a trois sortes de tyrans.

Les uns règnent par l'élection du peuple, les autres par la force des armes, les derniers par succession de race. Ceux qui ont acquis le pouvoir par le droit de la guerre s'y comportent - on le sait et le dit fort justement - comme en pays conquis. Ceux qui naissent rois, en général, ne sont guère meilleurs. Nés et nourris au sein de la tyrannie, ils sucent avec le lait le naturel du tyran et ils regardent les peuples qui leur sont soumis comme leurs serfs héréditaires. Selon leur penchant dominant - avares ou prodigues -, ils usent du royaume comme de leur héritage. Quant à celui qui tient son pouvoir du peuple, il semble qu'il devrait être plus supportable ; il le serait, je crois, si dès qu'il se voit élevé au-dessus de tous les autres, flatté par je ne sais quoi qu'on appelle grandeur, il décidait de n'en plus bouger. Il considère presque toujours la puissance que le peuple lui a léguée comme devant être transmise à ses enfants. Or dès que ceux-ci ont adapté cette opinion, il est étrange de voir combien ils surpassent en toutes sortes de vices, et même en cruautés, tous les autres tyrans. Ils ne trouvent pas meilleur moyen pour assurer leur nouvelle tyrannie que de renforcer la servitude et d'écarter si bien les idées de liberté de l'esprit de leurs sujets que, pour récent qu'en soit le souvenir, il s'efface bientôt de leur mémoire. Pour dire vrai, je vois bien entre ces tyrans quelques différences, mais de choix, je n'en vois pas : car s'ils arrivent au trône par des moyens divers, leur manière de règne est toujours à peu près la même. Ceux qui sont élus par le peuple le traitent comme un taureau à dompter, les conquérants comme leur proie, les successeurs comme

un troupeau d'esclaves qui leur appartient par nature. Je poserai cette question : si par hasard il naissait aujourd'hui quelques gens tout neufs, ni accoutumés à la sujétion, ni affriandés à la liberté, ignorant jusqu'au nom de l'une et de l'autre, et qu'on leur proposât d'être sujets ou de vivre libres, quel serait leur choix ? Sans aucun doute, ils préféreraient de beaucoup obéir à la seule raison que de servir un homme [...] Il est incroyable de voir comme le peuple, dès qu'il est assujéti, tombe soudain dans un si profond oubli de sa liberté qu'il lui est impossible de se réveiller pour la reconquérir : il sert si bien, et si volontiers, qu'on dirait à le voir qu'il n'a pas seulement perdu sa liberté mais bien gagné sa servitude.

[...]

Nous fallions, ce me semble, en ce que nous ne nous fions pas assez au ciel de nous (Essais III, 12 in *De la physionomie*)

Michel Eyquem de Montaigne

Michel Eyquem de Montaigne (1533-1592), élève au *Collège de Guyenne*, a étudié la philosophie à Bordeaux puis le droit à Toulouse. En 1557, il devient membre au Parlement de Bordeaux où il rencontre Étienne de La Boétie (1530-1563), son collègue magistrat auteur du *Discours de la servitude volontaire*. À la mort de cet ami, Montaigne se retire sur ses terres et entame la rédaction des *Essais* qui seront publiés pour la première fois à Bordeaux en 1580 (cf. l'exemplaire de référence est celui de la Bibliothèque de Bordeaux). Alors qu'il voyage en Italie, il apprend en septembre 1581, à Lucques, qu'il vient d'être élu Maire de Bordeaux. La vie de ce « génie de la Renaissance », en quête de sagesse, fut bien mouvementée. Malgré les troubles de son époque marquée par l'horreur des guerres de religion, Montaigne a su garder une pensée libre. Il a échappé bien souvent à la violence, comme dans ce court extrait des *Essais*, où il attribue plus son salut à son sang-froid, qu'à sa bonne étoile. D'abord sans méfiance, devant le malfaiteur, il se montre calme et courageux puis exprime que, s'il avait précipité les choses, il aurait été perdu...

[...]

Un quidam délibéra ^(décida) de surprendre ma maison et moi. Son art ^(sa ruse) fut d'arriver seul à ma porte, et d'en presser un peu instamment l'entrée ; je le connaissais de nom, et avais occasion de me fier de lui, comme de mon voisin et aucunement mon allié. Je lui fis ouvrir comme je fais à chacun. Le voici tout effrayé, son cheval hors d'haleine, fort harassé. Il m'entretint de cette fable :

« Qu'il venait d'être rencontré, à une demie-lieue de là, par un sein ennemi, lequel je connaissais aussi, et avais ouï parler de leur querelle ; que cet ennemi lui avait merveilleusement chaussé les éperons ^(poursuivi de près), et qu'ayant été surpris en désarroi et plus faible en nombre, il s'était jeté à ma porte à sauveté ^(pour trouver son salut) ; qu'il était en grand'peine de ses gens, lesquels il disait tenir pour mort ou pris ».

J'essayai tout naïvement de le confronter, assurer et rafraîchir. Tantôt après, voilà quatre ou cinq de ses soldats qui se présentent, en même contenance et effroi, pour enter ; et puis d'autres et d'autres encore après, bien équipés et bien armés, jusques à vingt-cinq ou trente, feignant avoir leur ennemi aux talons. Ce mystère commençait à tâter *ma* soupçon ^(suspicion). Je n'ignorais pas en quel siècle je vivais, combien ma maison pouvait être enviée, et avais plusieurs exemples d'autres de ma connaissance à qui il était mésadvenu de même. Tant y a que, trouvant qu'il n'y avait point d'acquêt ^(nul profit) d'avoir commencé à faire plaisir si je n'achevais, et ne pouvait me défaire sans tout rompre ^{(laisser voir mon trouble sans tout}

compromettre), je me laissai aller au parti le plus naturel et le plus simple, comme je fais toujours, commandant qu'ils entrassent.

Aussi, à la vérité, je suis un peu défiant et soupçonneux de ma nature ; je penche volontiers vers l'excuse et interprétation plus douce ; je prends les hommes selon le commun ordre, et ne crois pas ces inclinations perverses et dénaturées si je n'y suis forcé par quelque grand témoignage, non plus que les monstres ^(prodiges) et miracles. Et suis homme, en outre, qui me commets volontiers à la fortune et me laisse aller à corps perdu entre ses bras. De quoi, jusques à cette heure, j'ai eu plus d'occasion de me louer que de me plaindre ; et l'ai trouvée et plus avisée et plus amie de mes affaires que je ne suis. Il y a quelques actions en ma vie, desquelles on peut justement nommer la conduite difficile ou, qui voudra, prudente ; de celles-là même, posez que la tierce partie soit du mien, certes les deux tierces sont richement à elle. Nous faillons, ce me semble, en ce que nous ne nous fions pas assez au ciel de nous, et prétendons plus de notre conduite qu'il ne nous appartient. Pourtant fourvoient si souvent nos desseins. Il est jaloux de l'étendue que nous attribuons aux droits de l'humaine prudence, au préjudice des siens, et nous les raccourcit d'autant plus que nous les amplifions.

Ceux-ci se tinrent à cheval dans ma cour, le chef avec moi dans ma salle, qui n'avait voulu qu'on établât son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il aurait ^(dès qu'il) eu nouvelles de ses hommes. Il se vit maître de son entreprise, et n'y restait sur ce point que l'exécution. Souvent depuis, il a dit, car il ne craignait pas de faire ce conte, que mon visage et ma franchise lui avait arraché la trahison des poings. Il remonta à cheval, ses gens ayant continuellement les yeux sur lui pour voir quel signe il leur donnerait, bien étonnés de le voir sortir et abandonner son avantage.

[...]

Histoire véritable la colombe miraculeuse de L'Ormée de Bordeaux

(extrait)

Geoffroy Gay

L'Ormée de Bordeaux fut une assemblée d'opposants à la monarchie au milieu du XVII^e siècle. Les membres de L'Ormée se réunissaient non loin du Fort du Hâ, dès 1648, dans une forêt d'ormes (qui s'étendait entre le cours d'Albret actuel et l'Église Sainte Eulalie, de la rue Servandoni approximativement jusqu'à la rue du Commandant Arnould). Issus du peuple de Bordeaux et de la bourgeoisie (L'Ormée compta également quelques prêtres et même un ermite !), les ormistes formulaient des revendications démocratiques sous l'influence des idées de Montesquieu et des *niveleurs* anglais, faction radicale de la révolution anglaise de 1649 qui demandait la stricte égalité des droits devant la loi. Ils dénonçaient la tyrannie du pouvoir central et royal en estimant que Bordeaux pouvait bien se passer de Paris, de la pression politique et fiscale qui pesait sur le commerce du Port de la Lune. Lorsque fut officiellement interdit l'Assemblée, la légende retient, qu'au lieu-dit de L'Ormée se produisit un miracle ! tel que le mentionne *l'Histoire véritable d'une colombe* publiée à Paris en 1652 (chez *Jacob Chevalier proche St. Jean de Latran*) et dont le sous-titre est très explicite : ... *colombe qui a paru miraculeusement en un lieu appelé L'Ormaye de Bordeaux, proche de la ville, le 15 avril 1652 sur les 7 heures du matin en présence de tous les bourgeois qui étaient là assemblés* pour organiser leur confédération (*pour prévoir à leur conservation en cette période trouble*, est la formule utilisée – cf. Hélène Sarrazin, *La fronde en Gironde, L'Ormée, un mouvement révolutionnaire 1648-1654*, coll. Mémoires de France, Les dossiers d'Aquitaine 1996). L'Ormée inspira de nombreux chansonniers pour écrire Gasconnades et Mazarinades à l'instar de l'auteur de *l'Histoire de la colombe*, aumônier de L'Ormée, un certain Geoffroy Gay prêtre sans paroisse ! La colombe, pour lui, incarnait le Saint Esprit frondeur se manifestant non loin de l'Église Sainte Eulalie... Cet oiseau s'était jadis élevé du bûcher où la Sainte se consumait en martyr ! (cf. Christian Jouhaud, *Propagande et action au temps de la fronde in Culture et idéologie dans la genèse de l'État moderne* - Pub. De l'École française de Rome, 1985, vol. 82). Les frondeurs bordelais, en juin 1652, s'emparèrent de l'Hôtel de Ville avec l'aide des agents du Prince de Condé (1621-1686) allié à l'Espagne. Quand L'Ormée tenta d'instaurer un nouveau type de gouvernance de la Cité, le pouvoir central, inquiet de ne plus pouvoir lever l'impôt, considéra qu'il s'agissait d'une déclaration d'indépendance. Face aux *mesures de salut public* prises par L'Ormée contre les notables suspectés de pactiser avec le *faquin écarlate* Mazarin, les troupes royales imposèrent alors le blocus de Bordeaux. À l'instant où Condé se rapprocha, en 1653, de la Couronne, le sort de L'Ormée fut scellé et ses chefs exécutés... s'acheva ainsi la révolte de L'Ormée un siècle et demi avant la Révolution Française !

[...] Ce que l'on nomme L'Ormée à Bordeaux, est une grande et belle plateforme, un vaste terre-plein, regardant et la ville vers le Nord, et la campagne du dehors vers le Midi. Sur cette éminence qui sert non seulement de promenoir très agréable et récréatif aux habitants près d'une grande fortification de la Ville, il y a quelques centaines d'ormes, plantés en diverses allées. C'est en ce beau lieu que se réunit l'Assemblée de L'Ormée, composée de bourgeois généreux et fidèles à la Ville et qui n'ont pour visée que la gloire de Dieu, de Monsieur le Prince notre très cher Gouverneur et le salut du Peuple. [...]

L'Hôtel de Ville n'étant pas assez capable de contenir une grande multitude, il fut trouvé bon de choisir cette Ormaie, où le peuple se rend [...] près du Château du Hâ, qui, n'étant plus ce qu'il était autrefois, est un lieu clos proche de là et désormais sans défense. Tout un chacun sait les grands fruits que cette Assemblée a produits par les saintes et courageuses résolutions qui y furent prises. Les lettres dont Monsieur le Prince l'a honorée le vérifient assez. L'histoire le marquera ainsi authentiquement.

Je ne veux parler ici que du signe merveilleux de la protection que Dieu a offert à cette Assemblée... Le 15 avril 1652 sur les 7 heures du matin, en présence de tous les bourgeois, qui étaient là assemblés, pour prévoir à leur conservation dans cette période trouble, a paru une colombe perchée sur un orme. Les pierres jetées à l'oiseau ne l'effrayèrent pas. La colombe, au milieu de l'Assemblée, s'envola, voltigea autour de l'autel miraculeux de la Vierge de la Cathédrale puis fit de même dans l'Église Sainte Eulalie. Tous, y virent un témoignage bien clair de la Providence de Dieu et de l'assistance du Saint-Esprit. L'oiseau annonçait que la sollicitude divine permettrait d'éloigner tous les traîtres dénaturés qui restaient encore dans tous les Ordres de la ville... [...]

L'aveugle de Castelcullier (extrait)

Jasmin

Connaissez-vous Jasmin, ce perruquier poète au succès extraordinaire qui au XIX^{ème} siècle versifiait en occitan, et qui déclamaient chaque soir devant un parterre bourgeois et populaire ses histoires romantiques ou ses lettres engagées ? Jasmin ou Jansemin, s'appelait en réalité Jacques Boé (1768-1864). Il était Agenais ; sa statue trône à l'entrée du centre-ville d'Agen. Jasmin appartient à tout le Sud de la France. Tout le Midi lui rend hommage et spécialement Bordeaux avec qui il entretient un rapport particulier. Il ne s'agit pas des traces qu'il y a laissées : un square à Caudéran et sa chapelle attenante, mais du statut de Bordeaux comme étape dans ce destin hors norme qui l'a conduit du Lot-et-Garonne à Paris, jusque devant le Roi. C'est en effet le public Bordelais qui lui apporta son premier succès national. Et en retour Jasmin lui sera à jamais reconnaissant, puisque dans son poème simplement dénommé « À Bordeaux », il nous dit à son propos : *Car les poètes sont comme les amoureux / Eux n'oublient pas plus leur première couronne / Que les cœurs aimants / Leur premier amour.*

Jasmin / Thierry Quatre. Les papillotes / Les Papillotes, Les grands textes, pp. 118-121, Vol. 1, Coll. *La lanterne du passeur*. Éditions Abordo, 2014. T. Quatre est né en 1973, il vit et travaille à Bordeaux. Il est l'auteur de 2 ouvrages autour de l'œuvre de Jasmin : *Les papillotes / Les grands textes* (Ed. Abordo, 2014) et *Les papillotes 2, Les grandes causes* (Ed. Abordo, 2015) ainsi que d'un essai : *Happy Postdémocratie*, et d'un roman : *La quête de l'absolu* (textes inédits).

*« Les routes devraient fleurir;
Tant belle mariée va sortir.
Devraient fleurir; devraient germer;
Tant belle mariée va passer ! »*

Et le vieux « Te Deum » des humbles mariages
Semblait descendre des nuages,
Quand, tout à coup, un abondant essaim
De filles au teint frais, propres comme l'œil,
Chacune avec son galant,
Viennent sur le bord du rocher entonner le même air.
Et, ressemblant là, si voisines du ciel,
À des anges folâtres qu'un Dieu riant envoie
Pour gambader et nous porter la joie,
Elles prennent leur élan
Et bientôt dévalant
Par la route étroite
De la côte droite,
Elles partent en formant la chaîne
Vers Saint-Amans ;
Et les volages,

Par les petits chemins,
Vont comme des folles,
Toujours en criant :

*« Les routes devraient fleurir;
Tant belle mariée va sortir;
Devraient fleurir; devraient germer;
Tant belle mariée va passer ! »*

C'est Baptiste et sa fiancée
Qui s'en allaient quérir la jonchée.

Version occitane (gasconne) :

Deu pè d'aquera hauta montanha
On se pinca Castèl-Culhèr,
Au temps que lo pomèr, lo pruer, l'ametlèr
Blanquejavan dens la campanha,
Ací lo cant que s'entenot,
Un dimèrcè matin, velha de Sent Jausèp :

*« Las carrèras diurén florir;
Tan bèra nòvia va sortir ;
Diurén florir; diurén granar;
Tan bèra nòvia va passar ! »*

E lo vielh « Te Deum » deus pichons maridatges
Semblava devarar de las nublàs,
Quan, tot d'un còp, un gran tropèth
De gojatas deu tint fresc, escricadetas com l'uelh,
Cadua damb son fringaire,
Vènen suu bòrd deu ròc encantar lo medish aire.
E, se semblant aquí, tan vesias deu cèu,
A d'ànjos esbatós qu'un Diu arrisent envia
Per har los esberits e nos portar la jòia,
Prenen lo balanç
E, lèu devarant
Per la rota estreta
De la còsta dreita,
Van, en cordeta,
Cap a Sent-Amanç ;
E las farivòlas,
Per las caminòlas,

Van coma de hòlas,
Totjorn en sisclant :

*« Las carrèras diurén florir;
Tan bèra nòvia va sortir ;
Diurén florir, diurén granar,
Tan bèra nòvia va pasar ! »*

Aquò's Baptista e sa prometuda
Qu'anèvan quèrrer la juncada.

Le Langage / À Diotima / En souvenir de (extraits)

Friedrich Hölderlin

Johann-Christian-Friedrich Hölderlin (1770-1843), poète et philosophe allemand, a acquis une audience croissante depuis qu'il a été célébré par Friedrich Nietzsche. À la fin de l'année 1801, il quitte l'Allemagne pour occuper son dernier poste de précepteur chez le Consul hambourgeois Mayer à Bordeaux. Il n'y fera qu'un court passage : arrivé fin janvier 1802, il quitte le *Port de la Lune* en mai 1802 pour rentrer en Allemagne où il apprend le décès de celle qu'il aime et à laquelle il a donné le nom socratique de *Diotima*. Ce bref passage à Bordeaux est aussi synonyme d'un basculement dans sa vie poétique. Cette ville, écrit-il, (selon lui rattachée à la France méridionale et plus loin à la Grèce), est celle où *comme on le dit des héros, je peux dire de moi aussi qu'Apollon m'a frappé*. Le séjour bordelais marque sans doute aussi l'éclosion de la « folie » du poète. *Le Langage* et *Diotima* ont été écrits entre 1802 et 1806 alors que le poète est interné de force à Tübingen (cf. *Poèmes de la folie de Hölderlin*, Pierre-Jean Jouve, avec la collaboration de Pierre Klossowski, Trad. de l'allemand par Pierre-Jean Jouve & avant-propos de Bernard Groethuysen, 1929, 6^{ème} édition, J. O. Fourcade Éditeur, Paris, 168 pages, p. 56). Dans *En souvenir de*, le poète évoque *La Belle Garonne* et le port désiré de Bordeaux (in ... *belle Garonne et les jardins, Version planétaire*, William Blake & Co., 2002, p. 71-72, trad. Jean-Pierre Lefèbvre).

Le langage

Dans l'orage parle le Dieu.
Souvent je possède la langue
ils disent
que la colère est suffisante et convient pour l'Apollon.
As-tu assez d'amour ? alors courrouce-toi par amour.
Souvent j'ai essayé le chant, mais ils ne t'écoutaient
pas. Car le voulait la sainte Nature, que tu chantes
pour eux dans ta jeunesse non chantante
que tu parles la langue à la Divinité,
mais vous avez tous oublié que toujours les premiers nés
ne sont pas aux hommes, sont aux Dieux.
Plus commun et quotidien
doit devenir d'abord le fruit,
pour convenir aux humains.

À Diotima

Élysée

Là certainement je trouve
Vers vous, Dieux de la Mort
Là Diotima

Héros.

Je voudrais te chanter

Mais seulement des larmes
Et, dans la nuit où je me promène, s'éteint pour moi ton
Œil clair ! Ô esprit du ciel.

En souvenir de

Il vente du nord-est,
Le plus cher qui d'entre les vents
Me soit, car il prédit fougue, enthousiasme,
Et bon voyage aux mariniers.
Mais pars, maintenant, et salue
La belle Garonne
Et les jardins de Bourdeaux
Là-bas, depuis la rive franche
Où court l'embarcadère et chute le ruisseau
Au plus profond du fleuve, mais tandis
Qu'au-dessus d'eux regarde au loin un couple
Altier de chênes et peupliers d'argent ;

Il m'en souvient très bien encore et comme
Largement le bois d'ormes incline
Ses cimes au-dessus du moulin,
Mais il y a dans la cour un figuier.
Là-même aux jours de fête
Les femmes brunes vont
Fouler un sol soyeux,
A la saison de mars,
Quand la nuit et le jour durent le même temps,
Et que dessus les lents embarcadères,

Lourdes de de rêves d'or
Des brises endormieuses passent.
[...]
Mais les hommes sont maintenant
Partis chez les Indiens,
Là-bas passant à la pointe venteuse,
Au long des vignes, là
Où s'en vient la Dordogne,
Où se conjugue, ample comme la mer,
A la Garonne magnifique
Le fleuve, et part.
Mais la mer prend et donne la mémoire,
Et l'amour aussi attache assidûment les yeux,
Mais ce qui reste est œuvre des poètes.

Bordeaux

(extrait du *Tour de France*, journal 1843-1844)

Flora Tristan

Flora Tristan y Moscoso est née à Paris en 1803. Elle demeure une des figures majeures du débat social au XIX^e siècle et du mouvement féministe. Elle est la fille d'Anne-Pierre Laisnay et d'un noble péruvien, Mariano de Tristan y Moscoso décédé en 1808. Elle aura trois enfants dont Aline, future mère du peintre Paul Gauguin. Son mari, le graveur André Chazal (1796-1860), homme d'une rare violence, fut condamné à 20 ans de réclusion pour lui avoir perforé le poumon gauche par un tir au pistolet. Préalablement, il avait été emprisonné pour des faits d'inceste sur sa fille... Flora Tristan n'obtint pourtant jamais le divorce !

Ses ouvrages principaux sont *Pérégrinations d'une paria*, *Promenades dans Londres*, *Méphis* (un roman), *L'émancipation de la femme ou le testament de la paria*, *L'union ouvrière* et *Le Tour de France, journal sur l'état de la classe ouvrière sous l'aspect moral, intellectuel et matériel* (cf. éd. Maspéro, 1980, pages 63 à 68). Dans ce journal inachevé, elle décrit la condition ouvrière de la France du XIX^e siècle. Emportée par la fièvre typhoïde, elle décède à Bordeaux en 1844 au domicile d'Elisa Grimaill-Lemonier (1805-1865), première militante de l'enseignement professionnel pour les femmes en France.

Mercredi 22 septembre 1843.

[Flora Tristan se trompe car il s'agit en réalité d'un *vendredi*]

Voici aujourd'hui huit jours que je suis arrivée à Bordeaux et il n'a pas cessé de pleuvoir. Ceci est encore un enseignement fort utile pour moi car je vois que, pour mon Tour de France, il faut que je me précautionne de triple chaussures, triple vêtements, en un mot que j'aie avec moi de quoi me changer deux et trois fois par jour s'il le faut. Ici il ne s'agit pas de faire des économies et je ne puis manquer un rendez-vous important faute d'une paire de souliers. Depuis 8 jours, je suis ici avec deux mauvaises paires de souliers, j'ai les pieds continuellement mouillés et je suis malade. Or, dans ma position d'apôtre, je n'ai pas le temps d'être malade. Il est certain que ce voyage du Tour de France me coûtera cher. Mais je ne peux pas reculer devant cette dépense car le résultat en est certain.

Je suis on ne peut plus satisfaite de tous les ouvriers de Bordeaux. Ces hommes sont beaucoup plus fermes, plus prudents que ceux de Paris. Ils sont moins avancés sous les rapports des idées sociales, mais je vois qu'il me sera facile de les instruire. Il faut qu'à tout prix je les sorte de cet ordre politique, idée creuse qui n'engendre que des émeutes, des arrestations, des persécutions pour les ouvriers ; ce qui rend les hommes du pouvoir très contents et décourage les hommes de cœur et d'action. Ma mission est sublime ; c'est de mettre ces hommes dans la voie de la légalité, du droit. Il faut que je parvienne à leur faire comprendre que la force brutale ne peut rien organiser, qu'elle ne peut que détruire, et que nous sommes arrivés à une époque où il faut songer à organiser.

Ce qui m'enchant dans tout ceci c'est de voir la salutaire influence que j'acquies sur eux. Deux séances m'ont suffi pour changer entièrement l'esprit du groupe du Ch... - hommes éminemment révolutionnaires ne parlant que de sabrer et de tuer - hommes, que deux heures de conversation avec cet imbécile Kersausie [un républicain d'origine bretonne] aurait fait descendre dans la rue pour faire le coup de fusil ! Eh bien, je suis certaine qu'aujourd'hui Kersausie et tous les matadors du *National* avec leurs grandes palabres politiques auraient beaucoup de peine à lancer les mêmes hommes dans l'émeute. Oh ! comme les hommes seraient faciles à gouverner si on voulait les gouverner en vue du bien. Mais en vue du mal ils sont difficiles, et cela prouve beaucoup en leur faveur.

Tout ce qui m'arrive ici me donne un grand enseignement. J'ai appris hier par une voix amie (car j'ai aussi parmi les gens du peuple qui sentent instinctivement que je les sers et qui, par intérêts ou reconnaissance, des gens qui me servent aussi à leur tour) que le commissaire de police était venu s'informer à l'hôtel du genre de vie que je menais - qui je recevais ? et si j'avais des réunions d'ouvriers ? Ceci me prouve clairement que j'ai été dénoncée à la police de Bordeaux comme venant ici pour y faire de la propagande. Mais par qui ? Voilà ce qu'on ne peut savoir. Je soupçonne bien un ouvrier jésuite qui a assisté à une des réunions. Cependant je peux me tromper - ceci me fait prendre une grande décision. Lors de mon Tour de France, voici la marche que je suivrai : en arrivant dans une ville j'irai d'abord faire une visite au préfet ou au sous-préfet, au directeur de la police, à l'archevêque ou évêque, aux curés principaux, en un mot, à toutes les autorités civiles, religieuses et même militaires. Je leur dirai : Monsieur, je viens vous prévenir que je viens dans votre ville, non pas pour prêcher aux ouvriers la révolution, mais bien au contraire pour leur prêcher l'ordre or, je viens vous prier de ne pas me confondre avec les émeutiers, les politiques révolutionnaires et autres marchands de palabres et harangues avec lesquels je n'ai rien de commun. Je viens ici prêcher aux ouvriers au grand jour. Je dis à eux ce que je dirais devant le préfet de police : réclamez vos droits, au nom du droit ! Voilà la marche que je suivrai, c'est la seule qui convienne réellement à la loyauté de mon caractère et la grandeur et la sainteté de la mission que je remplis. Du reste, telle avait été ma première pensée lorsque je conçus l'idée du Tour de France, mais dans les conditions où je suis ici je ne pouvais le faire. Ce que j'ai fait dans cette ville je l'ai considéré comme un essai. Mais il me confirme dans ma première résolution.

Ce 22.

Allons, me voilà sondant l'esprit de la ville de Bordeaux comme je sonde l'esprit de la ville de Paris. En vérité, il faut croire que mes ouvrages ont une vertu surnaturelle puisqu'ils mettent en émoi même les libraires, les êtres les plus menteurs ! Ce matin je vais chez M. Remy, libraire et cabinet de lecture, [n° 40] Fossés de l'Intendance. Dès que je prononce mon nom, je vois ce brave libraire

devenir tout pâle absolument comme si Belzébuth lui apparaissait en personne ! – « Vous n’avez pas affiché mon livre, lui dis-je ». – « Oh non, Madame, et je ne l’afficherai pas ! ... ». – « Et pourquoi donc cela ? ». – « Parce que je ne veux pas qu’un semblable livre se vende chez moi ! ... ». – « Vous l’avez lu, Monsieur ? ». – « Oui, Madame, je l’ai parcouru et je trouve que ce n’est pas là le langage qu’on doit tenir aux ouvriers ». Il allait continuer, mais je l’interrompis : – « Vous n’avez aucune explication à me donner, Monsieur, j’ai pour moi-même une tolérance entière, c’est pourquoi je respecte toutes les opinions, telles opposées qu’elles puissent être à la mienne ». Le bonhomme qui m’a l’air d’un hypocrite fini, me regarda avec des yeux foudroyants. Moi je le saluai avec une extrême politesse.

En sortant de là, j’allai chez Chaumas, libraire rue du Chapeau-Rouge [n° 34 Librairie Chaumas-Gayet]. Celui-là est un homme jeune encore, commun, vulgaire, ton commis-voyageur ; et parlant avec l’impudence propre aux effrontés de ce pays-ci. Je lui demandai s’il en avait retrouvé ? – « Non, tous sont vendus, il y a fureur ici pour vos petits livres, depuis quatre ou cinq jours on ne fait que de m’en demander ». – « Eh bien tant mieux ; pourquoi n’écrivez-vous pas à Paris pour en avoir ? ». – « Je n’en veux pas, je ne veux pas en vendre ». – « Et pourquoi donc cela ? ». – « Parce que je ne veux pas vendre de ces sortes d’ouvrages... J’ai refusé d’en vendre plus de 30 ». – « Est-ce parce qu’ils ne vous rapportent pas assez de bénéfices ? ». – « Non, mais il me semble que vous devez bien comprendre le motif ». – « Je ne comprends pas du tout ». – « Comment, Madame, que vos livres ne se vendent qu’à des ouvriers, à chaque instant il entrerait ici des hommes en blouses et en casquettes demandant *l’Union ouvrière* ! ». – « Eh bien, Monsieur, quel inconvénient trouvez-vous à cela ? ». – « Madame, je vous dis que je n’aime pas voir tous ces hommes-là... Je ne suis pas habitué à recevoir dans mon magasin cette espèce de monde, ces petits pamphlets-là ne sont bons qu’à Paris, le nid des émeutiers ».

Malgré sa rare impudence, cet homme grossier était très ému en me parlant de la sorte. Moi je le regardais avec un calme parfait, ainsi que trois autres individus qui étaient là, ayant l’air de me rire au nez. Il faut avoir vécu ici pour avoir l’idée du mauvais ton des naturels mâles.

Je lui répondis d’un ton insolent, qui surpassait le sien : – « Ma foi, mon cher Monsieur, tout ce que vous me dites là, m’étonne ; car je croyais qu’à Bordeaux c’était comme à Paris, que les libraires vendaient des livres sur la couverture sans s’inquiéter de ce qui pouvait être écrit dedans ». Et sans lui donner le temps de me répondre, j’ajoutai : – « Vous me réglerez la facture, Mr. Chaumas, et je viendrai la prendre lundi matin. Je vous souhaite le bonjour ».

Voilà. C’est à Bordeaux comme à Paris, comme partout. Il faut que maintenant ceux qui travaillent pour le peuple fussent en dehors de la presse en dehors de la librairie ou autrement ils sont étouffés.

27 septembre.

Je commence à m'ennuyer mortellement ici. Je donnerais tout au monde pour pouvoir partir ce soir ; tant cette vie de quinze jours sans occupations me tue ! Les 8 premiers jours cela a passé parce que j'avais à faire, soit à voir les ouvriers, les libraires, les quelques bourgeois de la ville, je vois que pour les plus grandes villes comme Lyon, Marseille, il me faudra 15 jours, pour les secondes 8, les petites quatre. Avec une activité comme la mienne, on fait immensément en 8 jours. Je pourrais très facilement faire le Tour de France, le Midi et l'Est, dans mon été. Le Nord et l'Ouest sera pour l'été prochain de 45.

Il me faudra partir au mois de mars, et finir à la fin d'août. Le mois de septembre est déjà mauvais : les gens sont à la campagne et les pluies viennent et il ne faut plus songer à voyager.

La ville de Bordeaux est très mauvaise comme progrès. Tous ces gens-là ne pensent qu'à gagner de l'argent, pour eux tout se réduit en chiffres. Les ouvriers ont pourtant bon vouloir ; si quelques-uns de capables étaient à leur tête on en ferait très facilement des unionistes. Mais ici, peut-être plus qu'à Paris, ils ont besoin d'être stimulés. Quant aux bourgeois, ceux de Paris sont des anges comparativement à ceux d'ici ! Ceux-ci sont bêtes et comme de juste, méchants en proportion de leur bêtise. C'est désespérant de voir l'aveuglement de ces pauvres bourgeois ! Quelle race !...

Je suis allée ce matin chez M. de Goyeneche [un Péruvien, cousin du père de Flora Tristan chez qui elle avait logé, en 1833, avant de partir au Pérou et avait décrit ce séjour dans ses *Pérégrinations d'une paria - Tome I, p. 29* - il lui en garda rancune], il n'a pas voulu me recevoir. C'était un essai que je voulais faire. Voilà les dévots. Un homme qui va tous les jours à la messe, communique tous les mois et qui n'observe pas le commandement de Jésus : « Oubliez les offenses ».

Je lui ai écrit pour lui demander une souscription pour mon petit livre. Il est probable qu'il ne m'enverra rien. Mon Dieu, dis-moi donc à quoi servent les riches sur la terre.

29 septembre.

Mon ennui va jusqu'à l'impatience ! Je n'avais pas éprouvé un semblable ennui depuis mon séjour dans l'« Hôtel de France » à Anvers, il y a 8 ans. Depuis 4 jours, je n'ai rien à faire ! Quel supplice ! et ces gredins d'hommes d'affaires qui s'entendent pour traiter les choses sans la moindre utilité. Dans la vie, il y a des jours très tristes. Je n'ai pas de courage pour supporter l'ennui, tandis que j'en ai beaucoup pour supporter la douleur. Cependant, il faut se résigner. Oh ! si j'étais forcée de vivre ici... je mourrais. Jamais je n'ai regretté ce que j'ai fait depuis 13 ans... j'ai abandonné la vie calme, sûre, tranquille, pour la vie agitée,

précaire, tourmentée. Mais aujourd'hui moins que jamais je regrette le parti que j'ai pris. Si j'avais voulu, aujourd'hui je serais riche. J'aurais des maisons, des terres, des rentes, mais je n'aurais point de bonheur, pas de vie, mon existence serait monotone. Dieux soit loué ! Je suis pauvre, mais j'ai du bonheur de la vie, une existence remplie, en un mot, une position que je ne changerais pas pour aucune autre.

Je suis né dans un port... (in *L'Horizon chimérique*)

Jean de la Ville de Miremont

Jean de La Ville de Miremont, né à Bordeaux en 1886, est mort pour la France en 1914 sur *Le chemin des Dames*. Le poète qui voulait devenir marin repose dans sa ville natale. De son vivant, il eut tout juste le temps de publier *Les dimanches de Jean Désert*, un roman autobiographique. Les *Contes* et *L'horizon chimérique*, recueil de poèmes, ne le furent qu'à titre posthume (*Œuvres complètes de Jean de la Ville de Miremont*, éd. Champ Vallon, 1992). Dès 1921, Gabriel Fauré lui rendit hommage en composant des mélodies pour quelques poèmes de *L'horizon*. Jérôme Garcin dans son roman *Bleus Horizon* (éd. Gallimard 2013) évoque, à travers les souvenirs d'un imaginaire compagnon d'armes, le destin de ce « poète mort en soldat ».

Je suis né dans un port et depuis mon enfance
J'ai vu passer par là des pays bien divers.
Attentif à la brise et toujours en partance,
Mon cœur n'a jamais pris le chemin de la mer.

Je connais tous les noms des agrès et des mâts,
La nostalgie et les jurons des capitaines,
Le tonnage et le fret des vaisseaux qui reviennent
Et le sort des vaisseaux qui ne reviendront pas.

Je présume le temps qu'il fera dès l'aurore,
La vitesse du vent et l'orage certain,
Car mon âme est un peu celle des sémaphores,
Des balises, leurs sœurs, et des phares éteints.

Les ports ont un parfum dangereux pour les hommes
Et si mon cœur est faible et las devant l'effort,
S'il préfère dormir dans de lointains arômes,
Mon Dieu, vous le vouliez, je suis né dans un port.

Ceux qui n'ont pas de tombe¹

Firmin Farges

Originaire de Larfeuil en Corrèze, Firmin Farges a été Inspecteur primaire à Bordeaux. Croix de Guerre et Médaille militaire, ce militant de la laïcité a été injustement relevé de ses fonctions par Vichy au motif de son appartenance à la franc-maçonnerie. En 1942, il recueille à son domicile un enfant juif, Boris Cyrulnik, né à Bordeaux, que sa fille Marguerite, institutrice de l'enfant, a sauvé de la déportation. Firmin décède à Bordeaux en février 1943, victime de nombreuses mesures arbitraires. Le poème ci-dessous qu'il a écrit au front a été publié dans le journal L'Œuvre du samedi 10 mars 1917, sous le pseudonyme de François Larfeuil.

Ceux qui n'ont pas de tombe et sur qui l'herbe croît,
Ceux dont on désespère et qu'on attend quand même,
La tête vers le Nord, sinistres, bras en croix,
Forment sur notre front l'avant-garde suprême.

L'essaim vorace des corbeaux plane parfois
Sur le ciel endeillé, dont les nuages blêmes
Tendent sur nos chers morts, au crépuscule froid,
Leur catafalque lourd frangé de chrysanthèmes.

Des plaines de l'Alsace aux marais de l'Yser
Comme le flot brisé sur la côte de fer
Se déroule un ruban de vastes cimetières,
Où le dieu des combats garde, l'œil irrité,
Le lit de mort sinistre où sont tombés nos frères,
Dans une vision de victoire emportés.



Firmin Farges a reçu ce petit dessin du neveu de son ami René Picard, tué au front, un petit garçon qui imagine que la guerre est un exercice de soldats de plomb.

¹ De très nombreux soldats ont été retrouvés sur le terrain ou dans des fosses communes, mêlant les ennemis. Aux débuts de la guerre (La der des Der), en raison de l'urgence sanitaire, les corps étaient parfois déposés dans les tombes sans avoir même été délestés de leur paquetage.

Le chœur / Los parlaires

(extrait de *Per El Yiyo*, bilingue occitan/français)

Bernard Manciet

Bernard Manciet (1923-2005) est l'un des plus grands poètes du XX^e siècle. Il fut également diplomate. Manciet laisse une œuvre écrite en français et en occitan dont principalement *L'enterrement à Sabres*, *Accidents*, *Strophes pour Feurer*, *Véniciens*, *Impromptus*, *Les émigrants ou Iphigénie devant la gare*, *Les vigilentes*, *Le dire de Guernica*, *L'éloge de la rose*, *Jardins perdus*, *Les murmures du mal*, *L'eau mate...* et bien sûr en 1996, *Per El Yiyo* dont est extrait ce poème publié avec l'aimable autorisation des éditions de L'escampette (traduction par l'auteur, 95 pages - pp 6, 7). Bordeaux a vu naître deux "figuras" de la tauromachie moderne : José Cubero Sanchez dit El Yiyo puis Julien Lescaret (en 1980 à Pessac exactement) qui a coupé sa *coleta* en 2012 et auteur, cette année-là, d'un livre intitulé *Au risque de soi* (éd. Au diable vauvert).

Manciet rend hommage au *matador de toros* El Yiyo né en 1964 et mort, à 21 ans, dans l'arène de Colmenar Viejo, par la *cornada de Burlero* (le *moqueur*), toro de Marcos Nuñez. La statue d'*El Yiyo* se dresse devant *La puerta grande* de Las Ventas de Madrid où il fut confirmé le 22 mai 1982 avec pour parrains *los lidiadores*, Emilio Muñoz et Manzanares. Plusieurs *espadas* ont rendu le souffle sur le sable de l'arène : Pepe Hillo, Curro Guillén, Joselito, Litri, Ignacio Sánchez Mejías, Manolete, Paquirri ... tant d'autres, mais Victor Barrio, en 2016, est le premier torero mort dans l'arène depuis la *cogida* d'El Yiyo en 1985.

Le Chœur

Sainte Marie de Triana Notre Dame
jardin de foudre festons de foudre
et coutures de foudre
pleine de grâce et d'azur en feu
défroissez votre robe de pigeons
sur l'arène et la cassonade
de vos grâces légères
à l'heure de la pâleur

Sacré-Coeur plein de nos massacres
Sacré-Coeur plein de nos Espagnes
rosier massacré aux Trois Chutes
grêle de vin lourd et âpre
manteau de nos destins sombres
cœur de ce soir rouge four du mois d'août
rose que l'on ouvre comme un crabe
prends pitié de nous à l'heure du sang

Taureau Saint – Nuit de nos grands ancêtres
loco et cube de cobalt
éclair sans lumière
hostie de mûres
ange de la houille souterraine
croix sur le dos du Sud au Nord
et encorné d'hirondelle
rêve de nous à l'heure du signe de croix

Los Parlaïres

Plenha de gràcia e d'azur a huec
Nòsta Dama de Triana pregatz per nos
Casau de hodre e de hodre empimpiulaira
e d'eslambrècs costuras
vos desfròlhitz la vòsta pelha de pijons
dessús l'arena e vòsta cassonada
de las gràcias mortales
a l'òra deu blasir

Còr sacrat plen de massacratges
Còr sacrat plen de las guèrras las Espanhas
Arrosèr de las Tres Cadudas rojas
grelada de vin polpre asprut
deus bats sornes lo Hat
Còr d'aqueth ser lo horn d'aost
Dont arròsa si l'òbren com un cranc
Nos agis tu pietat a l'òra de la sang

Taure Sant – Nueit deus grans ancians de Nòste
locò e cube de cobalt
hoge shens lutz
ostia de mòra
ange de la holha
crotz a l'esquía de Micijorn e de Bisa
e còrn ombra de lua
sauneja-nos a l'òra deu signe de crotz

Prière pour aller au paradis avec les ânes

Francis Jammes

Après des études à Bordeaux, Francis Jammes (1868-1938), s'installa à Orthez « en Béarn », pays qui inspira son œuvre. Même si Mallarmé, Gide ou Claudel... furent admiratifs de sa simplicité et de ses audaces poétiques, Jammes est aujourd'hui plus connu et célébré à l'étranger qu'en France pour son écriture « à ras de prose » et ses rimes souvent converties en assonances. Phaéton recommande à ses lecteurs *Francis Jammes, Promenades Bordelaises* (éd. Le festin, coll. Les paysages, 2016) où Jacques Le Gall, maître de conférence en langue et littérature française, nous dit que c'est à Bordeaux, dans les rues de la Cité, sur les quais, aux Quinconces... que Jammes décida de son destin littéraire. Tel que le note sur son site l'Association Francis Jammes (dont le siège est à Orthez), la famille Jammes a vécu de 1880 à 1888, au 196 Cours des Fossés (15 Cours Pasteur). *De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir, Clairières dans le ciel, Quatrains, L'arc-en-ciel des amours et Le deuil des primevères* (dont est extrait ce poème, éd. Mercure de France, 1901), sont les œuvres principales de Jammes.

Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites
que ce soit par un jour où la campagne en fête
poudroiera. Je désire, ainsi que je fis ici-bas,
choisir un chemin pour aller, comme il me plaira,
au Paradis, où sont en plein jour les étoiles.

Je prendrai mon bâton et sur la grande route
j'irai, et je dirai aux ânes, mes amis:
Je suis Francis Jammes et je vais au Paradis,
car il n'y a pas d'enfer au pays du Bon-Dieu.
Je leur dirai: Venez, doux amis du ciel bleu,
pauvres bêtes chéries qui, d'un brusque mouvement d'oreilles
chassez les mouches plates, les coups et les abeilles...

Que je vous apparaisse au milieu de ces bêtes
que j'aime tant parce qu'elles baissent la tête
doucement, et s'arrêtent en joignant leurs petits pieds
d'une façon bien douce et qui vous fait pitié.
J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles,
suivi de ceux qui portèrent aux flancs des corbeilles,
de ceux traînant des voitures de saltimbanques
ou des voitures de plumeaux et de fer blanc,
de ceux qui ont au dos des bidons bossués,
des ânesses pleines comme des outres, aux pas cassés,
de ceux à qui l'on met de petits pantalons
à cause des plaies bleues et suintantes que font
les mouches entêtées qui s'y groupent en ronds.

Mon Dieu, faites qu'avec ces ânes je vous vienne.
Faites que, dans la paix, des anges nous conduisent
vers des ruisseaux touffus où tremblent des cerises
lisses comme la chair qui rit des jeunes filles,
et faites que, penché dans ce séjour des âmes,
sur vos divines eaux, je sois pareil aux ânes
qui mireront leur humble et douce pauvreté
à la limpidité de l'amour éternel.

Maïeutique

Victor Segalen

Victor Segalen, né à Brest en 1878 fut toute sa vie un infatigable médecin-militaire-écrivain-voyageur. Arrivé à Bordeaux en 1897 pour suivre des études à l'École Principale du Service de Santé de la Marine il soutient, à la Faculté de Bordeaux, en 1902, sa thèse de médecine dédiée à *L'observation médicale chez les écrivains naturalistes* (études des névroses dans la littérature contemporaine). On lui doit d'avoir « sauvé » des œuvres de Gauguin à Hiva-Oa et d'avoir interrogé des témoins du séjour de Rimbaud à Djibouti... Victor Segalen a passé une grande partie de sa vie en Chine où il enseigna la médecine et fit d'importantes recherches archéologiques. Ce poème, écrit le 1 juin 1916 en réponse à *Poésie* de P. Louÿs, est le dernier de *Siècles*, recueil dans lequel l'auteur écrit sa parole dans un espace limité par le support choisi. Le texte devient, chez ce synesthète, une *sculpture de l'expression*. Victime d'une grave dépression, Victor Segalen est mort, en 1919, lors d'une promenade... La Faculté de Médecine de Bordeaux, avant le regroupement des universités de la ville en 2014, portait son nom. Phaéton invite ses lecteurs à consulter les *Œuvres complètes* de Segalen publiées aux éd. Robert Laffont (2 vol. Coll. Bouquins, 1995).

Croire en soi. Se nourrir de sa substance, après, d'abord, avoir dépecé le monde, différent de soi.

Dans le silence, enfin perçu comme un Chant, s'offrir, se dédier à cela, différent de soi, qui veut naître.

Avant l'œuvre, sentir le Germe. Suspendre la respiration jusqu'à l'étouffement et l'angoisse et l'extase – aux premiers mouvements qu'il a.

Faire son plan : construire le Palais factice, prêt à crever cadres et murs si le Germe s'y trouve mal à son aise.

Ne pas trop « penser » : la pensée : anecdote de l'esprit. Mais, le dos rond, ramassé, hérissé, farouche,

bondir sur le Germe, dès qu'il est né, le secouer et l'étirer, le serrer et l'écrourir pour connaître s'il est ou non, digne de la densité des Mots.

Alors écrire à l'aventure, mais avec un jeu mécanique, un papier habituel : plume d'aigle longue et dure. Dessiner les majuscules – écrire bien lisiblement.

Faire son devoir.

Une ville au clair du monde

Louis Émié



Louis Émié est né à Bègles en 1900. Le souvenir de cet écrivain, photographe, traducteur, qui fut également journaliste à « Sud-Ouest », revient à nous à l'occasion de conférences ou de rééditions. De nombreuses années après sa mort (à Bordeaux en 1967), l'esprit de ce grand poète d'origine espagnole plane encore sur la ville comme une silhouette un peu mystérieuse... Ce Bordelais trop méconnu, ami de Jean Cocteau, Raymond Guérin et Jean Rostand est l'auteur d'une œuvre très dense dont *Dialogues avec Max Jacob* (éd. Correa / Buchet-Chastel, 1954 et rééd. Le Festin 1994) et un essai intitulé *Espagnes* (Les cahiers du Sud, 1935 et rééd. Climats 1998). Ce poème fut publié, en 1937, dans *Bordeaux par ses poètes et ses*

peintres, éd. des artistes indépendants bordelais et illustré par Mildred Bendall (Bordeaux, 1891-1977). Cette artiste peintre, bordelaise et anglaise demeure une figure importante de l'avant-garde. Influencé par ses amis Henri Matisse et Albert Marquet, elle a développé son propre style et, comme Louis Émié, a su construire un véritable *pont artistique* entre Paris et Bordeaux, en invitant régulièrement à exposer, dans sa ville, de très grand peintres tels que Bonnard, Braque, Utrillo, Picasso...

Une ville au clair du monde
un fleuve qui a raison
d'être un beau bras replié
sur sa jeune confiance,

un ciel qui toujours libre
des messages d'évasion
des maisons – une maison
la maison de tous les soirs,

celle qui est un visage
une présence qui glisse
une voix dans un couloir
une chambre jamais vide

celle-là - et puis une autre,
dans une rue oubliée
dont le nom n'est plus un nom
mais un lourd tressaillement,

(quand on passe devant elle
il faut qu'on ferme les yeux

et qu'on sorte de soi-même
pour se regarder grandir),
une ville au clair du monde,
quand le monde avait quinze ans,
une ville qui se tient
debout sur notre jeunesse,
sur tous ces tendres fantômes
qui bougent sur le trottoir,
sur tous ces enfants prodiges
(port, départ, îles du songe)
avec son fleuve, son ciel,
ses maisons et son visage,
une ville et cette enfance,
une ville et cet amour
qui ne font plus qu'un pour nous.

Il faudrait être encore plus simple

Jean Rousselot

Certains poètes contemporains ont découvert, dans les épreuves de la deuxième guerre mondiale, le poids des mots : Aragon, Eluard, Ponge, Desnos, Seghers, Prévert... Le lyrisme de Jean Rousselot est déchiré entre la volonté de construire une vie paisible et l'effondrement du temps. Sa poésie ardente est incarnée à l'image de son parcours de combat pour la liberté. Né à Poitiers en 1913, il a souffert très jeune de la misère et de l'injustice qui ont forgé son engagement militant. En 1936, il devient commissaire de Police... mais sous l'occupation, il s'engage immédiatement pour la France Libre, démontrant ainsi que l'insoumission, pour lui comme pour n'importe qui, est toujours le bon chemin de vie possible... et la poésie, ce lieu précaire où l'on peut bouleverser le réel. Jean Rousselot est mort en 2004. Il fut l'un des créateurs, en 1932 à Bordeaux, de la *Revue Jeunesse*. Ce poème (*Les moyens d'existence*, éd. Sehers, 1976) fut dédié au poète *Henri de Lescoët*.

Il faudrait être encore plus simple,
Si simple que l'on puisse entrer
Dans la simplicité du vent,
Du soleil poussiéreux
Du linge qui pantèle sur la corde sans se plaindre.
Il n'y a pas de désespoir dans le monde,
Ni d'espoir.
Il n'y a que la simplicité du vent,
Du soleil,
Du linge,
De la corde ;
Il n'y a que la simplicité de l'eau,
Se vergetures d'accouchée ;
Il n'y a que l'eau,
Le caillou,
Le simple nécessité de brûler et de mourir.
Il faudrait pouvoir entrer sans frémir
Dans les choses
Comme les choses,
Entrent dans les choses.
Pourquoi cette révolusion de notre cœur ?
Pourquoi cet éternel énervement de nos nervures ?
La pensée ne construit rien. Le sentiment nous épuise.
Nous serrons les dents et saignons
Sans accoucher.
Nous pianotons sur les choses
Comme une pluie dont chaque goutte
Aurait peur de se faire du mal.
Nous sommes les petits électrisés du monde,
Nous n'entrons pas.

Flamenco

Patrick Espagnet

Patrick Espagnet (1950-2004) était journaliste. Son écriture incarne « un certain Sud-Ouest ». Entre « espagnolades » et rugby, « Le Cordobès » et Richie McCaw, le *traje de luces* et le maillot des Springboks... ça boit, ça chante, ça écrit un peu n'importe quoi dans les tribunes où les cafés. Cette atmosphère singulière dans laquelle Espagnet nous balade en poésie, Pierre Albaladejo et Vincent Bourg dit Zocato la décrivent si bien dans leurs préfaces du recueil de poésies intitulé *Les noirs - Los negros* (éd. Loubatières 2002 traduction de Marcel Antoine Bilbao, pp. 65-66) dont est extrait *Flamenco*. Aux éditions Loubatières, on retrouvera cette « couleur Sud-Ouest » en lisant *Pour la beauté du geste : la course landaise* de Bernard Manciet.

Aux gorges blanches
arrachées de sanglots
les guitares accrochent des lilas
Les ventres des vieilles soulèvent
des orages
boucliers de fibromes
enfantements de rages
Un oiseau noir s'envole
dans le nid des cheveux
Une prière monte
grimpe dans le nuage bleu
des cigarettes
Les sueurs sont des vinaigres sucrés
pleurs de solitude
larmes armées
On ne roucoule plus
On est parti très loin
aux rives de la mort hérissée
de mystères
Des violences de fessée
claquent dans les mains
Les yeux implorent un ciel improbable
sous le ventilateur
Ils pleurent des larmes de Christ
et de cognac
Les cris d'amour traînent et souffrent
râles de mâles enroués
de Celtas
Déjà les filles caracolent

biches noires aux aguets
de chats
elles se tordent
et se durcissent
Branches de nerfs
Lianes emmêlées du miel
Du plaisir
Elles ont des culs de juments excitées
des grimaces de douleurs
et des rires de folles
Quand une est trop chaude
elle est remplacée
par une à peine allumée
Un gros vide son verre d'un trait
et rugit la haine
et la beauté
du peuple des damnés
Les mentons lancent des défis
et des invites
Le plancher claquette sous l'averse
des souliers
ferrés
Les cuisses volent sous les jupons
de cochenilles
fugaces hirondelles
pour le désir
Et les guitares s'en vont chercher
au fond du chant profond
quelques raisons
d'espérer

A las gargantas blancas
con arranques de sollozos
las guitarras enganchan lilas
Los vientres de las viejas levantan
tormentas
escudos de fibromas
partos de rabia
Un pàjaro negro alza el vuelo
en el nido de los cabellos

Sube una oración
se eleva en la nube azul
de los cigarillos
Los sudores son vinagres azucarados
Lloros de soledad
lágrimas armadas
Ya no se arrulla
Se fueron muy lejos
hasta las orillas de la muerte erizada
de misterios
Violencias de azotaina estallan
en sus manos
Los ojos imploran un cielo improbable
bajo el ventilador
Lloran lágrimas de Cristo
y de cognac
Los gritos de amor se alargan y sufren
estertores de machos ronc
de Celtas
Ya las mozas caracolean
gatitas negras acechando
gatos
Se retuercen
y se endurecen
Ramas des nervios
lianas
enredadas con la miel
del placer
Tienen culos de yeguas excitadas
gestos de dolor
y risas de locas
Cuando una está demasiado caliente
es sustituida
por otra apenas encendida
Un gordo vacía su vaso de un trago
y ruge el odio
del pueblo de los malditos
Los mentones lanzan desafíos
y envites
El piso resuena bajo el chaparrón
de los zapatos
con hierros
Los muslos vuelan bajo las enaguas

de mariquitas
fugaces golondrinas
para el deseo
Y las guitarras van a buscar
al fondo del cante hondo
algunas razones
para no
desesperar

Vie et mort de Jean *dit* Chalosse, moutonnier des Landes... (extraits)

Roger Boussinot

Roger Boussinot (1921-2001) était un humaniste. Après des études de philosophie à Bordeaux et Paris, il devint journaliste, publia de nombreux romans et signa *l'Encyclopédie du Cinéma* (éd. Bordas, 1967). Il est l'auteur de *Jean Le Chalosse...* Au début des années 30, les bordelais ne prêtaient pas vraiment attention au vicillard barbu et vêtu d'une peau de mouton qui dormait dans les rues autour du Lycée Montaigne ou Place de la Victoire sur les marches de la Faculté de médecine. Pourtant Roger Boussinot a gardé en mémoire cet homme insolite d'un autre temps et lui a consacré un roman : *Jean dit Chalosse* (éd. Robert Laffont, 1976, Paris, pp. 216-221), dernier moutonnier. Jadis, ces « hommes immenses », juchés sur des échasses, poussaient les troupeaux de la Gironde à l'Espagne à travers les Landes de Gascogne (l'écomusé de la Grande Lande de Marquèze à Sabres et le Musée du patrimoine et des croyances populaires de Moustey témoignent de ce système agro-pastoral) et récoltaient la résine de l'arbre d'or : le pin des landes. Avec *Le Chalosse*, Boussinot « tire le portrait » d'une civilisation disparue, celle d'un homme qui ne parlait déjà plus à personne et à qui nul ne tendait plus la main. Les extraits choisis sont ceux de la fin du roman. Ils décrivent la chute d'un « géant ». Lorsqu'il était enfant, ému et en silence, l'auteur passait devant ce moutonnier qui, au cœur de la ville, était perdu. ... Chalosse était *libre*, écrit Boussinot, *il venait du fond des âges, portait avec lui les mystères des civilisations pastorales*. Pour lui, *La ville* fut la fin de son voyage...

[...] Comment, par quel jeu vertigineux du destin, se trouvait-il dans cette ville, dans cet autre monde ? Que faisait-il là, lui ? Il avait su toute sa vie qu'il n'appartenait pas tout à fait à la même espèce que les autres ; mais ils avaient vécu, lui et les autres, chacun pour soi, finalement. Il n'avait que peu souffert par les autres, même quand il n'était pour eux qu'un « soldat-qui-pleure » ou la silhouette du « moutonnier qui passe » – et les autres avaient souffert sa présence à la lisière de leur propre existence... Une fois, deux fois, à cause de deux femmes, il avait souhaité se fondre dans l'anonymat des autres, il y avait très longtemps. Certes, leur tendresse lui était toujours présente, bien que très pâlie, presque effacée ; mais la seule qui lui restât au cœur, dans la moelle, dans la chair, était celle de l'homme au regard bleu qui, à l'origine des temps, l'avait bercé de son pas régulier et calme en le portant contre sa poitrine, dans la tiédeur ensommeillée de sa houppe... Par moments, de plus en plus souvent, il dormait pendant d'interminables heures sur les marches de la faculté. Il retrouvait cette sensation ineffable dans la tiédeur de sa propre houppe. Alors, il avait l'impression de porter lui-même, contre sa poitrine, l'enfant [...] qu'il avait été lui-même [...] dans ce rêve, il marchait, il marchait, il marchait...

[...] Marche après marche, il voulut, à la nuit tombée, regagner le trottoir mais, à sa surprise, il avait trop présumé de ses forces : resté de trop longues heures sur ses jambes comme autrefois, celles-ci le trahirent quand il leur demanda un effort. Il roula la tête la première jusqu'aux dernières marches et demeura là, presque assommé, étendu, douloureux, pendant que la nuit s'épaississait. Il saignait.

Plusieurs heures plus tard, dans l'ombre noire du bâtiment, il put se relever et, s'appuyant des deux mains contre la muraille, il longea celle-ci jusqu'à ce qu'il eut retrouvé son gîte habituel sur les marches [...].

Ce furent ses derniers pas.

Il vécut encore quelques temps, sans plus se nourrir, dans le désert torride de l'été en ville [...] Et c'est ainsi qu'il attendit sa fin.

Parmi tant d'autres feux...

(extrait)

Raymond Guérin

Raymond Guérin, né en 1905, s'est installé à Bordeaux en 1927 pour exercer, avec son père, le métier d'assureur. Il y demeura jusqu'à sa mort en 1955. Il est *le plus grand écrivain bordelais de ce siècle* dit de lui Jean-Paul Kaufmann estimant que Guérin n'a pas eu de son vivant la reconnaissance qui aurait dû être la sienne. Il est le fondateur, à Bordeaux, de la *Revue Libre*. Sa correspondance fut nombreuse avec le milieu littéraire (André Gide, Albert Camus, Jean Paulhan...). Il fut l'ami de Malaparte et d'Henry Miller. Son roman *Parmi tant d'autres feux...* fait partie d'une trilogie, ébauche d'une mythologie de la réalité, publiée par Gallimard : *L'apprenti* (1946), *Parmi tant d'autres feux...*, *Les poulpes* (1953). Dans *Parmi tant d'autres feux...* (Coll. *L'imaginaire*, 1949, rééd. 1976, pp. 13-15), l'action se déroule à Portville, semblable à Bordeaux, à son fleuve et ses quais...

Apparition de Delphine

Parmi tant d'autres feux, les feux du *Désirade* se détachèrent bientôt dans l'ombre de la nuit. Tiré par deux remorqueurs, glissant sur l'eau fangeuse du fleuve, le gros cargo se rapprochait lentement du quai. Sur le pavé, dans les cercles blafards des réverbères, quelques silhouettes apparaissaient. Le regard tendu, le cœur figé par l'attente, l'esprit machinalement bercé par le clapotis de la houle, ceux qui étaient venus pour accueillir un parent ou un ami se morfondaient.

Delphine Rollin sentit à travers ses vêtements et sa chair un froid humide la pénétrer jusqu'aux os. Malgré elle, elle trembla. Elle prit le bras des deux garçons qu'elle accompagnait, se serra contre eux, frileusement. Les garçons la raillèrent. Pourquoi était-elle si impressionnable ? Une heure plus tôt, à la Taverne Anglaise, ils avaient du insister. Non, tu ne vas pas nous laisser tomber. Si on y va, on y va tous en chœur. Ça lui fera plaisir. Par mollesse, elle avait cédé. C'était toujours par mollesse qu'elle cédait. C'était bon, de céder. Bon aussi, d'ailleurs, de se rebiffer. Et sans raisons. Mais, cette fois, elle avait cédé. Pourtant, elle savait que ça la chavirait de voir un navire. Fût-ce à l'ancre. Aussi bien, n'allait-elle jamais sur le port. La nuit, couchée dans son lit, elle sursautait quand elle entendait le meuglement d'une sirène. Alors, elle essayait de se raisonner. C'est idiot ! Je n'ai ni fiancé, ni mari en mer. Y aurait-il en moi un complexe de la catastrophe ?

Et maintenant, elle était là, frissonnante et un peu crispée, cherchant à distinguer, là-bas, contre le bastingage, le corps et le visage de Monsieur Hermès, pendant que Léo et jojo Légende, comme pour mieux vaincre l'insolite solennité du moment, émettaient de sentencieux commentaires. Ne se tairaient-ils pas ?

Delphine tapa du pied. Oh ! qu'ils étaient énervants ! Il fait frisquet. Tu parles ! Vise un peu le mec qui s'agite à l'avant. Je me demande si notre petit pote s'attend à nous trouver là ? Dis donc, Delphine, t'as oublié les fleurs. Elle lui donna une bise. Penses-tu, elle va lui faire une danse du ventre. Une danse du ventre ? Permits, ça m'étonnerait qu'après deux ans de Casa...

Peu à peu, le *Désirade* grossissait, bouchant à lui seul les sombres perspectives du fleuve. Ses machines avaient ralenti. On entendait seulement le timbre grelottant de la timonerie et les ordres brefs du commandant. Puis les remorqueurs stoppèrent. Les filins se détendirent. Alors, les hélices du cargo se mirent à battre l'eau fougueusement pour résister au courant et il monta une odeur de vase. Des manœuvres fixèrent aux bittes la boucle d'un premier câble, puis d'un second. Les cabestans firent un brusque bruit de concasseur. Un léger nuage de fumée s'en échappa. D'un mouvement presque insensible, le *Désirade* vint se coller contre le débarcadère. Des fonctionnaires à casquette s'affairaient. On roula la passerelle. Une grue du cargo se saisit de l'une de ses extrémités.

Ces préparatifs semblaient interminables à Delphine. Elle n'en admettait pas, au fond d'elle-même, la nécessité. Mon dieu, que d'histoires pour si peu de chose ! Vraiment, elle avait eu tort. Et même il était à croire que Monsieur Hermès pourrait s'étonner de sa présence. Tout cela était disproportionné, ridicule. Oui, pourquoi était-elle là, elle, spécialement, fébrile et gênée à l'idée d'être la première à qui il adresserait la parole ?

Elle l'apercevait très bien, à présent. Il était tout près, la dominant du haut du pont et lui faisant un charmant sourire. Elle sourit aussi et agita sa main. Elle fut contente d'avoir eu d'instinct ce réflexe. Mais il était au-dessus de ses forces de répéter son geste. Elle détourna la tête et feignit de s'intéresser à l'agitation des marinières, laissant les Légende hurler des paroles de bienvenue qui se perdaient dans le fracas de l'accostage. Que Monsieur Hermès en pensât ce qu'il voudrait, mais elle n'était pas décidée à rester ainsi plantée devant lui jusqu'à ce qu'il pût débarquer, soumise à l'intense et grave acuité de son regard. Tout à l'heure, comme elle lui souriait, elle avait été frappée par les changements qui s'étaient opérés en lui. Ses traits s'étaient affermis. Quelque chose de douloureux et de hautain, mais de tendre aussi, dans l'arc pulpeux de sa bouche. Non, ce n'était pas de cette figure qu'elle avait conservé le souvenir. Monsieur Hermès lui faisait, cette nuit, un peu l'effet d'un revenant. Et elle en était troublée comme si elle avait eu vaguement mauvaise conscience.

[...]

Nuits bleues, calmes bières (extrait)

Jean-Pierre Martinet

Jean-Pierre Martinet (Libourne 1944-1993). Admirateur d'Henri Calet, il était aussi l'ami de l'écrivain et éditeur Alfred Eibel. Dans sa biographie il avait noté : « *parti de rien, Martinet a accompli une trajectoire exemplaire : il est arrivé nulle part* ». Auteur d'une exigence extrême, Martinet ne connut de son vivant que la reconnaissance d'un petit groupe d'inconditionnels. Écrivain « des trente glorieuses », ces errances rappellent aussi les travaux des situationnistes sur la théorie de la dérive de Guy Debord. Redécouvert et réédité depuis 2006, Jean-Pierre Martinet est l'auteur de romans et de nouvelles dont, *Jérôme*, en 1978 (éd. Le Sagittaire, rééd. Finitude, 2009), *La Somnolence*, 1975 (éd. Jean-Jacques Pauvert, rééd. Finitude, 2010), *L'ombre des forêts*, 1987 (éd. La Table Ronde), *l'Orage* (éd. Finitude 2006) et *Nuits bleues, calmes bières* dont est issu cet extrait (éd Finitude, Bordeaux, 2009, 53 pages, pp. 9-11). Jean-Pierre Martinet a également traduit *L'Appel de la forêt*, de Jack London (éd. Signe de piste, 1991).

[...] Ce soir-là, en rentrant chez lui, après avoir renversé une bonne dizaine de poubelles, égorgé trois chiens et giflé un aveugle saoul qui l'avait pris pour Marilyn Monroe (il avait essayé de l'enlacer au milieu de la rue, sous la pluie, mais il avait réussi à s'échapper. L'aveugle avait fini par glisser et gesticulait sur la chaussée en suppliant sa chère Marilyn de revenir), il se dit que, décidément, il n'avait plus grand-chose à voir avec le gentil petit garçon que sa grand-mère emmenait tous les soirs, en hiver, sous les flocons de neige en coton hydrophile, aux « Dames de France », place Abel Surchamp, à Libourne, se gaver de pâtes de coing à cinq francs, au milieu des ampoules rouges et bleues clignotantes. Après ils allaient à l'Église Saint-Jean. Concours de crèche. Tendres moutons d'argile, Jésus en cire. Un bœuf à la patte cassée gémissait doucement, dans la pénombre. Damia, parfois montait sur l'autel, et chantait *Sombre Dimanche*, les bras écartés, en le regardant sévèrement. Il faisait si humide qu'il se retenait pour ne pas éternuer. Sa tête enflait. Il se sentait comme une grenade prête à exploser. Souvent, il jetait un coup d'œil honteux vers sa grand-mère. Elle portait autour du coup une renarde vivante, qu'elle avait appelée « Julia Vernet », en souvenir d'un roman en plusieurs tomes qu'elle avait beaucoup aimé. Un jour Julia Vernet, alors qu'il s'était approché d'elle pour la caresser, lui emporta la joue gauche. Ce n'était pas très agréable de se promener avec une moitié de visage. On ne se fait pas beaucoup d'amis. Pour punir Julia, grand-mère l'enferma une semaine dans la cave, sous les provisions de charbon et de bois pour l'hiver (qui s'annonçait long). Quand elle voulut la libérer, elle était morte. Il en éprouva pendant plusieurs jours un intense remords. Il ne voyait pas sans crainte la fourrure inerte au-dessus du manteau noir. Cette gueule entrouverte, ces petits yeux de verre lui en voulaient encore, c'était évident. Dès qu'il apercevait sa grand-mère, son manteau

noir, aussitôt il mettait sa main sur la moitié de visage qui était encore intacte. Maintenant il n'avait plus rien dont il put dire un seul instant : « C'est à moi ».

Au fil des ans, il s'était décomposé ; La gangrène avait fait son travail. Vieil enfant au regard amer. Il guettait sa propre mort dans les miroirs des cafés entre deux demis de bière allemande. [...]

L'homme qui penche

(extraits)

Thierry Metz

Thierry Metz est né à Paris en 1956 et s'est installé dans la région d'Agen à l'âge de 21 ans. Là, il alterne entre des périodes de travail (comme manoeuvre) et des moments de chômage qui lui permettent d'écrire. Il publie notamment, chez Gallimard en 1990, *Journal d'un manoeuvre* puis, en 1995, *Lettres à la bien-aimée*. À la suite d'un drame familial, il se fait volontairement hospitaliser. Il met fin à ses jours le 16 avril 1997 à Cadillac où il avait écrit sous forme de journal *L'homme qui penche* (éd. Opales / Pleine Page, 1997 puis éd. Unes 2017, préface de Cédric Le Penven).

1. *Centre hospitalier de Cadillac en Gironde. Pavillon Charcot. Octobre 1996*

C'est l'alcool. Je suis là pour me sevrer, redevenir un homme d'eau et de thé. J'envisage les jours qui viennent avec tranquillité, de loin, mais attentif. Je dois tuer quelqu'un en moi, même si je ne sais pas trop comment m'y prendre. Toute la question ici est de ne pas perdre le fil. De le lier à ce que l'on est, à ce que je suis, en écrivant.

9.

Que seulement passent les heures.
Pour les empiler.
Pour conserver l'interrogation.
La délivrer des réponses.

18.

Depuis ce matin je tourne autour d'un petit poème dont rien n'est le centre. Les mots m'en éloignent. Avant d'y entrer il faudrait pouvoir en sortir. Les feuillets s'accumulent allant davantage vers le noir. Rien ne s'échappe de cette lumière, comme Perceval de la forêt.
Chaque mot écrit échappe à ce qu'il dit. On n'y retourne, plus aveugle encore.

24.

Un homme marche dans les feuilles, non loin du pavillon. Il se déplace si lentement, avec tant de précautions qu'il ne s'aperçoit pas qu'un arbre le suit.

38.

Je n'arrive pas à leur parler. Pas entièrement comme je voudrais. Je laisse des mots derrière les mots - arrivés mais cachés, en retrait de l'enterrement. J'effleure ce que j'écris comme après une longue journée de travail. Chaque mot m'essouffle.

40.

L'homme en pente.

La maladresse de dire *je*
de savoir *si*...

Une fois pour toutes, le défi est d'en arracher la première page, de la mêler au livre, quelque part dans le hasard.

Chaque fois il faut extraire les mots de là où ils sont. Puis les mettre en langue.

Et peut-être alors, quelque fois...

42.

J'écris pour ne pas m'éloigner de ce que j'ai à faire.

Avec l'autre, celui qui voit tout : le buveur.

J'écris avec ce qui me reste, entre le pouce et l'index, dans un pincement d'étoile.

51.

L'homme qui penche se penche pour écrire, pour retenir, peut-être ce qui était plus penché que lui. Il y a les bruits que quelqu'un fait dans mon oreille. Et quelque chose qu'on a laissé tomber.

54.

Le langage n'a sans doute d'accessible que l'indicible. Et l'indéchiffrable.

L'accès n'est ni dedans ni dehors

Introuvable et pourtant là.

L'imperceptible est notre seule souriante complicité.

Le vieux monsieur

Jean Forton

Jean Forton (1930-1982) né à Bordeaux, n'a jamais quitté sa ville ! Il a fondé avec Michel Parisot, à l'âge de 20 ans, une revue culturelle patronnée par Cocteau et Mauriac, *La Boîte à clous* qui accueillait de jeunes auteurs inconnus, mais aussi des célébrités, tel Max Jacob, Louis Émié... et Raymond Guérin dont Forton publia l'inédit, *Du côté de chez Malaparte*. Suite à la disparition de la revue, Forton ouvre à Bordeaux, en 1951, la librairie Montaigne et entame une carrière d'écrivain. Il publie alors, chez Gallimard de 1954 à 1959, une demi-douzaine d'ouvrages. Après quelques succès, *Le Grand Mal* (1959), *L'épingle du jeu* (1963), la critique accueille très sévèrement *Les sables mouvants* (1966). Son éditeur refuse le manuscrit de *L'enfant roi* ce qui met officiellement un terme à ses publications. L'œuvre de Jean Forton est baignée par l'atmosphère de Bordeaux, cette ville faussement méridionale, hermétique aux influences extérieures et divisée par des préjugés sociaux cette ville où l'on rêve la fuite impossible d'une vie oppressante, tel que l'écrit Catherine Rabier-Darnaudet (in *Deux inédits de Jean Forton : pièces archéologiques ou chefs-d'œuvre ignorés ?* Roman 20-50, n° 48, décembre 2009). Jean Forton est aussi l'auteur de nouvelles comme *Le vieux monsieur* (Jean Forton, *Toutes les nouvelles*, Finitude, Bordeaux, 2013, pp. 9-11) où se déploie une cruauté, un humour et... un sens de la chute jubilatoires.

LA MUNICIPALITÉ continue ses ravages. Par grands pans poussiéreux des rues entières s'effondrent. De gracieuses façades Louis XV se fissurent et croulent d'un bloc. Les pelles mécaniques s'acharnent, fouillent, raclent. Le vacarme est intense, cela sent la cave humide, les vieux cabinets. D'un nuage crayeux surgissent de sordides décombres, des visions de misère et d'existences tristes, de cours jusque-là sans soleil, d'escaliers dressés sur le vide.

Nul passant ne prête attention à ce carnage. Chacun vaque à ses affaires, indifférent à pareille agonie. Depuis longtemps ceux qui habitèrent là ont été relogés. Les voilà dispersés, résignés. Aucun apparemment n'est venu savourer ce morbide spectacle. Et peut-être suis-je seul à éprouver quelque mélancolie.

Mais non. Un vieux monsieur très digne contemple d'un œil consterné le trou béant où s'élevait sans doute son logis. Le regard bleu semble embué, la main tremble sur le pommeau d'une canne. Son visage se veut impassible, mais le drame qu'il masque est trop profond pour qu'on ne l'y devine point. J'imagine fort bien : c'est là qu'il est né. Sa mère était plutôt jolie, mais sans fortune, son père l'avait épousée par amour. En ce temps, les mariages d'amour étaient rares, et le modeste foyer semblait comme auréolé d'une joie permanente.

On y chantait du matin au soir, on y respirait des odeurs de tartes et de beignets aux pommes. Puis vint la guerre, et le père fut tué. Alors ce furent les jours noirs, la mère vieillie et courageuse qui ravaude et s'use les yeux sur des travaux de couture, et dont la seule joie désormais se concentre sur son grand fils. Et le fait

est que le vieux monsieur fut un fils exemplaire. Il n'allait au café qu'une fois par semaine, et dès qu'il fut en âge il entra à la mairie comme commis aux écritures. D'échelon en échelon, c'est là qu'il a conquis cet air digne et un tantinet trop raide qui le fait prendre pour quelque militaire en retraite, et aussi les palmes académiques. Il se souvient. Il se souvient. Son visage impassible trahit la gravité de sa remembrance. Il y eut de nouveau la guerre, et son mariage. Une demoiselle Moncussec, des vins fins, mais de la branche cadette, celle qui ne possède rien, hors son nom. N'empêche. Un mariage d'inclination. On fit le voyage de noce à Soulac, un dimanche. Puis le soir on rentra dans le vieil appartement qui désormais retrouva comme un air jeunesse. Point d'enfants, point de vacances, mais des jours calmes, des années paisibles, les veillées autour du Mirus, à lire le journal, le rôti du dimanche et la bouteille de Médoc, la vieille maman qui trépassa entourée de l'affection des siens, la tapisserie du salon que l'on renouvelle, un chat que l'on recueille. Et de nouveau les heures noires, l'épouse blanchie qui ronge un cancer, et qui meurt. Cependant vous restent les souvenirs, les meubles tant chéris, la maison... La maison, surtout, havre immuable où flotte à jamais ce mélancolique parfum des bonheurs enfuis...

Le vieux monsieur furtivement essuie une larme. Je m'approche. Tant de dignité m'étreint le cœur.

– Pardonnez mon indiscretion, Monsieur, mais sans doute était-ce là votre maison ?

– Ma maison ? Point du tout, Monsieur. C'était un bordel. Ah, sans me vanter, je peux dire que j'y ai passé du bon temps... Je me souviens d'une certaine Priscila... Une négresse... Avec des seins comme des aubergines... On l'avait pour cent sous, à l'époque... Je vous parle d'il y a longtemps... C'était en 19... Ou en 19... En tout cas bien avant la guerre... J'étais encore un tout jeune homme, je n'avais pas dix-sept ans... Eh bien figurez-vous que pour cent sous cette Priscila a eu mon pucelage... Pour cent sous, Monsieur... On savait s'amuser, à l'époque... Je me rappelle aussi une certaine Anouchca, une rouquine énorme... Et les deux Pétouse, des sœurs jumelles... Nous y allions en bande... Quelle jeunesse, Monsieur ! Quelle saine gaieté !... Ah, j'en suis remué, je l'avoue... J'en ai les larmes aux yeux. C'était le bon temps.

Chronique heureuse d'une rentrée libérale avancée...

Jean Vautrin (1933-2015)

Jean Herman - dit Jean Vautrin - est un romancier français à la langue riche et chaleureuse, souvent rebelle. Après avoir été dans sa jeunesse assistant de Roberto Rossellini, en Inde, il est fondateur du néo-polar, avec Jean-Patrick Manchette, avec des œuvres telles que *Billy-Ze-Kick* ou *Bloody Mary*. Il est aussi, avec Dan Franck, l'auteur des aventures de Boro reporter-photographe. Dans la saga en quatre volumes *Quatre soldats français*, il dénonce l'absurdité de la guerre. Engagé à gauche, il écrit *Le cri du peuple*, roman sur la Commune de Paris adapté en bande dessinée par Tardi, qui lui vaut le prix Louis Guilloux pour l'ensemble de son œuvre. D'origine lorraine, il s'était profondément enraciné en Gironde : le texte ci-dessous est issu de *La vie Badaboum* (2009, Fayard, 320 pages, pp. 211-219), essai où il évoque une semaine de son installation à Bègles, en banlieue bordelaise.

SAMEDI

Les moisissures de la mousson ne s'effacent jamais

Bègles. Le « *ten years itch* » du nomadisme a encore frappé chez les Vautrin. Nous avons déménagé. Après toutes ces années passées à Uzeste loin des rabâcheries de popotes, nous avons quitté le refuge des arbres et le silence miséricordieux du sable gris. Finish les tambours de Lubat. Nous sommes venus nous jeter à nouveau dans la gueule du bruit, nous avons choisi d'affronter l'indifférence des nouveaux voisins. Tout est à refaire. Tout est à regagner. La bataille du nid et le chemin des cœurs. [...]

Bègles, donc. Bègles la prolétaire. La maraîchère. La morutière. La partageuse d'immigrés venus d'Espagne en 36. Bègles la sportive. L'individualiste Bègles à l'habitat ras. Aux tournures de rues presque portugaises. Bègles du fleuve Garonne et de la vie de quartier. Bègles qui côtoie Bordeaux et la trouve apprêtée. Bègles de Mamère, Bègles partagée depuis qu'elle n'appartient plus au PC.

Journée laborieuse par chaleur caniculaire. Ultime e-mail échangé avec Dan Franck, mon complice, mon frère. Nous venons de mener à son terme le cinquième volume des Aventures de Boro. Notre reporter photographe a pris de la bouteille. Bientôt quinze ans que loin des modes et des ukases des respectables caciques de la littérature en col blanc, couronnés par l'épicerie du savoir, il nous fait vibrer à l'aune de son insolence et de son élégance désinvolte de héros fitzgeraldien d'Europe centrale. Trois mille pages d'amitié indéfectible écrites pour faire revivre la tradition du roman d'aventure.

Anne s'affaire dans la maison. Elle résorbe le fatras des derniers cartons. Désœuvré, je me traîne de pièce en pièce et j'épluche des souvenirs surgis des caisses entrouvertes. D'un coup, je tombe sur mes vingt ans. Une paire

de *chappals*, des sandales que je portais en Inde au temps où, assistant metteur en scène, je partageais l'aventure rossellinienne de Trivandrum à Chandigarh. Modestes sandales de cuir, elles sèchent, elles s'aèrent sur le bord de la fenêtre. Je les touche. Je les tâte. Elles sentent le moisi. Elles exhalent une odeur d'humus où sommeillent des centaines de vies terminées. Elles racontent autrefois. Le paroxysme des cris. L'instinct de vie contre l'instinct de mort. La misère insoutenable et la sérénité qui flotte sur le sourire du juste. Ainsi va la leçon du temps, jamais les moisissures de la mousson ne s'effacent. Toujours le passé est un miroir dans lequel le présent se regarde de biais.

DIMANCHE

Apprendre à boxer avec la mort

Je suis riche de quatre espèces d'oiseaux dans mon jardin. Des pigeons de style biset, des merles et leurs dames, une escouade d'étourneaux et de petits oiseaux noirs et familiers qui sont des rouges-queues noirs, gavés de baies de vigne vierge. L'été finit en ferraille brûlante. Mon carré de pelouse prend des allures de crin à matelas. Ce matin nous nous sommes réveillés sous un ciel de suie. La foudre a tué en France. J'ai une mauvaise barre en travers du sternum. Hier le pic de pollution a explosé les bornes à Bordeaux. Ventoline pour les vieillards et les asthmatiques !

Tout de même puisque les temps sont là où nous ne pouvons plus respirer que par tuyaux et par filtres, nous aimer par ricochets, nous défendre par les crocs des chiens ou le maléfice de l'argent, je ne mise plus guère sur les élucubrations d'un fameux avenir. Tout au présent, je gobe l'irrespirable et je me soumetts à l'embouteillage d'une époque que je trouve embarrassée de pas mal d'idées fausses. Et si c'était principalement le bon sens que nous avions perdu ?

LUNDI

Actua-Tilt

Mis à part l'argent, il y a de bonnes chances d'être heureux en sifflant un jour d'été dans la rue. Ce matin en ouvrant ma grille, c'est une image de bonheur que j'ai enregistrée. Celle d'un loustic monté sur des rollers qui filait, poumons sans air et les tympan fêlés, en direction de *Leader Price*. Il sifflait de la musique *poum poum* injectée directement dans sa cervelle par un casque audio. Ses yeux brillaient d'excitation. [...] Il était heureux parce qu'il ne pensait à rien. Et même, il avait mis dans son jeu tous les atouts susceptibles de lui ôter son libre arbitre. Il avait opté pour l'aliénation.

Comme pas mal de nos contemporains, il me semble. Gens de transhumances consenties, pratiquants des vacances moutonnières, des sports de l'extrême, de la nourriture Macmachin et de la gadgétofolie.

Bourriquerie ! L'Homme échoue à tout. Principalement à la révolte.

MARDI

Jéricho Jéricho ! Il n'est plus question de rire !

Les Français ont le nez bouché. Ils ne respirent plus guère la politique. [...] On ferait mieux de s'occuper du sort des sans abri, des agriculteurs, des gens de marge et des jeunes travailleurs. La social-démocratie a bien tort de s'endormir aux pieds des riches et de préférer des fricballeurs à ses peintres, à ses sculpteurs, à ses philosophes. [...] Les pauvres sont toujours là mais les gens sont sourds. La sirène de leur sentiment d'injustice hurle de plus en plus fort. Chaos babylonien du micmac transgénique, du clonage humain et des fariboles d'hommes de corbeille ! Les politiques ne tiennent plus les guides ! [...]

MERCREDI

Résolutions

Ça prête beaucoup à déconner, la politique. Il va falloir que je me méfie de ce bloc-notes. Et toute cette semaine, mon objectif sera de m'approcher de ce qui bouge sans jamais heurter le prêt-à-penser qui s'est installé dans la mentalité d'un monde qui se veut conforme à la tendance. C'est l'air du temps. C'est ce que je reproche à mes compatriotes. Aux télévisions, aux journaux, à *Libé* que j'ai connu plus impertinent. [...] Pollution, asphyxie sur toute la ligne ! Victor Hugo est mis en musique par Saint-Sulpice, Vallès est jeté aux oubliettes, Jaurès fossilisé garde un profil de médaille. Deux cents ans que nous vivons sur notre révolution. Ta gueule, Vautrin. Pas de mutinerie même si les images du monde sont trop bruyantes ! Retourne à tes douceurs d'Aquitaine ! Personne n'a jamais refait le monde en six jours. [...]

JEUDI/VENDREDI

La glotte

Comment ne pas évoquer la rentrée littéraire pour finir ? 347 romans français, 210 étrangers. J'ai lu que la tendance était féminine et historique. Très puissant bazar la rentrée ! [...] Un rendez-vous de cœur avec des lecteurs à la fidélité exigeante. Il y a de la fureur à écrire ! Et ne jamais oublier l'essentiel : derrière le romanesque, au-delà de l'agonie des personnages de

papier, coule la sève. Le vrai, le bon lecteur est celui qui aime lire une prose simple et large comme une cuisse de Rubens. Lire, c'est trouver dans la tête et dans les tripes des mots qui ne grouillent pas de froid. Je vous le redis après Céline : Rabelais, Dumas, Hugo, Vallès avaient de la glotte ! Les lecteurs ont envie de respirer haut et fort. Je trouve que ces dernières années nos jeunes écrivains contemporains se sont curieusement économisés. Qu'ils ont été bien caves de la cage thoracique ! Poitrinaires partout. Désespérés de leurs corps. Qu'ils ont souvent fait du roman étroit d'épaules et d'apogée. Force est de se demander en quel cul-de-sac nos mœurs littéraires nous ont acculés. [...]



Nature morte et bouteille vide

Geneviève Larroque

Bordeaux, 1968

Geneviève Larroque est née en 1948 à Blida (Algérie) puis a passé son enfance au Maroc, pays où elle trouve aujourd'hui son inspiration et expose régulièrement. Ancienne élève des Beaux-Arts de Pau puis de Toulouse, professeur en arts plastiques, elle est surtout connue comme aquarelliste. Parmi les expositions marquantes de sa carrière, on notera sa participation au Salon International d'Arts de Bourges en 1982 et au Salon de l'Orangerie de Paris en 1983 et 1984. Cette nature morte signée *Geneviève* (elle signera par la suite toutes ses créations par son prénom) est une œuvre de jeunesse réalisée lors d'un séjour à Bordeaux. *Geneviève* joue avec les contraires (la corbeille pleine et ouverte / la bouteille vide et fermée, le vin vieux / le jeune fruit, la verticalité, la rondeur...) offre un travail subtil « de la lumière et de la transparence ».

Merles blancs

- 1 - Michèle Angelvi, *J'ai rêvé la nuit bleue*
(Roman - Première Partie - Chapitre IX)
- 2 - Thibault Biscarrat, *Bordeaux* (inédit)
- 3 - Blanco Otano Miguel, *La ciudad se vuelve gris*
- 4 - Boudou Dominique, *Sur les chemins de Thierry Metz*
- 5 - Carrette Hélène, *J'appelle l'ordalie...*
- 6 - Jean-Marc Fournier, *Un peu de parole dans un âge de fer* (extraits)
- 7 - Brigitte Giraud, *Tu voudrais te prendre les pieds dans le soleil*
- 8 - Pierre-Olivier Lambert, *Elle / Estey* (extraits de *Vue sur l'âme*)
- 9 - Pierre Landete, *Carte Postale*
- 10 - Philippe Laval, *Et de toutes les toiles...*
- 11 - Madeleine Lenoble, *Samedi soleil, cher vous, ami,*
- 12 - Andrée Marik, *Petit soldat, Jarnac mai 2014*
- 13 - Isabelle Mayereau, *Bordeaux*
- 14 - de Laudec Eve, *Les oiseaux noirs*
- 15 - Marie Langery, *La ville au bord de l'eau*
- 16 - Jeanne Lavergne-Uteau, *Brumes matinales*
- 17 - Antoine Pacz, *Bruits de bottes*
- 18 - Jadad Saleck, *Te escribo con la locura de Don Quijote (Lettre à Charlotte)...*
- 19 - Philippe Sollers, *Philippe Joyaux par Philippe Sollers...*
- 20 - Florence Vanoli, à Charlotte Delbo
- 21 - Henri Zalamsky, *Girondines...* (illustré par Abdelkrim Srhiri)
- 22 - Christian Jean dit Cazaux, *Mascarons*
- 23 - Yann Queffélec, *Les noces barbares*, extrait
- 24 - Laurence Lépine, *Poèmes inédits*

J'ai rêvé la nuit bleue

(extrait)

Michèle Angelvi

Née en Dordogne, Michèle Angelvi a obtenu pendant ses études de Lettres Modernes à Bordeaux, une bourse de recherche afin de travailler à Athènes en littérature comparée. Elle devient vite amoureuse de la Grèce où elle résidera pendant plus de vingt ans. Elle y effectue d'abord des travaux sur le poète Georges Sèféris (Prix Nobel de Littérature 1963) puis, pour un doctorat, étudie le surréalisme et l'œuvre d'Odysseas Elytis (Prix Nobel de Littérature 1979) avec lequel elle noue une profonde amitié. Après avoir enseigné à l'Institut Français d'Athènes, elle a traduit de nombreux ouvrages (du grec vers le français) dont le catalogue du Musée d'Art Cycladique d'Athènes. En 2010, elle publie à Bordeaux son premier roman *J'ai rêvé la nuit bleue* qui obtient le Prix A.R.D.U.A. catégorie prose poétique (éd. Galazio, 2009, 215 pages et pour cet extrait, pp. 138-141) et dont l'action se déroule principalement à Méthoni, un port du Péloponnèse mais aussi dans l'île de Ponza en Italie. Michèle Angelvi vit toujours au bord de la mer, au Mouleau, près d'Arcachon...

[...]

Je rentrais déjeuner à la villa, puis descendis faire un tour sur la plage. J'eus la surprise de découvrir Mona, allongée sur le sable, dormant à l'ombre d'un tamaris. Je marchai le long du rivage, jusqu'aux remparts. Le café étant fermé, je supposai que Kostas avait décidé de partir à la pêche. Je cherchai son caïque des yeux, mais il n'était plus ancré à sa place habituelle. Je me dirigeai ensuite vers l'imposant pont de pierre à quatorze arches qui, enjambant un large fossé, menait à la porte d'entrée, cintrée et ornée de reliefs, de la forteresse. Après avoir suivi une voie pavée, passant sous deux autres portes voûtées, je pénétrais dans son enceinte, qui était déserte.

Je fus impressionné par l'étendue des lieux, occupant tout le promontoire. Envahis par la végétation, qui croissait même sur les murs, ils semblaient à l'abandon. Je me promenai au hasard, parcourant les ruines du regard, sans pouvoir les identifier. Je reconnus toutefois un lion de Saint-Marc, sculpté en bas-relief sur la pierre, témoignage de la domination vénitienne, ainsi que des bains turcs, vestiges de l'occupation ottomane.

Puis je franchis une porte monumentale, qui s'ouvrait sur la mer. Elle était reliée, par un petit pont arqué et une chaussée, à l'îlot sur lequel se dressait la tour octogonale fortifiée, gardant l'entrée du port. Après l'avoir explorée, je m'assis dans l'une des embrasures, à demi effondrée, du mur d'enceinte crénelé qui la protégeait.

Des rochers, sombres et tranchants, émergeaient en contrebas, contre lesquels des vagues venaient se briser, le vent ayant soudain fraîchi. En face

de moi s'élevaient les hauteurs de Sapienza, au-dessus desquelles des nuages s'amoncelaient. J'entendis le bruit d'un moteur : c'était celui d'un caïque qui approchait. Il doubla l'îlot, aux parages semés d'écueils, et se dirigea vers le môle.

Je flânai encore un moment à l'intérieur de la forteresse, avant de m'en aller. Puis je suivis le chemin de terre qui, longeant les remparts, contournait la partie haute du village. Dans un virage bordé de figuiers de Barbarie, je découvris la côte occidentale qu'il surplombait.

Elle était rocheuse et escarpée, difficile d'accès. Le disque incandescent du soleil couchant commençait alors à disparaître dans la mer Ionienne, visible à l'infini, sans que rien ne s'interpose entre le regard et l'horizon. Je m'attardai à contempler ce spectacle qui, de ce lieu solitaire et sauvage, était saisissant.

Je partis à regret, tandis que les dernières lueurs rosissaient encore le ciel, irradiant les quelques nuages. En me retournant, je vis surgir dans la direction opposée, de derrière les collines au-dessus de la villa, la pleine lune qui se découpait sur le bleu du crépuscule.

De l'autre côté du chemin s'étendait le village, s'inclinant en pente douce jusqu'à la baie sablonneuse, protégée par les îles. Les réverbères s'allumaient lorsque je redescendis vers la plage, par des ruelles bordées d'hibiscus en fleur, au tronc blanchi à la chaux. La plupart des maisons étaient fermées, mais je jugeai à leur état qu'elles n'étaient pas abandonnées.

Je fis quelques achats dans l'une des deux rues principales, où s'alignaient toutes les boutiques. Des hommes étaient assis à l'intérieur d'un sombre café enfumé. Certains jouaient aux cartes. D'autres, les plus âgés, leur *komboloi* à la main – cette sorte de chapelet leur servant de passe-temps –, bavardaient devant de minuscules tasses blanches de café, dont le marc se déposait au fond. Sur la place, des enfants s'amusaient devant le monument, tandis que des jeunes discutaient à la terrasse d'une cafétéria.

Je repris la direction de la villa. Il faisait à présent nuit. J'aperçus Mona, marchant le long du rivage éclairé par la lune, qui se dessinait derrière elle sur le ciel étoilé, auréolant son visage tel celui d'une Vierge d'icône byzantine.

Je la hélai. Elle s'avança à ma rencontre, escaladant les quelques mètres qui séparaient la plage du chemin. Je lui demandai si elle voulait dîner à la taverne. Elle me répondit qu'elle préférerait se reposer, mais que nous pourrions aller demain à l'acropole de l'ancienne Pylos. J'acceptai et lui donnai rendez-vous à dix heures au café.

[...]

Bordeaux (inédit)

Thibault Biscarrat

Écrivain et musicien français, Thibault Biscarrat (1979) a publié aux Éditions Abordo deux ouvrages : *Dolmané* (2015) et *Le Dernier Lieu suivi de Jardins* (2016). Il interroge, dans son œuvre, les rapports entre le langage et le réel ; le surgissement de la parole en tant que poésie pensée ; le lien entre les fragments et le Livre.

Bordeaux

Circulations des sèves inouïes
qui façonnèrent la terre, tes floraisons
Opéra des vents contre les façades
Qui se dédoublent
En un miroir
Près de la Garonne

Harmonie majestueuse des ferronneries, des allées, des ruelles
Colonne qui vient interroger la foudre, l'histoire et le ciel

...

Port négrier
À bout de mer nous reviennent
Les cruautés assassines
À bout de mer les éclats
De tes perfections, de tes beautés

...

Tes ponts, tes navires
Les gens de passage
Qui admirent la grâce
Des amies joyeuses
Qui marchent dans la soie

...

Un Dieu se déploie dans le vent,
À travers les vignes
Tout en souplesse
Il frôle la couleur
Des arbres là-haut

...

Tes femme le suivent
En extase
Couronnées de lierre

...

Le poète saisi par la foudre
Porte le thyrses
Son masque
De limons et de terre

Bordeaux

Sous le feuillage
De tes chênes
Croît la rumeur de la mer
La Garonne y débouche
Ivre d'éclat
Ivre d'amour
Pleine des rumeurs de l'ancien Dieu
Mais les poètes seuls fondent ce qui demeure

La ciudad se vuelve gris...

Miguel Blanco Otano

Installé à Bordeaux, Miguel Blanco est né en 1980 à Badajoz. Il est diplômé en Physique à l'Université d'Estrémadure puis à complété son Doctorat en *Physique des rayons cosmiques*. Il a travaillé dans le cadre de collaborations internationales (Observatoire Pierre Auger, Argentina et CERN, Suisse) dans différentes universités (Alcalá, Autónoma de Madrid, Pierre et Marie Curie de Paris) avant de devenir analyste de données dans le secteur privé (Data Scientist). Passionné de musique et de poésie, il est l'auteur de deux albums de chansons : *Preguntas* (en collaboration avec Alberto Manso, 2005) et *Ciudades* (2015 dont est extrait ce texte). Son roman *En la calle*, en cours d'édition (éd. Tau éditeurs en Espagne), évoque non pas le Madrid de la movida mais le Madrid de la crise... *la ciudad se vuelve gris...*

La ciudad se vuelve gris si tú no estás.

Y los muros silenciosos,
infecundos sin tu voz
de futuro, de mi gozo,
tapan todas las salidas.

Se le infectan las heridas
a los sueños que pediste.
Y la Luna, sola, asiste
a los rezos y ojalás
de consignas sin sentido,
de corazones perdidos,
desde que tú no estás.

Y detrás de cada beso que no das
muere un grito, destruyendo
la esperanza de la paz.
Y malditos los talentos
corrompidos al poder.

Y seguimos esperando
las promesas y las playas,
y el futuro que pintabas,
tan seguros de tu amor,
que grita hoy tu nombre
sin saber donde te escondes :

¡ Vuelve ya revolución !

Sur les chemins de Thierry Metz...

Dominique Boudou

Dominique Boudou est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Un grand silence* (éd. Le bord de l'eau 1995), *Les boîtes noires* (éd. Gallimard, 1999), *Quand ta mère te tue* (éd. Pleine Page 2007) et *Battre le corps* (éd. Le nouvel Athanor, 2013). Les éditions de l'Athanor ont édité les premiers poèmes de Dominique Boudou, également traducteur de *Zapatos de andar calles vacías / Pas perdus dans les rues vides* du poète espagnol Raul Nieto de la Torre (éd. Vitruvio / Pleine Page, 2008). Les textes présentés ici sont extraits de ses recueils *Terre, Le drap déplié* et *Entre l'eau et la feuille*. Les passages en italique sont du poète Thierry Metz (1956-199) qui vécut les dernières années de sa vie à Bordeaux.

Marcher:

N'avoir de lien qu'avec ce mot.

La durée a tout effacé des gestes
Qui tenaient mon corps
Les lignes ont brouillé
Les traverses du ciel et de la terre
Je ne vois plus les abords du chemin
Où les toits sont couchés
Je marche avec le mot marcher qui chuinte
Il n'est d'aucun commencement d'aucune fin
Dans quelle langue m'appartient-il
À jamais étrangère

comment dit-on chemin

rivière

arbre

là où je n'irai pas

Mes mots ne sont pas des lieux sûrs
Pour assembler les paysages
Qui échappent au grain de ma langue
Ma mémoire a perdu l'établi de l'enfance
Où je fourbissais les brumes et les berges
La lumière des coteaux et la suffocation des mantes
L'effroi dans le creux de ma gorge
Les gestes muets
Comment se fondre dans le silence
Du chemin qui reste

*Rien ne peut sortir
sans avoir dit le lieu*

Nul objet ni personne d'écriture

Le paysage n'existe plus dans la marche
Les arbres ont cessé de trembler au passage des oiseaux
Aucun visage n'apparaît aux fenêtres borgnes du matin
Les lignes de l'écriture fuient
Comme les pluies sous l'horizon
Quel mystère en mes ombres
Retient ses gestes
Quel danger à se saisir

J'appelle l'ordalie...

Hélène Carette

J'appelle l'ordalie est extrait de *Poèmes* (éd. AEI 2010).

J'appelle l'ordalie des mots
que l'immensité fracture.

... le silence
des cantiques de sel.
... l'alliance des limons
et les vaisseaux nourris
de la sueur de l'encens.

J'appelle,
du fond de ses miroirs,
tombeaux des lumières mortes,
l'effroi aux pâles lèvres
pour le regarder en face.

...la source folle
épuisée de mystère,
et la nudité du songe
inexorable dans son sillon
d'étoiles.

J'appelle...
la métamorphose
du passeur de rives
enfin délivré du désir...

Un peu de parole dans un âge de fer (extraits)

Jean-Marc Fournier

Jean-Marc Fournier est professeur de philosophie. Originaire de La Corrèze, il est bordelais d'adoption depuis plus de 40 ans. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de poésie : *Schéhérazade-Cadavre*, *La Mort-Homme à l'heure solaire*, *Sur le bord des saisons* (éd. Opales, 1993) et *Un peu de parole dans un âge de fer* (éd. Des Vanneaux, 2016). Il a aussi publié des poèmes intitulés *Éclats de nuit* dans la revue *Voix d'encre* (n° 53 - septembre 2015).

Nuages noirs et bleus
Dans le soir d'été,
Bientôt l'aurore jeune pousse
Chaque jour si nouvelle...
Nous ne sommes qu'un peu de parole
Montée des profondeurs de notre âme,
Jaillie d'un océan trouble ;
Monde invisible de cris, de tempêtes,
D'élans brisés, d'affrontements confus,
Parfois d'une paix que l'on n'attendait pas.
Déchirements en nous, pauvreté de notre parole...
Pourtant sans cette parole mendiant
Nuages et magie de l'aurore
Resteraient incolores ; œil de l'aveugle
Dans l'absence sans lumière.
Nous disons la beauté du monde,
Nous en sommes presque exilés ;
Par nous seuls, elle devient
Présence.

Belle nuit qui nous échappe
Fleuve sombre et brillant
Autour de nous
Au-dessus de nous
Accueille dans ton sein
La détresse et l'ennui.
Belle nuit qui nous questionne
Par ton chant secret et odorant
Aide-nous à interroger nous aussi les mystères
Loin des tyrannies sans musique
Dont la grisaille triste nous fascine.

Belle nuit qui nous assaille de ses parfums
Apprends-nous le désir le baume guérisseur.
Nuit, sois le livre ouvert de nos joies
Leur mémoire leur retour par-delà les deuils
Dont tu es aussi la mère toujours consolatrice.

Barque et rivage d'une vie
Grand large de la mort
Qui nous dispersera.
L'amour peut-être est le sillage
Reliant l'abri intime et bref
A l'espace liquide où tout se perd
Où tout rejoint dans la pénombre
L'originelle l'universelle connivence.

Nos larmes restent-elles près de nous ?
Ne vaut-il pas mieux qu'elles retombent dans le fleuve
En lequel la vie noie et sauve la mémoire :
Purification des remords qui parfois nous assaillent
Nous absolvent nous immobilisent
De leur poids où la cendre menace
Une proche croissance neuve impure et verte.

Le bruit de l'orage ou du fleuve aimé
Au loin...
Le monde se charge d'un cristal vert et rose
Avant que le jour sombre.
Nos âmes tantôt pesantes tantôt légères
Dialoguent, parlent en silence
Ou se taisent longuement.
Les corps et les émois des sens
Jouent à s'égarer dans les bosquets profonds
Des cœurs aux masques noirs, bariolés,
Eclairés, doucement lunatiques.

Tu voudrais te prendre les pieds dans le soleil

Brigitte Giraud

Brigitte Giraud vit et écrit à Bordeaux. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages de poésies. Ce poème est extrait de *Passages au bleu* (éd. Henry), son dernier recueil.

Tu voudrais te prendre les pieds dans le soleil.

Un peu de flou au bord du toit.

Des hommes taillent les arbres de l'autre côté du mur.

Le ciel s'ouvre plus grand sur le jardin.

On se distrait de soi.

On ferme les yeux sur le qui-vive.

On efface le trop.

Le corps glisse dans une fissure.

Par éclaircies, les mots abandonnent leur ombre,
chuchotent ce qu'ils ne savent pas
des ciels obstinés tellement à s'ouvrir

Tu t'étonnes de tout.

Le calme se refait en toi lentement
à bas-bruit.

Cadence de l'irrégulier,
sauf la trajectoire
d'un nuage dans l'eau.

Elle / Estey (extraits de *Vue sur l'âme*)

Pierre-Olivier Lambert

Pierre-Olivier Lambert, né à Orléans en 1978, a passé son enfance et vit à Bordeaux. Ces poésies sont extraites d'un recueil intitulé *Vue sur l'âme* (en cours d'édition).

[...]

Elle

Ciel de souffre au sirop suave
Frôlant l'ode d'une acropole
Ville où les fleurs carbonisent les nuages
Senteur qui se mire au-delà des ports
Je t'ai laissée pour endormie dans mon cœur
Réincarnée qui sèche les rivières de mes larmes
Au vent des mers qui cousent des aurores
Ivre de sels qui se souviennent de toi
Et de l'étoile qui t'a vue sourire
Dans un champ parsemé de vagues à l'âme
Où toute crasse est devenue parfum
Devant l'orage qui te couronnait B
elle comme un désert de rêves
Que j'ai su reconnaître

Estey

Carrelets que le mauve emprisonne
Garonne, les piquets coiffent la dorure de ton lit
Quand la vase se dissout, craquant sous le ciel
D'autres gens sont venus quémander tes yeux
La fin de l'été fraîche se lasse d'un jour de pluie
Comme si rien n'attendait le temps qui déborde
Des traces de pas sur la promenade de l'Estey
Qui jurent qu'ils y reviendront bientôt
Colportée par les rires des enfants
Les voix des arbres n'approuvent guère
Qu'on les dévisage autant de leur immobilité
S'écrie leurs solitudes fluviales en haillons
Un soir de feuilles mortes qui hurlent
Un soir de manteau frêle exploré

Carte Postale

Pierre Landete

Pour une biographie de Pierre Landete, fondateur de la revue Phaéton, voir page XXX

Ailleurs, 15 mai 2004

Mon amour,

Le bonheur extraordinaire, en été, d'un grand verre froid de grenadine ... Un cerf-volant me passe au-dessus de la tête, j'ai fait un voyage excellent. Je suis seul mon amour, je passe au soleil mon temps à dorer. Ici, personne ne me connaît. Ça me fait du bien, d'être anonyme parmi les anonymes. Le bonheur d'être attablé dans un café, avec en mémoire... ton rire.

Dans ce café, une femme avec insistance m'a regardé. Vraiment, j'étais sûr qu'elle me désirait. Nous nous sommes, mon amour, jurés un jour, de ne jamais, jamais se mentir... Alors, tu vois, moi je préfère encore mon grand verre froid de grenadine plutôt que de... je ne savais pas combien de temps je pouvais résister, mentir à cette femme. Mon amour, elle te ressemble et comme tu n'es pas là, qu'elle est là, près de moi, allongée, dans mon lit, à l'hôtel, je t'écris cette carte postale. Parce que je t'ai juré, comme tu m'as juré, de ne jamais-jamais se mentir, je ne pourrai plus, si je trahissais ce serment, alors te regarder mon amour... dans les yeux de cette femme qui s'en va déjà, il n'y avait rien, rien d'autre que toi et... le bonheur extraordinaire, en été, d'un grand verre froid de grenadine...

Meilleur souvenir, bons baisers d'Ailleurs.

Et toutes les toiles se déchirent...

Philippe Laval

Philippe Laval est né à Bordeaux. Il est poète compositeur, guitariste, ... Ce poème est extrait de *La technique du boxeur* (éd. L'harmattan, 2012), son premier livre qui fut préfacé par Jean Vautrin (Prix Goncourt 1989 pour *Un grand pas vers le bon dieu*). Vautrin écrit : *Amis lecteurs, le préfacier est un gourmet... il se sent capable d'enthousiasme dès lors que le talent passe devant lui, au fil de l'eau...*

Et toutes les toiles
Se déchirent
Sous les voiles à matelas
Dans les sommeils
Et les araignées filantes
Au milieu d'un ciel
Parsemé de clous
Perché de vent
Par les aciers
Et les cuivres silencieux de nos désirs
En plein cœur
À l'intense
Pour que naissent les voix
Et les grains
Et les soupirs
Qui volent
Qui s'envolent
S'immiscent au creux
Filent en douce
Délient
Dans les langoureuses
Des vagues d'incendie
Flous sur les hauteurs
Entre les arbres qui crépitent
De tous les mots à l'envers
De notre humanité

Samedi soleil, cher vous, ami

Madeleine Lenoble

Madeleine Lenoble dirige depuis 2002 les éditions Le Serpolet. Elle est l'auteur d'un nombre considérable de recueils de poésie ou de nouvelles... citons ici : *Devant le monde, le poète* (éd. Alzieu), *Un jardin dans ma mémoire, Femmes Végétales, Le rêve chrysalide, La maison d'enfance* (Dossiers d'Aquitaine), *Saisons, L'éphéméride des jours simples, À la brûlure de nos lèvres, Ma vie de laine écru* (Le Serpolet), *Un ciel comme une enfance* (Orange-Lagune-Express), *Le Temps retenu* (Fédérop). Elle a obtenu, en 2002, le Prix ARDUA et, en 2008, celui de la Société Culturelle « Les Amis de la Poésie de Bergerac ». Ce texte est extrait du recueil *Jusqu'à plus d'encre* (éd. Fédérop-collection Paul Froment - 2001)

Samedi soleil, cher vous, ami,

Vos lettres sont si belles qu'elles me laissent sans voix.

N'attendez rien de moi.

Je suis comme l'amande, une coquille vide que l'hiver a rongée.

Je vis à contretemps des soleils qui vous hantent.

Il y a des ronciers aux framboises sucrées où j'aurais pu sans doute vous faire perdre le Nord, quand glissent les vipères dans les brûlants étés.

N'ayez aucun regret. Ils sont dans des geôles dorées mes beaux amants d'hier.

Une guetteuse triche avec le bonheur et me prive de leurs baisers dès que tombe la nuit.

Où sont les forêts sauvages et les amours nomades ?

Les aventuriers ont rangé leurs chevaux pur-sang et leurs chevaux vapeur dans des hangars humides. Ils se lovent dans la tiédeur morne de maisons maternantes.

De nos chaleurs mêlées ne reste que foin sec piqué de fleurs amères. Je ne les aime plus.

Et vous, poète désirant du désir, amoureux de l'amour, vous inventez des mots étonnants.

Des mots pour moi, qui ne suis qu'une femme transparente, évanouie, perdue.

Éloignez-vous tant que vous êtes beau, généreux, et... poète.

Je vous frôle. Je suis la source et le vent.

Ne demandez pas plus. Gardez-moi dans vos rêves.

Et qui pourra savoir si je vous ai aimé ?

Petit soldat, Jarnac mai 2014

Andrée Marik

Marik est le surnom de *La poétesse des Charentes*, Andrée Descamp, fondatrice de l'Académie d'Angoumois, du Moulin de poésie à Saintes et de la revue l'Atelier de Poésie de Cognac. Andrée Marik, née le 22 mai 1914, citoyenne d'honneur de la Ville de Cognac, est décédée à Bordeaux en 2016. En mai 2004, elle écrit ce poème (publié en 2014 par la Revue l'Atelier de Poésie de Cognac) en passant devant la tombe d'un soldat de Verdun au cimetière de Jarnac, là où repose aussi François Mitterrand...

Andrée Marik a consacré sa vie à la poésie. Parmi ses nombreux ouvrages, on gardera en mémoire *Destin* (son premier recueil, en 1947), *Poèmes jusqu'au dernier mur*, une *Anthologie* de poèmes charentais préfacée par Claude Roy, *Point-virgule*, *Le passant vertical*, *Jardins suspendus*, *Mer-océan*, *Douce-amère*... En 2015, Andrée Marik, avait accepté que Phaéton publie d'elle un poème gourmand intitulé *Méchoui ou navarin ?* (extrait de *Mine de rien*, illustré par Cathy Schein, éd. Des couleurs et des mots, 2009). André Marik, pleine de finesse et d'humour chantait sa joie de vivre. Phaéton lui rend hommage en deux mots : *chapeau-bas !*

Petit soldat,
ton portrait sur une croix
réveille ma mémoire
en ce grand cimetière d'une petite ville.

Sous ton casque je te découvre
imberbe et anonyme.
Tu n'as d'identité
qu'une date 27 mai 1917
qu'un nom terrible Verdun.

Dis, mon père, quand
brancardier sous la mitraille,
tu cueillais les blessés,
l'as-tu peut-être secouru
ce combattant au visage d'adolescent ?

Quel éclat lui a fauché ses rêves,
son temps de devenir un homme ?
Notre printemps de siècle neuf
rouille un peu plus son souvenir.

À deux de son sourire de pierre,
le tombeau de François Mitterrand,
ses roses rouges.
Je songe au chemin parcouru
entre haines d'hier et mains tendues.

Charente te vénère
petit poilu de 14 !
Ah ! coller ton image
au pavillon de la Nouvelle Europe.

Bordeaux (Chanson)

Isabelle Mayereau

La chanteuse Isabelle Mayereau, née à Bordeaux en 1947, a sorti son premier album en 1977. L'année suivante, elle remporte le premier Prix du Festival International de la chanson de Spa en Belgique. En 1979, elle joue dans la comédie musicale *Emilie Jolie* de Philippe Chatel puis obtient un franc succès au *Printemps de Bourges*. En 1985, elle participe, avec une vingtaine d'autres chanteuses (dont Barbara, Catherine Lara, Isabelle Aubret, Jane Birkin, Milva...) au disque de *La chanson de la vie* écrite par Claude Lemesle et composée par Alice Dona au profit de l'Association Femmes du Monde / Care France présidée par Marie-Claire Noah. En 2010, après avoir écrit pour d'autres interprètes, dont Marie-Paule Belle, elle est nommée Chevalier des Arts et Lettres. En 2016, la totalité de ses albums est rééditée (coffret 5 CD intitulé *Parcours*). Les influences musicales d'Isabelle Mayereau vont de Paco Ibáñez à... Jimi Hendrix ! La chanson *Bordeaux* est extraite d'un CD dont le Directeur artistique est Jacques Bedos avec une orchestration de Jean Musy.

Je dormais tranquille
Y avait pas d'méto
Une vie facile
C'était à Bordeaux
Tu dormais tranquille
Y avait pas d'méto
Une vie fragile
Entre Paris et Bordeaux

Depuis c'est l'exil
J'habite plus Bordeaux
Je marche sur un fil
J'fais mon numéro

Toi tu es cinéphile
Et tu aimes bien l'héro
Tu as trouvé ton île
Où poser tes pinces
Tu mets de la vanille
Au fond de ton mégot
Départ aux Antilles
Rhum et punch coco

Moi je joue aux billes
En la ou en do
Je me déshabille
Sous couvert des mots
Des chansons gentilles
Hamac et dodo
Citron vert, je file
Vers des pays chaud

On dormait tranquille
Y avait pas d'metro
Une vie facile
C'était à Bordeaux

Les oiseaux noirs (inédit)

Eve de Laudec

Eve de Laudec est née à Paris en 1950. Après trente ans en Afrique, elle vit et écrit à Bordeaux. Finaliste du Prix Hervé Bazin 2011, elle est l'auteur de *Crilence* (éd. Claire Lorrain 2012) puis de deux autres recueils *Les Petites pièces rapportées* (Chum éditions, 2014) et *Ainsi font 2017* (éd. Jacques Flament - Photographies de Bruno Toffano). Elle anime un site de poésie *L'emplume et l'écrié* et, sur Radio Fréquence Bordeaux, une rubrique-poésie. Eve de Laudec participe à de nombreuses rencontres poétiques comme celle des cabarets-poésie des Chartrons *La Causerie* ou *Paul Place*. Au cœur de ce célèbre *faubourg* de Bordeaux se tient, pour le Printemps des Poètes, le Salon Bordelais de la Poésie organisé par la Librairie Olympique.

Les oiseaux noirs
Aux lèvres vissées
Au regard creux
Projettent l'ombre de leur corps
Sur le gravier

Que mouillent les lèvres vissées
Que coulent sous les pierres plates
Les mots
Prisonniers

On se souvient des grincements de dents
Sur la langue crue
On se souvient des claquements de dents
Quand souffle l'effroi

Les lèvres vissées sur les corps noirs
La procession bat le pavé

L'homme à capuche
Soulève sa pelle

La ville au bord de l'eau

Marie Laugery

Marie Laugery a publié, aux éditions Le Solitaire, de nombreux ouvrages de poésies dont *À l'aube du vent* (2008) et *Lumières* (2009) qui ont obtenu le Prix ARDUA poésie 2010 (Association Régionale des Diplômés d'Université d'Aquitaine). Elle organise des rencontres poétiques et intervient en milieu scolaire pour des lectures. Ses derniers recueils sont *Bleu, planète* (2011 dont est extrait ce poème), *Il reste un peu de ciel* (2013) et *Des ailes pour dire* (2016).

J'habite une ville au bord de l'eau
sur un croissant de lune
Depuis longtemps
longtemps
sous les pierres du pont
passe la Garonne grise

*je n'aime pas cette ville
j'aime cette ville
j'hésite*

Les oiseaux se mirent dans le miroir d'eau

Entre les rives chauves
un corps de fleuve
charrie l'absence
qui fane l'aurore

corolles spirales des tourbillons
que creusent les paroles tombées
des pluies du désamour

coule la Garonne lourde

Au bord de l'eau

le long des berges de béton
passent
les piétons
marche sans empreinte
marche dévidoir de fils d'araignée
orphelins
exemptés de s'unir
au chaud d'une toile

glisse le tramway borgne
reptile urbain
nourri des foules consentantes

Le long des quais
est-ce palpitation
ce bruit des roues sur les pavés ?

Ville animée
où est ton âme ?

Dans ces mouvements linéaires
à même sens
à contre sens ?

Derrière les façades
visages aux traits de pierres
blanchies parfois
noircies toujours ?

Au bord de l'eau

Rescapés
arbres-décors prisonniers sur la place
les platanes au garde-à-vous
abritent la poussière
qui recouvre nos pas
d'un voile uniforme

même trajet
même destin
ceux que le temps disperse

Depuis longtemps
longtemps
sous les pierres du pont
coule la Garonne grise
et les amours noyées

Au bord de l'eau

je n'aime pas cette ville
j'aime cette ville
j'hésite

Les nuages se mirent dans le miroir d'eau
passe
la Garonne brune
sur un croissant de lune.

je n'aime pas cette ville
j'aime cette ville
j'hésite

Brumes matinales

Jeanne Lavergne-Uteau

Jeanne Lavergne-Uteau a été professeur de français. Sa vie d'écrivaine commence tardivement. Elle adresse, « un peu par défi » dit-elle, un premier texte à Madeleine Lenoble, qui édite alors un livre sous forme de journal intime : *Rien d'autre que de réserver quelques instants* (éd. Le Serpolet à Bordeaux). Puis viennent, toujours aux Éditions le Serpolet : *Un lancinant mystère*, *Base sous-marine* et *Arc en ciel*, et à compte d'auteur : *Puzzles* et *Ordinaires* dont est extrait *Brumes matinales*.

Malgré le jour avancé, les néons dans les couloirs et les salles étaient nécessaires, les rampes lumineuses des plafonniers se réfléchissaient à l'extérieur.

Elles estompaient la grisaille du temps. Cette lumière blafarde creusait les rides des visages, accentuaient la fixité des regards.

Les retrouvailles matinales se faisaient dans un brouhaha de bienvenue.

On distinguait difficilement le sens de ces discours bruyants, l'essentiel étant pour tous de donner le change non d'être compris.

Question d'existence. Les uns se fondaient dans des groupes enserrés où ceux qui possédaient une voix éclatante imposaient leur présence reconnue. On s'y réchauffait, y cabotinait, y exerçait son autorité. On alimentait par ce babil l'énergie quotidienne nécessaire.

D'autres s'isolaient dans un silence obligé, éloignés de ces cercles bruyants où s'organisaient les réseaux d'influence qui régiraient la journée. Ils se protégeaient par fatigue, par étourderie, par désintérêt ou manque de confiance, par besoin de solitude ou envie de repos et devenaient incapables de se cotonner dans ces groupes bruyants qui franchissaient les portes vers les salles de travail. Encore assises, deux femmes regardaient passer le flot. L'une, les paupières à demi-fermées, paraissait dormir. On la voyait souvent solitaire pendant les périodes de repos. On avait pris l'habitude de l'oublier, on parlait d'elle en sa présence, pour elle parfois, sans l'interpeller, sans qu'elle se donnât la peine d'intervenir ; elle se tourna vers sa jeune voisine qui rêvait à ses côtés, le visage estompé par la fumée d'une cigarette et lui confia à mi-voix, *Tu serais la seule à me manquer si je devais partir*, étrange confidence à l'embauche.

Rien ne fut répondu. L'exode de la salle se fit plus rapide. Les deux retardataires se levèrent et prirent le rythme des groupes qui montaient jusqu'à la galerie vitrée du premier étage.

Deux silhouettes dominaient, celle d'un homme qui ne se taillait que dans du noir. Noirs, la chevelure, la moustache, le pull à col roulé, les pantalons,

les chaussures de cuir. Il traversait le long couloir en maître, sa voix grave roulait. À ses côtés, celle d'une femme épanouie qui imposait sa poitrine par un décolleté profond.

Après son passage, un parfum généreux s'imposait.

Ils dénigraient. *C'était un étrange collègue, souviens-toi, un jour comme d'habitude, il est venu au travail, a averti qu'il allait partir, personne ne l'a cru mais il l'a fait, on ne sait quand dans la matinée, il a ouvert la porte, a éteint la lumière puis est sorti. Un fou ! Tu ne crois pas ?*

La femme silencieuse avait-elle entendu le récit de cette fugue, l'avait-elle pensée complice de son inquiétude matinale ? Avait-elle rêvé que, peut-être, elle aussi...

Chacun prit son poste.

Le ciel resta sombre.

Les rampes lumineuses brillèrent toute la journée.

Aucune ne s'éteignit.

Aucune porte ne fut ouverte.

Bruits de bottes

Antoine Paez

D'origine espagnole, Antoine Paez a passé la majeure partie de sa vie dans le Sud-Ouest de la France. Sa poésie foisonnante, en français et en espagnol, exprime tantôt les éléments de la nature avec lesquels il tisse sa perception de l'univers, tantôt son intériorité où l'amour et la sensualité voisinent avec le désespoir, l'incertitude et la mort. Le poème Bruits de bottes dévoile les désarrois et l'appel à l'utopie de ce passager aux valises de rêve.

Je suis là, pas fatigué du tout,
mais seulement las d'entendre
ces bruits de pas qui courent
dans ma tête trop tendre.

Mes valises attendent d'être remplies
de rêves réalisés, sur de vieilles étagères
tissées de fil blanc, noires de cuir,
et grisées d'une couche de poussière.

Il y a longtemps maintenant
qu'elles n'ont pas seulement bougé.
Les mites en ont fait leur dépendance,
et de la doublure leur verger.

Les cauchemars ont balayé mes chimères
bien trop faibles pour leur résister,
aussi elles ne se rempliront, quand je partirai
seul et nu dans ma bière,
que de résidus de sentiments dévoilés.

Alors je suis là, las d'entendre
et d'écouter dans les ondes
ces bruits d'obus et de bombes
qui font la joie de leurs marchands,
et l'exode de leurs survivants.

Ils sont plus graves et lourds
que mon silence fracassé
par des roulements de tambour ;
là-bas ils explosent et meurtrissent de l'humanité.

Les sifflements des réacteurs,
des nouveaux condors dévastateurs
descendent du ciel surchargés de mort,
en larguant leurs missives mortelles au cœur
de la ville assiégée, qui plus jamais ne dort.

Et les mirages dans le désert
ne sont pas des effets d'optique,
les caravanes ne défilent plus leurs chameaux fiers,
mais bien des soldats fous automatiques.

J'en suis encore là, à regarder
des images d'un temps passé,
qui me reviennent aujourd'hui au présent irrégulier
en laissant des printemps s'étouffer.

Les voiles se découvrent plus prêt-à-porter,
et des hommes négligent un peu plus leur barbier.
Mais je vois aussi de graves bâillons
surveiller les nouveaux errants aux portillons,

et des barbelés accrochant sur place
des désirs de survies déplacés
par la violence des combats de rapaces
avidés de voir leurs proies dépecées.

Je donnerais bien mes valises
remplies de messages de paix,
mais je suis toujours enlisé
dans une boue collante et grasse,
à attendre là, des rapports sans frais.

Le monde expose ses canons,
et chacun attend son tour
pour dépenser ses munitions,
et éloigner leur butin des vautours.

En réalité je n'ai plus besoin de valises.
Je n'aurai pas de rêves à y enfouir,
et j'en ferai quoi quand il faudra partir ?
Je suis comme une larme d'amour
dans laquelle se reflètent la vie et la mort,
la tendresse et les fous.

Une larme ne peut rien dire
dans ce bateau ivre,
elle se noie dans le seau de vie
qui se remplit, déborde, et se vide.

Mais un été vigoureux et fertile
pourrait gonfler les fleuves aux frontières
de gondoles pleines d'amours possibles
et d'utopies en jachère.

Te escribo con la locura de Don Quijote (*Lettre à Charlotte*)...

Jadad Saleck

Jadad Saleck s'est réfugié en France il y a quelques années. Sa terre natale, La République Sahraouie, pays de l'Afrique du Nord-Ouest autrefois nommé *Sahara Occidental* est peuplé de 570000 habitants environ. Sa capitale, Laâyoune (*La Source*), est située à 500 km d'Agadir (Maroc), 400 km de Tindouf (Algérie) et 1300 km de Nouakchott (Mauritanie).

Cette ancienne colonie espagnole, définie comme un « Territoire Non Autonome » par l'ONU, n'a toujours pas de statut juridique définitif. Dès le départ des Espagnols en 1976, le « Sahara Occidental » est revendiqué par le Maroc et la Mauritanie. Au soutien de l'Algérie, les indépendantistes du Front Polisario proclament alors la République, créant ainsi une « citoyenneté » sahraouie... Après plusieurs années de guerre, le Maroc divise le territoire par un mur et des milliers de réfugiés fuient le pays pour s'installer dans des camps dont celui de Tindouf en Algérie. L'ONU a instauré une Mission pour l'organisation d'un référendum d'autodétermination (sans cesse reporté).

Tous hispanophones, de nombreux Sahraouis, dont Jadad Saleck, ont rejoint l'Europe munis du passeport de leur pays : la République Sahraouie qu'aucun Etat ne reconnaît. Les exilés Sahraouis, qui ne peuvent être considérés apatrides, obtiennent très difficilement le statut de réfugié politique ou même un simple titre de séjour les autorisant à travailler pour vivre. Souvent sans une identité bien définie par des papiers, en situation irrégulière mais non-expulsables, les Sahraouis tentent de vivre et survivent loin de chez eux. Ils subissent alors l'absurde de l'ala juridique et administratif, font face à l'immonde du monde... que dénonce notamment l'acteur espagnol Javier Bardem réalisateur du documentaire *Les enfants des nuages, la dernière colonie* (réalisé par Alvaro Longoria 2012). Jadad Saleck écrit des poèmes...

(La *Lettre à Charlotte* est inédite – traduction Thérèse Martin / Pierre Landete).

¿ Qué sé yo decir al recordarte, si cada vez que te recuerdo alargas más mi querer decir ?

Pocos son los pensamientos que pueden hacerme olvidar tu encanto.

Con distinto matiz te alago, en mis sueños te escribo y te hablo aunque no me puedas ver....

¡ Al ritmo de tus párpados cantan mis labios de querer besarte !

Inspiró con razón, con la hermosura de la luna llena, con el deseo del tiempo vivido, con todo eso y más te aspiró.

Aquí, estoy yo escribiendote, letra a letra, la pausa con la que mis razones gritan tu nombre (*Charlotte*)...

El tiempo, la vida, el amor... no pueden sacar tanta inspiración, ni tampoco las ganas de escribir... como lo haces tu cada vez que entras sin llamar en mi mente.

Te escribo con la locura de Don Quijote por Dulcinea, con el amor de Romeo por su Julieta en La Verona de Shakespeare y con la libertad amorosa de Tristán e Isolda qué fue tan misteriosa como las luces que brillan sobre nuestra oscuro y pequeño universo.

Te imagino como Leonardo da Vinci imaginaba sus grandes obras, te miro con la elegancia de Renoir, y ¡cómo no!, te escribo con la filosofía de Nicolás Maquiavelo...

La sencillez con la que me expreso es infinita si se trata de tu encanto vívido en mi realidad soñada.

Que puis-je dire au souvenir de toi, si chaque fois que tu me reviens en mémoire, mon envie de parler est de plus en plus forte ?

Presqu'aucune pensée ne peut chasser de mon esprit l'éclat de ta beauté.

Avec une couleur particulière je te farde, dans mes rêves je t'écris et te parle alors que tu ne peux me voir...

Aux battements de tes regards, chantent mes lèvres de vouloir t'embrasser !

Je m'enfièvre avec raison, avec la beauté de la lune pleine, avec la flamme du temps éprouvé, avec tout cela et plus encore je te consume.

Je t'écris là, mot à mot, avec la lenteur de mes pensées qui crient ton nom (*Charlotte*)...

Le temps, la vie, l'amour..., rien ne peut libérer comme toi toute l'inspiration que u provoques chaque fois que tu entres dans mon esprit sans frapper... pas même le besoin d'écrire.

Je t'écris avec la folie de Don Quijote pour Dulcinée, avec l'amour de Roméo pour Juliette dans La Vérone de Shakespeare, avec la folie amoureuse de Tristan et Iseult qui fut tout autant mystérieuse que l'intensité des étoiles sur notre obscur et minuscule univers.

Je t'imagino tel, que Léonard de Vinci imaginait ses chefs-d'œuvre, te regarde avec l'élégance de Renoir... et c'est vrai, je t'écris avec l'état d'esprit de Nicolas Machiavel...

L'abandon avec lequel je m'exprime est infini lorsque je pense à l'envoutement de ton charme dans la vérité de mon rêve.

Philippe Joyaux par Philippe Sollers...

... est né en 1936 *sur la route d'Espagne* près de Bordeaux... En 1960, il fonde la revue *Tel Quel* aux éditions du Seuil puis devient célèbre en obtenant le Prix Médicis 1961 avec son roman *Le Parc*. Il a créé, en 1983, la revue et la collection *L'infini* aux éditions Gallimard. Il est l'auteur d'essais et de romans essentiels pour la compréhension de la relation intime entre politique et littérature. Phaéton a choisi deux très courts extraits de l'œuvre considérable de Sollers et note qu'il est aussi à l'origine du rapatriement des *Mémoires* intitulées *Histoire de ma vie* de Giacomo Casanova de Seingalt à la Bibliothèque Nationale de France... Pour inviter nos lecteurs à lire Sollers...

Sollers

(in *Un vrai roman, Mémoires*, éd. Plon, Paris, 2007, 352 pages, pp. 11, 13-14)

Quelqu'un qui dira *je* plus tard est entré dans le monde humain le samedi 28 novembre 1936, à midi, dans les faubourgs immédiats de Bordeaux, sur la route d'Espagne. Je n'ai aucune raison d'en douter. En tout cas l'état civil est formel, puisque j'y suis déclaré sous le nom de Philippe, Pierre, Gérard Joyaux, [...] J'ai été plutôt très bon en latin et le dictionnaire m'a donné mon nom d'écrivain.

Sollers, de sollus et ars : tout à fait industriel, habile, adroit, ingénieux.

Horace : « *lyrae sollers* », qui a la science de la lyre.

Cicéron : « *sollers subtilistique descriptio partium* », adroite et fine distribution des parties du corps. « *Agendi cogitandique sollertia* », ingéniosité dans l'action et dans la pensée. [...]

Puisque je traite, en passant, la question si importante du nom, de celui qui vous est imposé par la naissance (cachez moi ce Joyaux que je ne saurais voir), et celui qu'on se crée par l'écriture, je trouve grandement remarquable la fréquence des pseudos dans la littérature française, pour dissimuler en général un nom disgracieux. Il vaut mieux s'appeler Molière que Poquelin, Voltaire qu'Arouet, Stendhal que Beyle, Céline que Destouches, Gracq que Poirier, Yourcenar que Crayencourt, Duras que Donnadieu, Sagan que Quoirez. Mon cas est donc à l'opposé. Quoi qu'il en soit, le fait d'avoir deux noms, et de pouvoir en jouer, est une chance. On n'est jamais assez double ou triple, pour échapper aux autres, à la famille, à l'école, à la contrainte, au contrôle social. Jekyll-Joyaux-Hyde. [...]

Bordeaux 2936

(in *Éloge de l'Infini*, éd. Gallimard, Folio, Paris, 2003, 1163 pages, pp. 377-379)

1. Les vénitiens ne connaissent pas leur bonheur. Les Bordelais non plus.
2. Bordeaux n'est pas une région, une ville, une terre, un lieu, une population, un bien à acquérir, une couleur, un vin, un snobisme, un accent, un ciel, un passé, mais un point de l'esprit à définir.

Montaigne est bordelais en Italie et à Rome. Montesquieu à Londres et à Paris. Mauriac surtout pas à Malagar, mais plutôt à Stockholm et pendant la guerre d'Algérie. Moi, à Nankin, un soir, fumant un joint près d'un temple taoïste en ruine.

3. [...] Casanova était bordelais quand il présentait qu'un savant nommé Vincent écrivait sur lui un jour, à l'étonnement général [...]
4. [...] Quand tout sera recouvert par le règne généralisé du béton et du mauvais goût, Bordeaux existera encore dans des livres que personne ne saura plus lire. Ils seront redécouverts quelques siècles après. Cette affaire a déjà eu lieu. Elle est classique. [...] Un jeune homme, [...] il lit ; descend à la cave, sort, marche un moment dans la forêt, revient à sa table se remet à écrire. Titre de son roman : Bordeaux 2936. Prose d'une année exceptionnelle, paraît-il.

À Charlotte Delbo (inédit)

Florence Vanoli

Florence Vanoli est une poétesse qui livre ses mots comme l'instrument d'une fracture et nous dit qu'écrire, c'est composer avec l'obscurité... pour avancer... Elle est l'auteur de plusieurs recueils : *Hier l'oiseau veuve*, *Alcoove 36*, *Pollen des nuits*, *Pierre d'attente* et *Ce Nuage à côté de toi* (éd. Moires 2014) a été mise en scène pour le théâtre par Jean-Luc Ollivier (C^{ie} Le Glob). Ce poème et son illustration sont dédiés à Charlotte Delbo (1913-1985) qui fut une grande résistante et dont l'œuvre témoigne de son expérience de déportée dans les camps d'Auschwitz-Birkenau et Ravensbrück.



Ventre
plein de ventres partaient wagonnés de vide
on mettait l'humain sur
neige verte d'avoir encore un sein à l'envers
à creuser en elle-même assez de trous
et de tris
et de cris
comme enfant à raser ils brûlaient
dans les forêts de bouleaux
ils brûlaient
et personne n'aurait vu
Personne

Girondines...

Henri Zalamansky

Henri Zalamansky est agrégé de Lettres modernes et docteur en sociologie littéraire. Il a enseigné à l'Université de Bordeaux - Montaigne jusqu'en 2004. Sa motivation fut toujours de susciter chez ses étudiants le désir d'écrire. Il est l'auteur d'un essai sur Rothko, intitulé *Le Passage* (éd. William Blake & Co), et de deux recueils de textes consacrés à des peintres : *Une Braïse encore...* (éd. Jean Minaberry) et *Pâquette* (éd. William Blake & C^o).

La mer les a déposées là, dans ses gerbes d'écume, les nymphes aux charmes plantureux, les sirènes alanguies, échouées sur la plage avec leurs colliers de fleurs et les oiseaux des îles. Une vague les a débarquées, beautés venues élabousser nos rives de leurs chairs éblouissantes... Où est le vent du désert qui a laissé, en souvenir de son passage, un chapelet de dunes glorieuses, et ses bourrasques qui ont modelé ces sculptures d'ocre, ces offrandes de sable et de miel... ? Et l'on a aussitôt envie de cueillir les fruits gorgés de liqueur brûlante, d'êtreindre ces formes généreuses, et nos mains n'en finiront pas de palper leurs rondeurs mollement abandonnées - tant elles semblent destinées à combler notre bon plaisir, livrées à notre gourmandise, à notre hâte.

Pourtant, quelque chose nous dissuade de poursuivre plus avant de trop charnels desseins... Les somptueuses créatures nous échappent, une force les protège de notre convoitise, une armure, une cuirasse... D'ailleurs, on ne croise jamais leur regard, elles nous ignorent, nous tiennent à distance, nous imposent le respect. Elles se retranchent derrière une frontière infranchissable, recluses dans leur forteresse de douceur. Rien d'aguichant n'émane de ces statues minérales, nimbées d'une aura d'innocence, si bien qu'elles semblent façonnées d'une terre immémoriale, non de sable mais d'une pierre qu'aucune érosion ne saurait effriter - la pierre d'un temple dont elles sont les servantes, vestales que protège le tabou, prêtresses d'un culte sacré - que l'on nomme *la vie* !

Ces femmes agenouillées, frottant les dalles de la maison, dessinant une fresque sur le parquet, ou se drapant d'un linge pour masquer leur nudité, se revêtent de tant de grâce qu'elles imprègnent leurs tâches coutumières d'une ampleur, d'une solennité, d'une noblesse qui nous bouleversent. Abdelkrim Srhiri fait de leur humble gestuelle un ballet, une majestueuse chorégraphie, il leur rend hommage, en entonnant dans ses tableaux un hymne à leur beauté, un cantique à ce mélange d'abondance et de souffle impondérable qu'elles nous accordent. Il habille ses modèles de toutes les saveurs chaudes du soleil, en même temps qu'il donne à leurs postures éphémères la jouvence éternelle des pierres inaltérées.



Girondines
Abdelkrim Srhiri

Abdelkrim Srhiri est né à Oujda au Maroc en 1961. Il est diplômé de l'École Nationale des Beaux-Arts de Tétouan et de l'École des Beaux-Arts de Bordeaux, sa ville d'adoption. « Au Boulevard des Potes », un lieu d'échanges multiculturels, il a fait la connaissance d'Henri Zalamanski qui depuis accompagne avec ses mots les dessins de ce plasticien.

Mascarons

Christian Jean dit Cazaux

Christian Jean dit Cazaux est commissaire-priseur, peintre, voyageur, poète... Dans les années 90, il fut chargé par la Mairie de Bordeaux de mettre en lumière le Port de la Lune et sa pierre blonde. Il fait partie de ceux (à l'instar de Phaéton !) qui rêvent d'un grand Musée des Beaux-Arts à Bordeaux. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Mascaron, poèmes, nouvelles et impromptu* (éd. La harpe 1999). Le mascaron, typique de l'architecture XVIII^e de Bordeaux, est un ornement figuratif apposé sur un immeuble qui ressemble à un masque de théâtre. Il y aurait à Bordeaux plus de 3000 mascarons de pierre... Les personnages sculptés racontent tous une partie de l'histoire du Port de la Lune...

Mascarons.

Grimace éloquente.

Comédie riante
ou embarrassée.

Au fond, je suis vous
images de pierre
sculptée dans le temps.



Mascaron

Place de la bourse, Bordeaux - Allée Brancas, Nantes

Ces deux mascarons dits « Têtes de Nègres » rappellent le passé trouble des grands ports d'Europe comme Liverpool, Nantes, La Rochelle et Bordeaux qui bâtirent une partie de leur fortune sur le commerce triangulaire des esclaves et des denrées coloniales. Sur la question, Phaéton recommande la lecture de *Bordeaux, Port négrier XVII^e - XIX^e siècle*, éd. Karthala, Paris 2002).

Les noces Barbares (extrait)

Yann Queffélec

Yann Queffélec est né à Paris en 1949 et a obtenu le Prix Goncourt pour *Les noces barbares* en 1985 (éd. Gallimard, p.308). L'action de ce roman se déroule tragiquement en Gironde. Nicole, fille du boulanger d'un village de Gironde, est violée à l'âge de treize ans par des soldats américains. L'adolescente tombe enceinte et met au monde un petit garçon qu'elle nomme Ludovic. L'enfant grandit pendant sept ans chez ces grands parents. Sa mère l'enferme dans un grenier. Nicole se marie, quitte le domicile de ses parents, vit quelques temps avec son fils qu'elle abandonne dans une institution de soins pour « enfants difficiles ». Privé de tout amour, Ludovic met le feu au centre de soin et trouve refuge au bord de la mer dans une épave. Un jour, sa mère lui rend visite... Ludovic bouleversé tue sa mère et se laisse emporter par l'océan avec elle...

[...]

Ludo prit Nicole dans ses bras [...]. Il l'embrassait convulsivement avec de petits baisers qu'il noyait dans sa chevelure. À bout de force, il répétait « maman, maman » [...]. Sans lâcher sa mère, il gagna titubant la sortie du navire, regarda les flots battre mollement la voûte et se laissa tomber avec elle à la mer. Il dégagea son bras droit pour nager, de l'autre il la tenait bien fort et ses longs cheveux à fleur d'eau lui caressaient la bouche. Il se dirigeait vers le large et se hâtait comme s'il avait rendez-vous, bredouillant des mots passionnés. Une langueur de plomb régnait sur la mer tout à fait lisse. Un liseré mauve fonçait encore l'horizon. Le voyant rouge de la bouée dansait au Nord, on entendait son appel plaintif soudain couvert par le vacarme sourds des brisants. Ludo se retourna. Le rivage s'éloignait dans la nuit tombante, la ligne assombrie des pins gommait doucement l'épave. Nicole pesait à son bras. Ils allaient s'endormir dans le lit du soleil, la vie ne les désunirait plus. Mais il avait beau s'enfuir avec elle et savoir qu'il n'irait jamais chez les fous, qu'ils étaient sauvés tous les deux, la tristesse un moment détournée renaissait en lui. Il commençait d'avoir mal au cœur, mal au corps, il respirait de plus en plus mal et frissonnait d'épouvante à la vue des rouleaux qui blanchissaient l'ombre devant lui. « J'ai peur », murmura-t-il en passant les deux bras autour de sa mère ; puis il se laissa couler dans les remous qui menaient droit sur la déferlante.

Poèmes inédits

Laurence Lepine

Laurence Lepine a publié de nombreux recueils de poésies dont, en 2016 aux éditions Le serpolet, *Que sais-tu de mont chant* (coll. Nouvelle saison).

Ma mémoire
Est porte close
Navires peints contre
Lesquels se heurtent
Crinière de vœux-morts

Tout paraissait autre
Et connu à la fois

Un monde incendié
Purifiait l'âme

Que pouvait-il advenir
Maintenant ?

Hors la paix insensée

Le chant de l'âme folle
Sur ces crêtes de cendres

Je suis venue
Chercher
Jusqu'au parfum de ma mère

Tant et si loin

Là
Où mon corps se souvient

Nous
Dans l'enracinement
Joyeux du temps

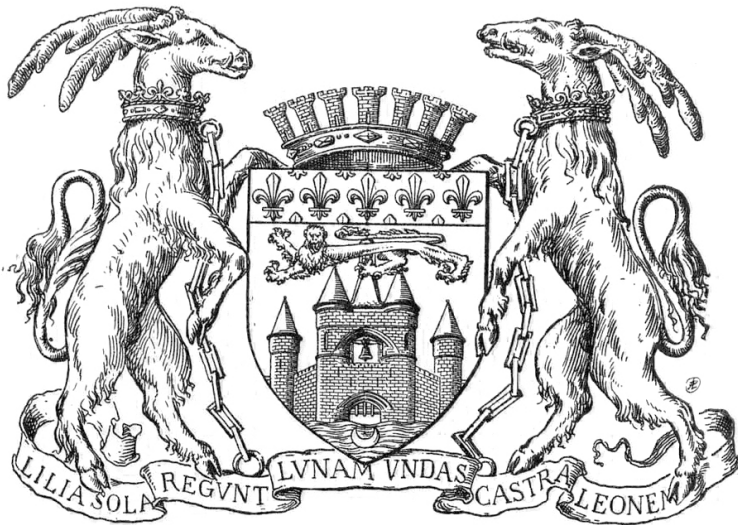
Étrange phonème
Qui prend les âmes

Les renouvelle



Bloo, un singe est né...
Sébastien Chevalier
Linogravure sur papier, 2017

Sébastien Chevalier est chargé d'enseignement à l'Université de Bordeaux-Montaigne, poursuit en parallèle ses recherches en art plastique et mène une carrière musicale... Après des études à Paris et un long séjour en Toscane, il est engagé dans les années 1990 par le CAPC à Bordeaux puis par la Galerie Nationale du Jeu de Paume à Paris. Il rencontre alors le cinéaste franco-chilien Raoul Ruiz et travaille sur de nombreuses rétrospectives dont celle de Marcel Broodthaers. Il a réalisé, dans un style figuratif, plusieurs gravures et peintures sur bois autour de thèmes littéraires empruntés à Lewis Carroll ou Rainer Maria Rilke. Max Ernst, Paul Klee, Matisse, les Primitifs Italiens et les peintres du Quattrocento influencent considérablement ses créations. Après avoir publié ses dessins et collages, il travaille une couleur bleue très particulière pour Bloo, une série de linogravures mais aussi un livre-disque de poésie.



Lilia sola regunt lunam...

Seul les Lys gouvernent la lune, les eaux, le château et le lion

Lilia sola regunt lunam, undas, castra et leonem est la devise de Bordeaux. Les *eaux* de la Garonne en croissant et les *murailles* du *Port de La Lune*, n'obéissent qu'à la France (*le Lys*). Même *le lion*, qui évoque les « Anglois de Guyenne » (et par extension tout occupant illégitime !) doit se soumettre !

Les armes de la ville de Bordeaux, une girouette politique

Michel Wiedemann

Né à Strasbourg le 26-9-1947, agrégé de lettres classiques, il occupe un poste de maître de conférences de 1972 à 2012 en linguistique française à l'université de Bordeaux-Montaigne. Parallèlement à sa carrière d'enseignant, il a organisé maintes expositions de graveurs contemporains en qualité de président de L'Estampe d'Aquitaine, association qu'il a fondée en 1985 avec Philippe Labèque, Paulette Expert et Daniel Beugniot, dit Dul. Membre du Cercle numismatique Bertrand Andrieu et de la Société Archéologique de Bordeaux, il a écrit sur l'iconographie des monnaies. Il a également publié des articles sur le vocabulaire régional du français, sur le lexique de la photographie, sur des graveurs du Sud-Ouest, sur des animaux fantastiques tels la licorne et le lièvre cornu. Il a été un des fondateurs de l'ARPA, galerie associative de photographie à Bordeaux, aujourd'hui disparue. Il continue de pratiquer en amateur la photographie et le dessin.

Les armes de Bordeaux ont fait l'objet d'un examen historique approfondi de la part de M. Gaullieur, archiviste de la ville, en 1892, suivi d'un ouvrage de M. Meaudre de Lapouyade, ouvrage imprimé en 1913 à 150 exemplaires¹. Nous en suivrons les conclusions et nous ajouterons à leurs inventaires les éléments apparus depuis 1913. Nous analyserons les grandes armoiries de Bordeaux meuble par meuble, puis nous étudierons les formes variables des petites armoiries de la ville, à savoir les trois croissants de lune entrelacés qui lui servent d'emblème secondaire. Cet examen amène à décrire les relations entre les armoiries et les luttes politiques et sociales qu'elles reflètent, à décrire la concurrence des formes dans les usages, enfin à étendre l'objet de l'héraldique aux variantes attestées des armoiries.

1 Meaudre de Lapouyade. *Les armoiries de Bordeaux*. À Bordeaux, des imprimeries Gounouilhou, 9-11 rue Guiraud, MCMXIII (1913), 74 p. Numérisé par la bibliothèque de l'université de Bordeaux et mis en ligne sous le n° 466c00f4a6d92fee5ab941eba870ee5f.pdf, p. 5

Les armoiries, leur système et leurs usages

Selon Michel Pastoureau ², les armoiries apparaissent pour la première fois dans un sceau de Raoul I^{er} de Vermandois, sénéchal de France, appendu à une charte de 1146. On cite aussi les armes d'azur à six lionceaux d'or de Geoffroy Plantagenet, † 1151, dans une plaque d'émail ³ posthume datée vers 1165.

Rémi Mathieu en propose la définition suivante ⁴ :

Ce sont des emblèmes en couleurs, propres à une famille, à une communauté ou plus rarement à un individu, et soumis dans leur disposition et dans leur forme à des règles précises qui sont celles du blason. Certains caractères distinguent nettement les armoiries du Moyen Âge des emblèmes préexistants. Servant le plus souvent de signes distinctifs à des familles, elles sont en général héréditaires. Les couleurs dont elles peuvent être peintes n'existent qu'en nombre limité. Enfin elles sont presque toujours représentées sur un écu.

Les armes de bourgeois, d'artisans et de paysans apparaissent un peu avant le milieu du 13^{ème} siècle en France. Les communautés, villes, institutions et personnes morales prennent aussi des armoiries sur leurs sceaux. Les premiers connus sont ceux de la ville de Cologne en 1149, de Cambrai en 1185.

Le système comporte des éléments obligatoires et des éléments facultatifs, des règles de combinaison, des oppositions pertinentes et des variantes stylistiques qui ne changent rien à l'essentiel. Les armoiries peuvent se réduire aux armes, c'est-à-dire à l'écu. Les éléments connexes sont facultatifs : un heaume ou plusieurs dans les pays germaniques, un cimier, une couronne, des lambrequins, des tenants, une devise, un cri, des colliers d'ordres, une terrasse, un pavillon.

Les grandes armoiries de Bordeaux

Les armoiries d'une ville figurent sur ses sceaux, ses étendards, ses bâtiments publics, sur les livrées de ses agents et sur les véhicules officiels.

Voici le blasonnement des armes de Bordeaux par Meaudre de Lapouyade (1913) :

De gueules ; à la Grosse-Cloche ouverte, ajourée et maçonnée de sable et sommée d'un léopard d'or ; à la mer d'azur, ondoyée de sable et d'argent, chargée d'un croissant aussi d'argent ; au chef d'azur, semé de France.

2 Michel PASTOUREAU, *Traité d'héraldique*, préface de Jean Hubert, membre de l'Institut. Seconde édition revue et augmentée. Paris, 1993, Grands manuels Picard, 407 p.

3 Plaque reproduite in Marie-Madeleine Gauthier, *Émaux du Moyen Âge occidental*, Fribourg, Office du Livre, 1972, p. 83 et visible sur internet à l'adresse https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/1/12/Geoffrey_of_Anjou_Monument.jpg

4 R. Mathieu, *Le système héraldique français*. Paris, 1946, p. 13, cité par M. Pastoureau.

Une commission municipale présidée par Henri de la Ville de Mirmont, adjoint au maire, avait défini leur forme officielle le 29 mai 1914 en y incluant des éléments facultatifs extérieurs à l'écu :

De gueules, à la Grosse cloche d'argent, ouverte et azurée du champ, maçonnée de sable, et sommée d'un léopard d'or ; à la mer d'azur, chargée d'un croissant d'argent ; au chef de France ancien.

Couronne murale, à cinq tours, d'or.

Supports : deux antilopes blanches, colletées d'une couronne fleurdelisée d'or et enchaînées du même.⁵

Les rivalités, les changements politiques se marquent par une modification du chef de l'écu, qui est sa partie la plus honorable. Le château, la mer, la lune sont moins sensibles aux alternances politiques.

Le château

Le château n'est pas une forme symbolique, c'est un édifice réel, la porte St Eloi, ou Grosse Cloche, ouvrage défensif formé de deux tours reliées par une arche commandant la porte de la ville la plus voisine de l'hôtel de ville. Elle est reconnaissable aux tourelles qui l'entouraient et ont disparu depuis, à la baie où pend à une charpente de bois la grosse cloche, symbole de l'autorité des jurats.

Le nombre et la forme des tours diffèrent ; elles sont trois sur le vitrail de St Seurin, accompagné des armes du roi d'Angleterre, écartelées de France et d'Angleterre, ce qui permet de le dater du milieu du XIV^e siècle.

L'horloge apparaît sur la tour centrale pour la 1^{ère} fois en 1619 dans une gravure sur bois illustrant la *Chronique Bourdeloise* de Jean Darnal imprimée chez Simon Millanges.

La mer

Désignation de la Garonne qui figure à la pointe de l'écu, mais de façon symbolique, car elle n'a pas baigné le pied de la porte en remontant l'actuel cours Victor Hugo. La mer est remplacée par une pelouse verte dans les armoiries de l'époque napoléonienne. La mer a aussi disparu des armes de Bordeaux sur certaines productions des années 1870-1880, mais il s'agit de variations

5 Lettre de J. P. Avisseau, archiviste en chef de la Ville au secrétaire général de la ville, du 15 juin 1965. AM, liasse 931 D1. L'occasion en fut la nécessité de remplacer les armoiries de pierre abîmées figurant depuis les années 1830 sur le portail de l'hôtel de ville. L'adjoint au maire Dufoureq en réclamait la réparation. L'architecte de la ville soumettait un projet de restauration. Encore fallait-il définir quelles étaient les armoiries de la ville.

accidentelles, puisqu'elle figure sur d'autres documents de la même époque. Reste à déterminer sa couleur : elle est, selon la commission municipale de 1914, « d'azur, ondoyée de sable et d'argent », chez les autres « au naturel », chez d'autres d'argent.

La lune

La lune figure dans les armes de Bordeaux parce que la ville est appelée « port de la lune » depuis des siècles.

Et pour la dénomination de notre port de la Lune, ils [les hommes doctes] ont estimé que l'une des raisons serait ce que nous voyons lors qu'on vient à Bourdeaux du costé de la mer, soit en montant, ou en descendant, que ce port est fait en croissant de Lune, montrant par cette figure toute sa longueur et faciade de la ville et du Port. Aussi, pour preuve de ce aux armoiries de la dicte ville, y sont peints un croissant de Lune, etc... » (*Supplément des Chroniques de la noble ville et cité de Bourdeaux*, par Jean Darnal. A Bourdeaux, Jac. Millanges, 1620, p. 13.)

R. Dion dans un article érudit⁶ fait remonter plus haut l'origine de l'appellation « port de la lune », dont il n'a pas trouvé d'attestation antérieure au XVI^e siècle. Il a relevé dans Dudon de St Quentin, auteur d'une chronique du début du XI^e siècle, la mention de la prise par les Normands d'une ville (*urbs quae Luna dicitur, urbs lunensis*). Or la ville de Luna en Italie n'a pas connu d'invasion normande. Ce pourrait être Bordeaux. La devise de la ville *Lilia sola regunt lunam undas castra leonem* cite la lune comme premier symbole de la ville. Cette devise apparaît en 1672 dans une *Chronique Bourdeloise*, imprimée par J. Mongiron-Millanges⁷.

La couronne comtale et la couronne murale

L'achat du comté d'Ornon à l'archevêque d'York par la Jurade de Bordeaux en 1409 a fait des jurats en corps des comtes d'Ornon. Mais la couronne comtale à 9 pointes terminées par des perles apparaît pour la 1^{ère} fois tardivement, dans le *Livre des coutumes de Bordeaux*, du début du XVI^e siècle et n'est pas réservée aux villes propriétaires d'un comté, puisque Toulouse en porte une sans posséder de comté. Meaudre de Lapouyade la tient donc pour un motif simplement décoratif. La couronne comtale subsiste sous la République française. Elle est concurrencée

6 Roger Dion, « Commentaire des armoiries de la ville de Bordeaux » (Communication présentée le 22 octobre 1949 au groupe de géographie historique et d'histoire de la géographie de l'A.G.F.) in *Bulletin de l'Association de géographes français* Année 1949, Volume 26, Numéro 204, pp. 143-150, visible sur Persée. fr

7 Meaudre de Lapouyade, *op. cit.*, p. 38.

par une couronne murale, au nombre de tours variable, ornement qui caractérise depuis l'Antiquité les villes fortifiées, et qui sert de couvre-chef à Cybèle, puis à nombre d'allégories urbaines. Les deux couronnes sont superposées de façon redondante dans les armoiries sculptées sur la porte de l'hôpital St André. La couronne murale compte 7 tours dans l'ouvrage de Meaudre de Lapouyade en 1913, 5 tours sur les armes définies officiellement en 1914. Elle avait 4 tours sur la médaille du New Club de Bordeaux datée du 24 octobre 1851 et 3 tours seulement dans les armoiries au-dessus de l'horloge de la gare St Jean. Elle est critiquée pour sa lourdeur par feu J. P. Avisseau, archiviste de la ville.

Le léopard

Le léopard héraldique n'a du vrai léopard que le nom. C'est un lion qui, au lieu d'être rampant (attribut ordinaire du lion), c'est-à-dire dressé sur les pattes de derrière, la tête de profil, la queue levée et laissant retomber sa houpe du côté de l'échine, est passant, c'est-à-dire dans l'attitude de la marche, la tête de face et la houpe de la queue retombant en dehors du dos de l'animal ; quand le lion regarde de face, il est dit léopardé ; quand le léopard a la tête tournée de profil, on le dit lionné.⁸

C'est seulement en 1198, sur un sceau de Richard Cœur de Lion, où il figure accompagné des deux léopards de Normandie, qu'on voit le Léopard de Guyenne pour la première fois.

Le léopard apparaît pour la première fois sur les armoiries de la ville dans un sceau appendu à une ordonnance du 3 avril 1342, disparu dans l'incendie de 1862⁹.

Il va de soi, également, que ce léopard n'a pas été adopté en souvenir de l'occupation anglaise, c'est-à-dire postérieurement à cette occupation. La meilleure preuve en est qu'il figurait dans les armoiries de Bordeaux déjà du temps des Anglais¹⁰.

Renvoyons à l'article de Jean-Paul Casse¹¹, qui explique de la même façon le cheminement du léopard des armes des Plantagenet à celles de Bordeaux.

8 Meaudre de Lapouyade, *op. cit.*, p. 8

9 Gaullieur, in *Bordeaux, aperçu historique*, p. 102-103.

10 Meaudre de Lapouyade, *op.cit.*, p. 11.

11 Casse (Jean-Paul) « La monnaie du Prince Noir » in Cauna (Jacques de), *L'Aquitaine au temps du Prince Noir, Actes du colloque organisé par le Centre généalogique des Landes (19 décembre 1999)*, Monein-Dax, Pyrémonte-Princinegre, Centre généalogique des Landes, 2010, p. 65-109, en particulier aux p. 87-109.

Le chef de l'écu et ses meubles

Selon M. Gaullieur¹², suivi par Meaudre de Lapouyade¹³, le sceau de Bordeaux le plus ancien est daté du 23 novembre 1297 et se trouve aux Archives nationales (J 631 n° 20). On trouve sur ce sceau « dans un champ octogone, une ville fortifiée avec sa porte ouverte flanquée de deux tours crénelées, au sommet desquelles deux hommes sonnent de la trompette. » En 1294, Bordeaux était passé sous l'autorité du roi de France, grâce à Raoul de Nesle, connétable de France, tué en 1302 à Courtrai. Les léopards anglais ont disparu du sceau. En 1303 la ville retombe au pouvoir des Anglais, les fleurs de lys disparaissent, remplacées par l'écu aux 3 léopards sur le sceau de l'Ombrière de 1312¹⁴. Les lys reviennent dans le chef de l'écu après la conquête de la ville par le roi de France.

Depuis, le chef des armes de Bordeaux est « d'azur, semé de France », c'est-à-dire de lys sans nombre, forme ancienne des armes de France, avant que leur nombre ne soit réduit à trois en 1376. Mais que sont-elles devenues durant la Révolution française et lors des changements qui ont suivi ? Les armoiries et leurs éléments ont été tenus pour des insignes du régime royaliste et ont été poursuivies avec zèle par les autorités républicaines :

Le 29 septembre 1790, « Messieurs les Maire et officiers municipaux étant assemblés dans la chambre du conseil de la maison commune, monsieur le procureur de la commune a dit :

Messieurs,

Nous sommes informés, que malgré la publication & l'affiche des lettres patentes du Roi, du 23 juin dernier, sur le décret de l'Assemblée nationale du 19 du même mois, qui abolit la noblesse héréditaire, plusieurs citoyens ont pris ou donné dans des actes publics, des qualités que ce décret a supprimées, & laissé subsister sur les portes d'entrées de leurs maisons, des cartels armoirés, symbole de ces puérides distinctions, que l'égalité politique de tous les citoyens a fait entièrement disparaître.

Il est temps, Messieurs, de faire cesser cette lutte scandaleuse de l'amour propre contre la loi, & de rappeler [sic] à l'exécution stricte de ce décret, ceux qui par inadvertance, ou peut-être même par une coupable affectation, tenteroient encore de s'en écarter.

Par ces considérations, nous requérons qu'il soit rendu une proclamation conforme au projet que nous laissons sur le bureau.

GENSONNÉ, procureur de la commune.

¹² Gaullieur, archiviste de la ville, est l'auteur du chapitre III « Sceaux et blasons de la ville », in *Bordeaux, aperçu historique*, ouvrage collectif initié par Adrien Baysseance, maire de Bordeaux en 1892. Ses données sont reprises en 1913 par M. Meaudre de Lapouyade.

¹³ Meaudre de Lapouyade, *op.cit.*, p. 5.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 6.

Les maire & officiers municipaux, faisant droit sur le réquisitoire du procureur de la commune, ordonnent que les lettres patentes du Roi, du 23 Juin 1790, sur le décret de l'Assemblée nationale, du 19 du même mois, seront exécutées suivant leur forme et teneur ; en conséquence, font inhibitions et défenses à toutes personnes de prendre ou donner dans quels actes que ce soit, les titres de prince, duc, comte, marquis, vicomte, vidame, baron, chevalier, messire, écuyer, noble & tous autres titres semblables.

Ordonnent à tous propriétaires des maisons situées dans la présente ville & fauxbourgs d'icelle, de faire effacer dans huitaine, pour tout délai, les armoiries placées sur les portes d'entrées de leurs maisons, & même aux principaux locataires desdites maisons, dans le cas où les propriétaires seroient absents, sauf le recours pour leur remboursement contre lesdits propriétaires ; à quoi faire ils seront contraints après ledit délai, sur la réquisition & à la diligence du procureur de la commune.

Au surplus, ordonnent que la présente proclamation sera publiée, imprimée et affichée aux lieux accoutumés & aux formes ordinaires.

Délibéré à Bordeaux, dans la chambre du conseil de la maison commune, le 29 novembre 1790.

FUMEL, maire
BASSETERRE, secrétaire-greffier¹⁵

Le récent maire signataire de cette proclamation, Joseph comte de Fumel, en fonction du 19 février 1790 au 6 décembre 1791, avait bien escamoté son titre de comte, mais au dessus du titre : « Proclamation de MM les maires et officiers municipaux de la ville de Bordeaux concernant l'exécution du décret de l'Assemblée nationale qui supprime la noblesse héréditaire et les armoiries », l'affiche portait paradoxalement les armoiries de la ville au chef fleurdelisé, sommées d'une couronne comtale.

Les armes de Bordeaux perdurent quelque temps pendant la Révolution, mais surmontées d'un bonnet phrygien : on a payé le 7 septembre 1791 « 50 livres en faveur du sieur Cessy sculpteur statuaire... pour le bonnet de la Liberté qu'il a sculpté au dessus des armoiries de la Ville sur le frontispice du Collège national du département de la Gironde¹⁶ ».

On conserve au musée d'Aquitaine une plaque de bronze (ø 50/47 mm) qui présente les armes de Bordeaux sous une couronne comtale surmontées d'un bonnet phrygien, flanquées de chaque côté par un trophée de drapeaux au dessus d'un canon avec ses boulets. À l'exergue un baril de poudre¹⁷.

15 AM, liasse I 42, suppression des signes de la royauté, cité dans l'orthographe du temps.

16 Ville de Bordeaux, *Inventaire sommaire des archives municipales. Période révolutionnaire (1789-1800)* par Gaston DUCAUNNÈS-DUVAL, archiviste de la ville, tome deuxième, Bordeaux, Imprimerie nouvelle F. Pech & Cie, 1910, tome deuxième, p. 164, et tome quatrième p. 428, dorénavant abrégé en Gaston DUCAUNNÈS-DUVAL.

17 Carte n° 274 A.

Le 31 décembre 1791, on mentionne des « réparations effectuées à la couverture de la galerie du ci-devant archevêché, à la suite de la démolition des armoiries qui étaient au-dessus du portail¹⁸. »

Le 18 octobre 1792, an I de la République,

Le citoyen Detan, officier municipal, a fait un rapport relativement aux armes qui sont sur la porte Saint Germain, autrement appelé de Tourny ; à la suite de son rapport, il a conclu à ce que cette porte fût détruite, ou que du moins la couronne et les autres signes régaliens qui y sont fussent ôtés sur le champ. Cette proposition a donné lieu à une longue discussion pendant laquelle plusieurs membres ont manifesté leur vœu pour la destruction de quelques portes de la ville.¹⁹

Le 30 octobre de la même année :

Le citoyen Furtado a fait son rapport sur la question de savoir s'il faut mettre une inscription sur le frontispice de la grande salle de spectacle au lieu des armes qui y sont. Arrêté que les armes seront détruites et qu'on y substituera aucune inscription²⁰ [sic].

Le 14 novembre 1792, la ville a payé 133 livres 10 sols les journées d'ouvriers employées à « abattre les armoiries du ci-devant Roi aux endroits indiqués²¹ ». Le 11 décembre et le 31 du même mois, on paye « l'enlèvement des couronnes, armes et cordons des ordres du ci-devant Roi aux guérites du Château-Trompette et au frontispice de la salle des spectacles²². » Il faut pour cela mettre en place un échafaudage.

Le 5 ventôse de l'an II, on paye le citoyen Harron, sculpteur, « pour avoir détruit et changé les signes de la royauté et de la féodalité dans tous les endroits de la grande salle des spectacles, propriété de la Commune²³ ».

Le 13 frimaire an II,

Vu la pétition des Maire et officiers municipaux de la commune de Bègles relativement à la mise des scellés à la maison de Cazeaux et à son arrestation, ... le Conseil Général ... estime que ladite maison de Cazeaux est acquise à la République par les dispositions de la loi du premier août 1793 (vieux stîle) qui ordonne la confiscation, dans huitaine après sa publication, de toutes maisons, édifices, parcs, jardins et enclos qui porteront des armoiries²⁴.

18 Gaston DUCAUNNÈS-DUVAL, tome deuxième, 1910, p. 166.

19 Gaston DUCAUNNÈS-DUVAL, tome deuxième, p. 24.

20 *Ibid.* 25.

21 *Ibid.* p. 170.

22 *Ibid.* p.171 & 172.

23 *Ibid.* p. 180.

24 *Ibid.* p. 56-57.

Le 1^{er} octobre 1793, délibération du Conseil général provisoire qui adopte le réquisitoire du procureur de la commune tendant à l' « entière et pleine application de toutes les lois émanées de la Convention nationale, notamment... de celle du 1^{er} août 1793, relative à la confiscation de toutes les maisons, édifices, parcs, jardins, enclos, qui porteroient des armoiries²⁵. »

On poursuit les armoiries jusque dans les détails les plus infimes : le 5 ventôse de l'an VII, l'administration de Bordeaux écrit au commissaire du Directoire exécutif près le Département « au sujet de la vente des pipes portant pour empreinte au talon le n^o 18 surmonté d'une couronne royale et garni d'écussons des deux cottés²⁶ ». Le 9 septembre 1791, au moment de la fuite du roi, la Société patriotique des surveillants de la Constitution demande à l'administration « la suppression des armoiries sur les livrées des gardes des promenades²⁷ ». Le 7 mars 1792, on envoie une pétition à la municipalité pour que toutes les armoiries soient grattées « et non masquées avec du plâtre²⁸. » Le 21 octobre 1792, le corps municipal écrit au citoyen Ségalier, directeur de la monnaie, pour l'inviter « à faire disparaître le plus promptement possible la couronne qui dépare le fronton de l'hôtel de la Monnaie²⁹. »

Le 21 février 1793 :

Sur la pétition verbale de plusieurs citoyens de la section n^o 11 dite de l'esprit des lois, le conseil général de la commune, oui le procureur de la commune, a délibéré d'inviter le curé de la paroisse de St Dominique à faire descendre de la voute de son église les drapeaux qui portent les anciennes marques de la royauté.

À Bordeaux le 21 février 1793, 2^d de la république.

Saige maire
Bassetterre secrétaire greffier³⁰.

On en conserve cependant quelques-unes à titre d'œuvre d'art.

25 *Ibid.* tome quatrième, 1929, p. 109.

26 Gaston DUCAUNNÈS-DUVAL, tome troisième, 1913, p. 246.

27 *Ibid.* tome quatrième, 1929, p. 367.

28 *Ibid.*, tome quatrième, 1929, p. 368.

29 *Ibid.*, tome deuxième, 1910, p. 288.

30 AM, liasse I 42, pièce 26.

Le 6 juillet 1791 :

Payement de 145 livres en faveur du sieur Lesmolles, maître architecte, pour la démolition des armoiries de la maison de Rohan placées au-dessus de la porte d'entrée du ci-devant archevêché de Bordeaux, à la charge par lui de payer 68 livres au sieur Buti, maître charpentier et 18 livres au sieur Cessi, sculpteur qui a surveillé les ouvriers pendant la démolition pour conserver le cartel et ses accessoires qui avoient le mérite d'une précieuse exécution.³¹

Sur ce sujet, des instructions de Paris arrivent tardivement du ministre de l'Intérieur, le 11 janvier 1793 :

Copie de la lettre du Ministre de l'Intérieur³² aux corps administratifs.
Paris, le 11 janvier 1793, l'an 2^e de la République françoise.

Aux Citoyens officiers municipaux à Bordeaux.

Un décret de la Convention nationale, du 21 décembre dernier, m'ordonne de lui rendre compte, dans quinzaine, des diligences que j'ai dû faire pour l'exécution de la loi relative à la suppression des signes de la royauté et de la féodalité. Les travaux dont la Convention nationale est surchargée ne lui ont pas permis de citer cette loi particulière. J'ai fait des recherches personnelles et inutiles pour la découvrir et je n'ai pas voulu fatiguer l'attention de l'assemblée d'une demande aussi minutieuse.

La suppression des signes de la royauté existe dans le décret du 21 septembre 1792, qui l'a abolie, dans celui du 22 du même mois, qui ordonne le changement du sceau des archives de la République et qui étend ce changement au sceau de tous les Corps administratifs ; dans celui du 4 octobre, qui a changé la Légende des boutons de toutes les troupes de la république, dans celui du 6 du même mois qui a ordonné le brisement et l'envoi à la Monnoie des Sceaux de l'Etat et des ornemens de la royauté ; dans ceux des 11 et 27 octobre, qui ont ordonné la suppression de l'effigie du ci-devant Roy sur les assignats ; dans celui du 15 novembre, qui prescrit le changement des empreintes de tous les marteaux employés pour les opérations relatives à l'administration des bois nationaux ; dans celui du 28 du même mois, qui charge les régimens et bataillons de Volontaires Nationaux de faire effacer et couvrir, avant le 15 janvier, tous les emblèmes de la ci-devant royauté sur les Drapeaux, étendards, voitures et fourgons ; dans celui du 9 Décembre, qui ordonne le changement de l'inscription sur les médaillons des Commissaires Nationaux près les tribunaux ; enfin dans les Décrets qui ont été rendus depuis le 21 Septembre, sur la demande même des communes, pour changer leurs dénominations quand elles renfermoient des significations royales.

Je ne vous rappelle pas ces différents Décrets pour vous assurer d'avantage dans le principe de la suppression des signes de la royauté dans toute l'étendue de la république. Ce principe est dans la loi, il est dans vos cœurs et votre volonté ; je vous rappelle seulement ces décrets, parce que plusieurs présentent des applications auxquelles s'étendent vos fonctions. C'est à votre vigilance à chercher et à découvrir

31 Gaston DUCAUNNÈS-DUVAL, tome quatrième, 1929, p. 428 et 432.

32 Il s'agit alors de Jean Marie Roland, vicomte de la Platière, né le 18 février 1734 à Thizy et mort par suicide le 10 novembre 1793, ministre girondin, député de Lyon, proscrit après le 2 juin 1793 qui se tue après l'exécution de sa femme, Mme Roland.

les autres applications de la loi. Elles comprennent en général les sceaux des Municipalités, ceux des fonctionnaires publics, qui doivent tous être changés s'ils conservent encore quelque vestige de la ci-devant Royauté. Elles comprennent enfin les monuments publics qui en conserveroient encore quelque image et je dois vous faire ici une observation importante.

Les Beaux-Arts sont encore plus les enfans de la liberté que ceux du Despotisme. Les Républiques de la Grèce et de Rome l'attestent depuis une immensité de siècles. La liberté doit les conserver pour l'honneur de ceux qui cherissent le plus son culte. Il faut que les signes de la royauté disparaissent des lieux publics, ils offusqueroient toujours des yeux Républicains ; ils y seroient peut-être encore des points de ralliement pour les royalistes et les mécontents. Mais ces mêmes signes sont, ou des ornemens insignifians pour les Arts, ou d'un grand prix par le mérite des artistes. Dans le premier cas, ils doivent être détruits et recouverts avec les précautions qu'exige la conservation des propriétés ; dans le second, il faut observer qu'en détruisant des Monuments qui sont dans toutes les Nations et pour tous les temps une partie de la gloire du nom français, on couvriroit de ténèbres l'éclat de nos succès dans les arts et qu'on nous feroit à cet égard descendre du rang le plus élevé pour nous placer avec les plus ignorans et barbares. Ce seroit un triomphe que nous préparerions à nos ennemis actuels et la postérité nous poursuivroit de reproches éternels.

Le Despotisme étoit un culte, nous avons détruit ses prêtres. C'étoit là nos ennemis les plus dangereux. Prenons garde, en détruisant ses symboles, de ne point ravager le sanctuaire des arts. N'avons-nous pas pour exemple l'Italie, la ville de Rome, séjour de la superstition religieuse, qui se fait gloire de posséder les divinités obscènes du Paganisme et les monuments de la religion au nom de laquelle elle veut gouverner l'univers !

Ces monuments sont des propriétés Nationales, leur conservation est confiée aux Corps administratifs ; ils doivent déclarer qu'ils sont tous sous la sauvegarde du peuple, et pour l'honneur du peuple, vous devez charger les districts de vous faire connoître ceux qui existent dans votre Département, leur mander d'en faire dresser des descriptions par des artistes ; ces artistes auront à indiquer les moyens de déplacer ces monuments sans les endommager. Ils dresseront du tout des procès-verbaux expédiés par triplicata. Un restera au Directoire de District, le second au Directoire du Département, vous m'adresserez le troisième. Par un décret du 18 octobre, la Convention nationale a établi une Commission pour la Conservation des monumens des Arts et des Sciences. Je lui communiquerai les procès-verbaux que j'aurois reçus, les observations des corps administratifs dont ils pourront être accompagnés et le tout sera soumis la décision de la Convention Nationale.

Tels sont les détails relatifs à la partie du Décret du 21 décembre qui m'ordonne de rendre compte des diligences que j'ai du faire pour l'exécution de la loi relative à la suppression des signes de la royauté. Ce décret exige de moi les mêmes renseignemens relativement à l'exécution de la loi pour la suppression des signes de la féodalité. C'est dans la loi du 20 avril 1791, n° 820, concernant l'abolition de plusieurs droits seigneuriaux que se trouvent, articles XVIII et XIX, les dispositions relatives à cette suppression. Le soin en est confié aux Municipalités et aux tribunaux de Districts ; je vous prie de me faire connoître l'état des choses, à cet égard, dans votre Département. Je mets sous les yeux de la Convention Nationale la lettre que j'écris aux corps administratifs ; elle jugera qu'il m'étoit impossible de satisfaire autrement qu'en leur écrivant, à son décret du 21 décembre ; la promptitude de son exécution

dépend actuellement de vous ; vous en sentirez l'importance et je ne doute pas de votre empressement à concourir avec moi à l'accomplissement le plus prompt du décret de la Convention nationale.

Pour copie conforme :
[Signé] PAGE, secrétaire du District³³.

Les fleurs de lys ont donc disparu sous la Révolution et celles qu'on voit aujourd'hui au Grand Théâtre ou ailleurs sont des restaurations.

Les abeilles sous l'Empire de Napoléon I^{er}

Le décret du 17 mai 1809 qui rendit aux villes le droit d'obtenir des armoiries et dont les détails d'application furent réglés par une circulaire ministérielle du 4 juillet 1809, précisa qu'à l'avenir aucune ville ou corporation ne pourrait prendre d'armoiries qu'après en avoir obtenu l'autorisation de l'Empereur. Il précisa le partage des communes en trois ordres, et fixa, par rapport aux armoiries, la marque distinctive de chacune³⁴.

L'occasion de s'intéresser aux armoiries de la ville après 20 ans de furie révolutionnaire fut un détail minime du protocole du sacre de Napoléon I^{er} : le maire de Bordeaux devant figurer au sacre de l'empereur prévu pour 1811, il s'agissait de savoir quelles seraient les couleurs de sa livrée et de celle de sa suite.

Mais la ville de Bordeaux n'avait pas d'armoiries concédées par l'empereur. Le 21 mai 1811, le directeur général de la comptabilité écrit au Maire Lynch que :

Par décision du 19 de ce mois, S.E. le Ministre de l'intérieur a autorisé les maires des bonnes villes qui n'ont point encore obtenu d'armoiries à en poursuivre l'obtention auprès du Conseil du sceau des titres. L'imputation des frais se fera au chapitre des dépenses imprévues des budgets³⁵.

Le conseil municipal réuni demande des armoiries nouvelles, mais la délibération a disparu dans l'incendie de 1862. Il reste aux archives les lettres relatives à cette question du comte Lynch, maire, qui se trouvait à Paris, et de son avocat au Conseil d'État Me Armye.

³³ Nous transcrivons l'original dans son orthographe, du moins pour les parties lisibles, puisque le document a brûlé partiellement en 1862 et que ses bords sont mutilés.

³⁴ In *Wikipedia*, s. v. armorial des communes de l'Empire, citant Ségolène de Dainville-Barbiche, Claire Béchu, Clément Blanc-Riehl et Michel Pastoureau, *Armoiries des villes sous le Premier Empire et la Restauration : Couleurs et symbolique*, Paris, Somogy éditions d'art, 2010, 320 p. (ISBN 978-2757204085), consulté le 2 janvier 2016.

³⁵ AM, liasse 931 D1, lettre du 21 mai 1811.

Les nouvelles armes de Bordeaux sous l'Empire se décrivent ainsi :

De gueules, au château à cinq tourelles d'argent, pavillonnées et girouettées d'or, ajourées de sable; le château la porte ouverte du champ et surmontée d'une cloche de sable ; le tout surmonté d'un lion passant d'or et soutenu d'une terrasse de sinople, chargée d'un croissant d'argent, au chef commun des bonnes villes de l'Empire, qui est de gueules à trois abeilles en fasce d'or, pour livrées : rouge, blanc, jaune, vert, le vert en bordure seulement³⁶.

Dans les armoiries de toutes les bonnes villes impériales, représentées par leur baron-maire au sacre, trois abeilles d'or occupent le chef de l'écu. Bizarrement le chef de gueules, commun à toutes les villes de 1^{ère} classe, ne se distingue plus du champ de l'écu de Bordeaux, puisqu'il est de gueules comme lui. Le léopard subsiste lionné, c'est-à-dire avec la tête de profil ; de dimension réduite, plus petit que les abeilles du chef, il flotte dans le ciel sans toucher le château. Le château a maintenant cinq tours, et à ses pieds on voit au lieu de la mer d'azur une terrasse de sinople (verte), ce qui n'est pas conforme aux règles de l'héraldique ancienne. L'enregistrement était payant et coûtait 600 francs ainsi qu'il ressort de la correspondance entre le maire Lynch et l'avocat parisien au Conseil d'Etat Armeij, introducteur de la cause, dont les honoraires se montent à 350 francs³⁷.

Le retour des lys à la Restauration

Une ordonnance de Louis XVIII du 26 septembre 1814 autorise les villes à reprendre leur ancien blason et Bordeaux reprend ses anciennes armoiries par décret du 28 août 1816. Mais elles sont déjà en usage en 1814 pour le retour des Bourbons et l'entrée du duc d'Angoulême à Bordeaux, comme l'attestent les médailles frappées à cette occasion.

La ville paya encore 30 francs le 18 décembre 1816 pour faire enregistrer les « lettres patentes portant renouvellement des armoiries de la ville de Bordeaux ». Elles furent maintenues et confirmées par ordonnance royale du 15 mars 1817³⁸.

36 La description citée figure sur un billet manuscrit (AM, liasse 931 D1) et diffère par les quelques mots sur les livrées de l'armorial cité plus haut, p. 100. Un autre billet au même dossier porte des corrections : « lion passant armé et lampassé d'azur » est rayé et remplacé par « léopard d'or ».

37 AM 931 D1, lettres du 21 mai 1811 et du 12 juillet 1811.

38 Lettre de J. P. Avisseau du 27 juil. 1965 à l'adjoint au maire chargé des affaires générales, AM, liasse 931 D 1.

Le drapeau tricolore

La Révolution de Juillet 1830 contre l'absolutisme de Charles X eut pour conséquence l'exil de la branche aînée des Bourbons et l'avènement du duc d'Orléans sous le nom de Louis-Philippe I^{er} roi des Français, lequel adopta le drapeau tricolore de la Révolution au lieu du drapeau blanc de la monarchie absolue par la grâce de Dieu. Cette opposition de principes continue de déchirer les royalistes de France. L'origine de ce drapeau tricolore est dans la journée révolutionnaire du 17 juillet 1789 :

La Fayette et le maire de Paris Bailly, accueillirent le roi à l'Hôtel de ville de Paris et lui remirent la cocarde tricolore des gardes nationaux. La Révolution était considérée comme accomplie, puisque le peuple, la bourgeoisie et l'aristocratie éclairée avaient imposé leur volonté au roi³⁹.

Conséquence de la Révolution de 1789 et de celle de 1830 pour les armes de la ville de Bordeaux : au lieu du chef fleurdelisé apparut le drapeau tricolore. On en représentait les couleurs par des rayures héraldiques conventionnelles inaugurées par le P. Sylvestre da Pietra Santa⁴⁰ en 1638 pour les figurer là où les émaux ne peuvent être peints, dans les livres imprimés en noir ou sur la pierre des monuments. Rayures horizontales pour l'azur, verticales pour les gueules, rayures horizontales et verticales croisées pour le sable, absence de rayures pour l'argent, pointillés pour l'or, diagonales descendant de gauche à droite pour le sinople, de droite à gauche pour le pourpre.

Mais sur la statue de la ville de Bordeaux qui orne la place de la Concorde à Paris, œuvre en 1836 du sculpteur Louis-Denis Caillouette (9 mai 1790 - 8 février 1868), les armes de la ville sont dépourvues de chef, le lion passant de profil et tirant une longue langue a remplacé le léopard regardant de face, le champ est de gueules sur tout l'écu, sauf les meubles : château, mer, croissant de lune. Il en est de même sur la face interne de l'arc triomphal de la place de la Victoire à Bordeaux et sur l'écu du portail de la cour de l'hôtel de ville, évoqué par l'archiviste de la ville, J. P. Avisseau, à propos des décisions de la commission municipale de 1914 :

Il y eut lieu en effet à cette époque de mettre un peu d'ordre dans les fantaisies de toute nature qui avaient au XIX^e siècle défiguré ces armoiries. Le moindre ne fut pas celle qui avait consisté à remplacer, sous la monarchie de juillet, le chef de France par un chef tricolore. Cette substitution ne fut jamais, que je sache, l'objet d'une délibération du conseil municipal, elle est donc sans valeur aucune⁴¹.

39 Jérôme Grévy, « Les trois couleurs nationales en France et en Italie » in Denise TURREL, Martin AURELL, Christine MANIGAUD, Jérôme GRÉVY, Laurent HABLLOT & Catalina GIRBEA (dir.), *Signes et couleurs des identités politiques du Moyen Âge à nos jours*, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 89-114, p. 91.

40 In *Tessere Gentilitæ*, Rome, 1638. Voir au sujet de cette invention la bibliographie de Michel Pastoureau, *op.cit.*, p. 112, note 49.

41 AM, liasse 931 D1.

Napoléon III a autorisé le chef fleurdelisé pour la ville de Paris (Décision préfectorale du 24 novembre 1853⁴²) et celle de Bordeaux suit le même principe, revenant à des armoiries historiquement attestées, ce qui serait un indice de la disparition du sens politique des armoiries et d'un progrès du sentiment historique. Mais le chef fleurdelisé a été remplacé par le drapeau tricolore dans les armes de la ville pendant quelques années de la troisième république, sans que la date et les modalités de ce changement soient clairement établies.

Le chef tricolore de l'écu que J. P. Avisseau estimait sans fondement juridique, figure pourtant sur bien des monuments et des médailles officiels : sur une clef de voûte dans la nef de l'église St Augustin, édifiée de 1874 à 1879 par les architectes Marius Faget et Faulat, sur un pavillon d'octroi devenu bureau de poste, à l'angle du boulevard David Johnston et de la rue Croix de Seguey, sur la porte de l'école communale enfantine du cours de l'Argonne (1880), sur le fronton de la chambre syndicale des employés de commerce 6 rue des trois conils, sur le monument à Gambetta disparu des allées de Tourny, mais dont la maquette par Dalou, datée de 1901 est conservée au musée d'Aquitaine.

On trouve le même chef tricolore :

- sur des médailles de la ville, 2^e type (non daté ; postérieur à 1871), 3^e type (1887), 5^e type (1893, signé A. DESAIDE)⁴³.

- sur une médaille de l'EXPOSITION INDUSTRIELLE de 1892.

Carte n° 355.

- sur une médaille de 1896 (pour l'exposition ?) Br. doré ø 50,7 mm.

Carte n° 372 A.

- sur la médaille de la Société des Amis de l'Université, premier type, argent ø 42,3 mm

Carte n° 792.

Nous en avons vu une, attribuée en 1897 à Mr Gauthier par la Société des amis de l'université de Bordeaux au titre du Droit⁴⁴. La médaille de la ville troisième type est datée de 1887 par M. Carde. Or la ville renonce, dans le chef de ses armes, au drapeau tricolore et revient aux fleurs de lys dans les édifices qu'elle construit à partir de 1881, telles les facultés de lettres et de médecine, datées de 1885. On voit donc deux formes de ces armes coexister pendant quelques années.

⁴² In *Wikipedia*, s. v. Armorial des communes de l'Empire, note 86.

⁴³ Carde, respectivement n° 246, 247, 249.

⁴⁴ Anciennement collection de M. Pierre Vivez.

Remarquons qu'en 1941, l'insigne du conseil municipal de Bordeaux, alors sous occupation allemande, (Carte n°244 et 257 A) comporte un léopard flottant dans le ciel, un château à cinq tours, le croissant dans la mer, mais le chef des armes a disparu : ni fleurs de lys, ni drapeau tricolore. Le sort des armoiries est encore le reflet de la situation politique du moment.

Les armes de Bordeaux connaissent encore une autre transformation, qui n'a pas de signification politique : la disparition de la séparation entre le chef et le champ de l'écu. Elle se voit en pierre sur le portail actuel de l'hôtel de ville (resculpé en 1965-66) et en médaille :

- médaille de la Foire de Bordeaux 1953, ø 41,2 mm, Ag.

Carte n° 394.

Les tenants ou supports

Les animaux dressés sur leurs pattes postérieures qui tiennent l'écu sont des êtres imaginaires à nos yeux, des antilopes héraldiques, dont les cornes sont dentelées et qui ont des défenses comme les sangliers. Elles portent un collier fleurdelisé et une chaîne, qui ont été diversement stylisés par les artistes.

La forme de ces cornes s'explique par les textes médiévaux décrivant l'antilope, alors nommée *antelu* ou *antula*, citée après le lion dans les bestiaires médiévaux dérivés du Physiologue latin.

Il existe une bête appelée *antula*. Cette bête est si cruelle qu'aucun chasseur n'ose l'approcher. Elle possède deux cornes semblables à des scies, dont elle peut couper et abattre les plus grands arbres de la forêt où elle demeure. Quand il arrive à cette bête d'avoir soif, elle se rend au bord d'un fleuve qui a pour nom Euphrate, et là elle boit. Près de ce fleuve se trouve un lieu appelé en grec Herecine, où poussent quantité de menus branchages fins et délicats. Là la bête commence à jouer de ses cornes. Au cours de son jeu, tant de menus rameaux s'enlacent à ses cornes qu'elle ne parvient pas à s'en défaire, et elle pousse alors un cri si fort que le chasseur, qui est en train de la guetter et de l'épier, l'entend. Aussitôt que le chasseur a entendu le cri, il accourt en grande hâte et il la tue. De la même manière est cause de sa propre mort l'homme qui s'attache aux plaisirs du monde, et qui n'a pas l'amour de la sagesse, de la chasteté et de la vie spirituelle.⁴⁵

Si les antilopes portent un collier et une chaîne, c'est qu'elles sont imaginées captives dans une ménagerie, comme le montre la licorne de la tapisserie du

45 Pierre de Beauvais, *Bestiaire*, p. 24-25 in Pierre de Beauvais, Guillaume le Clerc, Richard de Fournival, Brunetto Latini, Corbechon, *Bestiaires du Moyen Age*, mis en français moderne et présentés par Gabriel Bianciotto, Paris, Stock + Moyen Age, 1980, 263 p.

Metropolitan Museum de New York⁴⁶. Devenues supports habituels d'écus dans l'héraldique anglaise, les antilopes, coupées de l'interprétation moralisante que le *Physiologus* donnait de leur nature, n'ont plus de sens allégorique.

Les variations stylistiques modernes

Les réalisations anciennes des armes de Bordeaux ont des léopards de taille assez grande pour occuper toute la largeur de l'écu. Le léopard a pour marques distinctives une queue recourbée vers l'arrière, une tête vue de face, trois pattes à terre, une patte levée. On observe sur une reliure du XVII^e siècle du collège de Guyenne qu'il est remplacé par un léopard lionné, tête de profil et langue tirée. On le voit sur une plaque de cuivre gravée au burin⁴⁷ en 1676 avec la légende mystérieuse *Est sorty de Bordeaux*. Sur les armoiries, que le graveur a dû inverser pour les imprimer sur papier dans le bon sens, le léopard a une posture bizarre, entre passant et rampant : il semble reposer en équilibre sur la tour de la Grosse cloche, pourvue d'une horloge, mais les pattes antérieures sont lancées en l'air vers l'avant, tandis que les postérieures sont à terre.

En 1828 on frappa des médailles pour le conseil municipal avec un léopard lionné tout petit fixé sur la girouette du château. De même sur les médailles des courtiers de commerce en 1833⁴⁸, des agents de change en 1835⁴⁹, de la société d'assurances maritimes l'Aquitaine en 1847⁵⁰, du New Club de Bordeaux⁵¹ en 1851-1857, sur le portail de la piscine rue judaïque (1865), sur le fronton de la justice de paix, rue du maréchal Joffre, et sur la médaille de la reconstruction de l'église des Chartrons⁵² en 1874. On voit de nouveau un léopard, mais de taille réduite sur l'écu tenu par la ville de Bordeaux à la faculté de lettres (1881). Sur la gare St Jean, le léopard a la tête de trois quarts et les pattes dans la position ambiguë déjà décrite. De même sur la médaille de la statue de Tourny en 1900, le léopard a la tête de 3/4 et une taille respectable.

Les armes de Bordeaux sont indépendantes de la forme de l'écu, qui n'est pas pertinente du point de vue héraldique. Mais les réalisations qui se caractérisent

46 *The Unicorn in Captivity*, South Netherlandish, ca 1495-1505, 12 ft. 1 in. x 99 in. (368 m x 251.5 cm), Metropolitan Museum, Gift of John D. Rockefeller Jr., 1937 (37.80.6).

47 Plaque conservée par la Société Archéologique de Bordeaux dans ses collections.

48 Carte N° 1224.

49 Carte N° 1225 et 1226.

50 Carte N° 1250.

51 Carte N° 1113.

52 Carte N° 124.

par la redondance entre écu et cartouche, entre couronne comtale et couronne murale sont critiquables. Les armes créées à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1878 sont aussi une variante : la mer y est d'argent au lieu d'azur.

Les constructions municipales de l'entre-deux-guerres manifestent la pénétration de ce style géométrisé que l'on appelle « art déco ». Caractérisé par une simplification de la palette et des contours plus géométriques, le mouvement de l'*art déco* entraîne des réalisations modernisées des armoiries de la ville. La forme de l'écu, le dessin du château, les cornes des antilopes y sont géométrisés. Il arrive que les meubles soient seulement cernés d'un trait en creux sur un seul plan, alors que le blason les conçoit comme des couches superposées au champ. On observe dans le bas-relief de pierre blanche (1937) ornant la façade de la Bourse du Travail⁵³ (inaugurée le 1^{er} mai 1938) dû au sculpteur parisien Alfred Janniot⁵⁴, un emploi de meubles des armes de la ville : le léopard et la Grosse Cloche sont placés au milieu d'un grand nombre de figures évoquant la ville et ses activités.

Le 23 juillet 1965, une commission municipale arrête à l'unanimité le cahier de charges des armoiries de la ville de Bordeaux. Le 9 novembre 1965 elle se réunit à nouveau pour juger les projets d'armoiries de la ville soumis par les artistes, auxquels on avait demandé un travail en couleurs.

Le 3 mars 1966, le journal Sud-Ouest montre, photo à l'appui, que la restauration des armoiries sur le portail de l'hôtel de ville est commencée : le tailleur de pierres M. Calderon, suit la maquette grandeur nature due à M. Alexandre Callède, professeur de sculpture à l'école des Beaux Arts de Bordeaux.

Le 14 juin 1968, au milieu des troubles politiques que l'on sait, évacuation de la Sorbonne et de l'Odéon occupés, M. Avisseau, conservateur des archives municipales, demandait à l'adjoint au maire chargé des services généraux de réunir la commission des armoiries, qui devait se prononcer entre les projets de Robert Cami et de Mme Coeffin pour des cartons d'invitation aux armes de la ville. La commission formée de conservateurs de musées et de divers spécialistes demanda quelques corrections à M. Cami, qui lui parut préférable, mais avant qu'elle ait communiqué sa décision à l'artiste, le maire Jacques Chaban-Delmas choisit de Paris le projet de Mme Coeffin.

53 Inaugurée le 1^{er} mai 1938, la Bourse du Travail est l'œuvre de Jacques d'Welles, architecte municipal, à la demande du maire Adrien Marquet. (in : Annick Descas, *Dictionnaire des rues de Bordeaux*, Bordeaux, éditions Sud-Ouest, 2008, p. 127.)

54 Né le 13 juin 1889 à Paris, mort en 1969, in *Wikipedia*.

Les « petites armoiries »

Il s'agit de trois croissants entrelacés qu'on appelle aussi le chiffre de Bordeaux. Ils ont pour origine le croissant de lune, emblème du port dans les armoiries. On ne les trouve pas avant le milieu du 17^e siècle. Elles figurent, entre autres, sur le dos et les plats des reliures des livres de prix décernés par le collège de Guyenne et orient, au 18^e, le fronton de la fontaine Saint-Projet. Ce chiffre est aujourd'hui le symbole utilisé pour le logo de la ville ⁵⁵.

Les trois croissants sont une multiplication décorative du croissant lunaire unique contenu dans les armes de la ville. Bordeaux a pu trouver un modèle à leur arrangement dans le motif aux trois croissants entrelacés qui servait d'emblème au roi Henri II. On en trouve un exemple dans un vitrail du château d'Écouen ⁵⁶, qui comporte la devise *Donec totum compleat orbem* (Jusqu'à ce qu'il emplisse le cercle entier/le monde entier ⁵⁷). La disposition des trois croissants n'est pas exactement la même qu'à Bordeaux. Mais sur les monnaies de ce roi, on trouve seulement deux croissants couronnés flanquant les armes de France ou une croix formée de quatre fois deux croissants entrelacés.

La figure des trois croissants connaît plusieurs variantes.

La plus ordinaire est la représentation en relief, avec des croissants dont les cornes passent l'une au-dessus de l'autre. On la voit sculptée en relief sur la porte de l'école de garçons du 294 cours de la Somme ou sur l'ancienne faculté de lettres du cours Pasteur, où la figure des trois croissants perchée sur la corniche du toit est sommée d'une couronne murale, symbole qui dénote une ville depuis l'Antiquité et qui se retrouve plus bas sur la façade, sur la tête de la personnification féminine distribuant des couronnes aux savants et tenant de l'autre main l'écu des armes de Bordeaux.

La seconde forme est la réalisation en creux, qui se voit sur les murs du groupe scolaire St Bruno daté de 1880 par une inscription commémorative. Le jeu des ombres trace la forme, mais ne permet pas de marquer une couleur, ni le croisement sur des plans différents.

Troisième forme, les trois croissants ne sont pas entrelacés en figure fermée, mais adossés, ouverts sur l'extérieur, sans se toucher, sans être entrelacés. On trouve cette disposition sur des médailles du temps de Louis-Philippe.

⁵⁵ Citation extraite du site Bordeaux.fr consulté le 10 décembre 2015.

⁵⁶ [File: Ecouen Musée national de la Renaissance7193.jpg|Écouen Musée national de la Renaissance7193] in Wikipedia Commons. Selon la communication que nous devons à Mme Valérie Cœdert, du musée national de la Renaissance à Écouen, ce vitrail provient du château d'Écouen, il porte le n° inventaire Ec Or

⁵⁷ Le mot latin *orbis* est ambigu : il signifie le cercle fermé sur lui-même, d'où orbite ; mais aussi le monde, qu'on se représentait comme un disque plat.

Quatrième forme, la réalisation des trois croissants en 3 dimensions, et en cuivre qu'on peut voir sur la fontaine de la place Nansouty, pastiche du style du XVIII^e siècle installé en 1865 et dû à l'architecte Louis Garros.

La cinquième forme souligne d'un trait double les contours des croissants. Elle se voit sur le pavement de mosaïque de l'ancienne école primaire supérieure de garçons (1932) de la rue du commandant Arnould, devenue collège Francisco Goya, œuvre de l'architecte Raoul Perrier.

La sixième variante est le logo monochrome de la ville sur les invitations et sur le papier à lettres municipal actuel. Les trois croissants sont en blanc sur le fond noir, ce qui ne permet pas de voir la superposition des cornes des croissants et donne un aplat blanc, dont la seule qualité est d'être économique.

Septième forme, les trois croissants entrelacés forment un plan unique qui se détache du fond. On peut voir une réalisation incolore, en pierre, de cette image plane sur la façade de la Bourse du travail, au dessus du bas-relief d'Alfred Janniot réalisé en 1937-38. L'actuel logo en couleurs de la ville donne au champ la couleur de gueules (rouge) et aux croissants la couleur blanche. Là encore l'aplat ne permet pas de montrer la superposition des plans et le passage des cornes du croissant l'une au-dessus de l'autre.

Huitième forme, inverse de la septième, trois croissants rouges sur un champ blanc, visible sur le garage de la police municipale, rue Cabirol.

Neuvième forme, qui se trouve sur le mobilier urbain le plus récent, les trois croissants sont dotés de couleurs qui sont empruntées aux émaux des armoiries, gueules, azur et or. La superposition des croissants est là bien visible, mais les croissants sont griffonnés au pinceau ou au marqueur, avec des irrégularités de contour, des blancs laissés à l'intérieur des formes pour signifier la rapidité du tracé. Rien n'est plus contraire à l'esprit de l'héraldique qui ne connaît que des aplats de couleurs. On peut critiquer aussi la fâcheuse coïncidence des couleurs et des formes de ce logo de Bordeaux avec celui de la marque d'essence Total.

Dixième forme, sur le papier à lettres de la bibliothèque de la bibliothèque de Bordeaux (2016), le logo aux trois croissants surmonté d'un bandeau portant le nom de Bordeaux est uniformément bleu pâle.

Conclusions

Les changements politiques ont affecté surtout le chef des armoiries de Bordeaux, symbole de la subordination de la ville au roi d'Angleterre, au roi de France, à l'Empire, à la Restauration, puis à la République. On peut donc dire que les armoiries ont une signification politique jusqu'à 1848. Si elles sont revenues aux fleurs de lys sous l'Empire de Napoléon III, si plus tard les

lis éclipsent le drapeau tricolore sous la III^e République, c'est que les armoiries ont perdu leur signification idéologique : l'obligation d'authenticité historique supposée l'emporte désormais sur la nécessité d'afficher son appartenance politique au régime du moment. Le XIX^e siècle est bien le siècle de l'histoire et de l'historicisme. Mais la disparition des fleurs de lys et du drapeau tricolore dans l'insigne municipal sous Pétain n'est sans doute pas uniquement due à la forme circulaire de cet insigne. La disparition des symboles nationaux et le repli sur les signes locaux reflète la situation du régime.

Du point de vue des usages, on peut noter que les occurrences des armes évoquées ci-dessus sont de plus en plus rares dans les usages de la municipalité actuelle. L'emblème secondaire des trois croissants supplante les armoiries, plus complexes à réaliser, plus volumineuses aussi. Les deux insignes accolés cohabitent sur les cartons d'invitation des musées municipaux, les armoiries seules figurent sur les courriers du maire, les trois croissants pullulent sur les autobus, les tickets de parcmètres, les véhicules et les productions écrites des services municipaux. On peut remarquer une antinomie entre les armoiries qui doivent rester stables pour être reconnues de génération en génération et la rotation accélérée des logos imposée par les remaniements de l'administration et les désirs de renouvellement des politiques et de leurs communicants.

Du point de vue de la science héraldique, on observe des aberrations par rapport à la norme idéale que définissait Meaudre de Lapouyade en 1913 : la bizarre réduction du léopard en girouette de la grosse cloche, l'hybridation du léopard et du lion, le remplacement de la mer par une pelouse sous l'Empire, la disparition de la mer dans certaines médailles sous la 3^{ème} république sont des erreurs qui résultent justement de la méconnaissance de l'histoire locale et des règles héraldiques. Mais notre enquête, qui résume les formes plus ou moins connues des armoiries de Bordeaux, aboutit à une révision des devoirs de l'héraldique : il ne s'agit plus de définir comme en 1913 « ce que doivent être les armoiries de Bordeaux » figées dans une forme unique, il s'agit de passer d'une héraldique normative à une héraldique descriptive, qui recense les variations formelles des armoiries, et les relie aux usages réels et aux changements politiques et sociaux. D'autres villes ont connu moins de variations de leurs armes depuis le Moyen Âge. Le cas de Bordeaux est particulièrement intéressant par la richesse des formes qui se sont succédé au fil des révolutions politiques.

Bibliographie

Gabriel BIANCIOTTO, Pierre de Beauvais, Guillaume le Clerc, Richard de Fournival, Brunetto Latini, Corbechon, *Bestiaires du Moyen Âge, mis en français moderne et présentés par Gabriel Bianciotto*, Paris, Stock + Moyen Âge, 1980, 263 p.

Bordeaux, aperçu historique, sol, population, industrie, commerce, administration. Publié par la municipalité bordelaise. Paris, Librairie Hachette & Cie, Bordeaux, Librairie Féret et fils. M.DCCC. XCII. 3 tomes.

Michel CARDE, *Médailles, jetons, et autres documents numismatiques de la ville de Bordeaux et du département de la Gironde*. La Rochelle, Gréfine éditions, 2004, 884 p.

Jean-Paul CASSE, « La monnaie du Prince Noir » in CAUNA (Jacques de), *L'Aquitaine au temps du Prince Noir, Actes du colloque organisé par le Centre généalogique des Landes (19 décembre 1999)*, Moncin - Dax, Pyrémonde-Princinegre, Centre généalogique des Landes, 2010, p. 65-109.

Catalogue manuscrit de la collection O. Müller, Troisième partie : Jetons, méreaux, médailles. S. l. s. d. , déposé à la Société Archéologique de Bordeaux.

Couleurs et symbolique, Armoiries des villes sous le premier empire et la Restauration. Par Isabelle NEUSCHWANDER, Ségolène de DAINVILLE-BARBICHE, Claire BÉCHU, Clément BLANC-RIEHL, Michel PASTOUREAU, Catherine MÉROT, Isabelle ROUGE-DUCOS, Emmanuel ROUSSEAU, Paris, Somogy, éditions d'art & Archives nationales, 2010, 319 p.

Annick DESCAS, *Dictionnaire des rues de Bordeaux*, Bordeaux, éditions Sud-Ouest, 2008.

Jérôme GRÉVY, « Les trois couleurs nationales en France et en Italie » in Denise TURREL, Martin AURELL, Christine MANIGAUD, Jérôme GRÉVY, Laurent HABLOT & Catalina GIRBEA (dir.), *Signes et couleurs des identités politiques du Moyen Âge à nos jours*, Presses universitaires de Rennes , 2008, p. 89-114.

Charles HIGOUNET (dir.), *Histoire de Bordeaux*, Fédération historique du Sud-Ouest.

Rémi MATHIEU, *Le système héraldique français*. Paris, 1946.

MEAUDRE DE LAPOUYADE, *Les armoiries de Bordeaux*. A Bordeaux, des imprimeries Gounouilhou, 9-11 rue Guiraude, MCMXIII (1913) , 74 p., tiré à 150 exemplaires. Numérisé par la bibliothèque de l'université de Bordeaux et mis en ligne sous le n° 466c00f4a6d92fec5ab941eba870ee5f.pdf

Michel PASTOUREAU, *Traité d'héraldique*, préface de Jean Hubert, membre de l'Institut. Seconde édition revue et augmentée. Paris, 1993, Grands manuels Picard, 407 p.

Ville de Bordeaux, *Inventaire sommaire des archives municipales. Période révolutionnaire (1789-An VIII)* par Gaston DUCAUNNÈS-DUVAL, archiviste de la ville, Bordeaux, Imprimerie nouvelle F. Pech & Cie, tome deuxième, 1910 ; tome troisième, 1913 ; tome quatrième, 1929.

Archives municipales de Bordeaux - AM.

Un article de Patrick Rödel

L'image de Bordeaux présente dans l'œuvre de François Mauriac n'est guère à l'honneur de la ville. Et, pendant des années, la bourgeoisie bordelaise n'a pas fait aux romans mauriaciens un accueil enthousiaste, les accusant de donner d'elle une image caricaturale. Partons de là.

Puis les années passant, une réconciliation a lieu, preuve qu'un divorce avait précédé Mauriac entre dans un slogan publicitaire, dont j'ignore qui l'a inventé, "les trois M", qui a pour finalité de faire passer Bordeaux pour une ville de fins lettrés alors qu'elle ignore assez superbement les autres lettres de l'alphabet.

Il s'agira de poser quelques questions impertinentes : de quel Bordeaux s'agit-il, chez Mauriac ? De la ville elle-même ou de ses habitants - ou d'une partie seulement de ses habitants ? S'agit-il de la ville dans son ensemble ou de certains quartiers de la ville ?

Qu'est-ce que Bordeaux aime chez Mauriac ? Sous ce terme, d'ailleurs, qui mettons-nous ? La municipalité ? Ses responsables culturels ? Ses universitaires ? Et est-ce l'œuvre elle-même de Mauriac ou la notoriété qui est la sienne que ce "Bordeaux" aime ou dont il pense qu'elle peut rejaillir sur lui ?



Cité du Vin
Letizia Felici

2016

Letizia Felici, titulaire d'un « Bachelor of Photography » (Icart-Photo) et d'une licence en Histoire de l'Art (Paris-Sorbonne), est curieuse d'instant volés. Pour elle, la compréhension des arts et des mouvements artistiques sont autant de stimulations pour ses photographies. À ses débuts, elle a tout particulièrement exploré le portrait, recherché le naturel, des expressions récurrentes et des petites manies révélatrices. Aujourd'hui, elle aborde une autre facette du monde photographique en tant qu'assistante de production dans une agence de photographes (Watch Out). Elle poursuit inlassablement son travail personnel. Elle a délaissé le studio pour un terrain plus vaste, son quotidien à travers la rue, le métro, les voyages ou encore des vestiges marquant notre histoire... Ses photos sont en quelque sorte son journal, à qui elle confie ses observations, ses émotions, les petits riens qui font la vie, ses rencontres du jour ou de la nuit qu'elle fixe au travers de détails singuliers. Ces deux photographies de La Cité du vin de Bordeaux (Architectes : Agence XTU - Anouk Legendre et Nicolas Desmazières, France & Agence Casson Man Limited, G.B.) sont publiées avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Je t'aime, moi non plus ?! **Bordeaux et la protection de l'environnement :** **une alliance «naturelle» ou contre-nature ?**

Carlos-Manuel Alves

Carlos-Manuel Alves est maître de conférences en droit public à l'Université de Bordeaux. Ses recherches portent sur le droit européen, le droit de l'environnement et leurs interactions (on notera spécialement ses analyses relatives au marché du carbone et celle sur les énergies renouvelables). Il est membre de La Maison de l'Europe, du CRDEI (Centre de Recherche et de Documentation Européennes et Internationales) et contribue à diverses tribunes de presse ou revues spécialisées (Revue Juridique de l'Environnement, Revue en ligne JADE - Journal d'Actualité de Droit Européen).

... fi du plaisir que la crainte peut corrompre !
Jean de la Fontaine, in *Le rat de ville et le rat des champs*.

À Bordeaux, un patrimoine peut-il en cacher un autre ? Certes, depuis dix ans, Bordeaux bénéficie d'un classement au titre de la fameuse Convention du 16 novembre 1972 concernant la protection du Patrimoine mondial signée à Paris sous l'égide de l'Unesco. Or, la convention onusienne concerne non seulement le patrimoine culturel mais aussi naturel. Dès lors, quid du patrimoine naturel ? Et plus largement du développement durable urbain ? L'agrément de la Cité du Port de la Lune ainsi consacré par l'Unesco serait-il « pollué » ? Dès lors, « Bordeaux durable », formule utilisée par la Municipalité est-elle un oxymore ou une nouvelle frontière ?

Un rendez-vous longtemps manqué

Le thème de la ville durable, du développement urbain durable est devenu un nouvel avatar de la modernité urbaine. À cet égard, il convient d'évoquer la Charte

d'Aalborg. Adoptée au printemps 1994, cette Charte des villes européennes pour la durabilité est ainsi libellée : « Nous, villes, comprenons que le concept de développement durable nous conduit à fonder notre niveau de vie sur le capital que constitue la nature. Nous nous efforçons de construire une justice sociale, des économies durables, et un environnement viable. La justice sociale s'appuie nécessairement sur une économie durable et sur l'équité, qui reposent à leur tour sur un environnement viable ». Ce texte printanier ne pouvait que préconiser une renaissance de la Cité ; renaissance placée sous les auspices du développement durable, notion consacrée deux ans plus tôt à Rio lors du Sommet de la Terre. Ce mot-valise n'est certes pas exempt d'ambiguïtés, voire d'ambivalences : diffusion ou dilution de l'environnement dans les politiques publiques ? Il a très rapidement été décliné en matière urbaine. Et pour cause, les villes concentrent les enjeux économiques, sociaux et last but not least, environnementaux. À l'horizon 2050, deux tiers des habitants de la planète résideront en ville. À l'heure actuelle, quasiment 80 % des Français résident en ville. Dans ces conditions, les enjeux urbains recourent les trois piliers du développement durable.

Pourtant, Bordeaux, comme de nombreuses villes françaises il est vrai, a mis du temps à s'emparer de cette thématique. La ville distinguée pour son humanisme aurait-elle du mal à se muer en ville à visage humain ?

Ainsi, l'Agenda 21 local et son volet climatique (plan climat énergie territorial) n'ont-ils été adoptés qu'à la fin de l'année 2008. Or, la pression touristique et démographique ne font qu'accroître les enjeux en la matière (notamment en termes de mobilité durable et de transition énergétique). En outre, la capitale aquitaine a un rôle moteur à jouer à l'égard de son environnement (communes environnantes notamment).

La transition vers un mode de vie plus durable a été largement impulsée à l'échelle universelle, européenne mais aussi nationale. En France, jacobinisme oblige, la majeure partie des villes ne s'est pas sentie autorisée à agir sans le feu vert de l'Etat. Depuis l'aube des années 2000, de nombreuses lois ont permis la montée en puissance du développement durable urbain¹. Ainsi, l'Agenda 21 adopté lors du Sommet de la Terre comporte un chapitre dédié au rôle des collectivités locales en faveur du développement durable. Dans la même veine, le législateur français a très largement « adoubé » les acteurs territoriaux en la matière. C'est une évolution bienvenue dans la mesure où les compétences en matière d'urbanisme ont été largement dévolues depuis 1983 aux communes. Ainsi, la planification du sol ou encore la réalisation de grandes opérations d'urbanisme

1 Parmi de nombreux textes, il convient de citer la loi Voynet (1999), la loi SRU (2000), les lois Grenelle (2009 et 2010) ou encore la LTE (loi relative à la transition énergétique et pour la croissance verte : 2015).

peuvent-elles être mobilisées. Tel est le cas des écoquartiers. Il convient de mentionner l'écoquartier Ginko situé sur la rive est du lac de Bordeaux inauguré en 2013. outre la labellisation octroyée par le Ministère du Logement, ce quartier comporte de nombreux atouts tels qu'un approvisionnement entièrement assuré par les énergies renouvelables ou encore une architecture bio-climatique. Ceci étant, le risque est de privilégier l'environnement en délaissant le volet social du développement durable. Pourtant, ce sont souvent les populations pauvres qui sont le plus exposées aux pollutions. Or, les écoquartiers ne sont pas nécessairement synonymes de mixité sociale. Tel semble bien être le cas en l'espèce. Les Aubiers (quartier populaire voisin) et Ginko ont pu être qualifiés de « voisins dos à dos ». En tout état de cause, ces éco-quartiers sont amenés à se multiplier dans la perspective d'une agglomération millionnaire. Reste à savoir si les leçons de Ginko seront tirées...

Outre l'impact sur le terrain du droit de l'urbanisme, le développement durable urbain implique une nouvelle mise en perspective de l'ensemble des compétences attribuées aux villes. En effet, au-delà d'une dimension juridique classique, le développement durable urbain constitue notamment un champ d'expérimentation juridique. Par souci de proximité avec leurs administrés, de nombreuses collectivités locales ont investi le domaine des actions volontaires tels que les Agendas 21 locaux. Ce faisant, c'est aussi l'occasion d'approfondir la démocratie locale dans la mesure où dessiner le développement durable à l'échelle locale implique une appropriation citoyenne. Néanmoins, de la concertation à la concrétisation, le chemin semble chaotique. Dès lors, la question se pose :

Agenda ou non possumus ?

À l'évidence, le bilan de l'Agenda 21 bordelais s'avère mitigé.

Côté jardin, la démarche a été primée à plusieurs titres (Rubans du développement durable, label Cit'Ergie récompensant la politique climatique d'une collectivité locale). Dans la même veine communicationnelle, Bordeaux accueille en alternance avec Dunkerque, les Assises européennes de la transition énergétique. Charité bien ordonnée commence par soi-même aussi en matière de développement durable. Le développement durable urbain implique une démarche empreinte d'exemplarité. La consommation énergétique des bâtiments municipaux a diminué d'un tiers. Bordeaux consacre un tiers environ de son budget d'investissement au développement durable ; à comparer aux 20 % en 2010. Cet investissement promeut notamment l'avènement d'une mobilité durable. À cet égard, le développement des transports collectifs et notamment du tramway depuis 2004 constitue une vitrine de cette politique. Celle-ci n'est-elle pas un trompe-l'œil ? En effet, le tramway ne représente qu'un gros dixième des déplacements.

Côté cour, les émissions de gaz à effet de serre ont été stabilisées mais leur diminution reste problématique. De manière ironique, à Bordeaux, la Lune n'a pas rendez-vous avec le soleil. En d'autres termes, il apparaît ainsi que le Port de la Lune s'avère frileux en matière de solaire. Certes, une immense centrale solaire, le plus grand parc photovoltaïque, a été installé au Parc des expositions. Néanmoins, la part des énergies renouvelables demeure plus faible que celle de villes similaires. À l'heure actuelle, Bordeaux aura du mal à atteindre les objectifs impartis par la LTE, à savoir 32 % d'énergies renouvelables en 2030. En ce qui concerne la mobilité durable, le tramway a été privilégié au détriment des bus à haut niveau de service pourtant moins coûteux sur le plan écologique.. et économique². La rocade demeure largement engorgée. La promotion du covoiturage par l'octroi d'une voie dédiée pourrait constituer une piste. Afin d'accroître la résilience des villes au changement climatique, il conviendrait d'ensauvager la ville ce qui permettrait de la rendre plus... urbaine (végétalisation des toits notamment).

En somme, Bordeaux illustre cette tendance générale à l'essoufflement des Agendas 21 locaux. En effet, il s'avère très difficile de maintenir un niveau d'engagement politique constant dans la durée en faveur des Agendas 21. Dans leur grande majorité, ces démarches n'occupent pas à l'heure actuelle une place centrale sur l'échiquier politique local, ni dans le débat public. En d'autres termes, Bordeaux durable risque d'avoir du mal à s'inscrire dans la durée en raison d'un environnement peu favorable.

² Comme la Chambre régionale des comptes a eu l'occasion de le souligner.

Des jardins « ouvriers » aux jardins « familiaux » et « partagés ». *Qu'en est-il de Bordeaux ?*

Véronique Saint-Gés

Véronique Saint-Gés, diplômée en Sciences du vivant et du végétal, a débuté sa carrière à l'INRA en tant que scientifique spécialisée dans le métabolisme des semences. Elle a consacré plus d'une dizaine d'années à l'innovation dans le cadre d'organisations parapubliques, et dans divers secteurs comme l'aéronautique, et les biotechnologies. Titulaire d'un doctorat en sciences économique, elle est aujourd'hui économiste à l'INRA et voue sa recherche aux modèles de développement de l'Agriculture Urbaine et à ses multifonctionnalités éducatives, sociales, économiques, environnementales et thérapeutiques. Elle est co-auteur d'articles scientifiques dont certains participent, notamment, à l'élaboration de préconisations pour les pouvoirs publics.

Les jardins collectifs¹ dissociés des habitations et cultivés en potager ou fleuris existent depuis le 19^{ème} siècle. Les premiers dits « jardins ouvriers » apparaissent dans les années 1890 sous l'impulsion de personnalités dont la plus connue est l'abbé Lemire et d'institutions de confession catholique. Ils se développent de façon simultanée à l'avènement de la société industrielle associé à l'exode des populations rurales vers les villes. Après un développement important notamment lors des deux guerres mondiales, le nombre de jardins ouvriers régresse, à la fin les 30 glorieuses, pour connaître un renouveau au milieu du 20^{ème} siècle sous de nouveaux vocables « les jardins familiaux » et aujourd'hui de « jardins partagés ». Selon les périodes, les acteurs portant ces jardins varient tant dans leur typologie que dans leur mode d'actions. De même, le fonctionnement, la gouvernance des jardins sont très divers, pas un groupe de jardiniers et pas un jardin n'est identique à l'autre sur un même territoire.

1 Jardins collectifs appellation regroupant les jardins ouvriers, jardins familiaux et jardins partagés.

Les effets bénéfiques des jardins collectifs attirent l'intérêt de nombreux acteurs tels sociologues, agronomes, urbanistes, aménageurs, collectivités, urbains, associations, etc. qui se mobilisent pour faire de ces jardins un nouvel équipement public dont il faut prendre toute la mesure. Très peu de données patrimoniales des jardins « ouvriers » ou « familiaux » existent et peu d'articles scientifiques prennent en compte l'histoire de ces jardins ainsi que les modalités de leur conservation et de leur protection. Une première approche est entreprise dans cet article en observant, notamment, le phénomène sur la métropole bordelaise.

La réflexion est organisée selon une première partie consacrée à la mise en perspective historique des jardins. La deuxième partie se consacre à l'évolution vers les jardins « familiaux » ou « partagés » avec un appui tout particulier à l'explicitation de l'évolution de leurs fonctionnalités, de leur gouvernance ainsi que celle des idéaux véhiculés. Il ne s'agira pas, à partir de l'étude de Bordeaux de faire une étude exhaustive mais d'énoncer des réponses préliminaires à un certain nombre de questions. Par exemple, le développement des jardins ouvriers aujourd'hui reste-t-il fidèle aux objectifs du 19^{ème} ? Comment concilier les missions nouvelles des jardins collectifs avec les habitudes acquises et les modes de vie ?

I. Le jardin ouvrier comme œuvre sociale innovante

Le nom de « jardin ouvrier » est imprimé pour la première fois dans la démocratie chrétienne de 1895, et prétend désigner plus clairement, un nouveau mode d'assistance qui consiste à donner à une famille ouvrière la jouissance d'une petite parcelle de terre afin de produire un part de son alimentation². Les jardins ouvriers dès leur origine permettent la satisfaction d'objectifs plus vastes que la simple pratique du jardinage, ainsi, pour certains ils sont un moyen privilégié pour développer des valeurs démocratiques³.

1. Un contexte politique, économique, et idéologique

Le 19^{ème} siècle est l'objet de profondes mutations politiques, économiques et sociales. D'un point de vue politique, après l'alternance de la monarchie, de 2 empires et de 2 républiques la démocratie s'impose avec, en 1870, la

2 Paul J. Bacquet, *Jardins ouvriers de France*, Thèse de Droit de l'université de Paris, 1906, pp 1-2.

3 Joëlle Zask, *La démocratie aux champs. Du jardin d'Éden aux jardins partagés, comment l'agriculture cultive les valeurs démocratiques*. La Découverte, 2016, 256 p., Revue Projet, 4/ 2016 (N° 353), p. 95a-95b.

III^e République. L'Église, ciment traditionnel de la société française, perd au cours de ce siècle de son influence avec une laïcisation progressive de l'état.

Au niveau économique, dès 1830, le modèle économique traditionnel fondé sur l'agriculture disparaît au profit du modèle industriel avec de nouveaux rapports sociaux. Se succèdent des phases de croissance et de récession dont la grande Dépression de 1873 à 1896. L'industrialisation fait apparaître une classe ouvrière, 5-6 millions pour 36 millions de français en 1850, dont les conditions de travail et de vie sont pénibles. Les usines et les outils de production sont dangereux, le chômage est important, les logements insalubres et les salaires dérisoires, de plus, l'alimentation représente 75% du budget ouvrier, entraînant malnutrition et épidémies⁴.

Du côté social, de grands courants d'idées et actions sociales marquent le 19^{ème}. L'instruction, par exemple, est rendue gratuite, laïque et obligatoire avec les lois Ferry. Dans la décennie de 1890, des réflexions s'engagent sur l'habitation et l'exclusion d'une population ouvrière, « *organisation et sans droit, sans droit et sans avenir. Il faut lui donner des droits et la relayer à ses propres yeux* »⁵.

Ainsi dans ce contexte de révolution industrielle associée à la paupérisation des ouvriers dans les villes surgit, en France, l'initiative des « jardins ouvriers » portés par des œuvres de bienfaisance encore largement influencées par l'Église. Les pays voisins du Nord de l'Europe ne sont pas en reste, permettant une dynamique constructive.

Les « jardins ouvriers » français apparaissent grâce à un trio de promoteurs libéraux et démocrates chrétiens. Me Hervieu, directrice d'une manufacture de drap à Sedan, imagine la première, une formule d'assistance par le travail⁶. Elle contractualise un accord, avec une famille, stipulant la cessation de toute aide directe en numéraire au profit d'une épargne forcée qui sera dédiée au bout d'un an à la location d'un jardin, à la charge des locataires de s'adonner au maraîchage. La première année sera fertile en production de légumes, ce qui enchante les jardiniers et incite Mme Hervieu à développer son initiative.

À Dunkerque, le docteur Lancry, remarque la misère en contraste avec la prospérité de la commune limitrophe de Fort Mardyck où des jardins à la fois inaliénables et insaisissables sont cultivés par les habitants mariés. Ces derniers

4 Cécile Croissandeau, *Les jardins ouvriers (de 1896 à nos jours)*, Mémoire de DEA Histoire, droit, médiéval, moderne et contemporain, 2004, université Montesquieu-Bordeaux IV, pp 2-15.

5 Gérard Aubin, *Histoire du droit du travail en France de la fin du XVIIIème à la fin du second empire*, OP. Cit. p 39

6 Gérard Monédiaire, *Des Jardins ouvriers. Clameurs sur, murmure dans*. Thèse de doctorat mention « Urbanisme » de l'université des sciences sociales de Grenoble II, 1984, p 56-63.

sont en excellente santé physique et morale, sans tuberculose ni alcoolisme, etc. Ces résultats le convainquent qu'il faut un « coin de terre » pour tous. Il mobilise autour de lui des adeptes qui formulent le terrianisme⁷ exaltant les valeurs bienfaitrices terriennes contre celles de l'industrialisation.

À Hazebrouck, l'abbé Lemire, suivant les encycliques du pape Léon XIII encourageant le ralliement des catholiques à la République, formule le premier la doctrine sociale de l'Église. Ainsi, convaincu des biens faits de la terre et du travail, lors de sa présentation à la députation, en 1893, il formule sa profession de foi : « *ce que je veux, c'est que pour tout ouvrier, la maison de famille et le jardinier qu'il a acquis par son travail soient insaisissables, exempts d'impôts et de frais de succession* ».

L'engouement des jardins « ouvriers », nouveau mode d'assistance et œuvre sociale portée par ces catholiques sociaux souhaitant apporter assistance aux plus démunis tout en préservant leur dignité, débute dès 1890. Selon certains « *l'homme n'est pas fait pour mendier, il est fait pour travailler. Il a le droit de vivre de son travail et par son travail. La charité ne doit pas consister à lui donner le pain de l'aumône mais le pain du travail*⁸ ». Ces précurseurs s'appuient sur les idées développées par l'économiste F. Le Play qui pense que les problèmes sociaux peuvent être résolus en organisant une société autour de la famille, de la religion et de la propriété, le patronage étant, pour lui, un moyen d'action privilégié. Le développement des jardins ouvriers rend nécessaire organisation et une certaine institutionnalisation.

2. Les jardins « ouvriers », institution aux multiples bienfaits

L'abbé Lemire porte la légitimation des « jardins ouvriers », action sociale comme réponse à la paupérisation du monde ouvrier, en fondant en 1896 la Ligue du Coin de Terre et du Foyer (LCTF), à la conjonction des thèses démocrate chrétienne, hygiéniste et terrianiste. Ses statuts, approuvés par le ministre de l'intérieur de l'époque L. Barthou, défendent l'idée que la propriété d'un coin de terre est facteur de stabilité de la famille, fondatrice de toute nation. Sont posées des mesures phares ayant pour but d'« *assurer la jouissance permanente et autant que possible la propriété d'un bien à cultiver et d'une habitation convenable pour toute famille honnête et laborieuse*⁹ mais aussi d'engager l'Etat, les départements et

7 M. Cachera : « *le terrianisme c'est la doctrine de ceux qui veulent défendre, contre les exploités et les cosmopolites, la terre de France en basant la richesse nationale sur la défense corporative des intérêts* », La terre de France, Juillet 1893.

8 Docteur Lancry, *Une visite aux jardins ouvriers de Sedan*, dans la démocratie chrétienne, 1895.

9 Compte-rendu du Congrès démocrate chrétien de Lyon, 1898, pp 274-276.

les communes à poursuivre le même but, et de favoriser les donations, les legs afin qu'ils soient affectés à des œuvres semblables »¹⁰. La Ligue définit des objectifs en termes de stabilité et d'intégration sociale de l'ouvrier déraciné, dangereux pour l'Ordre Social, il faut « établir la famille sur la base naturelle qui est la possession de la terre et du foyer ».

Toutefois, les œuvres des jardins relèvent principalement d'initiatives privées, philanthropes industriels, œuvres de bienfaisance. De nombreux industriels tels que Schneider au Creusot ou la Compagnie des Mines de Lens, par exemple, concèdent des parcelles de terre à leur personnel à titre individuel. Quelques municipalités installent des jardins sur leurs terrains, mais cela reste minoritaire. De façon prédominante les œuvres restent liées à l'Église, résultat d'un héritage historique, les conférences de Saint. Vincent de Paul¹¹ en sont les précurseurs.

Le développement des jardins ouvriers se fait lentement. En effet, se présentent de multiples problèmes, la proximité d'une population d'ouvriers en gêne plus d'un, ou encore la mise à disposition de jardins près des habitations n'est pas chose aisée, les savoir-faire du jardinage sont parfois perdus. Mais, convaincu que l'aide par le travail est la bonne solution, l'abbé Lemire promeut sans cesse ces œuvres, notamment, auprès de la société d'Habitation à Bon Marché (H.B.M) partageant les mêmes idéaux hygiénistes et sociaux, auprès des œuvres de bienfaisance telles le Musée social ou le Comité Central des œuvres d'assistance par le travail, de même, les pouvoirs publics sont sollicités. En 1909, la Ligue est reconnue d'Utilité Publique et reste jusqu'à nos jours l'interlocuteur privilégié de l'État qui se contente d'un « *soutien total mais platonique* »¹². En termes de communication, la présence à l'exposition universelle de Paris en 1900 est le point culminant des Œuvres de jardins. Dès 1897, la LCTF publie une revue mensuelle, le Coin de Terre et le Foyer. Un premier congrès national a lieu en 1898, puis un premier congrès international en 1903, suivi par de nombreux autres, encore aujourd'hui. Ces congrès sont l'occasion à la fois de recenser les jardins mais aussi d'échanger sur les pratiques et les problématiques diverses liées au fonctionnement des jardins et du foncier.

Grâce à la loi de 1901, la Ligue se constitue en association lui permettant d'encaisser des cotisations, d'avoir des locaux pour se réunir et des immeubles pour assurer le but qu'elles poursuivent. Ce qui permet aux œuvres des jardins

10 Paul-Jean Bacquet, *Les jardins ouvriers de France*, Thèse pour le doctorat de droit, 1906, p 73.

11 Cette association, au service des plus pauvres, fait apparaître les premières formes d'assistance par le travail. Les conférences initient la concession de terrain, de graines, de prêts d'outils pour les plus démunis afin qu'ils puissent produire tout ou partie de leur nourriture.

12 Daniel Cerezuelle, Yann Le Formal, Pierre Jean Rocca, *Les jardins collectifs : un outil de développement social*, PADES, 1990, p 193.

de posséder les terrains, revendication de l'abbé Lemire, pour leur pérennité. Le terrain, premier objet d'une œuvre, peut être donné, légué, loué ou acheté avec une jouissance divisée des parcelles aux jardiniers sous forme de location. Les jardins doivent se situer près de habitations avec une terre de bonne qualité afin que même les novices puissent produire des légumes sains et en nombre. C'est ainsi que les jardins ouvriers s'installent principalement dans la périphérie des villes. Généralement, une parcelle de 250 m² carré est affectée à une famille, des expériences ayant prouvé que 2,5 ares sont nécessaires et suffisants pour fournir des légumes frais à 6 personnes.¹³

Dans la pratique, une œuvre de jardin est constituée d'un terrain, d'un budget et d'une gouvernance sous forme de comité local associant ou non les donateurs et les jardiniers. La nécessité de règles définissant les droits et les devoirs de chacun s'imposant, un règlement intérieur exige de travailler son lot avec soin, interdit de le céder ou de le sous-louer, de travailler le dimanche ou les jours de fêtes obligatoires et, de vendre sa production. Des dons ou prêts d'outils, d'engrais ou de semences sont effectués par les œuvres aux jardiniers. Des cours de jardinage sont assurés par la Société Nationale d'Horticulture de Beauvais pour les jardiniers néophytes. Des concours sont organisés entre œuvres mettant en valeur le travail des meilleurs d'entre eux.

L'assistance par la mise à disposition de lopins de terre aux ouvriers procure des bienfaits économiques, sociaux et moraux. Au point de vue matériel, les jardins ouvriers sont le mode de secours qui coûte le moins cher, le produit récolté représentant entre 4 et 6 fois la dépense déboursée par l'œuvre¹⁴. Pour la famille, le jardin ouvrier est un moyen de combattre la vie chère, un jardin de 200m² rapporte à l'ouvrier 500 francs l'équivalent de son loyer et, de bénéficier d'une alimentation plus abondante et plus saine. Lors du congrès de 1903, le corps médical montre que la culture potagère améliore les conditions de vie des ouvriers, notamment, en augmentant leur résistance aux maladies infectieuses dont la tuberculose. De plus, le jardin permet la cohésion de la famille qui se réunit au grand air les jours de congés permettant. Le travail au jardin occupe les loisirs de l'ouvrier le détournant de l'estaminet et de l'alcoolisme, il est fier de montrer sa production d'échanger avec les autres jardiniers.

La LCTF facilite la distribution de jardins aux familles nécessiteuses et coordonne l'action des jardins ouvriers sur l'ensemble du territoire. Les jardiniers passent ainsi du statut d'assistés d'une œuvre de bienfaisance à celui d'adhérents d'une association avec une participation à la gestion de leur groupe de jardins.

¹³ Compte rendu du Congrès international des jardins ouvriers, Paris, 1903, p 207.

¹⁴ Charles Cazalet, *Les jardins ouvriers à Bordeaux*, La lecture française : arts, lettres, sciences, 1906-1914, pp 176- 181.

II. Des jardins ouvriers, familiaux, partagés : un même concept ?

1. Des jardins ouvriers aux jardins familiaux

Les jardins ouvriers apparaissent en nombre au Nord de la Loire où l'industrialisation est très présente, les régions du sud sont plus faiblement concernées. A Saint Etienne, les jardins du prêtre Volpette, en 1896, comprennent 410 parcelles concernant 2 460 stéphanois. Le docteur Lancry fait établir 22 jardins proches de Dunkerque, dès 1897. La simplicité de l'œuvre des jardins fait que les jardins ouvriers se sont organisés un peu partout à des degrés divers. En 1897, les villes d'Orléans, de Nantes, Nancy, Valenciennes, Gravelines, Douai, Brive, Saint-Omer, Hazebrouck, Tours, Amiens, Bachy, sont successivement gagnées. En 1898, 18 autres localités sont pourvues. Ainsi à Sedan, l'organisation « Œuvre pour la reconstitution de la famille » de Me Hervieu qui au printemps 1893 partage deux terrains d'une superficie totale de 14 ha entre 21 familles, en 1898 bénéficie à 530 personnes regroupées en 125 familles. Lors de son premier congrès national la LCTF affiche 45 œuvres locales de jardins ouvriers. En 1899, on dénombre au total, 655 jardins ouvriers dans toute la France.

En 1900, lors du congrès international d'assistance publique et de Bienfaisance privée, l'abbé Lemire dénombre 60 localités possédant des jardins ouvriers. En 1903, lors de leur 1^{er} congrès international, L. Rivière vice-président de la LCTF, constate l'existence de 6 592 jardins d'une superficie totale de 269 hectares. Les jardins ouvriers, contrairement aux jardins tenus par des industriels, ne sont pas seulement des jardins pour les ouvriers mais sont aussi pour les indigents, les vieillards rejetés de l'atelier dès 50 ans et pour les familles nombreuses. Au début ce sont surtout des femmes et des pauvres qui demandent un jardin et les ouvriers se tenant sur la réserve. Mais peu à peu une amélioration de la position sociale des jardiniers est observée. En effet, bien que les règlements soient très simples, ils réclament que les jardiniers aient une réputation d'honnêteté notoire, ne fréquentent pas les cabarets et possèdent un travail régulier¹⁵.

En 1904 en région parisienne, il n'existe que 48 jardins ouvriers dont ceux historiques d'Ivry et de Saint-Denis pour 3,5 millions d'habitants. En 1906, 137 localités possèdent 183 œuvres de jardins ouvriers réparties en 7 941 parcelles représentant une superficie totale de 300 ha, bénéficiant environ à 48 000 familles. En 1907, la Ligue est implantée dans 63 départements présentant des groupes de jardins très variés tant dans leur présentation que dans leur gestion. Par le biais de la Société des jardins ouvriers de Paris et banlieue créée en 1908, la multiplication des jardins parisiens est favorisée pour atteindre, en 1913, le nombre de 1515 dont la moitié implantée en banlieue.

15 Louis Rivière, *Les jardins ouvriers en France et à l'étranger*, la réforme sociale pratique, Paris, 1899, p28.

Les jardins ouvriers comprennent à la fois les œuvres de jardins ouvriers proprement dites ainsi que les fondations d'industriels. Quelle que soit la localisation de ces jardins, ils sont cultivés par le jardinier lui-même et avec soin. Ainsi, en 1912 parmi les 18 000 jardins recensés sur toute la France, la LCTF en régenté 5 000 contre 13 000 gérés directement par le patronat. La 1^{ère} guerre mondiale et la création des jardins militaires provoque une augmentation considérable du nombre de jardins ouvriers, ils sont 47 000 en 1920¹⁶. Cependant, en même temps la LCTF s'inquiète de la disparition progressive des jardins en centre-ville, notamment à Paris intra-muros qui ne comptabilise plus que 32 jardins sur 7 000 recensés en Région parisienne. Deux problèmes commencent à se profiler, l'éloignement par rapport à l'habitat du jardinier ainsi que le développement des villes avec une pression foncière importante. Cependant, la LCTF comptabilise 52 000 parcelles en 1923 et 75 000 parcelles d'œuvres des jardins et 450 000 parcelles industrielles en 1938.

Mais c'est la 2^{ème} guerre mondiale qui permet une progression vertigineuse des jardins lié aux difficultés d'approvisionnement ainsi qu'à l'idéologie politique dominante instaurant une législation plus favorable. Les lois de 1922 et 1930 facilitent l'obtention de prêts aux associations désireuses d'acquérir du foncier. En 1940, une 1^{ère} loi instaure la réquisition des terrains urbains inutilisés, et une seconde charge la LCTF de distribuer les subventions aux jardins isolés et industriels. La loi du 31 octobre 1941 accroit la protection foncière des œuvres des jardins. La LCTF met en place un réseau de délégués à travers toute la France, organise une vaste propagande, multiplie les conseils techniques, distribue des diplômes de récompenses aux meilleurs jardiniers. L'année 1942 voit la création de l'association du « jardin du cheminot » avec pour vocation de transmettre à ses adhérents le goût de la nature, le sens de l'amitié, de la solidarité en encourageant toutes les formes de jardinage. D'abord réservée au monde ferroviaire cette association est actuellement ouverte à tous. Conséquence de ce contexte propice, la LCTF recense 250 000 jardins ouvriers et 700 00 jardins industriels en 1943. En 1946, leur nombre commence à diminuer, ils sont respectivement 210 000 et 600 000.

Après la période de reconstruction, dès les années 50, les jardins ouvriers perdent de leur intérêt sous l'influence, de la forte pression foncière due à l'augmentation exponentielle de la population urbaine d'une part. D'autre part, l'agriculture intensive, productive et planifiée ainsi qu'une distribution alimentaire organisée permet aux urbains de se nourrir sans avoir besoin de produire par eux-mêmes. L'amélioration du niveau de vie associée à un engouement des urbains pour de nouvelles formes de loisirs entraînent aussi

16 4^{ème} Congrès international des jardins ouvriers, LCTF, Paris 1912 et 5^{ème} congrès international des jardins ouvriers, LCTF, Paris, 1920.

une désaffectation des jardins ouvriers. Entre 1950 et 1959, la LCTF évalue à 56% les disparitions, malgré la loi de 1952 accordant aux associations agréées une subvention annuelle du ministère de l'agriculture. Toutefois, le terme de jardins familiaux est préféré à celui des jardins « ouvriers » trop connoté. Le déclin des jardins ouvriers ou familiaux se ralentit dans les années 1960 – 1970, la LCTF revendique 140 000 parcelles en 1976.

Durant les 30 glorieuses on assiste donc à une dévalorisation de l'œuvre du jardin ouvrier qui passe d'un statut d'action sociale par le travail, de valorisation et d'indépendance pour les familles à un statut plus « ringard » d'équipement relégué aux ancêtres ruraux qui se sont urbanisés. Cependant, depuis les années 70 avec le 1^{er} choc pétrolier et la montée une nouvelle fois de la pauvreté de masse, les jardins collectifs suscitent un extraordinaire engouement dont les causes et les enjeux sont appréhendés ou pour le moins questionnés au travers de l'évolution de jardins collectifs de Bordeaux.

2. Bordeaux de l'action sociale à la protection de l'environnement

La région bordelaise n'échappe pas au phénomène des jardins ouvrier mais, les débuts sont plus difficiles. En effet, le contexte idéologique et industriel est différent de celui du Nord de la France et l'habitat ouvrier est, majoritairement, de type échoppe avec un jardin allongé situé à l'arrière de l'immeuble. Ch. Cazalet, maire de Bordeaux, souhaite améliorer la situation économique et le logement de ses concitoyens. En 1892, il constitue l'Œuvre Bordelaise des Bains-douches à Bon Marché, la Société Bordelaise des Habitations à Bon Marché (HBM) et en 1905, l'Œuvre Bordelaise des Jardins Ouvriers. Débute, ainsi, la première installation de 2 groupes de jardins dans le quartier de la Bastide, rive droite. Un troisième groupe voit le jour en 1907 dans le quartier de Saint-Augustin, représentant 22 parcelles, répartis entre autant de familles. Les jardins sont, ici, uniquement réservés aux familles nombreuses¹⁷.

Les discours des notables bordelais sont élogieux quant aux bienfaits de ces jardins. Le Commandant Grandjean explique qu'« *en rendant service à d'honnêtes et laborieux ouvriers, en cherchant à leur procurer plus de bien-être, nous travaillons en même temps à augmenter la population de notre pays* ». Ch. Cazalet, en 1910, plaçant pour un devoir d'accompagnement des municipalités et des bureaux de bienfaisance par le don, ou les subventions, ou la mise à disposition de terrains, rappelle que les jardins ouvriers sont classés en 1905 « *dans l'armement antituberculeux* ». D'un point de vue moral, le travail de la terre a sur le travail industriel le grand avantage de favoriser l'épargne et d'enseigner l'économie. En

¹⁷ Visites aux œuvres sociales bordelaises, allocution de M. le commandant Granjean, 1907, pp 25-27.

effet, le produit de son travail appartient à l'ouvrier. « *L'ouvrier y va le dimanche avec la marmaille, on pioche on bêche la salade, on y mange au grand air et le soir on rentre fatigué* » énonce avec emphase M. Brouardel en 1903¹⁸.

En 1907, six séries de jardinets existent dans les quartiers Nord de Bordeaux proches des industries navales, à la Bastide et à Saint Augustin. En 1909, l'œuvre des jardins Ouvriers de Bordeaux revendique 105 jardins qui profitent à 479 enfants. En 1912, sont dénombrés 40 groupes de jardins, et 188 jardins annexés à la Société Bordelaise des HBM, pour une superficie totale de 4,70 ha. Après 1914, le nombre de jardins est porté à 197 pour 908 enfants, sous l'impulsion de la famille de Luze. En effet, les plus fervents promoteurs des œuvres sont les négociants viticoles. En 1923, 417 jardins, de 250 m² de moyenne représentent une superficie totale de 12 ha. Le règlement de la Société des Jardins de Bordeaux et Banlieue, émanation de la LCTF, prévoit les exigences de propreté des jardins, de bonne conduite, de prêts d'outils, de semences.

Après la 1^{ère} guerre mondiale, un premier déclin atteint à la fois la construction de logements HBM et les jardins ouvriers. En 1938, on compte à Bordeaux seulement 60 jardins ouvriers officiels pour 2 groupes cours de Luze et boulevard Alfred Daney. Alors que dans le même temps, plus de 30 000 jardins individuels sont recensés. La 2^{ème} guerre mondiale, engendre un nouveau regain des jardins portés essentiellement par des industriels. Ils installent, en 1941, 760 jardins organisés en 20 groupes adhérant à la Société des Jardins Ouvriers de Bordeaux et sa Banlieue et en 1943, sont dénombrés 33 groupes et 1 433 jardins.

À partir de 1946, survient une nouvelle désaffectation de ce mode d'action sociale, qui porte un label pétainiste et paternaliste, et témoigne des amères privations de la guerre, de l'archaïsme économique à l'heure de l'industrialisation agricole. De plus, lors de l'urbanisation intense orchestrée par une volonté de modernisme, les jardins sont jugés laids et désordonnés. Il ne reste plus, en 1950, que 15 groupes et 825 jardiniers officiels. Bien que les jardins soient devenus « familiaux » en lieu et place d'ouvriers, la pression foncière due d'une part à l'augmentation de l'habitat, les bienfaiteurs privés cèdent leur terrain aux promoteurs immobiliers et, d'autre part à l'installation de grandes entreprises telles Michelin ou les raffineries le long du fleuve font qu'en 1961 seuls perdurent 6 groupes et 600 jardins. Ces jardins situés dans les zones périurbaines disparaissent, en 1965 la Société ne gère plus que 5 groupes dont 4 nouveaux pour 97 jardins¹⁹.

18 Monsieur Brouardel, Les jardins ouvriers, Compte rendu de la réunion des trois œuvres bordelaises, 1903, pp 24-25.

19 Daniel Cerezuelle, Yann Le Formal, Pierre Jean Rocca, *Les jardins collectifs : un outil de développement social*, PADES.

Après le choc pétrolier, une troisième période d'intérêt pour les jardins se profile, provoquée par la réapparition d'une pauvreté de masse associée aux phénomènes d'exclusion et de chômage en constante progression. Dans les années 1980, des municipalités, des associations, des entreprises créent dans les banlieues bordelaises des jardins « familiaux » adoptant des principes généraux de la LCTF qui devient en 1992 la Fédération Nationale de Jardins Familiaux. Ainsi, à Gradignan, 30 parcelles de 200 m² sont créées sous l'impulsion du Maire, ou encore, rive droite à Cenon et Floirac naissent respectivement 51 parcelles de 220 m² et 44 parcelles de 150 m² sur des terrains appartenant à la SNCF et gérés par l'association Jardinot²⁰. Les comités locaux gèrent les jardins en attribuant les parcelles (aux plus démunis, à ceux qui habitent en appartement, dans le quartier etc.), en collectant les cotisations, en assurant les approvisionnements en eau, en graines et en outils.

Un autre type de jardin familial, avec une réalité sociale bien différente, fait son apparition à la fin des années 90. Il s'agit là, de répondre à la crise de l'intégration sociale et culturelle en amenant par le jardinage, des populations frappées d'exclusion sociale à consolider leur vie privée et à s'initier à la vie publique. Mais, des modalités opérationnelles différentes de celles des jardins ouvriers du 19^{ème} siècle sont à rechercher. L'expérience et la création des jardins familiaux de la Cité des Aubiers à Bordeaux, est exemplaire en ce sens. C'est un quartier d'habitat social, vertical de grande précarité avec une population multiethnique, comportant un taux élevé de chômeurs, de parents isolés. Les Jardins d'Aujourd'hui²¹ après un long chemin de concertation avec les habitants et de nombreux acteurs sociaux convainquent la municipalité d'installer une cinquantaine de parcelles, au pied des immeubles. Grâce à ce nouveau savoir-faire d'animation dans le développement social²², le fonctionnement des jardins est une réussite encore à ce jour en termes d'économie, d'apport d'une meilleure qualité alimentaire pour les jardiniers, de sociabilité et d'ouverture entre communautés. En effet, elles se côtoient, échangent des savoir-faire, s'entraident. Les jeunes sont initiés de manière sensible à la valeur du travail ainsi qu'à une alimentation équilibrée. Ces jardins de développement social nécessitent, non seulement, un diagnostic de la spécificité du territoire mais aussi une connaissance de la culture et du mode de vie des bénéficiaires ainsi qu'une animation professionnelle pour dynamiser la vie collective des populations complexes.

20 <http://jardinot.org>

21 Jardins d'Aujourd'hui : Association loi de 1901 créée en 1986 dont les missions d'intérêt général sont de lutter contre l'exclusion grâce au jardinage collectif et urbain.

22 Daniel Cerezuelle, les jardins familiaux, lieux d'initiation à la civilité, In Communications, 2003. Bienfaisante Nature, pp 65-83.

Les « jardins partagés », apparaissent dans les années 2000 sous l'impulsion des habitants du quartier et sont soutenus par la municipalité. Ils occupent des interstices de quelques dizaines de m² à quelques milliers laissés vacants par l'urbanisation. Le jardin partagé est fait pour tous, pas besoin de savoir jardiner, le jardinage s'apprend par l'échange avec des jardiniers plus expérimentés, cela permet de tisser des liens et une certaine mixité sociale²³ est demandée. Le respect de la biodiversité et l'interdiction de l'usage des pesticides y sont souvent prônés, en encourageant les jardiniers à expérimenter des techniques de paillage, de compost, des plantations d'engrais verts, de permaculture, etc. Ils constituent des projets de quartier qui profitent au plus grand nombre. Ils sont aussi le lieu d'éducation pour les plus jeunes par l'organisation de visites et d'ateliers pour les écoliers. Toutefois, certains jardins vont au-delà du jardinage. Par exemple, « le Jardin de ta sœur » dans le quartier Nord de Bordeaux animé par un collectif composé d'associations culturelles, du comité de quartier, du centre social, du théâtre, et des écoles au-delà du jardinage est pensé dès le début comme un lieu multifonctionnel. Cet espace de 8 000 m² est à la fois un laboratoire de création et d'expérimentation tant culturelle qu'agronomique, un espace évènementiel (du spectacle de cirque aux bals), ainsi qu'un espace quotidien de détente (lieu d'agora ou encore de barbecues)²⁴.

En 2017, 30 jardins partagés à Bordeaux intra-muros sont comptabilisés, représentant 6 ha pour environ 250 000 habitants. Chaque jardin partagé forme une association qui contracte avec la ville une convention pour la mise à disposition du terrain, cependant, le fonctionnement du jardin est déterminé par ses membres. La ville apporte conseils techniques et une aide financière pour l'installation du jardin (80 K, par exemple pour un terrain de 800m²). Dans Bordeaux, tout type de jardin cohabite, de la culture en plein terre ou en hors-sol lors de pollution du sol, ou tout en collectif, ou tout en parcelles individuelles ou un mix des parcelles individuelles et collectives. Ces dernières souvent détenues par des associations telle ERASMUS regroupant des étudiants en médecine venant de 19 pays, ou encore une école maternelle, ou le centre social du quartier. L'enjeu de ces micro-parcelles n'est pas tant d'assurer une autonomie alimentaire mais de redonner du lien social au quartier, d'assurer une mixité afin d'apprendre à se connaître et de mieux vivre ensemble, de jouer un rôle éducatif pour le jardinage et pour une meilleure alimentation.

Ainsi, coexistent plusieurs types de jardins, le jardin familial héritage des jardins ouvriers, le jardin familial de développement social et enfin le jardin partagé. Les modes de vie ont évolué, les parcelles des jardins

²³Propos recueillis auprès des services de Bordeaux Métropole, et d'un élu de Bordeaux lors d'entretien réalisés en janvier 2017.

²⁴Rapport d'activité du Centre Social de Bordeaux Nord, 2016.

familiaux diminuent (environ 50 m²), d'une part les familles sont plus petites et d'autre part, elles disposent de moins de temps. De même, la typologie des jardiniers se modifie, encore largement représentée hier par des retraités, de plus en plus de jeunes générations et des femmes demandent des jardins. La crise économique et sanitaire étant passées par là, la motivation de loisir devient celle de subsistance. Le jardinage hors-sol se multiplie, dans des carrées de jardin d'environ 1m², par exemple, au pied d'immeuble de résidences sociales ou non, pour des personnes à mobilité réduite, dans certains centres sociaux, tel celui de Bègles, à des fins éducatives pour répondre « à la mal bouffé », ou de partage, ou de revalorisation de personnes exclues. Ce type de culture hors-sol répond aussi à la problématique de la pollution très fréquente des sols urbains. Cependant, ces nouveaux jardiniers sont fortement motivés par des questions de sécurité alimentaires suite aux diverses crises sanitaires (ESB, etc.), et de protection de l'environnement demandant ainsi, une production de proximité. Cependant, ils sont le plus souvent novices en pratique de jardinage, ils ont besoin de formations plus formelles que l'échange de savoir-faire. A contrario, ils peuvent être très bien informés des nouveaux modes de culture, et à l'initiative de leurs expérimentations, comme par exemple, la zone ZAUE²⁵ de Darwin où sont poursuivies une quinzaine de solutions innovantes de la production de compost à partir de déchets urbains à la production de légumes en aquaponie²⁶.

Conclusion

Les jardins collectifs qu'ils soient « familiaux » ou « partagés », regroupés au sein du concept d'agriculture urbaine²⁷, sont de nouveau, un phénomène social international mis en lumière comme source de développement économique à l'aune de la désindustrialisation de villes²⁸ mais aussi à l'aune de l'apparition d'une nouvelle société et d'un mode de consommation plus respectueux de l'environnement et des hommes. À Bordeaux fleurissent donc, des initiatives portées tant par les citoyens que par les municipalités. Aujourd'hui, les jardins collectifs ont acquis une importance et une légitimité nouvelle, il s'agit d'une agriculture à majorité non professionnelle, de petite échelle et n'ayant pas pour but de vendre la production mais plutôt de la consommer. Ils sont porteurs de

25 AUE : Zone d'Agriculture Urbaine Expérimentale

26 L'aquaponie est le fait de cultiver des végétaux grâce à des poissons.

27 L'agriculture urbaine selon la FAO, se réfère à des petites surfaces (par exemple, terrains vagues, jardins, vergers, balcons, toits, terrasses, récipients divers) utilisées en ville pour cultiver quelques plantes maraichères ou horticoles et élever de petits animaux et des vaches laitières en vue de la consommation du ménage ou des ventes de proximité.

28 Détroit aux Etats Unis ou Todmorden au Royaume Uni, etc.

multiples enjeux économiques, sociaux, et environnementaux tels que ceux d'une amélioration du cadre de vie, de la formation à une alimentation saine, de la sensibilisation à la protection de l'environnement, de l'insertion, et *in fine* celui d'un allègement du budget familial pour les populations les plus démunies.

Un croisement résolument optimiste, qui articule trois plans : la culture de la terre prédispose à la culture de soi (plan individuel), elle favorise les pratiques citoyennes (plan social), mais aussi une dynamique démocratique plus large (plan politique). Malgré tout, la pérennité de ces espaces n'est pas assurée, la pollution des sols est fréquente. Bien que certains industriels, bailleurs sociaux, ou promoteurs commencent à appréhender les effets bénéfiques de telles zones de jardinage à proximité des habitats, la rentabilité financière immobilière l'emporte le plus souvent face aux externalités positives immatérielles telles que le bien être des habitants. On remarque cependant, que les logements comportant des jardins nourriciers sont moins dégradés. Reste à savoir si ce nouvel engouement pour des jardins collectifs n'est pas un phénomène éphémère portant des idéaux de partage, de protection de l'environnement et de sécurité sanitaire qui seront balayés si la crise économique cesse. De même, reste entière la question de l'intégration des populations les plus à risque et les plus exclues qu'il est difficile d'identifier et de mobiliser.

Le compositeur bordelais Ermend Bonnal (1880-1994) : une œuvre de haute tenue aux accents aquitains

Etienne Rousseau-Plotto

Joseph-Ermend Bonnal organiste et compositeur bordelais dont la notoriété a reposé longtemps sur ses trois *Paysages euskariens* sort peu à peu de l'oubli dans lequel l'avait plongé l'après-Seconde-Guerre mondiale. Il avait connu son heure de gloire avant 1914, mais surtout dans les années vingt et trente, comme le montre bien *La musique des origines à nos jours* publié sous la direction de Norbert Dufourcq en 1946 chez Larousse, qui l'évoque à trois reprises sous le nom d'Ermend-Bonnal (le trait d'union ayant été une source de confusion dans les index où il est mieux de le placer à *Bonnal*) avec une photographie de son profil. Il figure toujours dans les listes des élèves prestigieux de Guilmant et de Tournemire, son principal protecteur auquel il succéda à la tribune de Sainte-Clotilde. Depuis une vingtaine d'années, grâce à de fortes personnalités comme son élève Maurice Ohana ou Olivier Greif, et à sa famille bien sûr (en particulier François Bonnal et Marylis Raoul-Duval), à des enregistrements de plus en plus nombreux, son œuvre commence à être redécouverte et appréciée. Aujourd'hui, la plupart de ses partitions sont accessibles et il est aisé de prendre connaissance de son catalogue et de sa carrière en particulier à travers les articles de Carolyn Shuster-Fournier (*Joseph Ermend Bonnal, a French Organist-Composer : His Quest of Perfection* dans *The Diapason*, May 2007, p. 22-29) ou de Yannick Merlin (*Joseph Ermend Bonnal et l'orgue* dans la revue *L'Orgue*, 278-279, 2007, p. 101-118), de François Sabatier (*Guide de la musique d'orgue*, Fayard, 2012), et par le petit ouvrage de Michel d'Arcangues : *Joseph-Ermend Bonnal*, Séguier, 2003. Il faut aussi consulter les différents textes que lui a consacré son compatriote Henri Sauguet, (hommage au château d'Arcangues en 1974).

Bonnal était un homme de haute stature, à la santé pourtant fragile, qui dut mener de front plusieurs carrières de musicien : organiste, compositeur, chef d'orchestre, organisateur de concert, directeur d'école de musique, pour assurer la subsistance de sa très nombreuse famille. C'est en particulier ce qui l'a conduit à prendre un poste d'inspecteur de l'Enseignement musical pendant l'occupation, ce qui a contribué à dresser contre lui certaines personnalités. Il est certain qu'il aurait pu produire d'avantage d'œuvres s'il n'avait eu l'obligation de consacrer beaucoup de temps à ses activités de subsistance. Il n'hésitait pas

ainsi à courir d'une tribune à l'autre dans la matinée d'un même dimanche et à enchaîner les cours particuliers.

Né le 1^{er} juillet 1880 à Bordeaux, Ermend Bonnal a été éveillé très tôt à la musique par son père et par son professeur Gaston Sarreau qui lui a permis de donner un premier concert dès l'âge de 13 ans. Il raconte cela dans un article publié en 1939 par le *monde Musical* : « Il me faut remonter à ma petite enfance pour évoquer mes premières impressions musicales ». Passionné pour l'orgue grâce à son compatriote Charles Tournemire, il tient l'instrument de Saint-Pierre de Bordeaux à 15 ans, et entre au Conservatoire de Paris en 1897, premier nommé dans la classe de Charles de Bériot. Il étudie alors l'orgue avec Alexandre Guilmant (tout en recevant des leçons de Tournemire), puis la composition avec Gabriel Fauré ; il fut donc le condisciple de Barié, de Nadia Boulanger, ou encore Joseph Bonnet, autre compatriote, mais aussi de Ravel, Florent Schmitt et Paul Ladmirault. Sa bibliothèque musicale recélait les partitions dédicacées de la plupart de ces musiciens. Tournemire lui permet d'obtenir des postes de titulaire (Saint-Médard par exemple) et il le supplée pendant dix ans, ainsi qu'épisodiquement Widor à Saint-Sulpice ou Guilmant à la Trinité. En 1902, il partage avec Nadia Boulanger le second prix d'orgue au conservatoire, mais reçoit déjà compositeur pour orgue en 1903 le Prix Toledo pour sa *Petite Rapsodie sur un thème breton* op.6 et le deuxième Prix de la Société des compositeurs de musique pour son admirable *Paysage landais*. On qualifie immédiatement ces pages « d'impressionnistes », ce qui était nouveau à l'orgue, comme dans ses *Reflets solaires* op.17 (1905) qui « se proposent de dépeindre les jeux et rythmes du soleil dans les vitraux d'une rosace ». La *Fantaisie* (ou *rhapsodie*) *landaise pour piano et orchestre*, écrite en 1904-1905, est un coup de maître et fut souvent interprétée du vivant du compositeur. D'autres œuvres, plus classiques ne manquent pas de charme comme la *Petite pastorale* composée à Lausanne en 1908, le diptyque *Prière et choral* à la facture très franckiste, qui existe dans deux versions, ou encore *Allégresse* (*sortie*).

Si les *Reflets solaires* sont créés par Joseph Bonnet le dédicataire, d'autres pièces sont données par lui-même : il se produit beaucoup à l'orgue ou au piano (dans les concerts accompagnant le *Salon des Artistes français*). Pendant la première guerre mondiale, il est à Bordeaux où en 1915 il devient titulaire du bel orgue Merklin de la basilique Saint-Michel, mais se déplace beaucoup pour des concerts spirituels à travers le sud de la France, au profit de diverses causes. À partir de 1917, il participe régulièrement aux jurys des concours du Conservatoire de Paris. En 1919, il crée son *Noël landais*, dédié à l'organiste de Saint-Eugénie de Biarritz (autre Merklin), Jeanne Paris, amie de Marcel Dupré.

En 1920, il gagne le concours pour la chaire d'orgue du Conservatoire de Strasbourg, mais en est écarté sans doute pour d'incompréhensibles raisons religieuses. Il retrouve alors le Sud-Ouest et s'installe à Bayonne qui lui a

proposé la place de Directeur de son École de musique. C'est la période la mieux connue de son existence : il est un pédagogue remarqué, qui fonde d'ailleurs une école d'orgue privée dont certains élèves sont les dédicataires de ses compositions ; après quelques péripéties, il obtient le poste d'organiste titulaire du bel instrument Wenner de l'église Saint-André de Bayonne qu'en 1933 il fait restaurer, transformer légèrement et réharmoniser par Victor Gonzalez, car il souhaite interpréter le répertoire ancien (la clarinette du positif devient un cromorne...) ; il fonde les Concerts Rameau ; il se produit comme organiste, chef d'orchestre, musicien de chambre (il forme l'ensemble *La Quinte* qui se nomme sur certains programmes le *Quintette de Bordeaux* fondé à Paris en 1912, il donne des concerts avec André Navarra, Mme Manory-Maseillac ou le remarquable baryton Henri Etcheverry). Il s'installe à Ametcha, une belle villa du quartier du Polo-Beyris, qui devient un centre d'activité musicale et où il reçoit en particulier le poète Francis Jammes.

Toutes ces occupations ne l'empêchent pas de composer quelques œuvres importantes de la musique française de cette période. D'abord des pièces pour orgue récompensées par les jurys prestigieux des Amis de l'orgue : les *Paysages euskariens* (2^{ème} prix en 1930, le 1^{er} prix ayant été attribué au *Triptyque sur le Veni creator* de Maurice Duruflé) puis sa partition la plus extraordinaire sous un abord austère : la *Symphonie sur le répons de la Septuagésime « Media vita »* (1^{er} prix en 1932, créée dans l'enthousiasme par Duruflé). En musique de chambre, à côté de pièces intéressantes comme la romance *Après la tourmente* pour violon et piano (ou orgue !) dédiée à la reine Élisabeth de Belgique, *Sur le lac triste*, *Légende* pour violon et piano ou *Bosphore* pour violoncelle et piano, il faut surtout citer ses deux magnifiques *Quatuors à corde*. Le premier de 1929 fut joué par les Quatuor Læwenguth, Pelletier, Parrenin, Pro Arte, Roth. Le second de 1938 évoque le Pays basque dans ses contrastes. Son *Trio à cordes* créé par les frères Pasquier en 1935 (et immédiatement enregistré chez Pathé) possède un argument poétique de Pierre d'Arcangues pour ses trois mouvements « euskariens » : *Bidassoa*, *Navarra*, *Rapsodie du Sud*.

On ne saurait oublier ses nombreuses pièces pour piano, dont *Soir aux Abaïlles* (Bassin d'Arcachon) est la plus brillante. Beaucoup d'entre elles, comme dans l'œuvre de Tchaïkovsky ou de Stravinsky, sont à but pédagogique (*For my little friends*) ce qui n'est pas étonnant de la part d'un père de 9 enfants. Olivier Greif a introduit le thème très dynamique de *Monsieur le Sénéchal* dans son dernier quatuor à cordes. (n°4 « Ulysses »). Bonnal a composé évidemment de très intéressantes mélodies dans les *Chansons d'Agnoutine* en hommage aux paysages landais, et nombre de partitions pour ensembles vocaux, en général religieux. Il faudrait redécouvrir son *Adon Olam*, psaume hébraïque pour baryton, chœur et orchestre qui reçut le premier prix de la Société pour l'Avancement de la Musique dans les Synagogues de San Francisco (500 dollars), sa *Petite Suite basque* qui déboucha sur le projet d'un pittoresque *Ballet basque*

de 1938 dont les décors et costumes furent confiés au peintre Ramiro Arrué, ami du compositeur, mais qui ne fut pas donné à cause de la guerre.

Il reste aussi à faire connaître en France les *Poèmes franciscains*, sorte d'oratorio sur des poèmes de Francis Jammes, créé en 1926 à Bordeaux puis Bayonne, et en 1936 au Châtelet avec Paul Paray, ainsi que l'*Hymne au Vin de Bordeaux* pour chœur avec accompagnement d'orchestre d'harmonie qui obtint un premier prix en 1934 et fut créé par Gaston Poulet avec 300 exécutants, pages éclatantes, et encore la *Symphonie n°2 avec chœurs « Ave Imperator »*, issue d'un projet de film de Ferdinand Earle. Son *Quatuor avec piano* de 1944, sa dernière œuvre semble aujourd'hui perdue. À cette époque, il résidait à Paris et était titulaire de la prestigieuse tribune de Sainte-Clotilde, mais parcourait la France comme Inspecteur Général de l'Enseignement Musical tout comme Henri Büsser.

Si son maître révérend Charles Tournemire est mort tragiquement de noyade dans le Bassin d'Arcachon en 1939, Bonnal a succombé à une congestion cérébrale après un bain de mer à Mézos sur la Côte d'Argent, par une chaude journée d'août 1944, alors qu'il séjournait à Saint-Sever et travaillait avec Joseph Calvet et son quatuor.

Bonnal est le compositeur des émotions du Sud-Ouest, et il me semble que l'on peut parler pour ce régionalisme de musique néo-basco-landaise, comme dans les domaines de l'architecture de son époque : des œuvres modernes reposant sur le vocabulaire de la tradition. Ses compositions pour orgue montrent un sens étonnant de la création d'atmosphères par une écriture contrapuntique serrée, des harmonies subtiles et des registrations séduisantes. Rien de facile cependant dans cette inspiration, qui culmine certainement dans son *Premier quatuor à cordes*, heureusement redécouvert grâce à un enregistrement du Quatuor Debussy en 1999.

Dans l'actualité récente, il faut signaler que de nombreux interprètes se sont lancés à la redécouverte de ce corpus d'œuvres passionnant. Les *Poèmes franciscains* ont été donnés à plusieurs reprises en 2014 par Nicole Corti et le Chœur Britten dans leur version avec grand orchestre (une partition aux couleurs subtiles). Et en 2017, la *Fantaisie landaise opus 18 pour piano et orchestre*, une œuvre de jeunesse de type rapsodique que l'on croyait perdue, vient d'être publiée grâce au travail admirable du pianiste Jean-François Ballèvre, dans une version à deux pianos (éditions PianoCultureS), dont on espère la création dès cette année. Composée en 1904-1905, cette partition dont le manuscrit est impeccable, témoigne de son talent précoce, et note avec soin les chansons populaires qui l'ont inspirées, comme pour le premier thème, dont il est précisé qu'il est « *landais, chanté à Contis par Mr Calliot, résinier, sous le titre La mal mariée.* »

Biographie :

Etienne Rousseau-Plotto, historien, professeur et conférencier, est organiste titulaire de l'orgue de Saint-André de Bayonne et auteur de *Stravinsky à Biarritz* et de *Ravel, portraits basques* (rééditions 2016 par Atlantica).



Ronald Savkovic

Ronald Savkovic, né en 1975 à Rijeka en Croatie, vit à Bordeaux, désormais son port d'attache... Chorégraphe et « étoile de la danse », il a reçu une formation à l'École du Théâtre National de Rijeka en Croatie puis à l'Académie de Danse de Budapest. Il fut successivement danseur au Théâtre National de Slovénie à Maribor (dirigé par Tomaz Pandur) puis au Théâtre National de Croatie à Zagreb avant d'intégrer la plus grande compagnie de danse de Berlin comme « principal danseur », le German Staatsballet Berlin (StaatsOper Under den Linden).

Ronald Savkovic, qui s'inspire d'un répertoire tant classique que contemporain, a reçu de nombreux prix internationaux. À deux reprises, en 2006 et 2007, il fut lauréat de l'Académie des Arts de Croatie pour ses rôles dans les ballets *Don Quichotte* et *Giselle* et a obtenu un prix spécial à New York. Il cite *Shut up and dance*, *Transparente*, *Symphonie Sorrowful Songs* (Staatsballet Berlin), *Onegin* (créée par J. Cranko) et *Cinderella* de Prokofiev (Israeli Ballet Tel Aviv) comme ses travaux favoris. Parmi les « étoiles » qui inspirent son travail, on retiendra George Balanchine, Rudolf Noureev, Maurice Béjart, Kenneth MacMillan, Nacho Duato, Jiri Kylian, William Forsythe, Marguerite Donlon, Vladimir Malakhov, Boris Eifman, Pierre Lacotte, Patrice Bart...

Avec ces photographies de Ronald Savkovic, qui se passionne pour la nouvelle esthétique de la danse au XXI^e siècle, Phaéton a voulu mettre en scène les métamorphoses d'un visage qui, comme le corps du danseur sans cesse au travail, a pu se métamorphoser au fil des rôles incarnés...



Bordeaux
Valentina de La Rocca

Valentina La Rocca, née à New-York en 1954, est italienne. Après des études d'histoire de l'art à Rome, elle s'installe à Paris en 1975. Elle travaille de 1977 à 1981 dans l'atelier de gravure de Lagrange et Dorny à l'école des Beaux-Arts de Paris, ainsi que dans d'autres ateliers. Elle commence à graver à l'eau-forte en 1975. En 1977, un ami peintre lui offre une collection de cent outils anciens pour graver le bois. Elle participe à diverses manifestations de gravure de 1977 jusqu'en 1988, Elle a été exposée cette année -là par l'Estampe d'Aquitaine.

Marges



La Bataille de Denain

Q. Monvoisin

1835

Huile sur toile, 462 x 545 cm, Musée des Beaux-Arts de Bordeaux.

Reproduction d'une carte postale d'époque, propriété de C. Dujour-Bosquet.

Charles Dujour-Bosquet (ou Carles Diaz, cf. biographie complète des correspondants de Phaéton), Docteur en histoire de l'art est chercheur dans le domaine des arts et de l'historiographie du XIX^e siècle (institutions et transferts : Europe - Amériques). Il traite plus spécifiquement des questions de la géographie de l'art et de la périodisation. Actuellement, il rédige les catalogues raisonnés des peintres Raymond-Auguste Monvoisin (1791-1870) et Joseph Saint-Germier (1860-1925).

Le bordelais Raymond-Auguste Monvoisin et le portrait académique en Amérique du Sud

Charles Dujour-Bosquet

L'œuvre du peintre bordelais Raymond-Auguste Monvoisin dit Quinsac-Monvoisin (1790-1870) a offert un des chapitres les plus riches dans l'histoire des relations culturelles entre la France et l'Amérique du Sud, bien qu'il demeure aujourd'hui encore assez méconnu, comme le souligne E. Benezit : « On ignore les travaux qu'il a dû exécuter pendant les dix années qu'il a passées à l'étranger, on sait seulement qu'il a organisé une école de peinture au Pérou, et qu'au Chili une galerie porte son nom. »¹.

Si l'on mesure la méconnaissance d'un artiste à son absence dans les dictionnaires, et les autres publications, Quinsac-Monvoisin en est un exemple indéniable. À l'heure actuelle, il n'existe aucune monographie ni étude en Europe portant sur l'œuvre de ce peintre, et la rare bibliographie qui lui a été consacrée en langue espagnole se compose de notes biographiques succinctes, d'anecdotes et de notices souvent erronées comme celles recopiées par des historiens ayant survolé son œuvre. Même cumulées, les notices se révèlent lacunaires.

L'objectif de cet article est donc de redonner une visibilité à un peintre aujourd'hui encore méconnu du grand public, mais qui a pu néanmoins marquer de manière déterminante son époque et faire impression sur ses contemporains. En effet, cet artiste-peintre bordelais s'est imposé comme le portraitiste des élites et de l'aristocratie des nouvelles républiques sud-américaines à la moitié du XIX^e siècle. Travailleur acharné, il a peint plus de 600 portraits au cours de sa longue carrière, faisant de lui le témoin d'une époque et d'un style de vie d'une société qui regardait et imitait avec engouement la culture parisienne.

De l'atelier de Pierre Lacour au grand Prix de Rome

Monvoisin est né le 31 mai 1790 à Quinsac, et a été baptisé le 1^{er} juin à l'église

1 Informations inexactes : Monvoisin n'a fondé aucune école au Pérou, il a seulement ouvert un atelier à Lima dans lequel il ne dispensaient pas de cours ; Aucune galerie ne porte son nom au Chili, il n'existe que quelques rues à son souvenir.

E. Benezit. *Dictionnaire de Peintres, sculpteurs, Dessinateurs et Graveurs*. 1996, t. VI, p. 198.

Sainte-Eulalie de Bordeaux². Fils de Jacques Monvoisin et de Marie-Julie Labadie, par volonté paternelle, il a été orienté vers la carrière militaire, mais il décida à l'âge de 22 ans de se dédier pleinement à la peinture. Il rentra ainsi à l'École des Beaux-Arts de Bordeaux sous la tutelle du peintre et professeur de dessin Pierre Lacour (1745-1814). Son lien avec Lacour lui a permis de travailler, entre 1812/15, sur des commandes privées dédiées aux églises de Notre-Dame de Bordeaux, de Saint-Martin, de Saint-Sulpice-et-Cameyrac et de Saint-Roch de Blanquefort.

En 1815, au cours des Cent-jours, Marie Thérèse Charlotte de France (1778-1851) se trouvait à Bordeaux. Elle tentait d'organiser la résistance contre Napoléon alors que le roi s'était réfugié à Gand, en Belgique. La princesse était revenue en France à l'occasion de la Restauration, en 1814, et elle défendait fermement les principes de la monarchie, car elle était proche des idées conservatrices de son beau-père le comte d'Artois. À l'âge de 36 ans, avant de s'embarquer pour l'Angleterre, elle avait posé pour ce Monvoisin, un jeune peintre issu de la noble famille girondine Quinsac-Cailleu. Ce portrait de la fille de Louis XVI était la première œuvre importante qui allait permettre à Monvoisin de connaître un début de renommée, et de profiter de la sympathie de la haute société bordelaise. Il partit à Paris où il poursuivit sa carrière de peintre³. Le 9 mars 1816, il rentra à l'École de Beaux-Arts de Paris et commença ainsi sa période de formation avec le peintre néo-classique Pierre-Narcisse Guérin (1774-1833). À ce propos, l'historien chilien Pereira Salas signale : « Il a été difficile pour ce jeune provincial, défavorisé par son fort accent gascon et son air méridional, de se faire entendre auprès de la raffinée autorité académique. Sa persévérance étant infatigable, cette volonté lui a ouvert enfin les portes de l'École des Beaux-Arts, en mars 1816. De manière timide, il rentra alors à l'atelier de Charles Guérin (sic), le disciple de David. À ce moment-là, Monvoisin avait 26 ans, le courage et la psychologie de la gloire villageoise, une confiance absolue en lui-même et une extraordinaire vitalité. »⁴

² Dans la majorité des biographies et même dans les fichiers du catalogue du Musée des Beaux-Arts de Bordeaux concernant l'artiste Monvoisin, il est appelé « Raymond-Auguste Quinsac Monvoisin » ou bien « Raymond Quinsac », ce qui entraîne des confusions car on pourrait le lier erronément à la famille du peintre Paul-François Quinsac (1858-1932), un peintre de sujets mythologiques, allégoriques, ancien l'élève de J.L. Gérôme avec qui il n'a aucun lien familial.

³ « *Bergeret, Léon Pallière, Pallière l'Ainé, Alaux le Romain, Alaux l'Ainé, Ballat, Quinsac-Monvoisin, Brascassat, Cassies, Gué, Collin Mialhe, Burgade, Gintrac, tous sortis de l'École de dessin et de peinture de cette ville (Bordeaux), formés ensuite par les grands maîtres morts et vivants, ont honoré et honorent encore leur ville natale par leurs travaux d'un mérite plus ou moins supérieur mais toujours avoués par les règles sévères de l'antique et le goût le plus pur (...)* ». S/a. *Le Mémorial Bordelais*. Samedi 13 octobre 1832. Archives du Musée des Beaux-Arts de Bordeaux.

⁴ Eugenio Pereira Salas. « *La existencia romantica de un artista neoclásico.* », *Monvoisin*. Instituto de Extension de Artes Plasticas de la Universidad de Chile, Universitaria, 1955. p. 42-43. (trad. de l'auteur).

Quatre ans plus tard, en 1820, il obtint le deuxième prix de Rome avec le tableau Achille demandant à Nestor le prix de la sagesse aux Jeux olympiens. C'est alors grâce au mérite de ses œuvres que l'Académie demanda au gouvernement français, en 1822, d'accorder à Monvoisin une prolongation exceptionnelle de trois ans de sa pension à la Villa Médicis à Rome⁵. Cette année-là, le peintre remporta le premier grand prix d'honneur avec le tableau Oreste et Pylade. Jean-Pierre Blancpain écrit : « Dès lors, il accumule avec régularité prix d'honneurs et lots de consolation : mentions, médailles, palmes, diplômes et décorations jalonnent une carrière honorable et sanctionnent l'exécution appliquée et convenable de scènes historiques en tous genres et de portraits officiels. Sa seule hardiesse ? L'éclectisme des sujets qui associent prudemment la couleur à la ligne. Du genre troubadour aux visions épiques, de paysages paisibles en naufrages éperdus, de l'Antiquité héroïque et pompéienne à l'exotisme et à l'orientalisme colorée, rien n'effraie son pinceau. »⁶

Neuf ans plus tard, en 1831, sa carrière fut récompensée, par l'Académie de Paris, d'une médaille de première classe. Entre temps, Monvoisin avait peint un Portrait du roi Louis XVIII (1820) pour la Cour Royale du château d'Aix-en-Provence, et plusieurs autres commandes parmi lesquelles on trouve celle représentant Telemachus et Eucharis⁷ (1824, probablement à la demande de Louis-Philippe I^{er}), le Portrait des Diplomates chiliens Mariano Egaña et José Manuel Ramirez Rosales, et aussi les envois destinés aux Salons de Paris : Jésus-Christ guérissant un possédé (1819, en dépôt à l'abbatiale Saint-Croix de Bordeaux, non exposé) ; L'exaltation de Sixte-Quinte (1831, location inconnue) ; Saint-Gilles découvert dans sa retraite par le roi des Goths (église Saint-Leu de Paris) ; Philippe duc d'Orléans prend possession du palais royal ; Les derniers moments de Charles IX (1835, Musée de Montpellier) ; Les derniers moments du poète Gilbert (Musée de Nancy) ; La naissance de la Vierge (église Notre-

5 La séance publique du 6 octobre 1821 de l'Académie Royale des Beaux-Arts, par rapport au Grand Prix de peinture signalait : « (...) *L'Académie ayant regretté de n'avoir pas un autre premier grand prix à décerner au tableau de M. Pierre-Raymond-Jacques Monvoisin, natif de Bordeaux, élève de M. Guérin, âgé de vingt-sept ans, qui a déjà obtenu un second prix, et a, deux années de suite, manqué de peu de voix le premier ; Son Excellence le Ministre secrétaire d'État de l'intérieur en ayant informé le Roi, Sa Majesté a bien voulu accorder à M. Monvoisin une somme de cent louis, pendant chacune des trois années 1822, 1823, 1824, à titre de gratification, pour remplir le vœux que l'Académie avait exprimé en faveur de ce jeune artiste.* » *Archives des découvertes et des inventions nouvelles : faites dans les sciences, les arts et les manufactures, tant en France que dans les pays étrangers pendant l'année 1821* (...). Treuttel et Würtz, 1822. Paris. p. 522.

6 Jean-Pierre Blancpain. *Le Chili et la France: XVIII^e-XX^e siècles*. L'Harmattan, 1999, Paris. Pp 94-95.

7 Cet huile sur carton (99 x 116 cm) se trouve actuellement dans la collection de l'institut d'Arts de Minneapolis suite au don de monsieur Andrew A. Lynn.

Dame de Lorette à Paris) ; Bergère Soninaise ; La séance du 9 Thermidor⁸ (1836, Musée des Beaux-Arts du Chili, en dépôt au Sénat de Valparaiso depuis 1992) ; un Jeune pâtre romain endormi (Museum of San Francisco) ; L'escarpolette (Musée du Louvre, commande pour le Musée de Luxembourg) ; et finalement la toile controversée de La Bataille de Denain (commandée le 5 juillet 1834, pour la somme de 12.000 francs, exposée au Salon de 1836, et actuellement en dépôt au Musée des Beaux-Arts de Bordeaux).

La polémique Bataille de Denain et le départ pour l'Amérique du Sud

La Bataille de Denain est sans aucun doute le tableau qui a marqué le destin professionnel de l'artiste. Il fut conçu pour la galerie des batailles du château de Versailles, mais il n'a jamais rejoint sa destination. Le secrétaire général des musées royaux, Alphonse de Cailleux (1788-1876), devenu en 1836 directeur adjoint du musée du Louvre, auprès de Louis-Philippe Ier, demande à Monvoisin, à plusieurs reprises, de modifier quelques aspects de la composition de ce tableau. L'animosité, d'une part et d'autre, attira à Monvoisin l'hostilité et une critique négative à l'égard de son œuvre : « Monsieur Monvoisin qui avait traité dans les proportions de l'histoire une anecdote digne tout au plus d'une aquarelle, ne comprit pas toute la grandeur du sujet qui lui était proposé (...) Cependant, monsieur Monvoisin, sans avoir mérité La Bataille de Denain, pouvait justifier la faveur qui lui était accordée, renoncer à ses vieilles habitudes, se renouveler par un effort violent, et faire, sinon un tableau excellent, car une pareille tâche est au-dessus de ses forces, du moins un tableau raisonnable »⁹ D'après Vicente Grez, dans le catalogue des Beaux-arts du pavillon chilien à l'Exposition universelle de Paris en 1889 : « l'antipathie que Monvoisin avait inspiré à ses confrères le poursuivit dans le monde de la critique et des lettres. Ainsi Gustave Planche, dans ses études sur le Salon de 1836, à propos de la Bataille de Denain dit à peu près ceci : « nous savions que nous ne pouvions espérer grand chose du talent

8 Le Musée Historique de la Révolution Française de Vizilles possède une version en grisaille de cet œuvre. Selon Pascal Dupuy : « *L'œuvre joue adroitement sur les différents sentiments que l'Incorruptible pouvait susciter depuis la Révolution (fascination/répulsion, juste/tyran) tout en brossant paradoxalement un tableau assez réaliste, mais complètement imaginaire, du déroulement de la séance du 9 thermidor.* Son interprétation du tableau signale que *Sous la monarchie de Juillet, les scènes révolutionnaires restent des sujets prisés par les artistes mais étroitement surveillés par les autorités politiques. Monvoisin, qui avait déjà connu des ennuis avec l'administration, vit sa Séance du 9 Thermidor retirée du Salon de 1837, probablement en raison de son parti pris un peu trop favorable à Robespierre et de sa représentation plutôt négative des représentants de la nation. Déçu, l'artiste quitta la France pour l'Amérique du Sud où se trouve encore de nos jours le tableau.* » Pascal Dupuy. *La Séance du 9 Thermidor*. Analyse de l'image et interprétation. Disponible en version électronique : <http://www.histoire-image.org/site/œuvre/analyse.php?i=382&d=1&a=335>

9 Planche, Gustave. Études sur l'École Française (1831-1852) : Peinture et sculpture, vol I. Michel Lévy frères, 1855, Paris. pp. 341.42.

de Monvoisin, mais nous croyions avoir eu au moins le droit à trouver en face de nous un tableau censé ». D'autre part, le titre du roman satyrique de Paul de Kock, *Mon Voisin Raymond*, n'est autre qu'un jeu de mots piquant fait sur le nom de l'artiste. »¹⁰ Il est évident que sur ce dernier point, Vicente Grez induit une lecture erronée qui ne fait que creuser dans l'anecdotique¹¹. En revanche, les propos d'E. Féret se présentent plus nuancés : « Ayant refusé de modifier son tableau, il s'aliéna les bonnes grâces de monsieur Alphonse vicomte de Cailleux, le directeur général des musées sous le règne de Louis-Philippe. Porté sept fois pour la décoration, sept fois cette proposition fut rejetée. Enfin fatigué d'une telle lutte, découragé de tant d'injustices, Monvoisin partit pour Valparaiso en 1842, emportant 18 de ses plus belles compositions. Aussitôt son départ, l'administration retira du Musée du Luxembourg les tableaux qu'il y avaient, et les envoya dans les dépôts de l'État ; ainsi il est arrivé que la génération actuelle ne connaît aucune des principales œuvres de Monvoisin »¹²

C'est donc indiscutablement à la suite de cet incident que l'idée d'un voyage au Chili prit forme dans les projets de l'artiste. La majorité des bibliographies concernant Monvoisin, soutiennent que le peintre est parti au Chili après avoir signé un contrat pour la fondation d'une Académie des Beaux-Arts à Santiago. Cependant, grâce à la correspondance entre le peintre et le diplomate Francisco Javier Pérez Rosales, consul du Chili à Paris, nous pouvons constater que Monvoisin n'a jamais signé un contrat auprès de l'État chilien. Ce voyage, répondait plutôt à une motivation personnelle de l'artiste. Sur cette base, les raisons qui l'ont poussé à partir en Amérique auraient été, entre autres, le sentiment de frustration issu des conflits avec le directeur général des musées, un certain malaise parisien et aussi les déboires dans son mariage avec l'artiste italienne Domenica Festa¹³, dite Dominique Monvoisin.

10 Vicente Grez. *Les Beaux-Arts au Chili. Exposition Universelle de Paris, section chilienne*. A. Roger et F. Chernoviz, 1889, Paris. p. 18.

11 Ce roman de mœurs populaires en 4 volumes fut publié 14 années auparavant, en 1822, et ne fait aucune allusion à la figure du peintre. Il met en scène des personnages grotesques correspondant à des types issus de la comédie moliéresque. Le personnage de Raymond « fâcheux, bavard et mythomane » ne garde aucun lien réel ni symbolique avec l'artiste bordelais.

12 E. Féret. *Statistique Générale du Département de la Gironde*, t. III, Première partie, Biographie, Bordeaux-Paris, 1889, p. 469.

13 Le mariage entre Monvoisin et Domenica Festa (1805/7-1881), peintre miniaturiste, fille cadette du peintre Felice Festa (1763/64-?) eut lieu à Rome, le 5 mars 1825 à l'église de San Luigi dei francesi à Rome. Le contrat notarial a été signé 9 jours plus tard, le 14 mars.

Après la mort du peintre, Dominique Monvoisin a légué à l'École des Beaux-Arts de Bordeaux 800 Francs de rente pour fonder deux prix annuels de 400 Francs, peinture et musique, et aux Musée d'Angers et de Bordeaux divers tableaux et œuvres d'art, peints par son mari ou par elle et acceptés par le Maire de Bordeaux le, 25 novembre 1881, sur un rapport de Monsieur Dumilatre dans lequel nous lisons : « *L'ensemble de l'œuvre de Madame Monvoisin se recommande tant dans la distinction du dessin, sa correction, son ampleur même, que par un style sévère et châtié.* » Ibid. p. 469.

Ses relations avec les diplomates chiliens ont fait entrevoir au peintre la possibilité d'exploiter un nouveau réseau de clientèle. Le bordelais était conscient que la classe aisée chilienne cherchait à adhérer à l'esthétique française, s'appropriant de cette influence du « bon goût », un parfait contraire à l'influence de la culture ibérique : la culture espagnole représentait ce qu'il fallait masquer, voire effacer. Elle représentait l'obscurantisme de la période coloniale, la subordination, la persistance d'un art religieux, d'un art anonyme, rustique, d'un art de guildes, consacré notamment à la propagation du dogme. La France inspirait alors une profonde admiration et, comme souvent l'admiration entraîne l'imitation, de manière consciente ou pas, la société chilienne adoptait ses références culturelles, ses coutumes, comme faisant partie de sa vie quotidienne. Tout au long du siècle, l'admiration pour le modèle français prit place dans tous les aspects de la vie sociale, surprenant même ceux qui, de passage au Chili, étaient originaires de France. Ainsi l'a décrit, quelques décennies plus tard, en 1894, un des fils du président Carnot qui, en visite au Chili, se rendait à une réception chez les Antunez Cazotte, une famille qu'il avait connue à Paris : « Si d'une fête parisienne, je m'étais déplacé ici avec les yeux fermés, j'aurais pu jurer que je me trouvais encore dans cette fête-là (...) J'ai déjà vu dans d'autres villes de l'Amérique le même luxe du mobilier, de la décoration, mais dans aucune ville j'ai trouvé cette suprême élégance des figures et des vêtements, cette étrange harmonie entre la grâce et la droiture d'esprit. »¹⁴

L'artiste bordelais avait bien compris le besoin de cette nouvelle société en voie de reconfiguration et de légitimation d'une identité. Il savait, ou du moins, il supposait, que son statut de peintre français, ses importants portraits de la noblesse, son prix de Rome et sa décoration de Chevalier de la légion d'honneur (1839) lui ouvriraient le chemin pour proposer ses services de portraitiste aux grands propriétaires terriens du Chili. Il savait que cet exil volontaire pouvait lui rapporter autant de bénéfices et renommé que les institutions et la clientèle européenne. Il n'a pas eu crainte de perdre la reconnaissance parisienne et sa place au sein de l'Académie. Il était sûrement persuadé du rôle fondateur qu'il pouvait jouer dans un contexte où il fallait tout construire, mettre au goût du jour en matière artistique. Selon G. Feliú Cruz : « Ces relations avec les Chiliens de la haute classe sociale, les membres de l'aristocratie comme les Palazuelos, les Borgoño, les Rosales, ainsi que le contact avec les fonctionnaires incorporés à la diplomatie en raison de leur intelligence et patriotisme, ont donné à Monvoisin une claire idée du milieu social dans lequel il devait se déplacer. »¹⁵

14 En : Benjamin Vicuña Subercaseaux. *Un País Nuevo (Cartas sobre Chile)*. Paris, 1903, Imp. André Eymécoud, pp. 272-273. (trad. de l'auteur)

15 Guillermo Feliú Cruz. « *La sociedad chilena que conoció Monvoisin.* », *Monvoisin*, op.cit. p. 14. (trad. de l'auteur).

Étant donné toutes ces conditions propices, et se sachant peintre de première catégorie, porteur d'une grande ambition et d'un caractère romantique assumé, Monvoisin décida de quitter la France. Dans une lettre signée à Paris le 25 mars 1842, il s'adressa en ces termes au consul chilien : « (...) J'ai pleine confiance que je ferai naître, sans doute, un goût inconnu, dans un pays vierge. Votre patrie sera aussi la mienne. J'emporte avec moi une collection de mes œuvres qui ont obtenu ici un grand succès. Très fier de la réputation que j'ai acquise en Europe, j'espère qu'un jour, mon nom sera évoqué avec fierté au Chili et que vos compatriotes pourront le prononcer avec reconnaissance. »¹⁶

Quelques jours plus tard, en avril 1842, le consul Rosales lui délivrait plusieurs lettres de créance afin d'assurer au peintre un bon début dans ses démarches : « Vous trouverez à l'intérieur de cet enveloppe, plusieurs lettres de recommandation pour les personnes les plus réputées du Chili. Eux, comme tous mes compatriotes, sauront apprécier votre talent et en toute hâte vous témoigneront toute l'affection qu'il faut pour un étranger distingué qui vient chercher parmi nous une nouvelle patrie. »¹⁷

Parmi les lettres rédigées par le diplomate chilien, il y avait une singulièrement importante, adressée au président de la République, Manuel Bulnes, à qui le consul suggérait de prendre en compte la notoriété de cet artiste pour les projets du gouvernement en matière artistique : « Monsieur Monvoisin, que j'ai l'honneur de connaître depuis plus de 15 ans (c'est à dire, depuis 1827), réunit largement tous les réquisits que l'on peut souhaiter pour mener au bout les idées que vous m'avez proposées, celles de la création au Chili d'une École d'arts et métiers et une autre de peinture. Après lui avoir donné des renseignements généraux sur le climat du Chili, et surtout sur les avantages particuliers qu'il pourrait obtenir dans son art en peignant des portraits et éventuellement quelques œuvres de dévotion, je lui ai promis de vous écrire afin de vous le recommander personnellement. Cela, afin que vous lui confiez l'exécution de ces peintures que doit faire le gouvernement national pour perpétuer la mémoire de quelques citoyens distingués, celle des événements martiaux les plus mémorables de notre histoire ou encore que vous puissiez le placer à la direction d'une école gratuite de dessin à établir à Santiago. »¹⁸

Dans cette lettre, Francisco Javier Rosales a mis en évidence le statut professionnel de l'artiste tout en valorisant sa formation académique, son statut de peintre reconnu, son talent et sa volonté pour quitter le milieu parisien afin d'aller peindre les Chiliens : « (...) Il garde sa renommée intacte comme un des

16 Eugenio Pereira Salas. op. Cit. 46-47.

17 Guillermo Feliú Cruz. op.cit. p.15.

18 Op.cit. p. 15.

premiers peintres de France. Il ne manque pas de moyens pour se procurer dans le Chili un séjour à l'aise, confortable. Ceci est, peut-être, une garantie aux yeux du gouvernement devant l'arrivée de cet homme, à qui on ne peut pas donner le titre d'aventurier. »¹⁹

L'observation du consul chilien permet de voir le rapport qu'il cherchait à établir entre le peintre bordelais et la haute société chilienne. La spécificité et le statut professionnel conférés au peintre lui accordaient une légitimité suffisante à faire valoir sa condition d'intellectuel académique. En fait, Rosales cherchait à mettre en évidence les moyens financiers, la reconnaissance sociale et la bienveillance de la critique envers l'art de Monvoisin, ce qui par ricochet était une revendication que le définissait comme un véritable et insigne peintre professionnel au sens moderne du terme.

Cette évocation envers la mise en relief de l'académisme est une tentative éclairée d'interrogation et d'ouverture pour un dialogue concernant la position de l'artiste et le rôle qu'il devait jouer dans la constitution et l'évolution de la société. En cela, et en éclairé, Monvoisin représentait donc un authentique vecteur de changement : il était appelé à mener la transformation esthétique des représentations de l'élite du pays. Ceci permet d'établir, indéniablement, un avant et un après dans la praxis de la peinture locale, notamment dans celle du portrait.

Monvoisin s'est embarqué pour Valparaiso en mai 1842, au Havre, après avoir rédigé un testament, daté à Paris le 28 février de cette année-là. L'historien Pereira Salas a écrit : « Le voyage au Chili était l'évasion romantique à la mode parmi tous les artistes de l'époque. Monvoisin rejoint le merveilleux voyage de Delacroix en Afrique du Nord ; l'aventure d'Horace Vernet à la cour de Russie ; la période espagnole de Prosper Mérimée et de Théophile Gauthier. Pendant ce temps, J. M. Rugendas était déjà parti pour l'Amérique et se distrait parmi les vachers de la région du Maule. Si Monvoisin voulait partir, le destin lui avait montré le chemin vers sa terre promise : le Chili. En Italie, il avait peint le portrait de José Manuel Ramírez Rosales tandis que dans son atelier, à Paris, il avait accueilli José Manuel Borgoño et Santiago Rosales, comme disciples, les premiers artistes chiliens boursiers en France. Il était proche du cercle intellectuel de la délégation chilienne, depuis l'époque de Mariano Egaña. »²⁰

On ignore si c'est suite à des problèmes techniques ou aux conditions météorologiques que, près du Cap-Horn, le navire s'est vu obligé de faire demi-

19 Eugenio Pereira Salas. op. Cit. p. 47.

20 Ibid. p.46-47.

tour et de revenir au port de Montevideo. Monvoisin décide de continuer son voyage par voie terrestre et se dirige ainsi vers Buenos Aires, ville où il allait rester trois mois.

De ce bref séjour dans la capitale argentine, on connaît quelques œuvres dont notamment le portrait du Président Juan Manuel de Rosas (hst, 100 x 80 cm, Museo nacional de Bellas Artes de Buenos-Aires). Il fréquente les salons organisés par les époux Faustino Lezica et Florencia Thompson. Le 29 novembre, il obtint à Buenos Aires un nouveau visa lui permettant d'aller au Chili. Le 12 janvier 1843, il quittait Mendoza pour le Chili, il arrivait le 23 du même mois à la frontière, au poste douanier de Santa Rosa, il était finalement à Santiago le 27 janvier.

Dès son arrivée, il s'installa à Santiago et ouvrit un atelier. Il ne maîtrisa pas l'espagnol, mais il se débrouilla avec un salmigondis de gascon, français et italien. Il proposait des portraits et aussi des cours de dessin et peinture. Son atelier devint rapidement un véritable foyer de création artistique et un point de référence obligé de la vie culturelle de la capitale. Des cours destinés aux élèves furent mis en place par l'artiste lui-même qui compta sur le soutien des peintres José Luis Borgoño et Gregorio Torres. Le peintre Francisco Javier Mandiola Campos (1820-1900) a commencé sa formation dans cet atelier. Il s'inscrit comme l'un des pionniers de la peinture de genre.

Le 4 mars 1843, au siège de l'ancienne université de San Felipe, Monvoisin inaugura la première exposition de peinture organisée au Chili. La veille, le 3 mars, un article de presse avait été publié par Domingo Faustino Sarmiento (1811-1888) et se consacrait à l'exposition du bordelais, sous le titre de « Pinturas de Monvoisin ». Cette exposition était composée d'œuvres que l'artiste avait emportées de France : La dernière nuit des Girondins (1832), Charlotte Corday en prison (1832) ; Ali-Pacha Tepeleninki, le Vizir de Janina et Vasiliki²¹ ; les portraits de Blanche de Beaulieu, Jeanne d'Arc, Aristomène, roi de Messénie ; son célèbre tableau d'histoire Session du 9 Thermidor ; Éloïse dans le tombeau d'Abélard ; et quelques peintures approchant de la peinture de genre comme par exemple : Un mendiant espagnol ; Enfant parisien pêchant ; Une messe catholique. Une partie considérable des tableaux fut achetée par la famille Cousiño-Goyenechea et demeure actuellement en dépôt au Palais Cousiño, propriété de la ville de Santiago.

21 Ce tableau, auparavant exposé à Paris, avait inspiré Prosper Poitevin (1810-1884) qui dédie un poème à Mr. Monvoisin en 1833 (Ali-Pacha et Vasiliki. Poème, dédié à M. R. Q. Monvoisin. Alexandre Mesnier Ed., 1833, Paris).

Du modèle figé à l'émotion « en dehors du cadre »

Au vu de sa production, durant les plus de onze années que Monvoisin passa au Chili, ayant réalisé plus de 500 portraits, il est possible d'établir deux périodes bien définies en raison du style : une première qui va de 1843 à 1845. Ce sont les premières années de Monvoisin au Chili, l'influence principale étant le néo-classicisme, avec quelques rares touches de romantisme perceptibles par ses allusions littéraires. Dans ce premier temps, Monvoisin peignait avec un réalisme descriptif, de composition stricte et mathématique, parfois hiératique, qui n'approfondissait pas vraiment les traits psychologiques des personnages, souvent inexpressifs, les visages à l'air absorbé, sur des formats principalement à mi-corps où les personnages, notamment les femmes, sont souvent présentés assis. Ces portraits utilisent une palette sobre, des couleurs subtiles et des formes harmonieuses. Cette restriction trouve incontestablement sa légitimation dans la prééminence du descriptif. De cette période sont datés les portraits du Président Manuel Bulnes en tenue de parade (Musée Historique de Santiago), de Madame Enriqueta Pinto de Bulnes, de José Miguel Infante, du recteur de l'Université du Chili, Andrés Bello (coll. Présidence de la République), de Madame Isidora Zegers, le portrait en pied de Don José Miguel Infante (1844, Musée Historique de Santiago), le portrait du colonel Manuel Tomas Tocornal, celui de Doña Carmen Alcalde Velasco de Cazzotte (1843), ou encore ceux de Doña Luisa Gomez de Reyes (1844) et Doña Milagros M. de Sanchez, parmi bien d'autres. Ces œuvres, sous l'influence formelle et déterminante du classicisme, mettaient en valeur la prospérité de leurs commanditaires par la richesse de leurs vêtements, en conformité avec les règles somptuaires en vigueur à l'époque. L'effet recherché est essentiellement de présentation, aussi ressemblante et détaillée que possible ; de créer une illusion de présence, de pose et de posture, d'imitation, sans pour autant impliquer un retentissement émotionnel, d'attitude ou de caractère. Il faut souligner que dans ces portraits, le paysage n'acquiert aucune profondeur ni transcendance ; il est toujours subordonné à la scène servant de décor. Il demeure un sujet secondaire, sans autre rôle que celui de la scénographie.

La deuxième période est celle qui va de 1848 à 1857. Le romantisme avait alors atteint une résonance majeure dans son œuvre, et se manifestait désormais avec splendeur. Le peintre parvenait enfin à saisir dans l'esprit de cette société une émotion liée à la personnalité et une vivacité des caractères permettant de cerner l'identité des commanditaires. Il s'attache à rendre la singularité des individus, à développer la richesse expressive des visages tout en s'efforçant de refléter une vie intérieure qui raconte, à sa manière, une existence, une particularité. C'est l'époque la plus productive de l'artiste où se manifestent des expressions et de la profondeur, les visages devenant en majorité, pâles, émotifs, parfois contrariés. L'expressivité s'impose sur la description formelle d'un portrait jusqu'ici plus ou

moins inanimé. C'est à partir de ce moment-là, avec cette révélation romantique que Monvoisin s'exprima dans un éventail d'expressions introspectives, subjectives, remarquablement sensibles, percevables et intuitives ; il se s'approcha du sublime, très distinct dans les portraits de Don Rafael Maroto et sa nièce Margarita (1853, Musée Historique de Santiago), de Doña Emilia Herrera de Toro (Musée Del Carmen de Maipú), de Don Rafael García de la Huerta et son neveu (1853, Pinacothèque de l'Université de Concepción). Il y a également quelques œuvres inspirées naturellement des sujets romantiques tels que : *El baño de las ninfas* (1861, Musée National des Beaux-Arts de Santiago), *Santa Cecilia* (1857, Pinacothèque de l'Université de Concepción), *El Naufragio del Joven Daniel* (1859, Musée O'Higginiano de Talca).

Dorénavant, les arrière-plans des portraits ont acquis une véritable valeur par rapport à ceux de la première période qui se présentaient presque inaperçus et sans aucune importance. On voit les détails des styles Restauration et Louis-Philippe dans la description du mobilier, des horloges, des orfèvreries, des bronzes, des tabletteries, des porcelaines, des rideaux et des tapisseries, le tout englobé dans un décor fastueux, loin de la sombre austérité de l'ancienne maison coloniale. La riche description des ornements, et des moindres détails, nous apportent des informations importantes pour comprendre les mœurs de cette époque où les modèles sont partagés entre le souci de leur confort et le désir de se donner des airs de noblesse : la tenue des messieurs était souvent composée d'un frac très élégant, serré au corps. La coiffure, par exemple, semblait être inspirée de celle du roi George III d'Angleterre. Si, pour les dames, le canon esthétique de la mode venait de France, pour les hommes, la tendance à porter des vêtements raffinés et admirablement coupés, ornés de cravates minutieusement nouées, était l'influence perceptible de la mode mise en vogue en Angleterre par George Bryan Brummell, considéré comme l'initiateur du costume de l'homme moderne.

Au sujet de l'évolution de la peinture de Monvoisin, G.Feliu Cruz s'exprimait ainsi : « Sa palette n'a pas desservi les dames. En revanche, bien souvent, les messieurs étaient mesurés et pesé à la valeur des onces d'argent. À en juger par les physionomies des jeunes filles, des épouses, des mères, des grandes-mères, et par tous les ornements qui accompagnent la représentation de ces images, nous pouvons distinguer ici les deux époques du séjour de Monvoisin au Chili : entre 1843 et 1845, les femmes gardent la placidité d'un milieu cultivé, mais primitif. Le romantisme ne leur avait pas encore donné les traits langoureux, cernés et pales. Mais entre 1848 et 1855, la simplicité des habits est devenue surchargée ; les yeux semblent humides, le visage est éburné, la totalité du portrait a été modifiée. »²²

22 Guillermo Feliú Cruz. op.cit.p. 10.

Entre ces deux périodes, Monvoisin a effectué plusieurs voyages. En 1845, il a séjourné au Pérou. À Lima il ouvrit un atelier chez les Lisson et peint le portrait du président de la République, le Mariscal Ramón Castilla y Marquezado. De retour au Chili, en 1847, le peintre décida d'acheter à monsieur Auguste Picollet d'Hermillon, le consul général de Sardaigne à Valparaiso, son domaine de Los Molles, à Marga-Marga, près de la côte Pacifique. Le contrat d'achat-vente fut signé à Valparaiso, le 11 février 1847. Le portraitiste fixa alors sa résidence et son atelier dans cette demeure. Deux mois plus tard, il s'embarqua pour Paris. Arrivé en août, il proposa à son épouse, Dominique Monvoisin, de l'accompagner au Chili mais elle refusa. Il retourna en Amérique du Sud, quelques jours plus tard, accompagné de son neveu Gaston, à bord du navire français Le Vaillant. Le 15 octobre, il arriva à Rio de Janeiro, où il loua une maison au 53 rue de Ouvidor. Avec l'aide de son assistante, la jeune peintre Clara Filleul (1822-1888), ils peignirent le portrait de l'empereur Pierre II et son épouse, Marie-Thérèse des Deux-Siciles (huile sur toile, collection du Museu-Instituto Cultural Banco Santos, Rio de Janeiro). Le travail de Monvoisin auprès de la cour impériale lui a valu la médaille de chevalier de l'Ordem do Cruzeiro, le 17 janvier 1848. Quelques jours plus tard, ils partirent pour le Chili afin de rejoindre l'hacienda de Los Molles.

Cette année-là, Monvoisin ouvrit un atelier à Santiago (l'ancien atelier du peintre E. Charton de Treville dans la rue Monjitas) et un autre à Valparaiso, situé d'abord dans la rue del Cabo et, plus tard, déplacé au 90, rue del Colegio. Clara Filleul prenait en charge la direction de l'atelier à Santiago, tandis que le peintre faisait la navette de Valparaiso à Santiago²³. Le succès de l'artiste était tel qu'il s'est trouvé obligé d'embaucher d'autres assistants, afin de pourvoir aux nombreuses demandes qui s'enchaînaient les unes après les autres, ce qui a fini par donner à l'atelier, l'appellation d'« atelier usine ». En raison de la grande quantité des commandes, Monvoisin commençait les portraits (visages et mains) qui étaient

23 Il est intéressant d'ajouter ici l'observation de Vicente Pérez Rosales lors d'une rencontre avec le peintre français : « *Il se trouvait alors parmi nous le notable et très reconnu peintre français Monvoisin qui, à force de peindre des portraits, comme Lope de Vega écrivit ses comédies improvisées, est venu au Chili perdre la renommée acquise en Europe. Maître et ami, il eut la bonté de visiter mon atelier, mais quelle ne fut sa surprise lorsqu'en arrivant, il vit un colossal arbre que je venais de peindre pour la « Norma ». Combien le feuillage devait être mal réussi que, mains sur la bouche, au lieu de me saluer, il m'a dit terrifié : « Ceci n'est pas un arbre, ceci est une salade ! »* »

C.f. Waldo Vila Sila. « *Monvoisin y su escuela.* » *Monvoisin*. op.cit.p. 30.

par la suite achevés par Clara Filleul²⁴ et d'autres assistants. Ils se servaient de moyens mécaniques pour réaliser les impressions des dentelles et des tissus (patchwork) ; ils imprégnaient de peinture des morceaux de mousseline, gaze ou dentelle et les imprimaient méticuleusement sur les vêtements déjà peints ou sur les décors.

Sa réussite financière permit à Monvoisin d'investir dans l'exploitation des mines d'argent. En 1849, il voyagea à Copiapó, et après avoir obtenu l'autorisation et le permis d'exploitation minière, il fonda une société anonyme : « Monvoisin y Compañía ». Dès lors, le peintre partagea son temps entre la peinture, les cours et l'activité minière au Nord du pays.

C'est en 1854, qu'il s'embarqua pour le Sud du Chili et qu'il effectua un bref séjour en Araucanie. De ce voyage, il s'est inspiré pour peindre ultérieurement quelques rares scènes d'inspiration romantique ayant pour thème l'enlèvement. À propos de ce voyage, citons la remarque d'Antonio Romera : « Monvoisin fait partie d'une génération douteuse. Le peintre hésite entre l'engagement pour la phase tardive du Néo-classicisme et les nouvelles idées esthétiques. Au milieu de cette confrontation, il faut observer l'influence du peintre Ingres qui poussa Monvoisin vers l'intéressant détour de la volonté de style. Le romantisme du peintre se manifeste alors en deux manières différentes : l'aspect ornemental et l'exaltation du sublime. Le point de départ de ces changements se trouvait dans l'impact au contact d'un monde tout à fait nouveau, étrange et mystérieux. »²⁵

24 Clara Filleul est née à Nogent-le-Rotrou, rue saint-Hilaire, le 18 mars 1822. Elle a poursuivi des cours de dessin et de peinture à l'atelier de Monvoisin à Paris. Filleul aurait accompagné Monvoisin lors d'un voyage au Pérou, vers la fin 1845, si l'on se réfère au portrait qu'elle a peint de madame *Mauille Codesido*, début 1846. L'année suivante, en 1847, elle s'est embarquée avec le peintre pour Rio de Janeiro où ils allaient peindre le portrait de l'empereur Pierre II. L'inscription « Mlle. C.F », rajoutée sur le côté inférieur du tableau, confirme la collaboration de C. Filleul.

En janvier 1848, elle s'installa à Santiago où elle est surtout connue comme étant portraitiste assistante de Monvoisin. Elle n'a pas connu un succès personnel en tant que peintre, même en Europe, sa peinture est restée à l'ombre de sa production littéraire. Sous le nom de Clara Filleul de Pétigny, elle publia des récits, des contes pour enfants (*Théodore et Pauline*), des anecdotes historiques et tint un intéressant carnet de voyages (Palestine, Suisse, Algérie, Égypte). Dans la longue liste de textes publiés on retrouve notamment : *Contes algériens* (Paris, Fernand Nathan, 1846), *L'Algérie* (Tours, R. Pornin et Cie., 1846), *Voyages en Suisse. Descriptions des curiosités naturelles, détails sur les mœurs et coutumes sur la division politique de chaque canton* (Paris, Martial Ardan frères, 1851)

C. Filleul de Pétigny est décédée à Paris le 7 août 1888 ; elle repose au cimetière de sa ville natale. Dans ses dernières années de vie, elle avait cédé trois de ses tableaux à la ville de Nogent-le-Rotrou et un portrait, en dépôt au musée du château de saint-Jean de Nogent. Depuis 1984, le centre médico-psychologique de l'hôpital de Nogent-le-Rotrou porte le nom de Clara Filleul.

25 Antonio Romera. « *Monvoisin como punto de coincidencia de corrientes estéticas diversas* », *Monvoisin*. op. Cit. pp. 66-67.

Deux ans plus tard, le 1^{er} janvier 1856, il annonça à ses proches la cessation de ses activités au Chili, car il désirait retourner en France. Il décida alors de vendre ses propriétés minières, son domaine de Quintero, son mobilier et objets divers, puis il embarqua, accompagné de Clara Filleul, à Valparaiso, le 3 septembre 1857, à bord du trois mats français « Le Coquimbo », navire affecté au transport de nitrate. Ils arrivèrent au port de Pauillac le 24 décembre. Monvoisin visita Bordeaux puis partit à Paris où il s'installa, début janvier 1858, au deuxième étage du numéro 3, Quai de Conti²⁶.

Conclusion : influence, permanence et postérité

En 1859, Monvoisin participa au Salon de Paris avec l'envoi de deux tableaux ramenés du Chili. Plus tard, ces deux tableaux ont été vendus à la famille Cousiño Goyenechea par la veuve de l'artiste²⁷ : *Caupolicán*, chef des Araucans, prisonnier des espagnols et *Une femme chilienne prisonnière des indiens des côtes de l'Araucanie dit Elisa Bravo « la naufragée »*. Ce dernier tableau, évoque la légende de la jeune-fille *Élisa Bravo Jaramillo*, disparue lors du naufrage du brigantin *Joven Daniel* (1849). En 1860, l'artiste bordelais *Émile Lassalle* (1813-1871) fit une série de reproductions d'après les peintures de Monvoisin sur le sujet du naufrage ; ces épreuves sur vélin, rehaussées à l'édition d'un exceptionnel coloris (aquarelle, gouache et gomme arabique), furent publiées et commercialisées par la maison Goupil, en 1861. Il participe avec l'envoi d'autres tableaux aux thèmes américains aux Salons de 1863 (*Souvenirs de la cordillère ; Amérique du Sud*) et 1864 (*Souvenirs de voyage ; Voyage à travers la cordillère*).

Monvoisin revint en France avec une nouvelle palette, avec une nouvelle vision de l'espace. Il a modifié les canons de la tardive peinture chilienne, mais la géographie, la nouveauté des formes et la sociabilité du contexte finirent pour modifier aussi sa conception plastique : « Son séjour au Chili n'a pas dépaycé le peintre. Loin de briser l'alliance entre l'œuvre et le contexte où elle se projette, loin de se dénaturer, elle est devenue plus virginale, plus spontanée. Cette confrontation avec un paysage inédit, loin de sa terre natale si ordonnée, ce regard d'une nature tarabiscotée, revêche, rebelle, différente de la douceur de la Gironde, différente des suaves champs de l'Île de France, ont forcément dû modifier ses concepts plastiques. Comme évidence, l'on voit l'humanisation de sa peinture, à laquelle il finira pour arracher la philosophie hautaine apprise de

²⁶ Si l'on juge à partir des informations apportées par les catalogues des Salons, les époux Monvoisin vivaient séparés et leur fille Bianca (née en 1834) demeurait avec sa mère au 42, rue du dragon.

²⁷ Actuellement en dépôt au Musée O'Higiniano de Talca.

ses maîtres. La réalité du paysage chilien, plus agitée et moins élaborée, a allégé l'intellectualisme de son œuvre, devenant plus sensuelle. La lumière agressive de ces champs a substitué, quelque part, le furtif brouillard du paysage français. »²⁸

En 1861, avec son neveu Gaston Monvoisin²⁹, ils ont acheté une demeure au numéro 25, rue de Sèvres, à Boulogne-sur-Seine. Cette année-là, il a peint quelques œuvres à la demande de son ami, le fondateur de la société spiritiste de Paris, Allan Kardec. L'amitié entre Monvoisin et Kardec aurait fait jaillir à ce dernier, l'idée de créer un musée consacré au spiritisme. Ce projet a été présenté par Kardec dans la Revue Spiritiste de décembre 1868. Le texte évoquait la création d'un musée qui devait réunir les premières œuvres de l'art spiritiste, les travaux des médiums les plus remarquables, les portraits des membres méritants de la société spiritiste, ceux des hommes que le Spiritisme honorait, des bienfaiteurs de l'humanité, de grands génies missionnaires du progrès. Les huit tableaux offerts par Monvoisin à la collection de ce musée étaient : un portrait allégorique de Monsieur Allan Kardec ; un Autoportrait (Monvoisin) ; trois scènes spiritistes de la Vie de Jeanne d'Arc (Jeanne dans la source, Jeanne blessée et Mort de Jeanne au bûcher) ; L'autodafé de João Huss ; un tableau symbolique des Trois Révélations, et finalement une version de L'apparition de Jésus entre les apôtres, après le décès corporel. En parallèle, l'artiste s'intéresse à l'herboristerie et à l'homéopathie. Il peignit également une série de paysages ayant pour titre « souvenirs de mes voyages en Amérique » (1861).

²⁸ Antonio Romera. op.cit. p. 60.

²⁹ Gaston-Raymon-Ernest Monvoisin, peintre et graveur sur bois, né à Bordeaux en 1821, élève de Trichon. Il a conçu des gravures sur bois pour le *Magasin Pittoresque* et a fourni des gravures au *Tour du Monde*, ainsi qu'aux ouvrages illustrés par Gustave Doré : le *Dante*, la *Bible*, les *Fables* de La Fontaine, etc. à cette époque, il demeurait au 50, rue de Bellevue, à Boulogne-sur-Seine. C.f. Émile Bellier de la Chavignerie, Louis Auvray. *Dictionnaire Général des artistes de l'École Française. Depuis l'origine de l'art du dessin jusqu'à nos jours*. T. II, Librairie Renouard, Paris, 1885. p. 118.

Atteint d'une bronchopneumonie, le peintre bordelais meurt dans l'anonymat³⁰, le 26 mars 1870 à Boulogne-sur-Seine, accompagné de son neveu et de sa fidèle amie, Clara Filleul.

Ses 14 années de résidence au Chili ont laissé une vaste galerie des dignitaires les plus éminents de leur époque. À ce titre, la peinture de Monvoisin garde une signification considérable dans la constitution de la peinture chilienne de la période dite républicaine. Il a synchronisé le goût de une époque et d'une élite, il a transféré et adapté les canons formels de la représentation ; il a introduit et accommodé sa vision personnelle du portrait académique, et a esthétiquement homologué les Chiliens de la classe aisée par rapport à leurs pairs européens. En donnant à voir les hautes personnalités, le portrait de Monvoisin se dote d'une portée emblématique. Tout en contribuant à assurer la notoriété d'une élite, il illustre un imaginaire social dont les enjeux idéologiques et politiques sont encore susceptibles d'être revisités et explorés dans ses diverses déclinaisons. L'œuvre du peintre bordelais apparaît comme un instrument de la valorisation

30 Ce ne fut qu'au milieu du XX^e siècle que la figure de Monvoisin fut remise en valeur par la critique.

Cependant, il n'existent que rares rétrospectives consacrées au peintre. À Santiago trois expositions on vu le jour : en 1954 (Ministère de l'Éducation nationale), en 1955 (Université du Chili), et une dernière en 2015 intitulée « Mujeres de Monvoisin » (Casas de Lo Matta-Vitacura). À Buenos-Aires, une rétrospective vit le jour en 1969. En France, aucune exposition ne lui a été consacrée et encore aujourd'hui le musée des Beaux-arts de sa ville natale ne présente au public aucune de ses œuvres dans sa collection permanente, malgré les multiples recommandations effectuées. Afin d'honorer la mémoire de l'artiste, M. Charles Dujour Bosquet a sollicité la mairie de Bordeaux, via l'adjoint au maire, M. Fabien Robert, en février 2011. M. Robert a soutenu la démarche et a transmis le dossier à la commission de viographie qui allait étudier cette proposition en séance du 7 novembre 2012. Lors du conseil municipal du 13 février 2013, M. Jean-Louis David, adjoint au Maire, a présenté le rapport des propositions tendant à honorer la mémoire des personnalités. Ainsi, par adoption à l'unanimité, il a été acté de nommer la voie située dans l'îlot d'Armagnac, entre la rue d'Armagnac et l'allée Eugène Delacroix (quartier Belcier), Rue Raymond-Auguste Monvoisin (artiste-peintre bordelais 1790-1870).

En outre, une lettre adressée à Mademoiselle Gaudefroy (31, rue de Sèvres. Boulogne-sur-Seine) signée par l'alors conservateur du Musée des Beaux-Arts de Bordeaux, monsieur J. G. Lemoine, le 12 avril 1957, signale une exposition sur Monvoisin à Lima « (...) *J'ai été chargé de réunir pour une exposition de l'œuvre du célèbre peintre bordelais Monvoisin, qui doit avoir lieu du 15 septembre au 1^{er} octobre prochain à Lima, le plus grand nombre d'œuvres de cet artiste existantes en France. J'ai été informé par le professeur Jean-Louis Flecniakowska que vous étiez possesseur d'œuvres de cet artiste (...). Vous n'ignorez pas le culte que les Américains portent à la mémoire de Quinsac-Monvoisin* ». Selon Flecniakowska (lettre du lundi 18 février 1957), qui d'après Lemoine serait le biographe de Monvoisin (or, il n'existe aucun article ni étude publiée par Flecniakowska au sujet de Monvoisin), la collection de Mademoiselle Gaudefroy avait au moins quatre huiles sur toile : *Baigneurs chiliens* (104x142 cm) ; *Fleuve et fond de ville, au premier plan une diligence attaquée* (78x125 cm) ; *Lac sur la cordillère des Andes* (77x125) ; *Paysage de Los Molles* (48x88 cm). Il signale également d'autres collections privées ayant des œuvres de Monvoisin : M. Jean Frolet (19, Avenue de Tourville, Paris) ; M. Pierre Frolet à Chavanoz (Isère) ; M. Ernest Mageu (38, cours Tourny, Libourne).

symbolique et comme un moyen de la légitimation sociale à une époque qui assiste à la concurrence de la peinture et de la photographie, opposant modernité et tradition, technicité et prestige.

L'atelier de Monvoisin a contribué incontestablement à l'élévation de la peinture au rang des beaux-arts, en opposition à la peinture artisanale produite durant l'ancien régime par les ateliers anonymes. Il a nommé et désigné les principaux protagonistes de la vie sociale non pas en simple témoin mais en tant qu'agent actif dans l'affirmation et la diffusion de la peinture en tant que genre et discipline artistique. C'est grâce à lui, que l'élite et la bourgeoisie ont pu s'élever à un plan supérieur de raffinement et de bon goût à travers la valorisation, l'acquisition et la exhibition des formes de l'art. Il va sans dire que cette pratique jette les fondations du marché de l'art, au sens moderne. Ainsi les œuvres de Raymond-Auguste Monvoisin permettent de suivre et d'interroger la signification sociale et politique du corps ; d'interroger l'histoire des idées, l'histoire du goût, l'histoire des institutions et l'évolution d'une société. Elles restent des modèles jusqu'aux XX^e siècle et inspirent même la composition des photographies de portraits-cabinet élaborées et commercialisées au Chili du tournant du siècle.

Passage des Argentiers

Stéphanie Benson

Stéphanie Benson est née à Londres en 1959. Arrivée en France en 1981, elle publie son premier roman noir pour adultes en 1995 aux éditions l'Atalante, puis chez Rivages, puis se lance parallèlement dans le roman policier jeunesse. Aujourd'hui auteur de plus de soixante romans pour petits et grands chez les plus grands éditeurs, d'une vingtaine de nouvelles, de textes de poésie et de théâtre, de scénarios pour la télévision, elle est également Maître de Conférences en anglais et didactique à l'université Bordeaux-Montaigne. En 2014, après un projet de recherche initié en 2012 autour de la lecture en langue étrangère, elle crée la collection bilingue *Tip*.

Certains matins, on ne devrait pas se lever, on ne devrait même pas se réveiller. Face à ce que la vie est capable de nous balancer, la meilleure tactique demeure l'inconscience, le refus du monde, de l'existence, de la sonnerie du réveil jusqu'à celle du téléphone, on devrait rester sourd. Le problème, c'est qu'on ne le sait qu'une fois le coup encaissé.

J'avais bu plus que d'habitude, la veille, même si je n'avais aucune raison particulière de le faire. La fatigue, parfois, nous pousse vers l'excès sans que nous comprenions bien pourquoi.

Le téléphone sonna. Camille marmonna quelque chose de désagréable, puis ramena la couette sur sa tête. Je ne dis rien. Je pris le téléphone et sortis de la chambre.

– Allô ?

Refermai la porte derrière moi. Ne pas déranger. Jamais.

– Docteur Brücker ? C'est Françoise.

Et voilà. Le seul jour de la semaine où je ne commence pas à sept heures, et la secrétaire décide quand même de me cueillir au réveil, en traître.

– Je sais que vous démarrez plus tard ce matin, mais c’est à cause de Paco, enchaîna-t-elle aussitôt. Il n’est pas venu, et la salle d’attente se remplit.

Coup d’œil à la montre. Rapide pensée que Paco fait chier. Que ce n’est pas mon problème. Laissez-moi tranquille. Laissez-moi dormir.

– Appelez-le, dis-je un peu bêtement.

– C’est ce que je fais. Depuis vingt minutes. J’ai également téléphoné quatre fois chez lui. Ça ne répond pas.

Je soupirai. Paco avait dû faire un sort à la bouteille de Bushmills 10 ans d’âge que nous avions ouvert ensemble la veille au soir. Avant de poursuivre avec du Bordeaux pour accompagner une vague entrecôte grillée en guise d’alibi alimentaire. Paco était aussi fatigué que moi, mais pas pour les mêmes raisons.

– D’accord, j’y vais.

Ce n’était pas la première fois. Remonter Paco du trou noir dans lequel il s’abîmait de temps à autre faisait partie de mes fonctions. Paco était une vieille histoire que j’avais finie par apprendre par cœur pour me la réciter dans des moments difficiles.

Il n’habitait pas loin. Personne n’habite bien loin dans le centre de la ville. Nous sommes liés par les pavés et les passages qui s’entrecroisent comme les lignes de la main ou des manifestations urbaines de la synchronicité jungienne.

La voiture de Paco était garée, comme la veille, sur le trottoir devant son immeuble. Petit immeuble, trois étages, étroit et sombre. Je gravis les marches avec un œil sur la montre ; les mamies du matin allaient attendre leur piqûre. Fais chier, Paco. Tu ne peux pas te saouler le samedi soir comme tout le monde ?

La porte d’entrée était ouverte, comme d’habitude. Je poussai, déjà prêt à l’engueuler comme je devrais – du moins selon l’avis de Camille – engueuler notre fils, et me retrouvai devant une paire de genoux.

Profitant de ma fatigue alcoolisée, Paco s’était pendu.

On ne peut jamais savoir comment on réagira dans une situation de crise, c’était la grande leçon apprise en Syrie. Des hommes solides craquent, les faibles tiennent le coup, des lâches se comportent en héros et vice-versa. Parfois on réagit de manière logique, parfois on tombe dans le n’importe-quoi. Là, c’était du n’importe-quoi. Je décrochai Paco, l’allongeai sur le sol, desserrai la corde, et pratiquai un massage cardiaque accompagné de respiration artificielle jusqu’à ce que les veines de mon cou soient prêtes à exploser. Normalement, devant un cadavre, on constate le décès et on appelle la police.

Je finis par me rendre compte que mon portable sonnait. Je le sortis de ma poche et sentis que mon visage, mes épaules, et mon dos ruisselaient de sueur.

J'étais incapable de savoir depuis combien de temps je brutalisais le cadavre de Paco.

– Oui.

Françoise. Les patients s'accumulaient dans la salle d'attente, l'insurrection menaçait, que devait-elle faire ?

Soudain, je vis la lettre. Exposée comme un reproche à côté de la photo de Paco et moi déguisés en musulmans pour aller soigner les rebelles.

– Paco est mort. Appelez Vincent et Germain, qu'ils épongent les patients déjà sur place, et annulez dans la mesure du possible les rendez-vous suivants. Prévenez Chiara, aussi, on aura besoin d'elle.

Ma voix sonnait normal, maîtrisée, calme, ce qui me semblait en l'occurrence une aberration. En parlant, j'avais lu la lettre, l'accusation, le genre de billet de mauvaise humeur qu'on envoie sous le coup de la colère.

Retour à la veille, le soir, la fatigue, la bouteille de whisky entre nous, et moi qui parlais, parlais. De Camille, de son insensibilité, de son récent désir de séparation, du compromis trouvé. De mon désarroi, ma douleur. Paco écoutait. Je ne t'avais pas permis d'en placer une, c'est ça ? J'étais trop bien enroulé dans ma propre souffrance pour m'apercevoir de la tienne. Je devrais faire quelque chose. Constaté le décès, appeler la police.

Je pris la lettre de reproches et l'emportai dans le salon. Le cendrier était encore plein de nos cigarettes d'amertume. La lettre dans une main, le briquet dans l'autre, je regardai les flammes avaler ces mots chargés de fiel, l'encre devenir rouge, puis brun, puis disparaître alors que le papier se désagrégeait en poussière grise. Personne ne le saura, Paco.

Je vidai le cendrier, lavai les verres, jetai le sac poubelle avec mégots et bouteilles vides, puis j'appelai les flics. Docteur Éric Brücker à l'appareil, je vous téléphone du domicile de mon collègue, le docteur Paco Ruiz, à première vue une suicide par pendaison, mais j'ai des doutes. Je préfère ne pas signer l'autorisation à inhumer.

La police me répondit qu'elle arrivait. Que je ne devais toucher à rien.

Bien sûr, je ne toucherai à rien.

Le flic avait la petite cinquantaine et une évidente insuffisance cardiaque sans doute due à quelques quarante kilos de graisse inutiles. Il s'appelait Carmes. Lieutenant Carmes, et était accompagné d'un jeune collègue qu'il ne prit pas la peine de présenter. Il regarda Paco à qui j'avais fermé les yeux.

– Il est propre, pour un pendu.

La remarque ne voulait rien dire. Dans la catégorie pendu vous avez deux principaux types de cadavres : cervicales brisées ou strangulation. Les premiers meurent vite, comme d'un fort coup assené à la nuque, les seconds s'étouffent lentement. Paco avait eu de la chance, le nœud était bien placé, le flic le savait. Je répondis simplement :

– C'était un ami.

Carmes hocha la tête.

– Donc vous ne voulez pas signer le certif.

– Pas donc. Aucun rapport, lieutenant. Je vous informe juste que je le connais.

– Il avait de la famille ? demanda le flic sans nom.

Je secouai la tête.

– Sa femme est repartie au Maroc il y a trois ans. Pas d'enfant. Ses parents vivent en Argentine.

– C'est quand même de la famille, fit remarquer Carmes très justement
Vous avez leur adresse ?

On y était allé, un été, avec Paco. Camille avait fait la gueule : et les vacances en famille ? J'avais besoin de détente, pas d'engueulades à répétition. Les parents de Paco habitaient une petite maison près d'une orangerie, trois pièces sombres aux murs passés à la chaux et aux images pieuses. C'était pauvre et propre, et sa mère pleurait de bonheur au moins trois fois par jour en regardant son fils médecin. Je hochai la tête, oui, j'ai l'adresse.

– Merci, dit Carmes. On reprendra contact avec vous. Si besoin.

Le cabinet médical ressemblait à la gare Saint-Jean un jour de grève. Des gens allaient et venaient, l'air perdu, je ne savais pas que Paco avait autant de patients. C'était un de ces hommes qui ne donnent jamais l'impression de travailler. Un de ceux, donc, qui en font le plus. Françoise avait les yeux rougis. Vincent avait l'air sonné, légèrement ailleurs, Germain paraissait plus vieux.

– Il y aura une autopsie, dis-je lentement. Je n'ai pas signé l'autorisation d'inhumer.

Je sentis leurs yeux percer des trous dans mon cerveau.

– Pourquoi ? demanda enfin Vincent.

– Je ne sais pas, répondis-je en me dirigeant vers la cuisine.

Devant la porte de derrière, Chiara fumait en regardant le ciel. Parfois, le ciel, c'est la seule chose qui mérite que notre regard s'y attarde. Le ciel, l'au-delà.

- Tu tiens le coup ? me demanda-t-elle sans bouger.
- Pour l’instant.
- Paco était parfaitement capable de se pendre, tu le sais comme moi.
Et les meurtres déguisés en suicides, c’est bon pour les feuilletons à la télé.

Je ne répondis pas. Pour une psychiatre, elle ne manquait pas de finesse.

J’avais réussi malgré tout à boucler mes visites du matin, à passer à la maison laisser un mot pour Camille, et j’enchaînai presque aussitôt sur les consultations de l’après-midi. On se répartissait les patients de Paco comme on le pouvait. Le lieutenant Carmes attendait dans la salle d’attente en compagnie de la dernière patiente – un renouvellement de somnifères. La dernière fois, je lui avais demandé de réfléchir à ce qui l’empêchait de trouver le sommeil. Elle était venue avec la liste.

- Allez au moins voir madame Da Ponte, dis-je doucement. Parfois, les problèmes qui semblent insurmontables sont uniquement une question de point de vue.
- Est-ce que vous voudriez bien me suivre au commissariat, docteur ?
Ça ne prendra pas longtemps.

J’acquiesçai avec la conviction que c’était la dernière chose à faire.

Commissariat, bureau encombre : téléphone, ordinateur, formulaires et dossiers divers, rien que du très banal. Anonyme est assis à ma droite et me dévisage d’un air hostile.

- Bien, reprit Carmes en s’asseyant d’un mouvement aérien. Madame Françoise Durieux, secrétaire du cabinet médical, vous appelle à sept heures cinq pour vous dire que le docteur Ruiz n’est pas arrivé. Vous lui répondez que vous irez voir chez lui, ce que vous faites. Vous constatez le décès et vous appelez la police, c’est ça ?

Je confirmai d’un hochement de tête.

- À huit heures dix-sept, précisa le flic.
- Je n’ai pas regardé ma montre, avouai-je.

Carmes sourit.

- Nous, si. (Il soupira.) C’est justement là où ça coince.

J’attendis en silence. Il avait sans doute l’intention de développer.

- Elle vous appelle à sept heures cinq, vous nous appelez à huit heures dix-sept. Ça fait plus d’une heure.

- Une heure douze, confirmai-je.
- Une heure et douze minutes pour décrocher un pendu et constater son état de cadavre ?

Une sensation d'épuisement profond me tomba dessus comme un rideau sur la scène. Fin d'acte deux.

- J'ai tenté de le ranimer.
- Pardon ?
- Massage cardiaque, respiration artificielle, je sais que ça peut paraître idiot...
- Il avait les cervicales brisées, docteur.
- ET ALORS ? Hurlai-je par-dessus le bruit de la chaise qui tombait. C'était mon ami, bordel !

Je m'étais levé par réflexe, sans but précis. Fatigue, colère, incompréhension générale, besoin de bouger. Les flics apparemment n'attendaient que ça. Je me retrouvai à plat ventre sur le sol, les bras menottés derrière le dos. J'ai un physique impressionnant, ce qui explique sans doute le fait que je n'ai jamais appris à me battre.

Anonyme m'aida à me relever, remit la chaise en place, m'assit dessus. Je me sentais ridicule.

- Enlevez-moi ces trucs, dis-je en indiquant les bracelets. Ce n'est pas nécessaire, je vous assure.
- Permettez-nous d'en être juges, répondit Carmes sur un ton nettement moins amical. Vous avez donc tenté de ranimer votre collègue. Pendant une heure et douze minutes ?
- Françoise m'a appelé à sept heures cinq alors que je dormais, dis-je d'une voix que j'aurais préférée plus calme. J'ai pris une douche. J'ai avalé un café. Il faut dix minutes pour arriver chez Paco. Cinq minutes pour me remettre du choc. Le massage cardiaque, c'était aussi une manière de reprendre mes esprits.
- Saviez-vous que le docteur Ruiz avait fait un testament ? demanda Anonyme prouvant ainsi qu'il savait parler.
- Non, je l'ignorais.
- Vous êtes son unique héritier, compléta-t-il.

Je souris.

- Héritier de quoi ? Paco était un panier percé, il dépensait son argent aussi vite qu'il le gagnait. Il n'a rien.
- La maison de ses parents lui appartient, dit Carmes. Ainsi que son appartement passage des Argentiers.
- Vous plaisantez ? Il l'a acheté à crédit.
- Dans ce cas, le notaire est un menteur.

Je marquai un temps d'arrêt, tentai d'assimiler les informations.

- Alors voilà, reprit Carmes d'une voix enjouée. Pour moi, l'histoire est claire. Le docteur Ruiz vous apprend qu'il a fait de vous son unique héritier. Lors d'une dispute, vous le tuez, puis vous maquillez le meurtre en suicide. Sauf qu'au moment de nous appeler, vous paniquez. Peut-être trouvera-t-on des contusions bizarres lors de l'autopsie. Alors vous prenez les devants en refusant de signer l'autorisation d'inhumer avec l'impression de vous couvrir en cas d'enquête.

J'éclatai de rire. C'était juste trop absurde.

- C'est ridicule, dis-je.
- Mais plausible.
- On ne tue pas son meilleur ami.

Carmes émit un petit ricanement sans joie.

- Oh que si, docteur. On tue son ami, sa femme, ses parents, enfants, professeur de mathématiques ou compagnon de cellule. On tue tout le monde, docteur. Il suffit d'être motivé.
- Moi, je ne tue pas.
- Ah.

Je me sentais de plus en plus stupide. J'avais agi sur un coup de folie, sans raison bien définie, sauf la volonté de protéger la mémoire de Paco. Mais pas au point de me retrouver inculpé pour meurtre. Je soupirai.

- Paco s'est suicidé. Il y avait une lettre sur le buffet de l'entrée. Je l'ai brûlée. J'ai mis les cendres dans un sac poubelle en compagnie de la bouteille de whisky et des deux bouteilles de vin qu'on a vidées ensemble. J'ai emporté le sac poubelle jusqu'à ma voiture. Puis je vous ai appelés. Pour le reste, c'est vrai, j'ai réellement tenté de ramener un cadavre à la vie, et je suis infoutu de vous expliquer pourquoi.

Carmes me fixait avec une intensité inconfortable.

- Et ensuite ? demanda-t-il enfin.
- Ensuite, rien.
- Le sac poubelle ?
- Se trouve dans le coffre de ma voiture. Je n’y ai pas touché.
- Allons le chercher, dans ce cas, sourit-il.
- Vous ne voulez pas m’enlever les menottes maintenant que je vous ai dit la vérité ? Demandai-je doucement.
- La vérité, docteur ? Attendons d’en avoir la preuve.

L’insupportable injustice servie au menteur repentî : on ne le croit toujours pas. Je me souvins d’un poème que nous lisait ma mère, une histoire de petite fille qui criait au feu pour le plaisir de voir débouler les pompiers... jusqu’au jour où, le feu s’étant réellement déclaré, elle a été brûlée vive. On ne la croyait pas. Je n’avais pas retenu la leçon.

Le coffre était vide.

Carmes me regarda de nouveau, sembla peser le pour et le contre d’une décision qui n’avait rien à voir avec la situation présente.

- Non, excusez-moi, je me rappelle, j’ai l’ai mis dans la poubelle en bas de l’immeuble.

Un mouvement de tête en direction d’Anonyme, un soupir. Carmes quitta le bureau, referma la porte. J’attendis.

Anonyme revint avec le sac de plastique de chez Paco.

- Cela ne prouve pas grand-chose, dit le lieutenant très justement avec un petit geste las vers le sac poubelle.

Quelqu’un frappa, entra ; un jeune homme en jeans et polaire qui prit le sac sans un mot.

- La totale, dit Carmes puis il se tourna vers moi. Je crois qu’on va vous garder avec nous, docteur, le temps de tirer tout ça au clair.

J’eus peur de ne pas avoir compris.

- Comment ça, avec vous ?
- Garde à vue, sourit Carmes. Allez, en route.

Soudain, j’avais glissé dans un autre monde ; celui des criminels, des supposés criminels, des suspects fortement soupçonnés, des juste bons à humilier, le monde des citoyens de deuxième catégorie. Vider ses poches, comme

dans un aéroport, sauf que là, on ne part pas en vacances. Je n'avais ni lacets ni cravate à confisquer, mais le simple fait de voir mes clefs, ma sacoche de médecin, enfermés dans un sachet plastifié fit monter en moi le flot rouge de la colère des justes. C'était Kafka, Gogol, tout ce qu'on voulait de bureaucratiquement logique et d'humainement aberrant, et seul le rire de Paco m'empêcha de péter les plombs une fois de plus.

J'arrivais même à sympathiser avec le point de vue des flics. J'avais un mobile idéal : l'argent. J'avais l'opportunité et la force physique nécessaire pour tuer Paco. J'avais déjà menti, dissimulé l'évidence, bref, j'avais pris les forces de l'ordre pour des gamins de maternelle, et elles n'aiment pas. L'un dans l'autre, je faisais un joli coupable. En plus, médecin, ça change de chômeur, ça met du piment dans les statistiques.

Je m'efforçai de rester calme. Zen, Éric, zen. Profite de la situation pour faire le point.

Le point : Paco est mort. J'avais presque réussi à l'oublier. Transformer la tragédie humaine en comédie policière pour public endormi. Paco, l'indomptable Paco, l'aventurier humanitaire d'Alep, l'oreille compatissante pour mamies déprimées et remède tout-terrain pour divers maux urbains, avait tiré sa révérence définitive. Il avait pensé me faire un cadeau, quelque part. Adoucir la douleur.

Et moi j'avais tout bousillé.

Carmes me réveilla à six heures. Matinal, le lieutenant. Me demanda si j'avais bien dormi, si je voulais faire revenir mon avocat. Je l'avais vu brièvement la veille, l'avait rassuré que je contrôlais la situation, non, je ne souhaitais pas le revoir.

– Entre nous, lieutenant, vous ne croyez pas sérieusement que j'ai tué Paco ?

Le lieutenant haussa les épaules et sa graisse abdominale se mit à vibrer.

– La loi n'est pas une question de croyance, docteur, mais l'application d'un certain nombre de règles. En tant que représentant des forces de l'ordre, je me contente de constater les effractions, d'identifier puis d'appréhender ceux qui les commettent. Je laisse les jugements aux juges et les croyances aux prêtres.

– Paco s'est suicidé, dis-je tout bas.

– C'est ce que nous dira l'autopsie. Vous venez ?

– Où ?

– À l'hôpital. Vous voulez que j'assiste à l'autopsie de Paco ?

J'avais dû blêmir. Sensation de légèreté dans la tête. Cool, Éric, tu ne vas quand même pas t'évanouir.

– Vous êtes médecin, non ? S'étonna-t-il.

– Mais c'était mon ami, dis-je d'une voix incroyable.

L'hôpital trônait comme trônent tous les hôpitaux, dispensant remèdes, conseils et médecine préventive, recueillant souffrance et mort. Nous autres professionnels de la santé passons notre temps en compagnie de gens qui vont mal et qui, d'une manière ou d'une autre, vont finir par mourir.

Le médecin légiste était une femme. Jeune, dynamique et qui posa sur moi un regard non dénué d'amusement.

– Vous voulez le revoir ? me demanda-t-elle d'une voix douce.

La question me prit au dépourvu. Est-ce que je voulais le revoir ? Une dernière fois. Affronter le réel. Les professionnels prétendent que c'est une étape essentielle dans le travail de deuil.

– Non, décidai-je.

Elle hocha la tête.

– Je peux vous montrer la radio des cervicales, si vous voulez. Il n'y a absolument aucun doute quant au suicide.

– Donc, vous n'êtes pas un meurtrier, dit Carmes avec un grand sourire. C'est quand même mieux, non ?

Je ne pus qu'approuver.

– Ce qui nous ramène à cette histoire de lettre, poursuivit-il en se grattant le bout du nez. Et à un sac poubelle contenant bouteilles, mégots et assez de cendre de papier pour correspondre effectivement à une feuille A4.

– Que disait-elle, cette fameuse lettre ? demanda Carmes alors que nous reprenions la direction du centre-ville.

– Qu'il était désolé, qu'il n'en voulait à personne, dis-je d'une voix plate. Rien que du très banal.

– On ne détruit pas le très banal, affirma le flic. Qu'y avait-il de si terrible dans cette lettre ?

– Je viens de vous le dire.

– Destruction de preuves, tentative de dissimulation d'évidence. Je pourrais vous pourrir la vie, docteur.

- Je n’en doute pas, répondis-je avec chaleur. Mais est-ce que ça en vaut la peine ? Est-ce que ça change quoi que ce soit à votre rôle dans cette affaire ? Je ne veux pas de l’argent de Paco. Son appartement ira à sa femme, la maison de ses parents à sa mère. Je ne garderai rien.
- L’intention est belle et généreuse.
- Je vous enverrai la copie des actes.
- Alors pourquoi avoir brûlé cette lettre ? De quoi vous accusait-il ? Que savait-il sur votre compte ?

Je souris.

- Vous ne pouvez pas comprendre.

Cinq jours plus tard. Cinq jours de rendez-vous à rattraper, de rumeurs à démentir, d’absence à justifier ; la vie continue même quand elle frappe sous la ceinture. Paco avait donné son corps à la science, ni larmes ni tombeau. Le cabinet médical avait repris son rythme habituel, nous ne travaillions plus que dix heures par jour, le ministre pouvait être fier de nous.

Un patient de fin de journée, quand on marche au radar, quand on n’a plus de barrière protectrice, quand on est vulnérable comme un bébé. Un monsieur très correct, costume gris anthracite, cravate unie, chemise blanche. Notaire, me dis-je en le faisant entrer.

– Vous ne me connaissez pas, docteur, dit-il une fois assis. Nous étions signés par votre collègue, le docteur Ruiz, ma femme et moi.

Je fermai les yeux. Ils ne voulaient pas que j’oublie. Ils me ramenaient Paco devant les yeux à chaque instant.

- Oui, nous sommes encore sous le choc, dis-je lentement.

Phrase bateau que j’avais dû servir une centaine de fois depuis cinq jours. Nous sommes encore sous le choc, c’est une chose terrible, merci pour votre gentillesse, non, il n’y aura pas de cérémonie religieuse.

- Je n’ai appris la chose qu’hier, dit l’homme en posant ses mains sur ses genoux. Je ne sais pas vraiment quoi dire.
- Il n’y a rien à dire, mais c’est gentil d’être venu.

Je reculai ma chaise, signifiant que l’entretien était fini.

- Non, vous ne comprenez pas.

Je ne comprenais pas.

- C’est de ma faute, docteur.

Je fronçai les sourcils. Un frisson glacé dans le dos.

– Comment ça ?

– Il s'était trompé dans son diagnostic, dit l'homme en séparant bien chaque mot. Pour ma femme. Il a dit qu'elle était juste tendue, un peu trop nerveuse. Il la connaissait bien, remarquez, mais pas tant que ça. Il a dit que...

Il se mit à pleurer, de gros sanglots silencieux, puis se reprit presque aussitôt.

– Excusez-moi, docteur. C'est juste que... voilà. On a fini par aller voir quelqu'un d'autre. Elle avait bel et bien un cancer, mais c'était trop tard pour le soigner. Elle est morte la semaine dernière, et j'ai écrit au docteur Ruiz pour lui dire qu'il était incompétent, un danger public, que j'allais intenter un procès. Je ne l'aurais pas fait, bien sûr, mais... Vous savez comment c'est quand on a mal, c'est juste un mauvais passage, je ne voulais pas...

Bacchus et les Chartrons

Bernard Clavel

Bernard Clavel (1923-2010), Prix Goncourt 1968 avec *Les fruit de l'hiver*, a vécu de nombreuses années dans l'Entre-deux-mers, près de Bordeaux. Membre de l'Académie Goncourt, il a laissé une œuvre considérable (*Le seigneur du fleuve*, *Cargo pour l'enfer*, *Les roses de Verdun*, *L'Espagnol*, *Droits de l'Homme...*) et, depuis la guerre et son engagement dans la Résistance, a défendu toute sa vie les valeurs humanistes. Il est notamment l'auteur d'un recueil de douze *Contes et légendes du Bordelais* (éd. Libro 1998) dédié « à tous les bons vignerons » et qui débute par une citation de Gabriel Delaunay : *il y a une civilisation du vin, c'est celle où les hommes cherchent à mieux se connaître pour moins se combattre*. C'est au Village des Chartrons que Bacchus retrouve sa bonne humeur !

Les amateurs de bon vin comme les passionnés de mythologie ont appris que Bacchus, élevé par ce vieil ivrogne de Silène, avait entrepris la conquête de tous les empires et royaumes situés entre la Grèce et les Indes. Comme c'était un personnage qui aimait la vie et tout ce qu'elle peut nous offrir de meilleur, il était toujours accompagné de nombreuses bacchantes, de nymphes splendides et de quelques satyres. Son grand ami était le dieu Pan dont on dit que lui non plus ne détestait ni le vin ni les plaisirs de la table et du lit.

Cependant, après tant de périples tumultueux et épuisants, de retour chez lui, Bacchus était bien décidé à prendre quelques années de repos. Il était occupé à examiner les plans d'un palais qu'il projetait de faire construire, lorsqu'on lui annonça la visite d'un personnage venu de l'Ouest et qui insistait beaucoup pour être reçu.

– Qu'on me foute la paix ! hurla Bacchus. J'ai dit et je répète que je veux me reposer. C'est compris ?

– Pardonne-moi d'insister, fit le satyre porte-clefs, mais cet individu curieusement fagoté prétend te faire déguster le meilleur vin du monde.

Bacchus éclata d'un rire qui sentait l'orage. Sa barbe se hérissa dangereusement tandis qu'il lançait :

– Tous les VRP sont les mêmes ; si tu les écoutes, ils ont tous à te proposer des merveilles. Expédie cet abruti chez Silène, il lui videra ses échantillons même si c'est du vinaigre !

Bacchus revint à son architecte et à ses épures en grognant :

– Je vais faire pondre une loi qui interdira le démarchage à domicile et la distribution de prospectus dans les boîtes aux lettres. Hier encore, la mienne était bourrée à craquer de papiers sur les cures thermales et les eaux minérales ! Tu te rends compte, on coupe des forêts pour nous parler d'eau !... scandaleux !

Ils revinrent aux plans et Bacchus, d'une plume nerveuse, fit tomber deux cloisons pour agrandir sa future salle à manger. Il en était à examiner la cave lorsque la porte s'ouvrit et que Silène, ivre comme toujours, entra en tirant derrière lui un petit homme terrorisé. Un homme pas plus haut que lui mais plus fluet et vêtu d'un curieux costume noir qu'il portait sur une chemise blanche qu'ornait un truc en tissu gris en forme de papillon.

– Qu'est-ce que tu veux, papa ?

– Je veux que tu dégustes ça, mon fils !

– Pas le temps !

– Goûte et je suis certain que tu feras décorer cet avorton !

Bacchus savait que lorsque son père adoptif était dans cet état, on ne pouvait s'en débarrasser qu'en le saoulant complètement. Pour en finir au plus vite, il prit une gorgée du vin qu'il lui offrait, bien décidé à lui laisser absorber le reste de la bouteille. Pourtant, dès qu'il eut ce liquide en bouche, son visage s'illumina. Ses yeux se mirent à briller comme des astres. Sa barbe tremblait, sa langue retenait à plaisir cette boisson inconnue. Il prit une deuxième goulée plus sérieuse et Silène se précipita :

– Oh là, garçon, laisse à ton vieux père !

Bacchus avala et se sauva avec la bouteille en glapissant :

– Fabuleux ! Merveilleux ! Jamais vu ça !

Le petit représentant criait lui aussi :

– Ne vous battez pas, j'en ai d'autres bouteilles !

– Cours les chercher ! hurla Silène.

Quand le vieux fut installé dans un coin avec de quoi s'achever aisément, Bacchus demanda :

– D'où vient cette merveille ?

– D'une région de l'Ouest traversée par un fleuve qu'on nomme la Garonne, une rivière appelée la Dordogne, les deux se rejoignent pour former la Gironde...

Bacchus l'interrompt :

– Mais nom de dieu, je me fous pas mal de toute ton eau, parle-moi du vin, sacripant!

Le petit homme noir se mit en effet à parler du vin. Et il en parla tant et si bien qu'après une heure à boire ses paroles, Bacchus se leva d'un bloc en appelant son ministre des Voyages. Le ministre entra aussitôt. C'était un grand freluquet un peu efféminé et curieusement vêtu d'une longue tunique bleu ciel sur laquelle étaient brodées des ailes dorées et des barques à voiles.

– Qu'on me prépare tout de suite une expédition importante !

– Oui, mon seigneur. Combien d'infanterie, combien de cavale...

Il n'eut pas le temps d'achever.

– Rien de tout ça! Des marchandises pour échanger, de l'or, beaucoup d'or pour pouvoir payer des fleuves de ce vin merveilleux ! On en ramènera...

Bacchus s'interrompt, sembla réfléchir une minute puis, la trogne soudainement incendiée de bonheur, il reprit :

– Qu'est-ce que je dis, mais non, on ne ramènera rien du tout. On s'installe là-bas et on y reste !

Silène qui, par miracle, tenait encore debout, se leva et s'avança en titubant :

– J'y vais aussi !

Le petit représentant fit une drôle de tête. Ce vieillard qui avait l'air d'un nain difforme et qui semblait vivre perpétuellement entre deux vins l'effrayait un peu.

– D'accord, lança Bacchus, on emmène tout le monde.

Puis, se tournant vers l'architecte, il ajouta :

– Et toi, freluquet, roule tes gribouillis et va faire tes bagages. Tu me construiras un palais là-bas. Et assez grand pour qu'on puisse y rentrer beaucoup de vin !

Et ce fut dans la demeure, les dépendances et tout le reste de la ville un véritable chambardement. Car la nouvelle, hurlée par Silène, s'était répandue très vite :

– On va aller boire le meilleur vin que les dieux aient jamais fait !

Et tout le monde s'en allait clamant :

– Vive le vin des dieux ! Vive le dieu des vins !

Tout le monde voulait être du voyage et Bacchus dut se mettre en colère pour limiter son escorte à trois cent trente-cinq personnes.

C'est donc une véritable flottille qui, quelque trente jours plus tard, entraîna dans l'estuaire. Car ces gens avaient eu bon vent tout le long du voyage. Ils s'étaient bien arrêtés en Provence, en Espagne et au Portugal pour se ravitailler en boissons, mais les vins qu'ils avaient trouvés là leur avaient semblé bien peu de chose comparés aux échantillons du petit homme en noir qui avait embarqué sur le vaisseau où se trouvaient Bacchus, Silène et quelques femmes de grande soif et de petite vertu.

Tandis que leurs bateaux remontaient le fleuve, tous ces gens rassemblés contemplaient l'immensité des vignobles et admiraient leur belle terre. Il n'y avait pas autant de châteaux qu'aujourd'hui, mais ceux qui s'y trouvaient alors et qu'on a détruits depuis longtemps témoignaient assez de la richesse du pays.

On était à la fin de septembre et, déjà, on pouvait se faire une idée de ce que serait la récolte. Le petit homme en noir dit :

– Il y en aura beaucoup, et ce sera fameux ! Mais tant que la vendange n'est pas rentrée, on peut tout redouter du ciel.

Bacchus, Silène et le chœur des bacchantes se mirent alors à chanter à pleine voix :

*Quand les dieux de la vigne
Sont très bien disposés
Ne craignez pas la guigne
L'orage ou la rosée.
Nous qui aimons le vin
Versez-nous donc à boire
Vendangez le raisin
Nous chanterons sa gloire...*

Et c'est au son de cet hymne que la flotte de Bacchus vint aborder au quai des Chartrons. Les nouveaux venus commencèrent par habiter leurs bateaux où, dès le premier jour, le petit homme en noir leur fit livrer de belles provisions de vins. Et quels vins ! Tout y était : les saint-émilion, les pomerols, les sauternes, les plus grands médoc et les graves les plus réputés, même les côtes-de-bourg, de blaye et les premières côtes comme l'entre-deux-mers étaient présents. Inutile de préciser qu'en voyant ces étrangers se comporter comme des milliardaires, les Bordelais se dirent qu'ils se devaient de les inviter. Et tous les riches propriétaires

du quai des Chartrons se disputèrent l'honneur de recevoir Bacchus et ses proches. Pour le reste de sa suite, on la laissa se débrouiller avec les gens de quelques quartiers moins huppés.

Le gros problème, c'était Silène. Silène, deux ou trois vieilles ribaudes et quelques truands dont il refusait de se séparer. On les invita, bien forcé. Mais très vite les maîtresses de maison constatèrent que l'argenterie disparaissait. Des serveuses et des serveurs se plaignaient d'être sans cesse pincés, pelotés, coincés dans des encoignures. Quelques vieilles filles réclamèrent parce qu'elles ne l'étaient jamais. Quant à Silène lui-même, lorsqu'il était ivre, il se mettait à brailler des chansons paillardes qui n'étaient pas toujours du goût de tout le monde. Dès qu'il était ainsi, il devenait urgent de l'achever, mais le vieux était coriace. Il entonnait des outres et des outres des meilleurs vins avant de s'écrouler sous sa table. Il ne s'endormait d'ailleurs jamais tout de suite, s'accordant le temps de passer la main sous les robes et éructant des insanités.

Bacchus était vraiment dans un grand embarras. Car il comprenait bien les réactions des Bordelais, mais il aimait Silène et ne voyait vraiment pas comment s'en débarrasser. Le vieux l'avait nourri, élevé, éduqué et lui avait donné la passion du vin. Ce sont des choses qui vous marquent profondément et qu'on ne saurait oublier. Pourtant, après une nuit au cours de laquelle Silène et ses compagnons de beuverie violèrent trois filles de notables, une chaisière de soixante-huit ans qui se disait encore vierge et deux ou trois garçons de bonne famille, Bacchus, qui tenait à rester à Bordeaux, fut bien obligé de prendre des dispositions pour calmer les Chartrons. Il annonça qu'un de ses navires emporterait les perturbateurs vers des îles lointaines où ne vivaient que quelques chèvres. L'embarquement eut lieu dès le lendemain sous la surveillance de trois escadrons de CRS (Chanoines, Rigoristes, Sérieux) et en présence d'une foule considérable. Le vieux refusa d'embrasser son fils et ses amis saluèrent les spectateurs de gestes peu courtois.

À la marée descendante, le bateau prit le large. La nuit tombait quand il atteignit la côte du Médoc en amont d'un lieu qu'on appelait Beaucaillou. Silène et ses amis, qui avaient bien préparé leur coup, s'étaient fait accompagner d'une provision de vin et d'alcool fort. Comme le capitaine du bateau et ses matelots ne crachaient pas sur les bonnes choses, ils n'avaient eu aucune peine à les saouler copieusement. Sans les tirer de leur sommeil, ils abordèrent non loin d'un très beau vignoble et la lune à son plein assista à un étrange spectacle.

Sous la conduite du vieillard toujours très vif qui bondissait comme un chat, toute la troupe se répandit dans la vigne. Armés de petites serpes, ces gredins se mirent à couper les sarments. Silène avait dit :

Vous leur laissez juste quelques pouces de long. Vous pouvez imaginer la gueule qu'ils feront. Ah ! ils ne veulent plus de nous pour boire leur vin, eh bien, il n'y aura plus de vin !

Ils étaient tellement pris par leur besoin qu'ils n'entendirent pas arriver une dizaine de vigneron furieux. Il y eut une bataille d'une férocité assez exemplaire. Comme d'autres vignerons arrivaient après avoir sonné le tocsin, Silène et ses troupes embarquèrent en vitesse en emportant leurs blessés.

L'affaire fit grand bruit. Pour avoir la paix, Bacchus dut s'engager à dédommager les vignerons de Beaucaillou.

Après la récolte, dit-il, vous comparerez votre vendange à celle de vos voisins et vous me calculerez votre manque à gagner.

Les mois passèrent. Bien entendu, la vigne où Silène et les siens avaient fait des ravages fut soignée et surveillée comme les autres. Et les vignerons, interloqués, virent que si elle portait moins de bois elle portait en revanche des raisins énormes. Non seulement la récolte y fut largement aussi abondante qu'ailleurs, mais bien meilleure et plus facile à vendanger. En fait de déficit il y eut un excédent considérable.

Parce que les vignerons sont gens honnêtes, ils firent livrer dans les caves de Bacchus une bonne partie de ce vin merveilleux. Et parce que Bacchus lui aussi était honnête, il en fit charger un bateau pour l'expédier à son père adoptif.

Hélas, Silène et ses amis qui, sans le savoir, avaient mis au point la taille de la vigne, ne reçurent jamais une récompense pourtant bien méritée.

Le vaisseau transportant le vin fut détourné par des pirates venus des îles Britanniques. Le vin finit sur la table de la reine d'Angleterre qui, le trouvant à son goût, décida qu'il y en aurait toujours dans sa cave. Et pour être certaine qu'on ne l'en priverait pas, elle fit acheter quelques hectares du vignoble bordelais.

Les Anglais ont pris goût à ce vin et c'est de cette époque que date leur habitude d'acheter des vignes alors qu'ils n'étaient pas vignerons pour deux pennies. En tout cas, ils devaient être fort doués, car ils ont vite appris à aimer les bons vins.

Vue sur Garonne

Rome Deguergue

Rome Deguergue est née en 1952 à Armentières en Flandre romane. Après avoir grandi en Sarre, vécu son adolescence en Aquitaine, elle a parcouru le monde et sa poésie demeure marquée par les lieux de mémoire. Elle vit aujourd'hui à Bordeaux et se consacre à l'écriture en langue française et à la création d'ateliers en français destinés aux migrants. Elle est correspondante en France de la revue belge *Traversées, Littérature et poésie*, directrice de la collection *Écritures* chez l'éditeur italien Schena, membre de l'Union des écrivains de Timisoara, critique littéraire auprès du Cénacle Européen Francophone de Poésie, des Arts et Lettres de Paris. Parmi ses nombreux ouvrages, on notera : *Exils de soie*, dont est extraite cette nouvelle (Schena editore, collection Poesia & racconto 2003, réédition 2011), *Plis & replis de mémoire poétique* (A.-L. Benoit, 2004, entretien avec Giovanni Dotoli, professeur de Littératures françaises à l'Université de Bari), *Androgyne* (S.P.F. 2013 - avec le poète et peintre rémois, Michel Bénard) et ... *de pluies et de saisons* (Médaille d'Argent de l'Académie Internationale de Lutèce Paris 2013).

Il a mis le bout de son nez rougi dehors.

Dehors ! Il vit presque toujours dehors.

Sa chemise élimée aux coudes, aux poignets surtout, à carreaux bleu et rouge est imprégnée de l'odeur du feu de bois. Il ne l'a pas changée depuis... Ses yeux, couleur d'azur différé tentent une percée vers le fleuve couché à ses pieds.

Elle sent bon la vase de la *Garonne*, le matin ! De grosses branches d'arbres déracinés, charriées par la marée descendante et venant de quelque part là-bas en amont glissent devant lui dessinant de larges sillons à la surface de l'eau trouble. Elles prennent avec délice, leur dernier bain de limon fluide avant d'atteindre la pleine mer. Il aimerait les suivre. Elles charrient avec elles des fragrances et autres échos de montagnes, de pâturages, de flocons de neige, de fromage de brebis, de légendes à propos des esprits souterrains, ingénieux et bienfaisants qui partagent la vie rude des Pyrénéens. Autrefois, il lisait des magazines dans lesquels étaient décrites les aventures de ce fleuve ami : où il prend sa source,

quels paysages il traverse, à quel moment et à quels endroits il s'élargit, jusqu'à devenir ce grand fleuve qu'il affectionne, ici à Bordeaux. Maintenant, il ne lit plus.

Oui, elle sent bon la vase de la Garonne, le matin. Un couple de mouettes fluviales profite du courant pour filer vers le large confortablement installées sur un radeau de fortune : un rondin de bois, arraché définitivement à un ponton effondré par les remous et les marées d'équinoxe.

Le *Port de la Lune* s'éveille. L'astre de *Pierrot* s'en repart de l'autre côté du jour. La flèche *St Michel* se hisse vers les nuages et semble vouloir les crever ; il va pleuvoir. Il bâille bruyamment. Il a sommeil. Cette soirée de veille chez *Alricq*, sa guinguette préférée, posée devant la Garonne-café-au-lait l'a épuisé. Oh ! Lui, il n'était pas attablé, comme les gens bien habillés qui riaient fort. Non ! Il donnait juste un petit coup de main à la cuisine, histoire de ramener quelques restes de nourriture et quelques canettes de bière à son refuge.

En face de lui s'étalent majestueux et arrogants, les trois corps de bâtiments, *Place de la Bourse*. À gauche, *l'Hôtel des Douanes*. À droite, le *Palais de la Bourse*. Entre les rues qui séparent les deux constructions trône, tout ravalé, alléchant comme une grosse pâtisserie autrichienne, le pavillon central. Il distingue les trois *Grâces*, nus de bronze, figées dans leur pose. Elles soutiennent de leurs bras potelés une jarre ventrue renversée, d'où s'écoule l'eau en un filet régulier qui vient alimenter la belle fontaine centrale. Il fait la moue ; il s'étire.

La rive gauche, c'est le fric ! Lui, il préfère sa rive droite. Il a la plus belle vue sur les monuments, les églises, les édifices, l'esplanade des *Quinconces*. Au milieu de l'hémicycle, le monument aux *Girondins* s'élève. Sa colonne, surmontée d'une statue en bronze : la *Liberté ailée*, le salue souvent et le nargue toujours. Au premier plan, face au fleuve, les colonnes rostrales glorifient un passé dépassé fait de commerce et de navigation, sources de la fortune de *Bordeaux*. Il aime leurs motifs en proue de navire. Ah ! C'est du solide et du beau, l'architecture du XVIII^e siècle !

De l'autre côté, il n'y va presque plus, on l'en a chassé trop souvent. Autrefois, tous les automnes, à l'occasion de la fête foraine il franchissait le fleuve pour observer les manèges-tourner-bolides, aspergés de lumière crue, aveuglante, multicolore. Beaucoup de vacarme, une foule compacte, des odeurs diverses : barbe à papa, beignets, merguez, chichis, sucre d'orge. Seules les mêmes odeurs lui rappellent l'atmosphère des fêtes foraines de son enfance, là-bas, à la campagne. Le reste, c'est des machines de plus en plus sophistiquées, bruyantes qui sèment la panique, l'excitation chez les badauds.

Il se souvient de sa dernière apparition sur la rive gauche, il y a quelques saisons de cela. Il s'était installé près du *Bassin aux chevaux* de bronze, qui crachent une eau verte et odorante et dont les personnages sont censés représenter différentes figures symboliques et autres vertus républicaines.

Du côté des *Chartrons*, l'ancien quartier des puissants armateurs étrangers, on reconnaît à son rameau d'olivier, l'allégorie du *Triomphe de la Concorde*, accompagné de la *Fraternité*, de l'*Abondance* et du *Bonheur*. Lui, il s'installait du côté opposé jouxtant le *Syndicat d'Initiative*, où sont célébrés : le *Triomphe de la République*, le *Travail*, la *Sécurité et la Force*, tandis que les masques du *Mensonge*, du *Vice* et de l'*Ignorance* sont impitoyablement mis à bas de cet idéal républicain. Il ne regarde plus cette fontaine, il n'en comprend plus les messages, les valeurs. Il a plutôt envie de cracher dessus.

Il sait bien, lui, que les masques ne sont pas tombés ; le monde est mensonge, fourberie, cruauté ! À quelques mètres de là, il aperçoit l'enfilade des douze colonnes corinthiennes du *Grand Théâtre*, rebaptisé *Opéra*, couronnées des douze charmantes statues : les *neuf Muses* et les autres : *Junon*, *Vénus* et *Minerve*.

« Y'a pas à dire, c'est beau ! » concède-t-il invariablement.

Il porte en bandoulière son petit sac marin qui conserve encore aujourd'hui, les odeurs du saucisson à l'ail, du fromage de chèvre et du bordeaux supérieur, d'anciennes balades. Il y a glissé cinq balles jaunes trouvées dans une poubelle, près du tennis de la *Bastide*. Il a sa petite idée. Aucune patrouille de police ne troublera sa petite représentation improvisée ; toutes occupées ailleurs. Alors, il commence à jongler avec trois, puis avec quatre balles qui tournent comme des petits soleils fous devant ses yeux concentrés et mobiles. À la moindre défaillance de ses doigts, au moindre écart de distance entre le lancer de balle et la réception, il contrôle l'impulsion, réajuste l'élan de la balle, afin de rattraper à temps, celle qui eut souhaité se faire passer pour dissidente.

Il attend quelques minutes avant qu'un attroupement se crée autour de lui. Des enfants, pour la plupart des petits tirent fort sur la main de leurs parents pour demander à s'arrêter, à regarder. Les uns semblent amusés, les autres fascinés par ce jeu de balles qu'ils ne voient nulle part sur les stands de la fête foraine. Puis, il prend la cinquième et dernière balle et continue à jongler habilement, en sifflotant, en riant, en fredonnant, en faisant... le clown.

Les enfants ne s'y trompaient pas lorsqu'ils pointaient leur petit index sur lui en lançant chacun à leur tour : « Oh, le clown, avec son nez rouge et sa chemise à carreaux et ses bretelles larges. T'as vu ses godasses immenses ? Il joue bien à la balle. Moi aussi maman, je veux faire pareil à la maison. Dis, maman, je pourrais...? ».

Ils sont comme ça les enfants ! Un détail impose la globalité.

Du clown, il n'avait que l'aspect. Quant à sa chemise à carreaux, ses bretelles larges et ses chaussures immenses, c'est tout ce que le secours catholique avait pu lui dénicher, un jour qu'il y était passé. Là-bas, des dames très douces lui avaient conseillé de repasser sans tarder ; elles auraient tout ce dont il avait

besoin rapidement, mais il n'était jamais revenu. Il n'aimait pas l'idée du don, sans contrepartie. Aux enfants, il offrait son rire en cascades, ses mimiques, ses jongleries qui rappelaient aux grands-parents la fameuse émission télévisée du mercredi soir *La piste aux étoiles* présentée par Roger Lanzac dans les années soixante du siècle dernier ! Ah ! Le clown circassien, *l'Auguste*. Parmi tous les clowns, c'est de celui-ci qu'il se sentait le plus proche. Il l'aimait pour sa drôlerie, bien sûr, mais aussi pour sa maladresse, ses longs sanglots, sa tristesse douloureuse.

Les enfants peuvent aussi être cruels, mais ils épargnent toujours ce clown-là, sans doute parce qu'il parle à leur cœur, à leur imaginaire. Alors, dans son chapeau tout bosselé étaient tombées quelques pièces. Un jour cependant, un enfant tiré sans ménagement par son papa n'avait pas eu le temps de tout voir, de tout entendre. Son rire cristallin fut brisé net par le mouvement brusque du père. Cet enfant jeta un long regard à l'Auguste ; un regard qui signifiait « merci ! », et encore, « je suis désolé ! ». L'enfant eut juste le temps de jeter son sucre d'orge mâchouillé dans le chapeau avant de disparaître, happé par la foule mouvante recouvrant la plus belle esplanade de la ville. Le clown reçut ce cadeau comme un coup de dague plantée dans son cœur jusqu'à la garde. Il eut mal, très mal. C'est pourquoi, depuis, il se refuse à retourner faire le clown sur la rive gauche de la Garonne.

Il avait cette nuit-là traversé pour la dernière fois, le majestueux *Pont de Pierre* fait de brique rose et de pierre de *Bordeaux*. Il aimait se pencher par-dessus la balustrade en fer, peinte en bleu et regarder se former les tourbillons chargés d'écume laiteuse.

Sous les belles arches, l'eau bouillonnante et les alluvions des grosses crues folâtraient voluptueusement. *Le Fleuve-Dieu*, *Garon* y tient sa cour, vieillard chargé de sels et de limons et ses grands seconds, les *Sept Esprits* des flots veillent sur la destinée du fleuve.

Bercé par une mélancolique rêverie, il transfigurait les légendes apprises autrefois, celle du *Prologue des Esprits* prêtant aux gardiens du fleuve une autorité toute puissante (par André Berry, auteur des *Esprits de Garonne*, 1941-Quinsac, rive droite de la Garonne). Il leva alors son regard vers les mouettes fluviales et les réverbères à deux ou quatre branches qu'il trouvait un peu lourds, un peu pompeux, mais qu'on distinguait de loin, de chez lui.

Dans son hangar-deux-pièces au moins, on lui fiche la paix. Il y fait un peu froid l'hiver, surtout depuis que deux salopards ont bousillé le rideau de fer, seule fermeture de son refuge. Il a calfeutré la fenêtre qui donne sur le Nord. Il a mis un morceau de plexiglas sur celle *avec-vue-sur-Garonne*, mais pour la porte, il faudra trouver des planches, des tôles. Il ira demander à Madame Madeleine, dont il fait l'entretien du jardin, à l'automne et au printemps. Elle est veuve Madeleine. Son

mari avait une entreprise de menuiserie. Alors, quelque part, au fond du jardin, près du cabanon, il y aura bien un peu de matériel pour réparer les dégâts de ces deux voyous qu'il ne connaît même pas.

Heureusement qu'il était revenu à temps ce soir-là pour les chasser, sinon lui auraient tout dérobé : son fauteuil de PDG datant des années soixante-dix, sa radio de la même époque, ses mégots ; peut-être qu'ils auraient même trouvé les canettes sous le sommier qui grince.

« Bon sang, on n'est plus en sécurité ! », commençait-il à penser, tout comme les gens du quartier. Mais qu'importe. Il est chez lui ici, sur la rive droite. Il a aussi son monument : la *gare d'Orléans*, ce grand squelette de pierre tâchée, refuge et voie de passage de nombreux chats, chiens errants et faméliques, rongés par les maladies. Il y a même des rats, des gros ragondins qui remontent de la Garonne en poussant des petits cris aigus. Ils arrivent par bandes de six, huit. Quand ils s'approchent trop près de son matelas, il leur donne un grand coup de pelle sur la tête et il les rejette à l'eau, en jurant.

« Y'a pas assez de pain pour tous ! ».

Devant l'eau trouble, comme tous les matins, depuis bien longtemps, il fait quelques pas vers l'essentiel. Il compte dans sa tête le nombre de canettes qu'il lui reste, sous le matelas éventré. Il ne sait plus. Il a du brouillard dans le crâne. Il se dissipera quand il aura déjeuné... du liquide pisseux et tiède de trois ou quatre canettes. « Bah, c'est pas grave, ça réchauffe ! ». Après, il se sent toujours moins solitaire. Les pierres aussi sont solitaires !

La pierre de *Bordeaux*, il l'aime particulièrement. Il a travaillé quelques temps à la carrière, au-dessus de Lormont. Elle n'est pas aussi froide que les autres cette pierre. Elle a ces mille aspérités qui la rendent plus tendre. Il suivait ces blocs de pierre blonde pour la tailler, à proximité de l'ouvrage que son patron avait en commande. Des blocs équarris, il débitait à la scie, de belles formes, selon les besoins du chantier. Un jour, la carrière a fermé. Il a orné son refuge de trois blocs de pierre, en guise de tabourets et une pièce plus conséquente lui sert de table.

Les gens du quartier, il n'y en a plus beaucoup. Ils lui ont dit que ce quartier, est devenu « *Beyrouth* ou *Sarajevo* ». Il ne sait plus. Il a toujours entendu dire qu'ici c'est *Bordeaux-Bastide*, *le cœur de Bastide*. Les noms des quartiers changent vite alors ! Les gens qui habitent dans ces maisons rescapées, flanquées de part et d'autre de ruines, de terrains vagues, ce ne sont presque plus que des vieux. Ils rouspètent. Lui, il s'en fout. Il les écoute, il leur rend de menus services, il prend la nourriture et le vin rouge dans la bouteille en plastique et il repart chez lui.

Avant, il était éleveur de veaux, chez Dédé, près de *Bazas*. Il aimait bien le bazadais, avec ses collines entre *Garonne* et *Ciron*, au Sud-Est du département de la *Gironde*. Quand Dédé est mort, il a dû quitter la ferme ; elle a été rachetée par des Hollandais qui n'avaient pas besoin de lui. Comme il était de l'assistance publique, sans aucune famille, on lui a suggéré de monter à *Bordeaux*. Il pourrait être embauché sur les quais.

Alors, il avait suivi ce conseil. Il n'avait pas le choix, de toute façon. Au début, il avait trouvé à s'occuper au *Port Autonome*. Il aidait le grutier, à grands renforts de gestes et de signes des deux bras, de la tête, à bien diriger son énorme pince de crabe, au-dessus des caisses en bois qu'on déchargeait du ventre énorme des cargos. À l'époque, les emballages trahissaient leur provenance : les cartons, les colis plus ou moins bien ficelés révélaient leurs trésors. La toile de jute décousue, malmenée par les nombreuses manipulations libéraient des morceaux d'étoffe, des épices, de la vaisselle, des bibelots qui parlaient d'îles, de lagons et de soleil.

Ces derniers vestiges de la colonisation conféraient une ambiance exotique à ces quais grouillant d'intenses activités. Les bateaux venaient de Russie, d'Europe du Nord-Ouest, d'autres de la côte occidentale d'Afrique, d'autres encore des Antilles, du Brésil ou plus simplement d'autres ports français. Il s'en allait ainsi, de quai en quai, avec ses collègues tous entassés dans un vieux car CITRAM, là où on avait besoin d'eux. De *Bordeaux* au port du *Verdon*, cela faisait bien cent kilomètres de zone d'activités. Ainsi à *Bassens*, sur la rive droite, en amont de *Bordeaux*, on déchargeait principalement des minerais, des phosphates, des céréales, des bois tropicaux, des produits raffinés. À *Ambès*, du pétrole. Sur la *Gironde*, à *Blaye*, des céréales. En face, à *Pauillac* sur la rive gauche, encore du pétrole et enfin au *Verdon*, à nouveau du pétrole et des... containers qui devaient rationaliser les manutentions et faire disparaître les marchandises diverses, offertes à la vue de tous.

Il aimait bien ce travail. Il entendait diverses langues étrangères. Il voyait de beaux officiers en costume blanc, des hommes « de couleur », costauds et hilares. On disait que pour avoir de la chance, il fallait toucher le pompon rouge du bonnet de laine, à ruban rouge des matelots, où figurait le nom du bâtiment sur lequel le matelot naviguait. Les filles se pressaient sur les quais, à chaque arrivée de nouveaux bâtiments. Elles minaudent, riaient fort, se bouscuaient et tentaient d'obtenir un rendez-vous. Les marins en permission choisissaient parfois une fille, là sur le quai, le plus discrètement possible, à cause de la surveillance des supérieurs et s'en allaient faire la fête en ville. D'autres, retrouvaient les filles-couleurs-arc-en-ciel qui les attendaient, les accueillaient à lèvres et bras ouverts, dans les multiples *Bars à marins* qui s'égrenaient tout au long des quais, aussi bien rive droite que rive gauche.

La fête, elle durait toute la nuit ! Ça chantait, ça buvait, ça s'envoyait en l'air, sans cérémonie, ni chichis. Quand le jour blêmissait et que les poches étaient

vides, les filles avaient perdu leurs couleurs et disparaissaient. Alors on mettait les marins dehors, on fermait le bar, on baissait la grille. Eux, ils s'en retournaient, seuls, ivres, tristes par les ruelles aux pavés inégaux et humides, le long des quais, à la recherche du taxi qui les ramènerait, chacun vers son navire respectif. Les Russes, les Polonais chantaient des chansons mélancoliques, d'une voix forte, en se soutenant mutuellement pour ne pas trébucher. À la pointe de ce nouveau jour, dans une ville étrangère, ils avaient le mal du pays.

Parfois, sur les quais de *Bordeaux*, il assistait à des bagarres violentes entre les gars de *Lormont*, fiers de leur rive droite en amont de la grande ville et ceux de *Bacalan*, ce quartier chaud en face, sur la rive gauche. Ils se disputaient pour de l'alcool, des régimes de banane, des conserves de *corn-beef* qu'ils avaient chapardés et cachés entre les hangars, et qu'ils revenaient chercher quand l'activité portuaire était en veille. Ils avaient de gros muscles et se battaient à coups de chaîne de vélos. Comme lui s'en fichait, n'avait aucun parti pris, on le laissait tranquille, jusqu'au jour où le contremaître qui passait son temps dans une bulle de verre posée sur le port, entre les grues à remplir d'énormes registres l'interpellât. Les gars s'étaient plaints. Lui, il n'était pas *docker-professionnel*, il n'avait pas de carte syndicale, alors ils ne voulaient plus de lui.

Il y a longtemps de cela, il y avait encore diverses voiles sur le fleuve. Les grands paquebots de ligne animaient les eaux fluviales. Lorsqu'il voyait passer ces bâtiments de prestige, il lui prenait une envie folle de voyage, d'embarquement vers des terres lointaines... Comme il aimait les voir passer et entendre mugir leur sirène au son grave et puissant ! Il voulait être sur l'eau. À force de la voir couler à ses pieds, elle avait fini par le séduire. Un jour, c'est sûr, il s'embarquerait.

Elle est bien loin cette époque ! La *gare d'Orléans* n'était pas encore désaffectée. La petite *Micheline* rouge et blanche bondissait dans la campagne girondine et amenait des familles entières, en repos dominical vers les stations du *Bassin d'Arcachon*. Ils partaient pour la journée ou pour une détente estivale plus longue, selon leurs moyens financiers, chargés d'énormes paquets de serviettes de bain au thème marin, d'épuisettes à crevettes, de paniers à crabes, de glacières pour le pique-nique.

Le benjamin portait souvent sa bouée-canard autour de la taille, pour éviter de l'oublier dans la Micheline, la petite fille cadette arborait un chapeau de paille dont elle était très fière et tenait, serrés entre ses doigts : son seau rouge, avec pelle et petit râteau, tamis et moules-à-pâtés-en-forme-d'étoile-et-de-cœur destinés à faire de « l'art » sur la plage. Quant à l'aîné, il avait délicatement pendu des jumelles à son cou et escomptait suivre le vol des aigrettes, des mouettes et hirondelles de mer, observer les goélands juchés sur les piquets des parcs à huîtres.

Les parents couvaient du regard leur progéniture et se réjouissaient par avance, avec leurs enfants d'inspirer bientôt, à pleins poumons ce bon air salin, de gravir la *dune de Pyla* et de nager dans cette eau plus douce, en tout cas moins froide que celle de l'océan. Ils feraient la planche sur les vaguelettes, entre les petits voiliers et les « youyous », ces annexes indispensables pour rejoindre une embarcation amarrée à un corps-mort.

À la fin du XIX^e siècle, les frères *Pereire*, hommes d'affaires Parisiens, nés cependant à Bordeaux avaient contribué à désenclaver le *Bassin*, grâce à la construction d'une ligne de chemin de fer. Depuis cette époque, ce lieu magique est devenu terriblement à la mode. Des générations de Bordelais sont devenues de fameux « voileux », des pêcheurs, des plongeurs et des amoureux inconditionnels, de ces paysages inouïs de beauté et de diversité. De la cossue petite ville d'*Arcachon* à la sauvage *Pointe du Cap-Ferret*, qu'il est donc agréable de s'allonger sur le banc étroit d'une vieille pinasse, cette longue embarcation en bois qui fait « peuf-peuf » et vit au rythme des marées ! Elle prend son temps, pour traverser le *Bassin* de part en part. Et puis, on coupe le moteur, on se laisse dériver... Le clapotis de l'eau contre la coque berce les corps alanguis et l'esprit s'engourdit.

À l'orée de cette douce rêverie on admire alors la dune de *Pyla*, dominant la pinède emplie de chants de grillons et de cigales, les bancs du *Chien* et d'*Arguin*, où viennent mouiller les voiliers sans quille, en mal d'espace maritime. On mange des huîtres sauvages, on se baigne, on se détend. Les *cabanes tchanquées* font des pointes au milieu du *Bassin*, pendant que *l'Île aux Oiseaux* offre un refuge de rêve aux oiseaux de passage : les bernaches, les hérons cendrés et les autres.

Ces grands et ces petits plaisirs, il les avait surpris, entendus, dans la Micheline qu'il avait prise quelquefois, lorsqu'il travaillait à La Hume, chez un ostréiculteur. Ah ! Comme cela sentait bon les algues et le poisson fraîchement pêché. Sur le pont du chaland, à la fin de la journée, il s'allongeait.

Comme les estivants il goûtait l'harmonie, la luminosité particulière de ce lieu enchanteur. Ensuite, il avait encore, pendant quelques étés donné un coup de main à un pote, propriétaire d'une pinasse verte et blanche. Il transportait des touristes d'*Arcachon* au *Cap-Ferret*. C'est de lui qu'il avait appris l'histoire du *Bassin d'Arcachon*. Il était chargé de diffuser ces informations aux touristes, en cabotant le long du rivage. Il leur faisait admirer les paysages, les villas, les parcs à huîtres, la dune, les îles, les bancs de sable, les oiseaux, les poissons, parfois même un dauphin, bref, les merveilles du Bassin... C'était chouette ! Ces événements remontent aussi à bien loin, quand il trouvait facilement du travail.

Maintenant, il ne quitte plus souvent son hangar-deux-pièces, de *Beyrouth* ou de *Sarajevo*. « Au cas où les deux loubards reviendraient ! ». Il mélange un peu tout : les souvenirs, les époques, les rats, les pierres, les canettes, les ciels

changeants, les potes vivants, disparus... Même l'eau-café-au-lait de la *Garonne*, parfois il la met à l'envers, sur sa tête et il éclate de rire. Ça lui arrive quand il est couché dans la vase, entre les roseaux, près de la berge et qu'il roule, roule, roule du Nord au Sud, il roule, entre ciel et eau, entre rire et sanglot.

C'est son coin à lui, là, près de la Garonne.

La paix dans la nudité, c'est préférable à l'enfermement avec les autres, tous les autres.

Quand ce ne sera plus *Beyrouth* ou *Sarajevo*, quand les Messieurs de la rive gauche auront refait de beaux immeubles neufs sur la rive droite, quand ils n'auront plus honte de venir ici pour contempler la plus belle vue du *Port de la Lune*, alors lui, il ne sait pas, où il s'en ira. Il se dit bien que des endroits où vivent de jolies pierres blondes, solitaires, abandonnées, il y en a encore beaucoup sur les bords de Garonne. Il ira promener sa chemise à carreaux rouge et bleu, un peu plus loin, juste un peu plus loin...

La journée s'étire comme son corps fatigué étendu sur la berge. Il pense à se lever, à aller voir la veuve pour réparer sa porte. Le froid et les rats l'empêcheraient encore de dormir s'il ne se décidait pas. Il est cinq heures du soir. La ville en face vrombit comme un essaim d'abeilles. Ceux qui ont du travail, le quittent à présent, pour rentrer chez eux. Cette idée l'assombrit. Il se lève et va chercher une canette. Il fait sauter la goupille fendue qu'il casse maladroitement, avant qu'elle puisse pivoter correctement et libérer ainsi l'orifice par lequel sa boisson préférée coulerait dans son gosier. Il jure. Ses mains tremblent. Il soupire.

Il lève les yeux. Son regard se pose juste au ras du toit des constructions de la *Place de la Bourse*. C'est l'heure ! Il a rendez-vous avec le ciel rose et bleu, griffuré de traînées sombres ; sillages désordonnés de nombreux avions en partance pour Paris et arrivant d'Espagne, d'Afrique...

Il revient à sa canette, enfonce la pièce rigide qui n'a pas voulu céder tout à l'heure, à l'aide d'une pierre bien pointue. Maintenant, il renverse la tête en arrière, il ferme les yeux, il élève la canette à ses lèvres et déguste, lentement. Puis, satisfait, il fait claquer sa langue et éructe plusieurs fois. Son regard se fixe droit devant lui, mais il n'aperçoit ni le fleuve, ni la rive gauche, encore moins les édifices. Le temps passe, les canettes aussi. Deux, trois, quatre, cinq. Quel luxe ! Ce sont des grandes, en plus.

Il se trouve dans un entre-deux proche de la félicité ou bien de la sérénité.

Il ne sait pas vraiment.

Il ne pense plus.

Il ne souffre plus.

Il ne se souvient plus.

Il est !

Plus tard, il dîne de quatre sardines malouines, sagement alignées dans leur boîte de conserve et d'un morceau de pain sec, rescapé de *chez Alricq*. Il traîne encore un peu sur la berge, admire la danse molle des rayons du soleil dans l'eau-café-au-lait.

Il parle à haute voix.

Il se pose des questions improbables, leur invente des réponses incohérentes.

Il récite même un poème de *Paul Fort*, appris à l'école communale de son village autrefois : *Sur la route de St Martin, j'ai rencontré un petit lapin* (qui finit à la casserole)...

Il fait encore le projet fou de s'embarquer un jour prochain sur la Garonne. La nuit l'enveloppe doucement, ses paupières se font lourdes. Il cligne des yeux de plus en plus souvent et distingue les lumières du pont de Pierre, comme mille feux intermittents : un arbre de Noël renversé, avec des lampions qui clignent. Il ricane.

Demain, il ira chez Madame Madeleine, demain. Il ne fait pas si froid, ce soir. En titubant, il finit par rejoindre son matelas, s'y écroule tout habillé, sur le ventre. Son ronflement régulier est alterné par de petits cris et autres crissements menus sur le carrelage défoncé : le ballet griffu des ragondins du fleuve.

Ni le lendemain, ni le surlendemain, ni même le jour d'après, il ne s'est rendu chez Madame Madeleine, pas davantage *chez Alricq*, pour y travailler. Dans la nuit où il a récité le poème de Paul Fort, dont il a oublié quelques vers, il a dormi, comme une masse. Il ne se réveilla même pas, en pleine nuit, comme il a coutume de le faire quand la faim lui tiraille l'estomac. Il a juste poussé un cri, un seul cri rauque, bref, après que les deux loubards soient entrés dans son hangar-deux-pièces et que l'un d'eux l'ait poignardé dans le dos, tandis que le deuxième s'occupait du butin : un poste radio usager, un opinel tout crasseux, une canette de bière danoise. Ils étaient déçus. Maigre butin ! Ils se mirent en colère et descendirent d'un seul trait, chacun à son tour, la bière de l'unique canette. Ils titubaient ; ils n'en étaient pas à leur première descente de mousse ambrée !

Alors, ils commencèrent à hurler comme des fous échappés de *Cadillac*. Dans ce quartier de *Beyrouth - Sarajevo*, où tout le monde est sourd, il n'y eut donc aucune réaction, aucun écho. Puis, ils soulevèrent le malheureux, l'un par les bras, l'autre par les pieds, le traînèrent ainsi jusqu'à la berge, retirèrent brutalement le couteau à cran d'arrêt et jetèrent en jurant ce corps inanimé dans l'eau-café-au-lait du fleuve.

Entre le flot et le jusant, après l'étalement de haute mer, le courant de *la Rivière* se renverse. La chemise à carreaux rouge et bleu se trouve enfin sur les flots. Elle débute alors une valse à deux temps et se dirige vers les *quais de radoub* désaffectés de *Bordeaux*, passe devant le *bassin à flots*, où patientent des voiliers en mal d'océan, s'extasie de la hauteur du *Pont d'Aquitaine*, *Golden Gate Bridge* miniature qui enjambe élégamment la Garonne.

Sur la rive droite, c'est Lormont et l'ancienne carrière. Rive gauche, se trouve le *quartier du Lac*, avec son beau *parc des Expositions*. Elle est retenue devant le port de Bassens par une branche de hêtre, dont les feuillages l'agrippent, jusqu'à ce qu'un courant plus fort la libère à nouveau. Elle revoit avec plaisir le *bec d'Ambès* : sa raffinerie, ses fumées industrielles, se rappelle *Bourg sur Gironde*, où elle passait et repassait entre les rêges de vignes en fredonnant, lorsqu'elle y faisait les vendanges. À hauteur de *Blaye*, elle salue respectueusement la *Citadelle* et félicite mentalement son créateur, *Vauban*. Elle est toute excitée. Ah ! *Lamarque, Pauillac* : les charmants petits ports du Médoc.

Elle y aurait bien fait une halte pour y goûter ses fameux vins, mais le courant est pressé, il est attendu. Il a ses horaires, ses habitudes, ses contraintes. Elle arrive ainsi, nimbée d'algues, de limon, de crottes de mouettes, de brindilles odorantes à cet Estuaire tant de fois rêvé. Le dernier port enfin, au détour du *Verdon*. Elle aperçoit au large de l'estuaire, le rocher, puis le *Phare de Cordouan*, dit, *Tour de Cordouan*, dont le foyer, à soixante-trois mètres du sol lui adresse des clins d'œil, d'un air mutin. Ce phare lui fait même un signe constitué de deux appels scintillants qui balayent ses franges, désormais décolorées. Et puis, voilà l'*Océan Atlantique* qui la reçoit à bouche ouverte, l'embrasse à la russe et lui demande par quelle route maritime elle souhaite poursuivre sa navigation. Elle répond un peu contrainte et forcée par les courants, les lames de fond, les déferlantes, qu'elle ira, où bon il lui semblera.

Plusieurs semaines après ce voyage fluvial, un entrefilet de la rubrique *Faits divers* du Journal SUD-OUEST mentionnait la disparition d'un SDF, à la chemise à carreaux rouge et bleu.



Le quai de Bordeaux, le soir

Alfred Smith

Musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 1892

Alfred Smith (Bordeaux, 1854 - Paris, 1936) est considéré comme l'un des Maîtres de l'École de Bordeaux. Ses œuvres impressionnistes les plus connues sont *Le quai de Bordeaux, le soir et L'averse* (ou *Place de la Concorde sous la pluie*). Sur le quai du Port de la Lune, en longeant, comme aujourd'hui les deux Colonnes Rostrales, l'ancien tramway flotte en miroir sur l'eau. Smith, voulant donner une représentation moderne de la société, marque sa toile par la lumière des lampadaires qui viennent de s'allumer en même temps que les étoiles... Au loin, il rend perceptible l'activité portuaire encore présente dans le centre-ville.

Fragments indispensables

Marie-Luce Ribot

Marie-Luce Ribot est rédactrice en chef adjointe du journal Sud-Ouest (chargée des suppléments, hors-série et magazines). Dans un « Hors série » du journal intitulé *L'inventaire passionné de la taumachie* (Feria 2016), Marie-Luce Ribot (article intitulé *Fragments indispensables*) livrait déjà avec Vincent Bourg dit Zocato et *ses amis* son amour de l'art taurin qui pour elle débuta le 12 août 1985...

... Bordeaux, 149, rue de Pessac. C'est une grande propriété bourgeoise adossée à une station-service Shell aujourd'hui disparue. Elle a été remplacée par un immeuble de cinq étages. Il faut alors emprunter la porte du garage, passer un sombre tunnel piétonnier sous l'édifice principal. Et découvrir le paradis. Une échoppe idéale, au fond d'un immense jardin envahi d'hortensias, de framboisiers et de cerisiers, de jonquilles et de narcisses au printemps, de vendangeuses au début de l'automne. C'est ici que j'ai débuté ma vie à Bordeaux. Dans un paradis... mais avec un sentiment d'abandon absolu. Bordeaux, « un Sud pour le Nord, un Nord pour le Sud », comme l'a souvent écrit Yves Harté, est pour moi la perte de tous *mes* Sud. Nous sommes en 1985. Cette ville me paraît grise, bruyante et humide. Tout ce qui me rappelle *mes* cultures d'enfance est un accroche-rêve.

À 9 heures, Melita vient faire le ménage chez les propriétaires. C'est une petite femme mince, déjà ridée, toujours souriante. Sur ses robes et jupes aux couleurs tristes, elle porte chaque jour le même tablier, boutonné et sans manche. Il est parsemé de fleurs marrons, oranges et ocres. Melita a fui toute jeune l'Espagne de Franco. Elle habite rue Saint-Nicolas, près du cours de l'Yser, dans « le quartier espagnol ». Je ne connais pas encore les jeudis soirs de la casa Pepin ni même Le Chipiron, restaurant merveilleux des parents de Philippe Etchebest. Je ne sais encore rien de ce *barrio de Bordeaux* où, pourtant, il y a une vie que j'aime. Celle du bavardage et du goût du temps à perdre. Je m'accroche à l'Espagne de Melita comme à un amer. À son fort accent qu'elle ne cherche pas à

combattre, aux odeurs d'huile d'olive qui traversent le jardin quand elle cuisine à midi, au chorizo frais qu'elle m'offre parfois. Elle est l'un de *mes* Sud. Je vais la voir souvent. Pendant des mois, elle me parle de ses enfants étudiants, de son mari malade, de ses employeurs, aussi chaleureux avec elle qu'ils le sont avec moi. Le mot n'est jamais prononcé mais nous sommes deux déracinées. Durant nos échanges, plus familiers au fil du temps, elle n'évoque jamais *son* Espagne et je ne la questionne pas ; il semble que sa vie ait débuté ici. Jusqu'au jour où, elle en haut et moi en bas des cinq marches qui mènent à la cuisine des propriétaires, elle me raconte son exode, sa fuite du pays du Campo Charro, sa traversée héroïque vers Irun, l'arrivée à Bordeaux...

La famille de Melita avait toujours vécu dans le quartier populaire de Chamberì, à Salamanque. Une sorte de village dans la ville, coupé du centre historique, de ce cœur du savoir de l'Europe depuis le Moyen Âge. Des décennies se sont écoulées après le départ de Melita, mais Chamberì demeure encore ce tableau obscur et muet de l'Espagne du XVII^e siècle. Ici, les arrière petits-enfants des paysans des Hurdes, chassés vers la ville de leur « Terre sans pain » filmée par Buñuel, laissent filer les minutes, les heures, les jours, les mois et les années. Rien ne se passe à Chamberì, sauf pour ceux qui en sont partis. Pourtant Melita me raconte ses souvenirs d'une enfance misérable et pourtant joyeuse. En ce début des années 80, elle aime y revenir chaque été, retrouver son *barrio*, sa rue débarrassée de Franco et métamorphosée grâce à la prodigalité d'un homme : Pedro Gutiérrez Moyanaciò. Il a fui Chamberì ; il est devenu riche et célèbre. Dans sa vie ailleurs, dans toute l'Espagne, en France et en Amérique latine il se nomme Niño de la Capea. Il est matador de toros, il est une *star*. Melita l'adule, il est l'un de ses neveux. De ce qu'elle entend lorsque des nouvelles lui parviennent d'Espagne, *El Niño* couvre d'or Chamberì. Il a bâti les plus grandes maisons du quartier pour ses parents et ses sœurs. Il vient même de faire poser du bitume dans ces rues impraticables, si chaudes et poussiéreuses l'été, tellement boueuses les mois d'hiver. « Il est parti mais il ne nous a pas oubliés », approuve Melita.

Je suis stupéfaite. Cette femme, devant moi, parle de Niño de la Capea ! De celui qui, quelques mois plus tôt, le 12 août, m'a tant bouleversée !

La mi-août a toujours été mon huis-clos : celui des Fêtes de Dax. Elles ont d'abord été, pour moi, un grand mystère. Enfant, il suffisait que j'entende ces quatre mots, « Les Fêtes de Dax » (on ne disait pas encore *feria*), pour que le quotidien soit aussitôt chamboulé. Mes parents, mes oncles, mes tantes basculaient dans une étrange surexcitation. Les femmes se mettaient « sur leur 31 » et virevoltaient en plein cœur de l'après-midi. Les hommes riaient fort. Tous disparaissaient le soir venu et ne se levaient plus le matin. Je passais une partie de l'été à 25 kilomètres de l'épicentre, à Tartas. Ici, chaque maison recevait « pour les fêtes » et, au tabac-presse de mon oncle, s'écoulait en quelques jours plus de Cohiba et de féminines boîtes de Davidoff (Christine Ockrent avait lancé

la mode !) que de tabac gris ! Le polémiste Jean Cau s'arrêtait faire le plein de havanes et je le vis une fois titubant, la chemise plus très blanche ! Les fêtes de Dax bouleversaient même l'ordonnement des superbes ! Elles étaient vraiment un très grand mystère ! Mais chaque année, avant même l'âge des souvenirs, un pan du rideau se levait, à l'occasion du feu d'artifices. À 14 heures piles, mes grands-parents sortaient la 104 bleu marine, le pique-nique, et rejoignaient Dax comme s'ils allaient à Lourdes ! Il fallait s'installer au plus tôt sur les berges de l'Adour, à hauteur du Splendid, avoir la meilleure vue sur les fusées lancées par Marmajou, « sans doute le meilleur de France ». À l'heure de la course, mon grand-père racontait aux quatre petits-enfants que nous étions les sacres de Carlos Arruza et de Marcial Lalanda... Il disait comment, avant la guerre, il était entré dans le patio de caballos, faisant croire qu'il était membre d'une cuadrilla pour se faulifier dans le callejon. En ces années 70, il pensait que la tauromachie était morte avec ces toros décastés et ces « mauviettes » en piste. Nous, on dévorait des pommes d'amour en attendant la nuit et de gagner, un jour, notre liberté...

En ce 12 août 1985, j'étais devenue assez grande pour percer le mystère. Cet été-là, je travaillais à l'usine de papier pour grossir mes économies de future étudiante. J'avais été embauchée au service de la gestion des stocks. Le matin, dans une machine dont je ne saurais dire s'il s'agissait déjà d'un ordinateur, je notais le matériel sorti la veille d'un immense hangar. Sur des bordereaux roses étaient inscrits le nombre de boulons, de perceuses, d'œillets, de mètres de tuyaux partis aux quatre coins de l'usine. L'après-midi, je vérifiais dans cet immense garage aux allures de cathédrale la justesse des entrées et des sorties du matériel. J'adorais tout à l'usine: ce lieu labyrinthique, ce travail, cette odeur âcre qui ne me quittait pas et, surtout, les gens. En cette mi-août, un collègue m'avait indiqué où faire la sieste dans le garage sans crainte de me faire surprendre. Je partais donc le soir pour Dax, rentrais au petit matin, luttai avec mes papiers roses et les aiguilles encalminées de l'horloge. Mais l'après-midi, dans la pénombre du hangar silencieux, je m'endormais heureuse.

Comment ai-je obtenu ce billet de corrida du 12 août ? Je me souviens seulement être partie plus tôt de l'usine. Il faisait beau, sur la route vers Dax. Je regardais défiler les platanes ; sous l'effet de la vitesse, les taches blanches de leur tronc m'hypnotisaient. Je crois être arrivée seule aux arènes, m'être assise dans les tendidos couverts où un pilier gêne toujours la vue. Sans doute étais-je là parce que Victor Mendes toréait. J'aimais son sourire qui disait qu'il aimait toutes les femmes ! Pourtant, ce fut Niño de la Capea qui m'emporta. *Santonero* était sorti pour lui, noir et dominant comme l'était à l'époque le fer de Baltasar Ibán. Je me souviens de la charge contenue, des sabots avançant soudain au ralenti, du corps d'un homme beau et lent. Je me souviens des longues secondes suspendues dans l'air, du silence pur dans mes oreilles lorsque Niño de la Capea, immobile, attendit que *Santonero* se jette sur son épée.

Cet instant que j'attendais, voilà que je l'avais retrouvé.

1980. En septembre. Mon arrière-grand-mère vient de mourir et son enterrement est une étrange fête. Il y a bien sûr le noir, les femmes en mantilles, d'anachroniques manteaux d'astrakan plombés par la chaleur d'un été qui n'en finit pas. Il y a bien sûr les larmes du fils. Mais il règne aussi une gaieté curieuse. Les verres d'alcools défilent, la table regorge de fruits et de gâteaux. Deux sœurs jumelles, vieilles cousines fantasques sorties d'un album de Tintin, promènent leur rire en petits nuages, au-dessus des têtes endeuillées. Est-ce cela la mort ? Un dernier souffle, un visage de cire et des scènes saugrenues pour rattraper ceux qui restent ? J'ai quatorze ans. Le lendemain, dimanche, mon grand-père, contraint de ne pas se montrer, me tend en silence son billet de corrida. À Bayonne, Paquirri, Teruel et Nimeño... Il affrontent des Buendia. Je me suis habillée d'un ensemble en crépon rose tyrien, que ma tante m'a prêté. Je me sens belle et vivante. Mon père est avec moi. Sur la route, je regarde filer les champs de bruyères qui commencent à roussir. En montant pour la première fois vers Lachepaillet, je reste sans voix. Je tente de ne pas me laisser emporter par l'effervescence qui règne autour de moi. Mon cœur bat très très fort lorsque je m'assois dans les gradins. Et Paquirri entre dans l'arène. Et je comprends pour la première fois que ma vie sera une quête éternelle de la paralysie du temps, de ce fragment qui méprise le réel et propulse le cœur ou le désir au-delà du corps. Cet instant, je le cherche désormais partout, dans le pouvoir du vent, le déroulé métronomique des vagues ou le geste des hommes.

1986. 18, rue Donissan. La pluie frappe en bourrasques l'unique fenêtre de ma chambre en rez-de-chaussée. La pénombre ne quitte jamais cette pièce, où je me calfeutre avec bonheur. Au-delà, il y a l'unique Bordeaux que je connais, mon échoppe paradisiaque, Melita, la Victoire et la ligne F, qui m'amène de temps en temps à la fac. Il est assis sur son lit, j'ai posé ma tête sur son ventre. J'ai sa main dans ma main; je joue avec ses doigts ! Je joue avec sa peau et avec ses yeux. Je lui ôte son tee-shirt, qu'il a toujours plus doux que la soie. Il s'est couché le cœur battant et les deux petits filets que forment ses paupières me disent qu'il m'espère. Mes jambes et mes bras se promènent sans sursaut, mes longs cheveux flânent partout sur son corps. Mes mèches dansent et s'attardent sur son torse, elles suivent son cou, parviennent à son visage après un long chemin. C'est alors qu'opère la magie. Ses lèvres deviennent terre d'aventure infinie et tout son être bascule dans l'immensité. Mon esprit et mon regard se troublent : suis-je là ? Est-ce moi qui existe autant ? Celui que j'attends est revenu : il est ce temps extraordinaire concentré en un fragment.

Hommage à Tiber

Hugo Layan

Metteur en scène, il est également responsable d'une « Maison d'artistes » dépendant du théâtre Paris-Villette, qui accueille et accompagne de jeunes compagnies en résidences. Né en 1938, il commence le théâtre avec Marwil Huguet, pour rejoindre ensuite l'atelier de la compagnie Tiberghien. Il suivra aussi les ateliers de Jürgen Genuit, de Jean-Louis Mouquet et de la Compagnie La Nuit Venue. Il part à Paris en 2006 pour intégrer les classes préparatoires option théâtre du Lycée Molière, et monte son premier spectacle en 2011, Yvonne Princesse de Bourgogne. Il fonde ensuite la compagnie Themroc avec laquelle il créera Le Bureau Vide au Petit Théâtre de Bordeaux. Suite à une rencontre avec l'illustre Pierre Landete et la comédienne Suzanne Robert, il crée Sappho, face à l'absence au Lieu sans Nom en novembre 2016.

Contact : compagniethemroc@gmail.com

Témoignage

Mieux vaut être économe, la place en elle-même est une idée. Truffaut disait qu'il fallait une idée par plan sinon ce n'est pas la peine de faire des plans !'

Gilbert Tiberghien (1950-2016)

Il y a une analogie entre l'espace vide et le neutre. C'est une conscience augmentée des choses. Elle nous amène à un état de flottement totalement contrôlé. Il faut à part égale se servir du conscient et du sensible, du sensitif. Non pas par une démarche brechtienne sèche, militante, qui met le personnage à une telle distance qu'on ne puisse même plus le toucher, qu'il devienne extérieur. Le sensible est aussi important que le conscient.

Gilbert Tiberghien (1950-2016)

1 Toutes les citations sont tirées d'une interview de G. Tiberghien réalisée en 2005 par Hugo Layan.

Il y a quelques mois le metteur en scène Gilbert Tiberghien disparaissait.

La veille de sa mort, nous parlions de l'esquisse du spectacle *Sappho*, que je répétais au Lieu Sans Nom.

Tiber (car c'est ainsi que je l'ai toujours appelé) a marqué tous ceux qui l'ont croisé et je pense que ce que je connais de lui reflète une histoire du théâtre à Bordeaux.

Doux et discret au premier abord Tiber était totalement engagé et radical dès qu'on le connaissait davantage. Il avait l'humour foudroyant que forgent les luttes étudiantes, le marxisme et la psychanalyse. Militant sans être dogmatique, il a choisi le théâtre pour lutter, et j'ai toujours eu l'impression qu'il s'était installé à Bordeaux - tel un « établi » - pour y faire la révolution, mais que le Grand soir n'arrivant pas, il a mis toute sa révolte et toutes ses convictions dans l'édification d'un lieu d'utopie : le Tout Nouveau Théâtre.

Ancienne manufacture de chaussures située près de la barrière de Bègles, le TNT est un théâtre (comme cela sera précisé sur les murs quelques années après), dirigé par Eric Chevance. Né au départ de la réunion des compagnies de Gilbert Tiberghien et de Jean-Luc Terrade, il sera ensuite porté par Alain Raimond, Eric Chevance et la compagnie Tiberghien.

Lieu industriel désaffecté, le TNT Manufacture de Chaussures m'apparaît comme un lieu magique de fabrique de rêves partagés. Son cœur en est le bar avec son comptoir immense et son imposante machine à café. Tout autour on y travaille pour le prochain spectacle : un atelier de construction de décors, plusieurs cabanes et petites maisons pour stocker les décors et les costumes, une grande Nef qu'on pourrait qualifier de grand vide modulable, deux salles de travail et une loge. Enfin, un grand jardin, avec une petite maison pour accueillir les artistes en résidences. La grande coursive, entourant la scène permet à tous de rejoindre les différents espaces sans déranger les équipes au plateau. Un endroit où il fait bon rôder, écouter une équipe en travail, faire une sieste.... Partout des affiches, des lavabos, des panneaux de sécurité, vestiges du passé industriel du bâtiment.

Le TNT annoncé par des lettres immenses était un lieu chaleureux, un territoire à explorer où le théâtre pouvait faire irruption.

Lorsque je rencontre Gilbert Tiberghien en 2001, sa compagnie fusionne activités professionnelle et amateur et se lance dans la production des *Pièces de Guerre* d'Edward Bond.

Son projet est de monter la trilogie complète, soit près de six heures de spectacle, uniquement avec les participants de ses ateliers amateurs mais encadrés par son équipe professionnelle qui le suit depuis plusieurs années.

Le spectacle se joue 15 jours au TNT, chose exceptionnelle pour des amateurs. Il y a un souffle épique dans cette histoire de la reconstruction d'une humanité post-apocalyptique. Pour beaucoup, cette expérience sera fondatrice.

La compagnie Tiberghien conduit des ateliers amateurs depuis longtemps déjà, mais avec le travail sur Bond, puis sur Pasolini, elle défend des pièces mixtes entre comédiens amateurs et équipe artistique professionnelle. Elle peut alors proposer des spectacles d'envergure avec beaucoup de personnages, d'une grande puissance dramatique comme seul le Théâtre du Soleil peut se le permettre à l'époque. Le travail avec des comédiens non-professionnels n'est pas seulement d'un intérêt économique pour la compagnie, il permet aussi une grande diversité des approches sur la scène. Pour Tiber l'inconvénient mais aussi l'avantage de tels comédiens est de ne pas être formés, donc déformés par une école ou un parcours professionnel. De milieux sociaux divers, ils permettent de décloisonner le théâtre contemporain et entraînent aussi un nouveau public dans les salles.

Cette exigence dans l'engagement des amateurs passe aussi par une réelle implication de toute l'équipe artistique de la compagnie. A 13 ans, je ne découvre pas seulement le travail de l'ombre du metteur en scène, je découvre la puissance artistique des métiers du spectacle : créateur lumière, scénographe, costumière, régisseur plateau, dramaturge.

Le théâtre est un travail d'équipe.

Comme il le disait lui-même, Gilbert Tiberghien en était l'accoucheur :

Plus les gens parlent, mieux je me porte, moins ils parlent et moins je suis créatif. Je n'ai pas choisi le biais de tout faire tout seul, au contraire, l'un des plaisirs c'est le travail d'équipe, une collection d'individus qui réfléchissent, qui se posent le même type de problèmes entre eux et qui essayent d'en trouver la résolution. Plus les gens parlent et plus je peux me servir de la parole des autres.

Loin d'être le metteur en scène tout puissant, il cherchait à trouver la synthèse des différentes propositions pour construire sa vision. Mais chacun des éléments du spectacle (lumière, son, décor, costume) se devait d'avoir sa propre cohésion pour n'être jamais dépendant de l'autre.

À la fois homme de cœur et de principes, il savait écouter l'autre et réinterroger sans cesse nos certitudes. Il se voyait comme un catalyseur et prenait un soin tout particulier à saisir la construction des œuvres. Ce travail de découverte du sens se faisait en groupe, à la table. Véritable travail de chirurgien, il nous amenait à disséquer tous les sens du texte, séquence par séquence, afin de créer un sous-texte partagé.

Il savait faire preuve d'une combativité exceptionnelle face aux textes. Il disait qu'il fallait se les « coltiner », en trouver les coutures, les déconstruire afin de

pouvoir se les approprier et trouver l'acte théâtral le plus juste, le plus puissant aussi. Une fois les enjeux digérés, partagés au sein de l'équipe, alors nous pouvions tout imaginer. Car nous savions que toutes les propositions - y compris les plus provoquantes - reposaient sur une vérité du texte.

Il était impensable de passer au plateau sans ce travail d'analyse, d'analogies, de reformulation et de réappropriation des enjeux du poème. « On peut toucher plus rapidement au contenu avec le moins de chances de se tromper si on a compris les fondations. »

Nourris de ce temps d'immersion, nous pouvions passer à la construction du spectacle. Là encore, il envisageait la mise en scène comme un artisan, il bâtissait des spectacles comme on fait des chaises.

Lorsqu'on va les vendre, c'est-à-dire les jouer, si elles ne tiennent pas, les gens vont se casser la gueule dessus. Si c'est fait exprès tant mieux, mais si on pense faire des chaises équilibrées et qu'elles ne le sont pas, alors on a tout faux.

Son principal matériel de construction était le sens en situation. Ainsi je me souviens d'un comédien durant une répétition du *Pylade* de Pasolini qui jouait le messager. Son personnage devait annoncer une catastrophe qui changerait tout le cours de la bataille. Afin de donner de l'urgence à son texte, il le disait de façon extrêmement accélérée, presque incompréhensible. Tiber ne lui a jamais dit qu'il parlait trop vite. Il a préféré lui proposer l'idée suivante : le messager a parcouru en courant un chemin important, il veut absolument faire passer son message, mais doit d'abord lutter contre son essoufflement. En faisant naître ce paradoxe d'une parole urgente-empêchée, il a créé une situation théâtrale pour l'acteur. Il savait faire jouer ses acteurs indépendamment de leur technique théâtrale. Il rendait ainsi le théâtre accessible à tous.

Fils d'ouvrier carreleur, il avait la volonté de faire un théâtre populaire, de ne pas laisser la culture aux forces dirigeantes. Cependant son exigence et son âme d'artiste le rendaient extrêmement méfiant des succès populaires. Anarchiste de cœur, il ne craignait rien de pire que le consensus. Cette peur de la réussite, cette méfiance vis à vis du milieu théâtral, peut-être une certaine peur de trahir ses idéaux, explique peut-être un certain anonymat au niveau national de ce grand homme de théâtre.

À la disparition du TNT, la compagnie Tiberghien, soutenue par les participants de ses ateliers amateurs, s'est emparée d'un local rue de Lescure, près de la barrière d'Ornano. Ensemble ils ont reconstruit un théâtre. Car créer c'est toujours construire un espace de partage. Le Lieu Sans Nom était né. Comme au TNT, son cœur en est la cuisine, comme au TNT il y a plusieurs espaces pour accueillir différentes activités (danse, bureaux partagés, colloques), et comme au TNT il y a cette envie de chercher ensemble.

Car bien qu'il n'ait jamais su tenir un marteau, Tiber se considérait comme un architecte, ainsi quand il parlait de son expérience de travail à Eysines il disait la chose suivante : « Pour faire la bonne maison, il faut trouver une circulation cohérente à l'intérieur. Quand je travaillais à Eysines, dès que le théâtre Jean Vilar a été construit il y avait la salle avec les gradins, la scène, la cafétéria et les loges. Ce que je cherchais le plus vite possible c'était une circulation cohérente entre ces quatre lieux. Plus il y avait de circulation et plus la création pouvait passer. C'est-à-dire que les individus n'étaient pas pris dans des querelles annexes, cela permet moins de scories. »

Trouver la bonne place, c'est déjà faire la moitié du travail. Ce constat ne s'applique pas qu'à la mise en scène. Près de 20 ans après la fondation du TNT, la place du théâtre à Bordeaux est toujours problématique. La Manufacture Atlantique qui a sonné la fin du TNT est un échec et son avenir semble incertain. Des mutations importantes s'annoncent dans la politique culturelle bordelaise afin de satisfaire l'arrivée des Parisiens, et les chantiers qui se profilent semblent à l'antithèse de ce que fut le projet du TNT : un lieu d'art ouvert à tous.

L'histoire théâtrale de Gilbert Tiberghien, n'est pas propre à Bordeaux. Elle est emblématique d'une période de la création théâtrale en France. Celle où l'on considérait qu'un artiste travaillait dans un lieu, que la recherche théâtrale n'avait pas d'obligation de résultat et que l'art était un combat.

Esprit libre, es-tu là ?

Frédéric Georges

Frédéric Georges est né, en 1971, à Rouen. Après ses études de droits à Tours, Lyon et Poitiers, il s'installe à Bordeaux comme avocat en 1999. Ancien membre du Conseil de l'Ordre, il a aussi dirigé la section de Bordeaux du Syndicat des Avocats de France et participé, en 2002, à la création de l'Institut de Défense des Étrangers, un collectif d'avocats spécialistes du droit des migrants (asile, séjour, nationalité, visas, mineurs étrangers isolés...). Il a également contribué au programme « Sierra Leone », d'Avocats sans Frontières. Au-delà de son propre « sentiment », Frédéric Georges, face à une réalité politique, administrative et judiciaire toujours plus restrictive signe ce *billet* inspiré par son contact quotidien avec les migrants.

- *Billet* -

LA FRANGE ETROITE DU DROIT DES ÉTRANGERS EN FRANCE!

Vous êtes avocat ?... Mais quelle est votre spécialité ?

Cette question est inévitablement posée, comme si avocat n'était pas un métier en soi -celui de défendre les intérêts des personnes physiques ou morales dans la vie civile et surtout judiciaire - mais une notion incomplète, un corps sans tête.

Il est vrai que même sans spécialité exclusive, un avocat exerce souvent une activité dite dominante ; il devient ainsi plus expert dans celle-ci alors que ses pairs qui se consacrent à d'autres « matières » professionnelles.

Dans mon cas, c'est le « droit des étrangers ». Plus précisément, le droit applicable aux étrangers, dans leurs rapports avec la France, les autorités publiques françaises.

Cela inclut les droits les plus élémentaires et notamment ceux d'entrer, d'étudier, de travailler, de s'installer en famille en France, ou encore de se marier, par exemple, avec un ressortissant français... Cette « matière » est, plus que d'autres encore, un paradoxe de l'Etat de droit.

Petite histoire « étrangère ». Je ne sais pas exactement pour quelle raison, très tôt j'ai été enclin à m'intéresser aux étrangers et à leurs droits. Est-ce le déracinement de ma mère, française d'origine espagnole, partie à 27 ans d'Algérie sur un bateau d'inconnu et d'infinie tristesse ? Son histoire ne m'a été contée qu'avec les yeux humides et la voix fêlée... Cette histoire d'ailleurs, je ne la connais pas vraiment en détails, ce qui me la rend plus vibrante en moi et vivante, comme un traumatisme à distance. Ce n'est d'ailleurs pas un récit, mais seulement des mots groupés, toujours les mêmes... il y a des cris, et il y a la nuit, qu'on devine chaude et odorante, s'accordant mal avec la mort. La mort qui est là pourtant. Un souvenir, par procuration. Par génération. Une mémoire illustrée par de rares photographies. Sur elles, le sépia semble fait exprès pour tamiser un soleil trop fort. Sur elles, les jeunes gens ont cette beauté sérieuse des années 60'. Ils sourient tous, d'une manière que l'on croit un peu triste... Sans doute est-ce notre regard qui déforme leur beauté riieuse en nostalgique dignité. Images d'un bonheur trop beau pour être vrai. Parce que, bien sûr, pas vrai pour tous. Il manque du monde sur ces clichés d'Européens en Afrique... Je comprends peut-être mieux cette puissance terrible des départs, le deuil impossible d'une terre subsistante, théâtre d'un passé sacrifié.

Ce qui « fait le présent » des nouveaux exilés est dès lors important. Y a-t-il, avec toute cette douleur, un bonheur possible, un espoir qui puisse l'atténuer ? Sur les nouvelles photos, les sourires dépendront largement des droits qui leur seront reconnus en tant qu'exilés, immigrés...

Il faut, je crois, rappeler qu'elle est la définition d'un étranger en France : l'étranger est un *être humain*, ne disposant pas de la nationalité française. Cette définition n'est que formelle, purement juridique, et indépendante de toute considération sur la valeur intrinsèque - la nature, pourrait-on dire - des personnes.

La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789, dont les principes sont toujours en vigueur à ce jour à travers la notion du bloc de constitutionnalité, a établi, avec une portée universelle, le droit fondamental de vivre librement, à égalité les uns à l'égard des autres, sans restriction géographique ou de nationalité.

Seuls les comportements contraires aux droits d'autrui ou à l'intérêt public sont prohibés et encore dans un cadre strict de légalité, de proportionnalité et de nécessité. C'est ce qu'on appelle la Liberté.

Pourtant, les restrictions, atteintes et interdictions à l'égard des étrangers se multiplient de manière exponentielle depuis plusieurs décennies¹, au point de faire se calcifier une impression de lutte implicite de l'Etat contre les droits des étrangers (en raison de cette seule caractéristique selon laquelle ils ne sont pas français, précisément).

Cette inclination touche indifféremment les gouvernements successifs. Les uns par souci de conformité à des engagements électoraux, voire à un corpus idéologique assumé. Les autres par crainte d'un procès en laxisme ou « angélisme », lesquels vont souvent encore plus loin sur le chemin de l'obturation des voies de l'immigration et de l'installation apaisée des nouveaux venus. Les formations politiques « à tendance autoritaire » exploitent ce « fonds de commerce » toujours plus mobilisateur et capable de les propulser au pouvoir. Le sujet est même une aubaine pour eux, eux qui ont « la culture du chef ». Quant à cela aucun pays d'Europe n'est « vacciné à vie ».

Envers et contresens économique. Tous ces partis pris sont irrationnels, on le sait, on le dit, on le démontre régulièrement.

*À l'heure où l'Europe est confrontée à une vague migratoire conséquente, un documentaire décortique plusieurs cas de figure à Istanbul, Londres, Berlin, Evry et Amsterdam. Au fil de ses rencontres, Saunders défend la thèse qu'il a développée dans son livre : l'immigration peut être bénéfique pour l'Europe comme pour le nouvel arrivant, à condition que ce dernier puisse s'impliquer rapidement dans la vie économique de son pays d'accueil. D'où l'importance de l'accès à la formation, aux droits civiques et la possibilité de trouver un logement décent.*²

1 Les refus de visas sont légions... même pour des enfants de Français ! dès qu'un acte d'état civil présente une anomalie, les refus de séjour sont quasi-systématiques, même pour des jeunes majeurs qui avaient été pris en charge par l'aide sociale à l'enfance du fait qu'ils étaient mineurs et isolés en France, même pour les conjoints de Français qui ont travaillé durant des années (en cas de séparation), même pour les parents d'enfant français si la vie commune n'est pas objectivée de manière calibrée etc... Les étrangers affectés de lourdes pathologies potentiellement mortelles sont autorisés à se maintenir pour leurs soins, c'est l'honneur de notre société, même cette « pratique » se réduit toutefois de manière alarmante.

2 Jörg Daniel Hissen, *Intégration : les raisons du succès* (Allemagne, 2016, 85 min), tiré du travail du journaliste canadien, Doug Saunders spécialiste des migrations. Il enquête depuis de longues années sur les conditions d'accueil des nouveaux migrants. Auteur, en 2012, d'un livre éclairant (*Du village à la ville, comment les migrants changent le monde*, éd. du Seuil), Saunders a développé le concept de quartier-tremplin, dont le premier critère est d'offrir aux nouveaux arrivants des loyers abordables.

Je note, pour ce *billet*, une autre analyse « socio-économique » très éclairante :

*L'accueil d'1,1 million de migrants en 2015 et 2016 a eu sur l'économie allemande l'effet d'un véritable plan de relance. Suggérée par les économistes en fin d'année, cette hypothèse a été largement confirmée, jeudi 12 janvier, par l'Institut Fédéral de statistiques Destatis. La croissance de l'économie allemande, qui s'élève à 1,9 % en 2016, est supérieure d'un demi-point à la moyenne des dix années précédentes (1,4 %). La hausse des dépenses de l'Etat et l'augmentation globale de la consommation liée à l'arrivée des réfugiés ont eu sur l'économie un fort effet d'entraînement.*³

... esprit libre, es-tu là ?

Au cours de mon activité professionnelle, je rencontre, à Bordeaux (et partout en France), nombre de personnes qui sont toutes, presque sans exception, des acteurs de leur vie économique, des « actifs », des gens en mouvement, des personnes qui veulent réussir, qui voient leur futur en construction : travail, commerce, études, réunion des membres de leur famille... Une « quête de bonheur » pour tous ces gens en butte à l'administration et à la justice, confrontés aux refus automatiques (sauf les rares cas de délivrance de plein droit : conjoint de Français, ou parents d'enfants français par exemple et même si la constitution des dossiers est fastidieuse). Tous ceux que je vois au quotidien sont en réalité des « éléments » porteurs de promesses, socialement, économiquement et humainement... et culturellement ! Un pays n'est vraiment riche que de trajectoires : les artistes les plus créatifs ne sont-ils pas très souvent sortis « du rang des migrants » ou de leurs descendants ?

Cette dimension du droit des étrangers, en ce qu'elle est restrictive dans son application par l'administration et les juges qui entérinent (presque systématiquement) ses décisions, est toujours décourageante, souvent hermétique, parfois indigne. Le rejet que l'on impute aux masses électorales à l'égard des étrangers, fait perdre le sens commun et moral, à la machine d'État.

Les préjugés sont trop forts. Je ne crois pas qu'ils puissent être vaincus à brève échéance, sans ces grandes cassures qui seules ont le pouvoir de réveiller les consciences et nous faire nous regarder les uns les autres, comme des semblables, égaux en droits. Tout dépendra de notre capacité à ne jamais être résigné. Ma crainte est que le changement provienne des extrêmes pour aggraver encore la situation des migrants ! Mais soyons justes ! La France n'a pas le monopole de cet affaïssement du respect envers les non-nationaux et cela n'est pas de nature à justifier. Ni à rassurer.

3 Cécile Boutelet, Journaliste au Monde, *L'économie allemande dopée par l'arrivée des réfugiés en 2015 et 2016* ». (Cf. <http://www.lemonde.fr/economie/article/2017/01/13/1/>).

Qu'il soit permis de rappeler que nous sommes tous étrangers ! L'oublier c'est, au pire, faire preuve d'un aveuglement « nationalo-autocentré » et, au mieux, d'une vision déformée du sentiment d'identité, en ce qu'il s'attacherait nécessairement et exclusivement à un territoire étatique.

On peut être, -se sentir-, étranger dans son propre pays ; les convergences humaines ont des fondements diffus ou multiples. Les couples bi-nationaux le montrent bien. Adopter la nationalité comme unique lien valable entre millions d'individus est, pour une large part, artificiel. Et même, si cela était, cela devrait nous porter à voir le trouble immense créé par le déracinement et à mieux considérer le courage qu'il faut avoir pour y faire face. Que dire de l'inconfort (muet car trop difficile à formuler) de savoir, de comprendre que l'on aimera toujours plus son pays d'accueil qu'il ne vous aimera en retour... ? Pouvoir s'identifier n'est pas anecdotique.

Je m'autorise à dire alors que... je suis un étranger à Bordeaux..., sans aucun risque d'expulsion autre que volontaire, c'est vrai ! Ma vie y est installée depuis 20 ans mais pas mon « être intérieur ». Et si j'y restais 50 ans de plus !, je serais toujours comme étranger à cette ville. Son crachin océanique n'a pas mouillé ma tête d'écolier ! Il ne provoque pas de réminiscences mais des réflexes machinaux de protection. Les cloches de ses églises n'ont pas résonné dans mes nuits de fièvre ni joyeusement les matins jaunes et ors.

Son histoire, ses événements qui rythment le cours de la ville, restent à distance de moi, je le sens et je le sais. On ne s'approprie pas un lieu. On « est » de quelque part, ou on ne le sera jamais autrement qu'objectivement. Ce sentiment, d'être « chez soi » ne correspond, chez chacun de nous, qu'à un lieu et un seul. On n'a pas besoin de s'interroger pour le reconnaître. La respiration qui ralentit nous le dit, au crépuscule d'un champ, d'une place pavée ou d'un horizon loin comme l'enfance. Cette démonstration faite « par soi à soi », peut être contredite un temps par le plaisir vif que l'on a à vivre dans un autre endroit que le sien. Mais elle s'impose finalement dans un éclat tranchant de nostalgie que le temps d'une vie ne peut pas aiguïser ailleurs. Cette vérité commune à tous n'a pas de frontières et les droits fondamentaux ne résistent pas longtemps à la mise sous enclos, aux barrières de la nationalité si elles sont infranchissables. Alors oui, je m'interroge : ... esprit libre, es-tu là ?

Pépites bordelaises



Aún aprendo

Francisco José de Goya y Lucientes (1746-1828)

Musée de Prado - Madrid

Goya se réfugie à Bordeaux en 1824 où il résidera jusqu'à sa mort. Sa maison, située cours de l'Intendance, « La casa de Goya », est aujourd'hui le siège de l'Instituto Cervantès. *Aún aprendo* est l'un de ses ultimes dessins. Ce vieillard barbu qui marche avec l'aide de bâtons... est-ce Goya lui-même après sa chute dans l'escalier de sa demeure bordelaise ? Goya fut enterré au cimetière bordelais de la Chartreuse jusqu'en 1899 date à laquelle eut lieu la translation de ses reliques en Espagne. Goya repose, depuis 1919, en l'église San Antonio de la Florida de Madrid.

Phaéton offre à ses lecteurs un petit lexique du « parler bordelais »

Abat-d'eau. *n.m.*

La pluie. « *Après l'abat-d'eau que j'ai pris, j'ai de l'eau plein les grolles* (ou *groules* selon l'intensité de l'agacement lié à la pluie). »

Aller au maille. *expr.*

Partir au travail. « *Ça daille, d'aller au maille.* »

Anqui ! *interj.*

Sert de virgule, de point, de guillemets à l'instar de Dion ! Oh an ! Oh enfi ! Oh anmi ! Brancaille ! T'é couillon ! Putain de moine ! Entrogné ! Entroufifardé ! Pute borgne ! Antigucille ! Pardi ! Pardine ! Pardinette !...

Aproprir. *v.*

Rendre propre. « *Serait temps, Monsieur le Maire, d'aproprir les ruelles, Bordeaux c'est crade !* »

Au canard. *expr.*

En train de faire l'amour. « *- Elle est où Janine ?... Au canard !* »

Avoir de quoi. *expr.*

Avoir de l'argent, de la tarte, du ganou (vieux mot bordelais en verlant)...
« *Avec le tiroir-caisse, y se font une tarte les pinardiens ! Ah ! Ça, y z'ont de quoi !* »

Avoir la gratte. *expr.*

Souffrir de démangeaison.

Avoir la guigne. *expr.*

Avoir la poisse.

Avoir le huc. *expr.*

Avoir le hoquet.

Avoir les monges. *expr.*

Avoir peur. Synonyme de pétoche.
« *Quand tes genoux font grelot, c'est que t'as les monges !* »

Avoir la quinte. *expr.*

Être en colère.

Baille. *n.f.*

L'eau. « *Il a glissé du pont et s'est retrouvé dans la baille de la Garonne.* »

Bajoles. *f. plur.*

Les joues. « *Il a de ces bajoles c' lui là !* »

Balec! *expr.*

À dégager, équivalent bordelais de *Basta!*

Barcasse. *n. f.*

Une vilaine maison. « *Aux Chartrons, y'a pas de barcasse, c'est pas comme aux Flots!* » Les Flots désignent le nouveau quartier des Bassins à Flots et son urbanisme de pacotille.

Baré. *adv.*

Ivre ou fou.

Barrière. *n. f.*

Ancienne Porte de la ville de Bordeaux. Barrière de Bègles, de Toulouse, Saint Genès, de Pessac

Berlingot. *n. m. (arg.)*

Le pucellage. « *Celle-là, y'a pause qu'elle a perdu le berlingot...!* »

Bavasser ou blagasser. *v.*

Parler pour ne rien dire, raconter des blagues idiotes.

Berle ou brelle, brêle, bille. *n. f.*

Un vaut-rien, un nul.

Biscouette. *n. f.*

Détour inutile.

Blanquignous ou blanqueyre. *adj.*

Teint pâle, maladif.

Bomber, aller à toute bombe ou bringue, à toute berzingue. *v. et expr.*

Aller à toute vitesse.

Bordelaise. *n. f. (arg.)*

Bouteille de vin typique de Bordeaux ou Barrique de 225 litres mais aussi soit une fille énorme ou une fille snob et moche. « *Elle est pas gironde, mais bien bordelaise celle-là!* »

Bourrier. *n. m.*

Déchet que l'on ne prend même pas la peine de ramasser.

Personne immonde, qui ne vaut rien.

Bourrut. *n. m.*

Vin nouveau ayant très peu fermenté et possédant encore sa bourrue ou lie.

Branlée. *n. f.*

Raclée, rouste, dérouillé, tatane, torgnole. « *S'en est pris une le drôle!* »

Brogne. *n. f.*

Bosse.

Cabèche. n. f.

La tête.

Cacugne. n. f.

Vieille voiture. « *Il préfère sa cacugne à sa sangougne de femme.* »

Cagnas, cagne. n. f.

Un gros chien.

Cagouille. n. m ou f.

Un escargot et par ext. un Charentais.

« *Il en faut bien deux pour faire un Bordelais : 16 et 17, ça fait bien 33 non ?* »

Ça caille. expr.

Il fait froid.

Ça daille. expr.

Y'en à marre.

Ça douille. expr.

C'est cher.

« *Comme chez le coiffeur, plus y d'enlève de douilles plus y t'en prend (du fric) !* »

Ça chlingue ou ça pègue !

Ça pue ou ça colle ! *Schlinguen*, en allemand signifie *avaler*. Récent et probablement lié à l'occupation. Utilisé lorsque passait un soldat allemand, *un schleu*. Ça chlingue s'emploie depuis pour désigner l'odeur des ordures ou des égouts.

Care. n. f.

Gueule, allure. « *Y t'a une care celui-là !* ». De l'espagnol, *cara*, le visage.

Casse-berles. n. m. et adj.

Casse-couilles. Un orchidoclaste !

Castamé. adj.

Produit de mauvaise qualité.

« *Ce troquet, c'est un resto à ulcère : tout ce que tu bouffes, c'est castamé.* »

Castapiane. n. f.

M.S.T. « *C'est pas en mangeant des chocolatinnes ou des canelés qu'il va attraper la castapiane !* »

Chicailler. v.

Chercher des histoires.

Chibrer. v.

Casser. Détruire.

Chouiner. v.

Pleurer, se plaindre.

Chounard. *adj.*

Chanceux. « *Il est pas chounard c'lui-là ! Il lui reste trois chicots pour mordre !* »

Cité Trompette. *expr.*

La Cité dite Mondiale autrefois Cité Mondiale du Vin.

« *La Cité Trompette, faut la raser et faire un square* »

Côté Persil, Côté Cerfeuil. (*anc. expr.*)

Le Côté Cerfeuil est la partie droite (*à ladet*) du Cours de l'Intendance en descendant vers le fleuve, le tènement de la Cité. Le Côté Persil, la partie gauche (*à lagoon*). Le quartier de *Campaure*, le *campus aureus* (champs doré) de la Cité conduisait aux arènes depuis les Piliers de Tutelle (Allées de Tourny aujourd'hui). Ce champ doré, (élysée) accueillait le cimetière des riches familles de Bordeaux. Plus bas, le ruisseau Tropeyte (derrière les Piliers, rue du pont de la Mousque) donna son nom au lieu qui fut connu sous le nom de Trompette par déformation.

Clumer. *v.*

Dormir ou se cacher. Dans le jeu de cache-cache, celui qui compte clume !

Cousin. *n. m.*

Moustique. « *Ferme la lourde, sinon on va être envahi par les cousins.* »

Craquoy(e). *n. m.*

Désigne une personne dont il est impossible de se débarrasser, à l'instar du coquillage qui s'agrippe sur la coque des pinasses du Bassin.

Craques. *n. m. au pluriel*

Mensonges.

Crois-tu ! T'as qu'à croire ! Attrape à courir ! Va te faire ! *expr.*

Expressions employées pour signifier qu'il n'y a plus de discussion possible.

Croûte-rouge. *n. m.*

Fromage de Hollande.

Cruchade. *n.f.*

Galette de farine de maïs. Un *revolver à cruchade* désigne un homme qui a beaucoup d'enfants...

Cusson. *n. m.*

Vers de bois. « *Il a le citron plein de cussons !* » ce dit de quelqu'un qui a l'esprit mal tourné ou parle à tort et à travers, sans réfléchir !

Daille. *v.*

Craindre. Déranger. « *Ça daille, ça craint.* »

Dêbe. *n. m.*

Débit de boisson. Bar.

Démouniquer. *v.*

S'agiter comme un pantin (*muñeca* signifie la poupée en espagnol).

Dignes. *n.m. au plur.*

Les doigts.

Douilles. *n.m. au plur.*

Les cheveux. « *Faut que j'aille aux douilles* » signifie aller chez le coiffeur.

Don Juan des Barrières. (*anc. expr.*)

Le douanier qui vit dans le bureau d'octroi d'une Barrière et par extension un contrôleur, un agent. Cette dénomination en dit long sur la corruption des fonctionnaires qui laissaient passer les jolies femmes à l'œil.

Drôle ou drolle, drôlesse. *n.m. ou f.*

Un jeune. « *Il arrête pas de chouiner le drôle, me fatigue !* »

Échoppe. *n.f.* (anc. eschoppe)

Maison typique de Bordeaux. Les échoppes forment un ensemble architectural unique. Le mot provient de *choppa* qui en a langue d'oc signifie boutique, magasin. Les anglais déformeront le mot : *eschoppe* deviendra *a shop*.

« *Une échoppe, sans souillarde, c'est comme une chartreuse sans veranda !* »

Eh ! Bé! *interj.*

Marque du doute, l'étonnement.

Espanter. *v.*

Épouvanter ou faire de l'esbrouffe. « *Il m'espante* » signifie « *il me fait peur* (mais pas trop ou par antiphrase) » alors que « *il espante* » vaut pour « il raconte des bobards (totalement et très péjoratif) ». Mot double d'origine espagnole (*espantar* : effrayer, *espantar las moscas* : faire la mouche du coche) qui semble avoir été transmis par la communauté juive ibérique de Bordeaux.

Espatarrer (s'). *v.*

S'affaler de tout son long.

Espingot. *n.m.*

Espagnol.

Être sur le claquey. *Expr.*

N'avoir plus rien à boire.

Esquinter. *v.*

Abimer, rendu inutilisable.

Faire la ramassaille. *expr.*

Ramasser ce qui traîne sur les marchés avant la fermeture.

« *J'ai fait la ramassaille à Vinexpo, j'ai chargé 5 cru classés dans le coffre !* »

Faire un peu d'abonde. *expr.*

En rajouter.

Faire deuil. *expr.*

Regretter.

Faire le Triangle. *expr.*

Se promener dans Bordeaux, faire « du lèche-vitrines » Allées de Tourny, Cours Clémenceau et de l'Intendance.

Feignas(sse), feignassou. *adj.*

Fainéant. Paresseux. « *Moins elle en fait, mieux elle se porte et e feignasse* ».

Fillette. *n. f.*

Une bouteille de vin (75 cl).

Fricoter. *v.*

Se fréquenter amoureusement.

Frisé comme la rue d'Ornano. *expr.*

Avoir les cheveux raides.

Fumace. *adj.*

Être en colère.

Fumier. *n. m.*

Un salaud.

Gavé !

Très, trop, beaucoup, méga, grave... mais aussi emmerder le monde !

« *Le canelé, c'est gavé bon !* » ou la chocolatine, le magret... !

« *Il nous a pourri la soirée, il a gavé tout le monde... lui, il est grave mais alors de chez grave !* »

Gerbaude. *n. f.*

Repas du dernier jour des vendanges.

Grolles. *f. plur.*

Les chaussures. « *Les grolles à la boiteuse, c'est pas des jumelles !* »

Gigasse. *n. f.*

Grande femme.

Gonze, gonzesse. *n. m. ou f.*

Le mec ou la nana.

Grifougner. *v.*

Prendre des notes. Dessiner à la va-vite.

Gringonner. *v.*

Faire le ménage, nettoyer.

Une *Princesse gringon* désigne une gouvernante efficace et, par extension, une

femme de ménage, *Marie-gringon*, une femme souillon. « *Va falloir passer la gueille à gringon (serpillère et balai) dans la souillarde pour dégager le bourriet !* ».

Grougne, grougnasse. *n. f.*

Femme très vulgaire.

Gueille-ferraille. *n. m.*

Petit brocanteur.

Gueyte au trou. *n. m ou f.*

Un(e) concierge. On dit aussi *piste-gueyte* pour désigner un voisin qui observe tout derrière ses volets ou par le trou de la serrure.

Guinde. *n. f.*

Cacagne, voiture en mauvais état.

Guingoÿ (de). *expr.*

De travers, en équilibre instable.

Habiter de l'autre côté de l'eau. *expr.*

Habiter rive droite. « *L'autre côté de l'eau, c'est l'autre côté de l'eau !* »

Harter (se). *v.*

S'empiffrer.

Huile. *n. f.*

Personnage important, haut placé qui tient le « Haut du Pavé » des Chartrons que l'on reconnaît au gras de sa corpulence et à son tempérament visqueux.

Il (elle) se touche. *expr.*

Il (elle) s'y croit ! Il (elle) prend ses rêves pour des réalités.

Jobastre ou Jobaste. *n.m.*

Fou. Le Jobastre de Bordeaux, c'est le Fada de Marseille.

« *Méfie-toi, il est jobi-jobastre le gonze !* ».

Jouasse. *adj.*

Content, joyeux.

Key ou Kaï ! *interj.*

Attention !

Ladet.

À droite.

Lago.

À gauche.

Lisser. *v.*

Repasser le linge.

Maigrichot² (te). *expr.*

Maigre.

Mailler. *v.*

Travailler.

Mandale. *n.f.*

Coup de poing, taloche.

Mangane (tte). *n. m.f.*

Voyou, loubard. Cacou. Petite frappe. « *Avec le tram, les manganes... passé le pont, ils sont à cinq stations du centre, un aller-retour direct Auchan–La Morlette !* »

Manche. *n.m.*

Homme maladroit. « *Le gonze, y pique pas berle, c'est un gros manche !* »

Margagne. *n.f.*

Mauvaise maille d'un tricot, et par extension erreur de fabrication ou faute impardonnable.

Méchantasse. *n.f.*

Femme qui est fondamentalement mauvaise.

Méchantote. *n.f.*

Femme pas vraiment méchante mais s'en donne l'air.

Merci bien. *expr.*

Merci beaucoup.

Mettre à coquille. *expr.*

Aller en prison. « *Après son passage à l'Hôtel Commissariat, il s'est fait mettre à coquille* ». Les Bordelais adorent parler anglais... *Welcome to the Hôtel Commissariat* (sur un air des *Eagles*) se chante lorsque quelqu'un est mis en garde-à-vue ! *Such a lovely place !*

Mettre dans le cerisier. *expr.*

Se dit au sujet d'une personne très vilaine.

« *Celui-là, tu le mets dans le cerisier, t'as pas un moineau !* »

Mettre le pet². *expr.*

Porter un coup ou mettre le bazar.

Michel Morin. *n. m.*

Homme à tout faire. « *Tout ce qu'il fait, c'est mieux que si c'était pire.* »

Millas, millas-canelé. *n. m.*

Pâtisserie bordelaise cuite dans un moule à cannelure sous forme de cannelet (ou canelé). On disait autrefois *millas-canelé* pour désigner le cannelet !

Mounaque. *n. f.*

Une poupée (de l'espagnol *muñeca*) et par extension une femme vulgaire trop maquillée et parfumée. La *Mounaque* est à Bordeaux ce que la *Cagole* est à Marseille. « *Quand les mounaques embaument, la température monte !* »

Mouquire. *n. f.*

La morve.

Obare. *n. f.*

Oreille. « *Les obares ! vaut mieux les avoir bouchées que taillée en pointe !* »

Palanquée. *n. f.*

Désigne un nombre important de choses.

Palichot. *adj.*

Avoir mauvaise mine.

Pavé. Haut du Pavé. *n. m.* **Tenir le haut du Pavé.** *expr.*

La bourgeoisie. L'aristocratie des Chartrons. Avoir pignon sur rue.

Pibale. *n. f.*

Un imbécile, un pignouf.

Pé. *n. m.*

Action de dénoncer, répéter. Délation dans l'expression « porter le pé ».

Pec, pecno ou pèque, pèquenot. *n. m.*

Un plouc. Un type sans éducation.

Peignée. *n. f.*

Une bagarre, une rixe.

« *Ils se sont filés une peignée d'anthologie à la troisième mi-temps !* »

Pétochard(e). *n. m ou f.*

Perreux.

Pétoche. *n. f.*

La peur. Synonyme de monges.

Signer chez Picon, mettre le cap sur Picon. *expr.*

Entrer à l'hôpital psychiatrique, devenir fou. « *Y'a pause qu'il a mis le cap sur Picon, c'est un branque !* ». Picon est l'ancien nom de l'Hôpital psychiatrique Charles Perrens.

Pigassou. *n. m ou f.*

Roux ou rousse. « *R'garde le pigassou, il a matté le soleil avec la passoire ou quoi !* »

Pimbe. *n. m. ou f.*

La tête ou le crâne, la tronche. « *À force de téter le jaja, j'ai le pimbe à l'envers !* »

Pinasse. n. f.

Bateau typique du Bassin d'Arcachon. Dériverait des termes *pinax* (petite embarcation en bois) et *naus* (navire) ayant donné en latin *navis* puis navigation. La « légende bordelaise » retient de nombreux mots et nom de lieux de la région de Bordeaux ont été légués par les Grecs... comme l'emblématique *pinasse*. La poésie qui ressort de quelques analogies est telle qu'il est difficile de résister à leurs charmes !

Dès le VI^e av. J.-C., les Grecs, ces marins d'exception, ont, il est vrai, navigués très loin de chez eux... jusqu'aux côtes d'Afrique de l'Ouest, de l'Aquitaine actuelle et bien au-delà... Ils semblent s'être installés aux confins du monde. Ils suivaient le soleil, la lumière d'Apollon repoussant les limites du possible. À leur époque, par le vent et la rame, accoster si loin, c'était ouvrir un « Port sur la Lune » !

Petit catalogue (cf. par exemple, *Quand les grecs vendangeaient l'Aquitaine* par Henri Ribadieu, un historien du XIX^e siècle) :

• **Communes de Gironde et des Landes :**

- **Ambarés** : désigne le premier *lieu habité*, protégé et à égale distance des deux fleuves.

- **Ambés** : bec (lieu) où se séparent et se réunissent les deux fleuves – *ambos* – Garonne et Dordogne qui reproduisent en grand la forme de la Leyre !

- **Andernos** (*andros/naos*) ou **Biganos** : endroit qui accueille les hommes, les marins *andros/naus*

- **Arcachon** : pourrait être une déformation d'*arkéseon*, le port de secours ou du refuge (*arkéseon* est encore l'enseigne d'un célèbre commerce au Cap Ferret). Arcachon n'est-il pas le premier havre sûr de la côte océane, le seul endroit en retrait des houles meurtrières et donc le lieu le plus abrité pour les hommes et leurs bateaux. Cependant Arcachon est un port depuis très peu de temps...

- **Arès** : dieu de la guerre.

• **Crassats** : identifie les bancs de sable blanc laissés à découvert à marée basse pour le ramassage des huîtres, s'apparenterait à *kressa* qui désignait, en Crète, les femmes occupées au travail de ramassage des coquillages...

• **Ferret** : semble pouvoir désigner le phare, *pharos* en grec. En longeant la rive océane vers le Nord, et descendant la Gironde jusqu'à Ambès... les Grecs apportèrent sans doute la culture de la vigne...

• **Garonne** : à Bordeaux, dont l'architecture est *la plus grecque d'Europe*, au Levant de la grande esplanade des Quinconces se dressent aujourd'hui deux colonnes rostrales sur la rive gauche de du fleuve (megaron, lieu de paix et

sacré) non loin de l'embouchure d'un affluent nommé Peugue (Pélasgus). À leur sommet, les statues du dieu *Hermès* / commerce) et d'une *Aphrodite de la navigation*, en dominant le fleuve, tournent le dos à la ville... invitent au voyage. En longeant la rive de la Garonne vers le Sud, le promeneur croisera les statues des Trois Charites (ou Grâces), actrices figées au centre d'un harmonieux théâtre d'eau. Au quartier du *Triangle*, il se laissera encore surprendre par la présence des *neuf Muses* qui couronnent avec les Charites (Grâces), le temple de la comédie.

- **Le Peugue** : affluent de la Garonne dont le nom était à l'époque romaine, le fleuve des Pélasges, *Pélasgus*.

- **Pyla** : la dune monumentale marque le *passage* ou la *porte d'entrée* du Bassin, L'empreinte grecque semble ici très forte. Le site actuel de la dune du *Pyla*, compose la falaise (*megara*) de sable la plus haute d'Europe. *Pylas* était le légendaire roi de Mégare (de *megaron*, lieu qui protège et apporte la paix et, par extension, la chambre sacré d'un temple), dont la fille *Pylia* épousa Pandion le vaillant Roi des *Lélèges*, un peuple de navigateurs proches des Pélasges... ce qui nous amène, sans effort, sur les contreforts sableux de la côte opposée à la falaise du *Pyla*, à la pointe de *Lège* (la presqu'île, dite du Cap Ferret est une formation géologique récente) qui protège le Bassin des colères d'Océanos ! Même si la configuration des lieux était différente lorsque les grecs accostèrent, on doit pourtant observer que la Pointe et le *Pyla* forment bien une *entrée maritime*, un *passage* et ferment la *porte* d'un havre tranquille, où il y a très longtemps des Lélèges trouvèrent peut-être refuge après un long voyage et surtout après avoir épuisé leurs ressources (en marine, *lège* signifie que le vaisseau est vide, sans plus aucune nourriture ou chargement). Pour atteindre ce havre, encore faut-il franchir les *passes*, de dangereuses houles de mer que les marins redoutent. Les *passes*, le passage, la porte d'entrée c'est précisément ce que signifie *Pylas* (*Pylaeménès* est *celui qui force le passage* et *Pylades* désigne *les portes d'entrée* des Champs Élysées contrôlés par Hadès, dites *Passes* d'Hadès qui débouchent sur les Enfers)

- **Leyre** : l'harmonieuse rivière bicéphale de la *Leyre* a une configuration qui est la reproduction harmonieuse et miniature de l'ensemble que forment la Dordogne et la Garonne en se prolongeant dans l'immense estuaire girondin à partir d'Ambés. La tranquille *Leyre* d'eau douce qui coule dans un *terrain plat*, se jette dans le vaste havre salé du Bassin d'Arcachon. On notera avec curiosité que deux ruisseaux affluents de la *Leyre* puisent aussi à la source grecque et portent encore les noms de *Aiga* et *Lacanau* tel le rivage d'Asie Grecque du *Cap de l'Aiga* (ou de *la Cané*) en Troade. *Pyrrha* désignait la couleur du vin mais aussi un autre cap en Troade... La lyre (*fides*, lyre et foi) n'est-elle pas le symbole de l'harmonie elle-même ?

Plié pour le compte. *expr.*

Mort et enterré.

Pont Ba-Ba.

Officiellement le Pont Chaban-Delmas mais que tout le monde nomme Ba-Ba car il relie les quartiers Bacalan et Bastide. « *Le nouveau Pont Ba-Ba, y part de nulle part, pour arriver ailleurs eh !* ».

Pougniquer. *v.*

Prendre quelque chose et l'abîmer. « *Arrête de me pougniquer ces tomates, tu vas en faire du jus !* »

(se) Prendre un bambou ou un ramponneau. *expr.*

Se faire engueler. « *Y s'est pris un bambou le gonze !* » ou « *je vais lui mettre un ramponneau à c'lui là !* ».

Que le cul te pèle ! Que le con te goutte et que la République - Et toi, l'oignon !

Manière de se dire au revoir.

Que pouic ! *expr.*

Rien, que tchi, nibe, que dalle... « *T'as beau lui expliquer, il pige que pouic !* »

Quèque, quéqué des rigoles. *n. m.*

Petit voyou rigolo. Mangane.

Quitter la Corbeille pour le Bassinet. *expr.*

Sortir du travail pour « aller aux putes ». Cf. Rue des Milliers de Pucelles.

Rabioter. *v.*

Prendre sa part, tirer un profit, économiser.

Ragasser. *v.*

Aller et venir pour désigner le rapport sexuel.

Ragassou. *n. m.*

Obsédé sexuel.

Ragougnasse. *n. m.*

Mauvaise cuisinière.

Rapia, rapiasse. *n. m.*

Radin.

Raquer. *v.*

Payer. « *Va falloir qu'il raque sa tournée ce rapia !* »

Ray, raïe. *interj.*

Peu importe.

Rège. *n. f.*

Chemin entre deux rangs de vignes.

Reluquer. *v.*

Regarder.

Rembarrer. *v.*

Repousser, dégager.

Rentrer ça avec qu'il pleuve ! *expr.*

Se dit lorsque des convives veulent finir une bouteille de vin. « *Y'en a encore dans de cul de la filleule* (dans le fond de la bouteille), *faut rentrer ça avant qu'il pleuve !* »

Rikiki. *n. m.*

Un « petit pas grand-chose » offert amicalement, un cadeau.

Rince-bouteille. *n. m.*

Un ivrogne.

Rigue-rague. *n. m.*

Sieste crapuleuse, le cinq à sept.

Riper (se). *v.*

Partir sans demander son reste.

Rogne. *n. f.*

Colère.

Rouscailler. *v.*

Râler, ruminer sa colère en bavardant.

Rue des Milliers de Pucelles (ou de Pistelles).

Surnom « en clin d'œil » de la Rue des Piliers de Tutelles. Les *pistelles* désignaient les vieilles prostituées qui arpentaient cette rue située derrière la Bourse (!) et attendaient que les « gens du négoce » quittent la Corbeille pour cracher au bassin ! Même si elles sont moins nombreuses, elles sont toujours là, assises sur d'antiques chaises bancales. Le Port de la Lune, c'est le Port de la Lune !

Sangougne, sangougnasse. *n. f.*

Femme négligée, souillon. « *La vraie sangougne, elle a la tronche en tête de loup !* »

Saute aux prunes. *n. m.*

Nymphomane.

Se prendre une chique, une baragane, une biture, une murge... *expr.*

Boire avec excès.

Serrer, se faire serrer. *v.*

Ranger ses affaires. Se faire attraper et aller en prison.

Souillarde. *n. m.*

Arrière cuisine.

Suce-rape. *n. m.*

Un profiteur.

Tâcher moyen. *expr.*

Faire en sorte. Essayer. Mettre tout en œuvre. « *Tâche moyen de trouver l'eau à la Garonne quand même.* »

Tarabuster. *v.*

Harceler.

Tayer (se). *v.*

Déguepir.

Tayo ! *expr.*

« *On se casse, on s'arrache, on dégage, on gicle, on se barre bref on s'en va : tayo !* » Déformation locale de *taïaut* (ou encore *tayaut, taho, tahau*) qui, dans la chasse-à-courre, correspond au cri du veneur s'adressant aux chiens pour qu'ils rebrouscent chemin lorsqu'ils prennent une mauvaise direction.

Tchoure. *n. f.*

Le vol. « *La tchoure, c'est du sport !* »

Tignous. *adj.*

Vendicatif, hargneux.

Torcle. *n. m.*

Vieux chiffon à vaisselle, torchon.

Toune. *n. f.*

Personnage efféminée.

Tourner-virer. *v.*

Tourner en rond.

Tout le bazar et son train. *expr.*

Expression utilisée par celui qui raconte une histoire pour ne pas la terminer, synonyme de « patin-couffin » ou « patati patata » ou de « et tout le Saint frusquin ». « *Ce matin, en partant au maille, comme d'habitude, le tram était en panne tout le bazar et son train...* »

Tranchasse. *n. f.*

Tranche épaisse.

Tranchote. *n. f.*

Tranche fine.

Tripougner. *v.*

Tripoter avec insistance.

Trisser. *v.*

Se dépêcher, aller plus vite quand on est retard.

Truc. *n. m.*

Une butte, une colline.

Y'a pause ! *expr.*

Il y a longtemps.

Y'a du trèfle !

Il y a du beau monde !

Y pique pas berle. *expr.*

Il (ou elle) ne sait rien faire, ne comprend rien.



*Goya, vous ne méritez pas seulement la mort, mais la potence.
Si nous vous pardonnons, c'est parce que nous vous admirons.*

Ferdinand VII en 1814

Cet autoportrait de Goya est la première de couverture de la brochure éditée à l'occasion du Festival commémoratif du bicentenaire de la naissance de Goya, organisé en 1946 à Bordeaux. Bordeaux était la ville où Goya vécut les quatre dernières années de sa vie et qui vit luire les dernières lueurs de son regard.

Bordeaux comptait aussi de nombreux réfugiés espagnols dont les associations culturelles : Casa de España, Casal Catala, Delegaciòn de Euskadi tinrent à organiser en cette année de la Libération, une exposition symbolique. « Fiers de leur passé, honteux du présent de l'Espagne, mais pleins d'espoir dans un avenir fait de liberté, ils souhaitaient à travers l'exposition des œuvres de Goya non seulement se souvenir de la patrie absente, mais aussi édifier en ce coin de France un peu de cette patrie ».

Pau Casals, le plus grand violoncelliste de son temps, « qui sut dire non aux forces du mal, le premier artiste de notre temps qui sut suivre la loi que lui dictait sa vertueuse conscience, par amour pour la vérité et pour la beauté, cet homme qui préféra l'exil solitaire dans un village du Roussillon aux fastes trompeurs d'une injustice dorée », avait souhaité apporter son concours à cette manifestation en faveur de la liberté.

Questionnaire de Proust

Ce questionnaire est devenu célèbre en raison des réponses qui furent données par l'écrivain Marcel Proust (1871-1922). À l'origine, il s'agissait d'un jeu destiné à dévoiler les pensées, les goûts ou les sentiments de ceux qui s'y soumettaient. Proust le découvrit dans un album d'une camarade de classe... Antoinette, fille du Président Félix Faure. Depuis, on pose habituellement ces questions aux artistes pour mieux les connaître. Le cuisinier Brice Nougaret a accepté, pour Phaéton 2017, de répondre...

Brice Nougaret

« *Ceci n'est pas une Brasserie... !* »

Né sous une bonne étoile

Brice Nougaret, né en 1977, a grandi, près d'Agen, dans la campagne libre et heureuse du Sud-Ouest de la France. À l'issue de sa formation au Lycée Hôtelier de Bordeaux, il part travailler dans de grands restaurants en Espagne, Angleterre, Italie... et surtout, en Belgique, aux côtés de Christophe Hardiquet. De retour en France, il poursuit sa carrière de cuisinier avec d'autres « Grands Chefs » : Anne-Sophie Pic à Valence¹, Jacques Chibois, à Grasses, Michel Trama à Puymiro² puis Philippe Garret³ à Grenade-sur-Adour où il rencontre au début des années 2000, Benoit Vicq qui deviendra son associé. Grâce à leur amitié et riches d'expériences complémentaires, ils créent ensemble deux restaurants à Bordeaux⁴. Toujours soucieux de transmission et de partage, Brice Nougaret y offre une cuisine franche et originale qui fait place-belle aux produits du terroir aquitain... En parlant de son restaurant « Le Carré » à Bordeaux, Brice Nougaret se plaît à dire, avec humour, tel Magritte en quête de vérité :

« *Ceci n'est pas une brasserie !* ».

1 – Quelle est votre vertu préférée ?

Le courage

2 – La qualité que vous préférez chez un homme ?

La loyauté

3 – Chez une femme ?

La clairvoyance

4 – Qu'est-ce qui vous caractérise le mieux ?

La volonté de faire face

5 – Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?

L'esprit, l'humour

6 – Quel est votre principal défaut ?

Ne pas savoir dire NON !

7 – Votre principale qualité ?

L'engagement

8 – Votre occupation préférée ?

Parler avec mes filles

9 – Votre rêve de bonheur ?

Un rêve de nature

10 – Quel serait pour vous le plus grand malheur ?

Celui qui adviendrait à ma famille...

11 – Qu'aimeriez-vous être ?

Un torrent de montagne

12 – Le pays où vous aimeriez vivre ?

En Grèce, une île...

13 – Votre couleur ?

Le bleu

14 – Une fleur ?

Le coquelicot

15 – Votre oiseau préféré ?

Le rouge-gorge

16 – Vos auteurs favoris en prose ?

Musset, Proust

17 – Vos poètes ?

***Arthur Rimbaud,
Walt Whitman***

18 – Vos héros de fiction ?

Till l'espiègle

- 19 – Votre héroïne de fiction ?
Adèle Blanc-Sec
- 20 – Vos compositeurs favoris ?
Beethoven, Pergolèse
- 21 – Votre chanteur ou chanteuse préféré(e) ?
Joe Strummer
- 22 – Vos danseurs ou danseuses ?
Marie-Agnès Gillot, Erna Omarsdottir
- 23 – Vos peintres ?
Matisse, Cezanne
- 24 – Dans la vie réelle, votre héros préféré ?
Mon père
- 25 – Quel est l'évènement historique que vous détestez le plus ?
La guerre de 14-18, La Der des Der !
- 26 – Votre héroïne dans l'histoire ?
Louise Michel
- 27 – Votre boisson favorite ?
Le vin nature
- 28 – Votre nourriture préférée ?
La lecture et... le poisson !
- 29 – Votre mot favori ?
Liberté
- 30 – Que détestez-vous par-dessus tout ?
La bêtise
- 31 – Le personnage de l'Histoire que vous méprisez le plus ?
Franco
- 32 – Et celui que vous aimez le plus ?
Ho Chi Min
- 33 – Le fait militaire que vous admirez ?
Aucun
- 34 – La réforme pour laquelle vous avez le plus d'estime ?
L'abolition de la peine de mort
- 35 – Le don que vous aimeriez avoir ?
Voler



- 36 – Comment aimeriez-vous mourir ?
En ressuscitant
- 37 – Quelles sont les fautes pour lesquelles vous avez le plus d'indulgence ?
Le « pêcher de chair ! »
- 38 – Votre devise ?
L'amitié
- 39 – Votre état d'esprit actuellement ?
... à l'instant : amusé !
- 40 – Que représente Phaéton pour vous ?
Une fenêtre...
- 1 Anne-Sophie Pic, ★★★ au Guide Michelin.
2 Christophe Hardiquet, Jacques Chibois et Michel Trama, ★★ au Guide Michelin.
3 Philippe Garret, ★ au Guide Michelin.
4 « Le Carré » (Place du Marché des Chartrons) puis « Lecarreau » (Rue du Pas-St-Georges).

Biographie des membres du Comité de parrainage

Marie-Claude Bélis Bergouignan

Marie-Claude Bélis-Bergouignan est professeur émérite en sciences économiques à l'Université de Bordeaux. Membre du Groupe de recherche en économie théorique et appliquée (CNRS), ses travaux de recherche ont porté sur l'analyse des dynamiques industrielles et de l'innovation dans divers secteurs d'activités. Son dernier ouvrage : *L'Industrie pharmaceutique : règles, acteurs et pouvoir* (La documentation française, 2014).

Gérard Boulanger

Avocat et écrivain. Il est président d'honneur de l'Association des Avocats Européens Démocrates dont il est fondateur. Ancien président national du Syndicat des Avocats de France, il est également ancien président de la Fédération de Gironde de la Ligue des Droits de l'Homme. Il a été Conseiller Régional d'Aquitaine. En 1981, il est à l'initiative de la procédure judiciaire engagée contre Maurice Papon qui sera le seul haut fonctionnaire français à être condamné (en 1998) pour complicité de crime contre l'Humanité.

Il est l'auteur de : *Maurice Papon : un technocrate français dans la collaboration* (Le Seuil, 1993), *Papon, un intrus dans la République* (Le Seuil, 1997), *Plaidoyer pour quelques juifs obscurs victimes de Monsieur Papon (Un crime d'intérêt, procès Papon, 9 mars 1998)*, (Calmann-Lévy, 2005), *À mort la gueuse ! Analyse des dernières journées de la III^e République et installation de Pétain à Bordeaux les 15, 16 et 17 juin 1940* (Calmann-Lévy, 2006), *Le « juif » Mendès France, une généalogie de l'antisémitisme* (Calmann-Lévy, 2007), *L'affaire Jean Zay* (Calmann-Lévy, 2013).

Concha Castillo

Artiste chorégraphe. Ancienne élève de l'Académie de Manolo Marin de Séville et invitée de l'École du Rudra Béjart à Lausanne. Après une carrière internationale de danseuse flamenca, elle crée sa propre compagnie en 1989 et une école de flamenco à Bordeaux.

Jacques Demorgon

Philosophe et sociologue. Il a enseigné à l'université, à l'École Nationale de l'Administration. Il est expert auprès de l'Unesco. Spécialiste de l'interculturel, il est rédacteur en chef de *Synergies Monde Méditerranéen*.

Principales publications :

L'histoire interculturelle des sociétés (Anthropos, 2002), *Déjouer l'inhumain*, avec Edgar Morin, (Economica, 2010), *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*, (Economica, 2015), *L'homme antagoniste*, (Economica, 2016).

Gérard HIRRIGROYEN

Gérard HIRRIGROYEN a été directeur de l'Institut Régional de Gestion et d'Administration des Entreprises (IRGAE) de Bordeaux, avant d'être Président de l'Université Montesquieu de Bordeaux. Il dirige le Pôle Universitaire de Sciences de Gestion de Bordeaux (PUSG). Il est l'auteur de travaux précurseurs en finance et en gouvernances des entreprises familiales. Il est membre de la Real Academia de Doctores de Barcelona, du « Advisory Council of the Indian Institute of Finance », du « Family Firm Institute », et du Conseil scientifique du « Family Business Network ».

Camille-Jean IZARD

Camille-Jean Izard est théologien, lauréat de l'Académie des sciences et de l'Académie Nationale de Médecine. Il a aussi dirigé en tant que chimiste et biologiste (de 1966 à 1984), le Département de Recherche de la SÉITA, la Société nationale, d'Exploitation Industrielle du Tabac et des Allumettes et a signé, au PUF en 1982, le *Que sais-je ?* sur *Le Tabac*. Il est Docteur en Sciences, diplômé de l'Université de Toulouse en Agronomie. Après avoir suivi un enseignement en théologie à l'Université de Strasbourg et un doctorat en Sciences religieuses, il devient Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris (Spiritualités et Mystiques). Camille-Jean Izard a dirigé de nombreuses recherches et a publié une multitude d'articles de référence en théologie.

Joël JULY

Joël July est agrégé de Lettres modernes. Il enseigne la langue et la littérature française à l'Université d'Aix-Marseille où dirige aux Presses Universitaires de Provence la collection « Chants Sons », consacrée à l'art de la chanson. Stylisticien, il consacre ses recherches à la versification, la prose contemporaine, la mixité des formes, les procédés de formulation, la parole rapportée, les dispositifs narratifs. Il coordonne de nombreux colloques consacrés à la chanson et préside l'Association Internationale de Stylistique.

Ouvrages principaux :

- *Style et versification dans les chansons de Barbara*, thèse de doctorat, Univ. Aix-Marseille, dir. Mme J. Gardes Tamine, 2002.
- *Les mots de Barbara*, P. U. de Provence (coll. Textuelles, poésie), 2004.
- *Esthétique de la chanson française contemporaine*, éd. L'harmattan (Univers musical), 2007.
- *Derrière le lyrisme de Barbara, des actes politiques*, in *La chanson politique en Europe*, Eidolon, n° 82, P. U. de Bordeaux.
- « *Clefs concours* ». *Les faux monnayeurs d'André Gide*, éd. Atlante en collaboration avec A. Wald Lasowski, 2012.
- *Chanson, du collectif à l'intime*, P. U. de Provence, coll. « Chants Sons », 2016.

&

* Sous sa direction - *Barbara, l'œuvre intégrale* (préface de Jacques Attali), éd. L'Archipel 2000 &, 2012.

* Préface - *Barbara, Photographies inédites de Libor Sir* par Pierre Landete & François Laffeychine, éd. Le Castor Astral, 2013.

*Membre du Comité scientifique - *Barbara en scène (s)*, Colloque de Tours 2017 (Actes de l'Université François Rabelais).

Pierre Léglise-Costa

Historien de l'art et linguiste spécialiste des pays lusophones. Il a enseigné à l'Institut National de Sciences Politiques (Paris et Poitiers) et dans diverses universités étrangères. Il est conseiller technique auprès de musées et organismes internationaux. Directeur de la collection « Bibliothèque Portugaise » aux éditions Métaillié, il a traduit de nombreux auteurs portugais.

Principales publications :

La Princesse Guenon - contes du merveilleux portugais, (Gallimard Folio, 1980), *Les Nouvelles du Portugal*, (Métaillié/Suites, 2000), *Saudade*, (La Boussole, 2002), *Mostre-me Guernica !* Traduction en portugais de l'ouvrage de Pierre Landete : *Montrez-moi Guernica ! Lettre de Diego Velásquez à Pablo Picasso*, (Seguier 2011), *Pour une histoire du fado de Rui Vieira Néry* – Traduction – (Ma Différence, 2015).

Claire Mestre

Psychiatre, psychothérapeute et anthropologue, elle enseigne à l'Université de Bordeaux. Spécialisée en médecine transculturelle au CHU de Bordeaux, elle est la fondatrice de l'association Mana qui a pour but une prise en charge ethnopsychanalytique de patients migrants adultes. Rédactrice en chef de la revue *L'Autre, cliniques, cultures, sociétés* (La Pensée Sauvage). Membre du Collège de la *Revue Spirale* (éd. Erès).

Principales publications :

Entretiens avec Benjamin Stora, L'autre, cliniques, cultures et sociétés, Histoire d'un adolescent survivant de la guerre en Sierra Leone, in Convocations thérapeutiques du sacré, avec A. Lkhadir, R. Massé et J. Benoist, (Karthala, 2002), *Vivre, c'est résister. Textes pour Germaine Tillion et Aimé Césaire*, avec H. Asensi et M.R. Moro, (La Pensée sauvage, 2010), *Maladies et violences ordinaires dans un hôpital malgache*, (L'Harmattan, 2013), *Je t'écris de...* « Correspondance Marie-Rose Moro / Claire Mestre (2010-2012) », éd. La Pensée Sauvage, Grenoble, 2013.

Emmanuel Mouret

Acteur et réalisateur. Très jeune, il réalise plusieurs court-métrages avant de suivre des études d'art dramatique. En 1998, il sort diplômé de la FEMIS (Fondation Européenne des métiers de l'image et du son). Après un film de fin d'étude sorti en salle en 1999, il réalise l'année suivante son premier long métrage *Laissons Lucie faire*. En 2004, *Vénus et Fleur* est sélectionné pour la Quinzaine des réalisateurs à Cannes tout comme *Changement d'adresse* en 2006. Il signe, de 2007 à 2014, plusieurs films... *Un baiser s'il vous plaît, Fais-moi plaisir, L'art d'aimer, Une autre vie, Caprices*.

Elodie Pozzi

Elodie Pozzi est Maître de Conférences en mathématiques à l'Université de Bordeaux. Après l'agrégation de mathématiques obtenue en 2008, elle a

soutenu une thèse en mathématiques pures en 2011 à l'Université de Lyon. Dans sa thèse intitulée " Propriétés spectrales et universalité d'opérateurs de composition pondérés", elle développe des propriétés d'applications (fonctions entre espaces) en lien avec un problème mathématique ouvert (non résolu) du XX^{ème} siècle. Ses années postdoctorales à l'Institut National de la Recherche en Informatique et Automatique, INRIA lui ont permis d'enrichir ses thématiques de recherche davantage tournées vers les applications des mathématiques à des domaines comme la physique et la médecine.

Patrick Rödel

Professeur de philosophie et écrivain. Ancien élève de l'École normale supérieure. Vice-président de l'association « Présence d'Henri Guillemin ». Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, romans et recueil de nouvelles, dont un fort remarqué *Spinoza, le masque de la sagesse, biographie imaginaire* (Climats, 1997). Ses derniers ouvrages : *Les petits papiers d'Henri Guillemin* (Utovie, 2015) ; *Michel Serres, la sage-femme du monde* (Édition Le Pommier, 176 pp., 2016).

Libor Sir

Photographe. Sa famille vit à Prague et sous l'occupation nazie son père l'initie à la photographie. Il quitte Prague pour l'Allemagne à l'âge de dix-sept ans puis obtient son baccalauréat au lycée ukrainien de Munich. En 1953, il bénéficie d'une bourse d'études américaine pour le Collège de l'Europe libre de Strasbourg. Il achète alors son premier appareil photo, un Rolleiflex, puis, au cours de nombreuses promenades, photographie Paris. Dans les années 1960, il intègre l'agence Holmes-Lebel et devient journaliste. Photographe des personnalités, il exécute notamment le portrait de Dalí, le mime Marceau, Françoise Sagan, François Mitterrand... En 1970, il publie un livre sur Londres puis *Les Belles Heures de Paris* aux éditions Meddens, à Bruxelles. Durant l'été 1967, l'agence Galliphot lui confie la réalisation de photographies de Barbara dont un cliché illustrent l'album *Ma plus belle histoire d'amour*. La série de photographies est intégralement publiée : *Barbara, photographies inédites de Libor Sir* (Le castor astral, 2014, préface de Pierre Landete).

Jean-Rodolphe Vignes

Professeur de médecine à l'Université de Bordeaux. Docteur en neurosciences, il exerce comme neurochirurgien au Centre Hospitalo-Universitaire de Bordeaux et collabore au National Hospital for Neurology and Neurosurgery de Londres. Il dirige également des recherches fondamentales à l'INSERM de Bordeaux (en collaboration avec les Universités de Montpellier et de Fribourg) et participe à de nombreuses activités humanitaires, associatives et pédagogiques. *Neurochirurgie, Collège de neurologie* – (éd. Elsevier Masson, 2016) est son dernier ouvrage.

Biographie des membres du Comité de lecture

Marie-Claude Bélis-Bergouignan

Marie-Claude Bélis-Bergouignan est professeur émérite en sciences économiques à l'Université de Bordeaux. Membre du Groupe de recherche en économie théorique et appliquée (CNRS), ses travaux de recherche ont porté sur l'analyse des dynamiques industrielles et de l'innovation dans divers secteurs d'activités. Son dernier ouvrage : *L'Industrie pharmaceutique : règles, acteurs et pouvoir* (La documentation française, 2014).

Marie-José Cameleyre

Ingénieur en sciences humaines de l'enseignement supérieur, elle a travaillé dans les services de coopération culturelle du Ministère des Affaires Étrangères. Ses travaux de recherche ont principalement porté sur la problématique du travail des femmes et les incidences des nouvelles technologies. Elle a traduit en français plusieurs nouvelles de la poétesse portugaise Maria Velho da Costa dont *L'oiseau rare & autres histoires*.

Pierre Landete

Avocat et écrivain, fondateur de la revue *Phaéton* dont il dirige la publication. Il est diplômé de l'Université de droit de Bordeaux, de l'Institut de Sciences Criminelles et du Colegio de Estudios Hispánicos de Salamanque. Il est membre de l'Union internationale des Avocats, de l'Institut des Droits de l'Homme du Barreau de Bordeaux et du CRIC (Centre de Recherches, d'Informations et de Consultations sur les droits de l'enfant). Il a effectué des missions humanitaires notamment en Colombie (pour la défense des avocats menacés en raison de l'exercice de leur profession) et en Sierra Leone (afin d'étudier les modalités d'installation du Tribunal International institué à Freetown par l'O.N.U et destiné à juger les criminels de guerre). Il a présidé l'Institut de Défense des Étrangers et le premier Festival International du Film sur les Droits de l'Homme. Il est également fondateur d'un institut de Recherche sur le droit des mineurs à l'Université de Bordeaux, ancien chargé d'enseignement à l'École Nationale de Droit et de Procédure, ancien membre du Conseil de l'Ordre et du Conseil d'administration de l'École des Avocats de Bordeaux (Centre Aliénor d'Aquitaine). Il signe de nombreux articles relatifs aux droits de l'Homme.

Il publie dans de nombreuses revues de littérature contemporaine dont *L'Athanor des Poètes* qui l'a sélectionné en 2011 pour son anthologie. Cet ouvrage offre un exceptionnel panorama de la poésie française des vingt dernières années. Il est l'auteur de plusieurs recueils : *Septembre* (La Bartavelle, 1997), *Instantis* (La Bartavelle, 2001), *L'ombre rouge* (N.P., 2004), *Place des amandiers* (un CD composé autour de ses poésies par une trentaine d'artistes - Prix spécial de la SPF en 2006 et de la Francophonie en 2014), *Carmen 2005* (dédicace pour « *Carmen, c'est moi !* » une chorégraphie de Concha Castillo), *La cendre au cœur* (L'Ire des marges, 2013), *Barbara - Photographies inédites de Libor Sir* (coordination artistique et poèmes inédits, Le castor astral). Son livre *Montrez-moi Guernica ! Lettre de Diego Velásquez à Pablo Picasso* (Séguier, 2008), édité en version

bilingue français / espagnol a été traduit en anglais, italien, portugais et basque. Le guitariste Philippe Vranckx a signé la composition musicale *Variations sur les Ménines* qui accompagne l'enregistrement de cette lettre fictive. En 2010, il a créé, pour le théâtre, *Jardin Suspendu*, une composition poétique interprétée par la comédienne Suzanne Robert, autour des voix de Maria Callas et de Barbara. Il est l'auteur d'une biographie de la poétesse Sappho de Mytilène, d'un essai sur le savant grec Eratosthène (en cours de publication).

Suzanne Robert

Animatrice à FIP (Radio France), elle est également comédienne. Formée au Conservatoire d'Art Dramatique de Bordeaux, elle a joué, au fil du temps, avec la Cie Fartov et Belcher, le Théâtre de la Source, la Cie Duodélire, la Cie Si tu t'imagines, des spectacles mis en scène par Jean-Pierre Nercam, Marwil Huguet, en Suisse par Thomas Mettler et sous la direction de Carlos Loureda « Jardin Suspendu », un recueil de poésie de Pierre Landete. Elle a participé à de nombreuses lectures dans des bibliothèques et des librairies et prépare actuellement, avec le metteur en scène Hugo Layan, un spectacle sur la poétesse Sappho de Mytilène (écrit par Pierre Landete).

Biographie des correspondants étrangers

Salma Ben-Sedrine (Tunisie)

Diplômée en sciences de gestion et en marketing par l'ISG de Tunis. Elle a dirigé le département marketing et développement d'un groupe d'entreprises tunisiennes et notamment dans le secteur hôtelier avant de diriger une agence de communication et de publicité. Elle a par ailleurs suivi les cours du Conservatoire de danse de Tunis et a participé à de nombreux spectacles au Grand Théâtre de Tunis (Amphithéâtre de Carthage) ainsi qu'au Zénith de Paris. Elle participe actuellement à différents projets cinématographiques.

Gillian Geneviève (Île Maurice)

Professeur de français, Gillian Geneviève enseigne à Maurice, son île natale. Il est l'auteur de pièces de théâtre (*Le meilleur des mondes*), de nouvelles dont *La huitième couleur* (Prix de l'Océan indien) et *Elle* (éd. Le temps retrouvé 2009 & Prix Jean Fanchette remis par Jean-Mairie Le Clézio, Nobel de Littérature). Il collabore à la revue de poésie *Point Barre*.

Michèle M. Gharios (Liban)

Poète et romancière, Michèle M. Gharios est née à Beyrouth. Elle dépeint le Liban, où elle vit, comme un pays où *la paix ne tient qu'à un fil...* Elle est l'auteur aux éditions Dar An-Nahar de deux recueils de poèmes (*Apartheid* et *Collier d'air* dont est extrait *Passe ton chemin*), d'un roman (*L'odeur de Yasmine*) et a publié en Belgique (éd. Bookleg-Maclström, Bruxelles) *Ombre, Vivier et Clichés de guerre*. Son roman *À l'aube de soi* (éd. *La cheminante*) est sorti en France en 2015.

Kerstin Munck (Suède)

Maître de conférences, honoraire. Université d'Umeå, Suède. Elle a surtout enseigné la littérature comparée.

Publications : *Att föda text. En studie i Hélène Cixous författarskap*. Stockholm/Stehag: Symposion 2004 [Accoucher d'un texte : quelques aspects de l'œuvre d'Hélène Cixous].

Article : *Hélène Cixous et le miracle littéraire, The European Legacy*, 2009 : 1 (Routledge).

Traductions en suédois : Hélène Cixous : *Un vrai jardin*, 2002 ; *Dedans*, 2008 ; *Portrait de Dora*, 2015.

Ronald Vega (Pérou)

Écrivain. Il est l'auteur deux livres de contes, *Intimaciones y otros relatos* (Lima, 2006), *Wara* (La Paz, 2010) et d'un recueil de poésie *Tormenta de tiempo* (La Paz 2011). Il administre le blog VOZ URGENTE.

Sofya Brand (Russie)

Diplômée en économie et gestion par le Haut Collège d'économie de Moscou et par l'Université de Bordeaux (GREThA - UMR CNRS). Elle est spécialiste de la filière vitivinicole et du « modèle bordelais », symbole de longévité d'un négoce international fondée sur la Place de Bordeaux. Elle est également diplômée de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris et du Centre de Formation Professionnelle et de Promotion Agricole de Beaune. Elle intervient dans de nombreux colloques notamment de l'Américain Association of Wine Economists et d'Enometrics.

Carles Diaz (Chili)

Carles Diaz (Charles Dujour-Bosquet), docteur en histoire de l'art, est chercheur dans le domaine de l'historiographie et des arts du XIX^e siècle. Il traite plus spécifiquement des questions de la géographie de l'art et de la périodisation. Comme écrivain, natif du Chili, il a d'abord écrit en espagnol puis a fait le choix d'écrire en français pour se dépouiller de sa langue maternelle, se retrouver ignorant, réapprendre à nommer les choses. Sa poésie bouscule les mots du réalisme au rêve. Après avoir publié, à Santiago, *Episodos Electronicos* (La garza morena, 2003) et *La voluntad del fragmento* (2004), il a signé, en France, plusieurs recueils de poésies aux éditions Abordo dont *Le fleuve à l'envers* (2013) et *Les déferlantes nocturnes* (2010, récit poétique mis en scène par Frédéric Paquet pour le Théâtre Marguerite Duras de Bordeaux). Il est l'auteur de *Tentative verticale* publié en 2016 aux éditions Zinnia à Lyon.

Sophie Jaussi (Suisse)

Assistante à l'Université de Lettres de Fribourg (domaine français). Ses recherches concernent particulièrement la littérature contemporaine française et comparée et la représentation des corps.

Carlos Loureda (Espagne)

Administrateur de l'Institut Cervantès de Bordeaux. Avocat de formation, il a été chargé de conférences à l'Institut d'Études Politiques de Bordeaux. Il est lecteur en langue espagnole pour une grande maison d'édition française. Après avoir suivi des études théâtrales à l'Université de Bordeaux, il a participé à de nombreux spectacles avec notamment El Teatro del Sur, pour l'ouverture du Festival International du film d'histoire de Pessac. Avec le Théâtre de la source, il a joué en mai 2010, à la Boîte à jouer, dans *Dévéter celle qui est nue*, mis en scène par Jean Pierre Nercam. En 2011, au Petit Théâtre de Bordeaux, il a mis en scène *Jardin suspendu* de Pierre Landete, une composition poétique interprétée par la comédienne Suzanne Robert.

Jean-Michel Perdigon (Madagascar)

Jean-Michel Perdigon est né à Bordeaux en 1962. Il vit et travaille à Madagascar

à Antananarivo. Il débute la peinture par l'acrylique à l'âge de 30 ans. Il est animé par une envie d'abstraction. Le peintre expose pour la première fois en 1996 à la Galerie Etienne de Caussan, rue de Seine à Paris. La trentaine de toiles figuratives de style naïf qu'il y présente rencontre un franc succès. Seul bémol, l'artiste a beau produire et trouver son public, il ne parvient pas à s'exprimer dans l'abstraction et décide alors de ne plus exposer.

L'arrivée à Madagascar en 2000 provoque un choc : du point de vue des couleurs et de la lumière d'abord. ; de la matière ensuite, puisque, faute de fournisseur en acrylique, il est amené à utiliser la glycéro dont la « sensualité » le conquiert. Il est enfin bouleversé par les murs et les volets de Madagascar. Ces surfaces « recouvertes de couches de peintures successives, de couleurs différentes et desquamées par le temps, le soleil tropical et les pluies offrent une sorte de palimpseste bigarré » et ne vont plus cesser d'influencer son travail.

En 2008, Jean-Michel Perdigon approche une part du rêvé de ses débuts : l'expressionnisme abstrait.

Site internet

Hélène Regnaud

Hélène Regnaud est diplômée de l'Université de droit de Bordeaux et de l'Institut Français de Presse (Université Paris-Assas). Au début de sa carrière, comme assistante de Catherine Barma, elle a effectué la coordination de différentes émissions de télévision (dont celles de Guillaume Durand, et Thierry Ardison...) sur La Cinq, France 2 et TF1. Par la suite, elle a rejoint le groupe Canal + comme « journaliste on line » et programmatrice d'interview pour les Festivals de Cannes, Dauville... Elle est la fondatrice de *Querencia*, une société spécialisée dans la création de sites internet (essentiellement pour des personnalités). Actuellement, elle est responsable éditoriale numérique du Groupe de Presse Michel Hommel et gère le pilotage de projets-internet et mobiles.

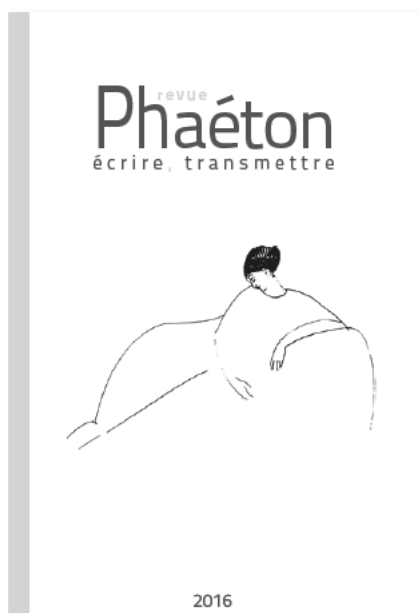
NOTES

NOTES

NOTES

PHAÉTON

N° I & II



LIBRAIRIES DE RÉFÉRENCE

Paris :

Les Cahiers de Colette (4^{ème}), Librairie Pippa (5^{ème}), Amalivre (15^{ème}), Librairie de Paris (17^{ème})

Bordeaux :

Librairie Mollat, La Machine à Lire.

PRINCIPAUX SALONS

Paris :

Marché de la Poésie (Place Saint Sulpice, 6^{ème})

Salon de la Revue (Halle des Blancs Manteaux, 4^{ème})

Bordeaux :

Salon des Chartrons (Printemps des poètes)

Escale du livre

PHAÉTON

BULLETIN DE COMMANDE

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

.....

TÉLÉPHONE

COURRIEL

Souhaitez recevoir les numéros :

- Numéro 2015 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : L'engagement.
- Numéro 2016 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : Écrits de femmes.
- Numéro 2017 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : Passage à Bordeaux.

PRIX : 20 €

+ frais de port : 5 € (zone Union Européenne) - 8 € (Hors UE).

Nombre d'exemplaires souhaités :

SOIT AUTOTAL :

Règlement ci-joint par :

- Chèque à l'ordre de REVUE PHAÉTON
- Mandat international
- Virement

Établissement 2041

Guichet 01001

N° compte 2089424022

Clé RIB 63

IBAN : FR71 2004 1010 0120 8942 4 02 263

BIC : PSSTFRPPBOR

La Banque Postale Centre Financier 33900 BORDEAUX CEDEX 9

Titulaire Compte : PHAÉTON - 9 rue Servandoni - 33000 BORDEAUX

La revue Phaéton est en vente dans toutes les bonnes librairies !

Il est interdit de reproduire même partiellement la présente publication
sans l'autorisation expresse de *Phaéton*.
Les articles publiés dans *Phaéton* n'engagent que les auteurs.
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

**Ce numéro de *Phaéton* a été réalisé par Studio Bohème à Bordeaux.
www.studioboheme.fr**

Il a été achevé d'imprimer sur papier carte Acquarello, ivoire, 280g/m²
et papier Olin regular, crème, 90g/m²,
sur les machines de l'imprimerie Aquiprint à Bruges.

Dépôt légal : Septembre 2017

ISSN 2430-5421

Facebook/RevuePhaeton

www.revue-phaeton.fr